This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

600027786Y

LES VIES

DES

HOMMES ILLUSTRES

DE LA

FRANCE,

CONTINUÉES

Par Monſieur TURPIN.

TOME VINGT-CINQUIÉME;

CONTENANT

La Vie de LOUIS DE BOURBON, II du Nom, PRINCE DE CONDÉ.

A AMSTERDAM;

Et ſe vend

A PARIS,

Chez KNAPEN, Imprimeur, au bas du Pont Saint Michel, & Grand'Salle du Palais, au Bon Protecteur.

M. DCC. LXXV.

BODLEIAN LI
17 JUL 83
OXF

DISCOURS

A SON

ALTESSE SÉRÉNISSIME

MONSEIGNEUR

LE DUC

DE BOURBON.

MONSEIGNEUR,

LA Nature donne aux Rois & aux Princes des Sujets, mais économe dans ſes dons, elle leur refuſe des Amis. De lâches Corrupteurs

cherchent à leur plaire plutôt par des menſonges agréables, que par des vérités utiles. L'Hiſtoire moins complaiſante, peut ſeule leur donner des conſeils & des leçons. Sa voix fiere & hardie releve les vertus du Héros, & demaſque les foibleſſes de l'homme. C'eſt elle qui, interrogeant les Rois dans leurs tombeaux, les abſout ou les flétrit.

J'OSE, MONSEIGNEUR, vous conſacrer l'Hiſtoire d'un de vos Ancêtres. L'Héritier de ſon nom, doit être l'héritier de ſa gloire. En vous montrant ce qu'il fit, vous apprendrez ce que vous devez être. J'aurois pu ſaiſir cette occaſion pour vous louer. Un motif plus noble m'anime. Je veux m'aſſocier à

l'honneur de vous inſtruire. Daignez m'entendre, je vais vous offrir un modele.

CONDÉ, au ſortir de l'enfance, n'alla point à l'héroiſme par dégrés; entraîné par un inſtinct ſublime, il trouva tous les ſentiers de la gloire applanis : enfin il ſçut ce qu'il n'avoit jamais appris.

LE même génie, MONSEIGNEUR, vous éclaire; & vous donnez les mêmes eſpérances. Mais le champ le plus fécond eſt quelquefois frappé de ſtérilité. L'Eleve de Seneque & de Burrhus, eut une enfance heureuſe, il eſt l'exécration de la poſtérité. La nature magnifique & libérale eſt quelquefois infidèle à

600027766Y

Ses bienfaits ſont les chaînes qui nous captivent, & nos cœurs ſont ſa plus noble conquête.

•

CONDÉ cultiva les Lettres & les Arts. Il rechercha Corneille, Moliere, Racine & Boileau.

JETTEZ ſans ceſſe, MONSEIGNEUR, un regard favorable ſur ces Hommes privilégiés, qui veillent pour éteindre la ſphere de l'eſprit humain, ſur ces nouveaux Promethées, qui dérobent le feu des Cieux pour échauffer le génie. N'appellez auprès de vous que ces ames fieres & ſublimes, qui entrent dans le Palais des Rois avec leur liberté, & qui en ſortent toujours avec elle. La conformité des pen-

chans doit rapprocher les hommes. L'ame ſe dévoile dans ſes affections. Le ſecond des Céſars appella dans ſa Cour, Virgile, Horace & Varron. La douceur qu'il puiſa dans leur commerce, fit oublier les horreurs du Triumvirat. Trajan admit Pline dans ſa familiarité. Pline reconnoiſſant, emprunta la voix de la vérité pour conſacrer les vertus de Trajan. Voltaire fut l'ami de Frédéric, & ce titre embellira l'Hiſtoire de ce Roi Philoſophe, Légiſlateur & Conquérant. La poſtérité apprendra que l'Héritiere du Trône de Pierre le Grand, avoit choiſi, pour former le cœur de ſon fils, un Géometre ſublime, un Sçavant, un Sage, qui ne pouvoit mieux honorer le choix de cette illuſtre Souveraine,

qu'en réſiſtant à la magnificence de ſes promeſſes.

CONDÉ, noble & déſintéreſſé, fut dans une longue impuiſſance d'être libéral : plus occupé de ſa gloire que de ſa fortune, il négligea les moyens d'exercer ſa bienfaiſance naturelle.

LE déſintéreſſement décele une ame grande & généreuſe. Mais s'il eſt glorieux de s'élever au-deſſus des richeſſes, il n'eſt pas moins beau de ſçavoir en uſer. On peut s'avilir par ſes propres largeſſes. La généroſité même a ſes abus. Les Sejan, les Tigellinus, eurent des Bienfaiteurs auſſi mépriſables qu'eux.

VOS heureux penchans, MON

SEIGNEUR, *promettent un appui à la vertu infortunée. Mais n'allez pas, trahi par votre cœur, tendre une main ſecourable à la perverſité hypocrite. Sçavoir diſpenſer ſes bienfaits, c'eſt en aſſurer la durée. Votre premier devoir eſt d'être libéral ; tout ce qui eſt contraire à cette vertu, dégrade le Prince. Tous les vices peuvent être annoblis. Cromwel fut un fourbe illuſtre. Machiavel, politique barbare & ſans foi, s'eſt rendu malheureuſement célèbre. L'ambition & la vengeance ont formé des Héros. L'avarice n'a fait que des Eſclaves & des Victimes. Ce vice bas & rampant, courbe l'ame vers la terre ; & ce n'eſt qu'à la faveur de ſon obſcurité que l'avare ſe dérobe à nos mépris.*

Condé, après avoir exécuté tant de choſes louables, rejetta les éloges, ſatisfait de les avoir mérités.

N'oubliez jamais, Monseigneur, que les louanges ſont les armes du flatteur. Neron, & les autres monſtres couronnés, ont trouvé plus de Panégyriſtes, que les Marc-Aurelle, les Antonin, & tous les Rois citoyens. La louange eſt un tribut honorable, lorſqu'elle eſt le prix de la bienfaiſance & de l'héroiſme. Mais un encens uſurpé, avilit & l'idole & ſon adorateur. L'éloge mercenaire n'immortaliſe que la baſſeſſe de celui qui le donne. Renverſez, avec indignation, la coupe empoiſonnée

du flatteur. A l'exemple de Philippe, ayez auprès de vous une voix, qui, ſans ceſſe, vous diſe : Que vous êtes mortel. Quand vous vous ſouviendrez que vous êtes homme, perſonne n'oubliera que vous êtes Prince.

TANT que les Rois d'Egypte étoient aſſis ſur leur Trône, une Loi juſte & ſevere défendoit de louer ou de blâmer ceux qui pouvoient récompenſer ou punir : mais auſſi-tôt que leurs cendres repoſoient dans l'ombre des tombeaux, leur mémoire étoit conſacrée, ou flétrie par un Tribunal équitable & ſevere.

VOUS applaudiſſez, ſans doute, MONSEIGNEUR,

à la loi d'un Peuple ſi ſage. Vous êtes dans l'âge où l'on apprend à mériter les éloges ; ayez aſſez de courage pour les attendre de la poſtérité.

Je ne déguiſerai point les fautes de celui que je propoſe pour modèle. Ce Héros étoit homme, il dut avoir des foibleſſes.

Condé ardent, impétueux, ne fut pas toujours aſſez attentif à réprimer les ſaillies d'une imagination dominante.

Vous avez droit de vous féliciter, Monseigneur, d'être né, comme lui, avec cette ſenſibilité vive, qui eſt le germe & le préſage des grandes vertus.

L'homme calme & tranquille reſſemble à ces foibles ruiſſeaux, qui, retenus dans leur lit, ne fertiliſent que leurs bords. Les paſſions fortes ont une influence plus heureuſe & plus étendue. C'eſt le Nil qui, dans ſes débordemens, porte la richeſſe & la fécondité dans les campagnes qu'il innonde. Les grandes paſſions ont leurs avantages & leurs abus. Leur empire dégénere quelquefois en tyrannie. C'eſt une puiſſance ſecrette & irréſiſtible, qui, en faiſant prendre un eſſort trop rapide, précipite dans des abyſmes. C'eſt une impulſion ſubite & victorieuſe qui entraîne vers le ſublime, & qui, ſouvent, en fait paſſer les limites.

CONDÉ, *né trop haut & trop*

ſier pour être populaire, mit dans ſes procédés toute la fierté qu'il avoit dans ſon ame. Satisfait d'être admiré, il parut, dans ſa jeuneſſe, indifférent au plaiſir d'être aimé. S'il eût mieux connu le prix de l'affection des Peuples, il eût été plus redoutable à ſes ennemis; il ne ſe fût pas vu réduit à marcher preſque ſeul à travers les précipices.

LA nature, MONSEIGNEUR, vous a accordé, comme à lui, l'heureux don de plaire. Achevez ſon ouvrage. Laiſſez agir vos penchans. Il eſt facile aux Princes d'être aimés. Un regard, un ſourire ſont des graces & des bienfaits. Quiconque en eſt plaint, ſe croit

ſoulagé. Quiconque en eſt bien accueilli, ſe croit aſſez récompenſé. Il faut que votre affabilité s'étende ſur tout ce qui vous environne. Le Soleil darde également ſes rayons ſur les cabannes & ſur les Palais; Sa chaleur vivifie l'hyſope des vallées & le cedre des montagnes. Le Citoyen le plus obſcur, comme le plus élevé, a des droits ſur votre amour. Ce Peuple, ſi avili par le préjugé, eſt un aſſemblage de Citoyens utiles. C'eſt de-là qu'eſt tiré ce Cultivateur infatigable, qui fournit aux premiers beſoins, cet Artiſte qui rend le luxe tributaire de ſon induſtrie, ce Grenadier qui ſçait combattre & mourir. Ce Peuple, ſi dédaigné, eſt enthouſiaſte dans ſon amour; il s'immole pour celui qu'il

aime : il fait des Dieux de ſes Bienfaiteurs : mais furieux dans ſa haine, il traîne dans la boue l'idole qu'il encenſoit la veille.

Le midi de ſa vie fut obſcurci par un nuage. Ce Prince aima & reſpecta ſa Patrie & ſon Roi. Mais égaré par la vengeance, il ébranla le trône, en voulant détruire le Miniſtre.

Les fautes des Ancêtres ſont des leçons pour la poſtérité. Les remords de Condé vous rappelleront ſans ceſſe, que vous êtes obligé, MONSEIGNEUR, de donner aux autres Sujets, l'exemple de l'obéiſſance ; c'eſt à ce devoir ſacré que votre gloire & votre grandeur

ſont attachées. L'éclat du Trône ſe répand ſur tous ceux qui ſont aſſis ſur ſes dégrés. Quand la tige eſt deſſechée, les rameaux ſont bientôt flétris.

Le plus beau privilege de votre naiſſance eſt d'avoir autant de modèles à choiſir que vous avez d'Ancêtres. Louis de Condé, premier du nom, fut un Prince pauvre, magnifique & libéral ; il fut craint & aimé de ceux qu'il eut à combattre. Son fils moins brillant, eut tous les talens du Héros, & toutes les vertus du Sage. Henri II du nom, ſe rendit recommandable par ſon amour pour la juſtice, par un eſprit d'ordre & d'économie, qui mit ſes deſcendans en état de ſoutenir leur dignité.

La lecture des actions des grands Hommes enflamma ſon imagination le feu des batailles alluma ſon courage, & comme on aime à reſſembler à ceux qu'on admire, il voulut être comme Ceſar, Ecrivain & Guerrier, Gaſſion, Roſe & Fabert, Soldats de fortune, furent les modeles qu'il ſe propoſa d'imiter; il lui parut plus beau d'être l'artiſan de ſa gloire que de marcher dans des ſentiers applanis par ſes Ancêtres. Ce fut à l'école des Chevaux-Legers qu'il fit ſon apprentiſſage de guerre. Cent combats particuliers où il eſſaya ſon courage, lui donnerent une grande célébrité ſur le pavé de Paris jonché de ſes trophées. Les braves reveroient en lui le Heros de la Nation, comme lui-même s'arrogeoit le titre de Vengeur public.

Sa valeur ſommeilloit quelquefois, ſans pourtant être éteinte. C'étoit dans ces intervalles qu'inviſible à ſes amis, il ſe livroit à ſes premiers penchans pour les lettres. Son imagination active, ſon goût pour la vie tumultueuſe, lui rendoient la vie ſédentaire importune; mais preſſé par des beſoins qui naiſſoient de ſes paſſions, il étoit forcé de ſe conſacrer à la retraite & au travail pour leur fournir des alimens. Ce

fut dans ces momens de détreſſe & d'indigence qu'il compoſa les douze premiers volumes de cette collection.

La guerre s'étant allumée, un brillant avenir s'offrit à ſes yeux. Les larmes d'*une épouſe vertueuſe* & cherie ne purent fléchir ſon courage. Sa famille aſſemblée la veille de ſon départ, employa les prieres, les raiſons & les larmes pour le retenir; mais au lieu de ſe ſentir ébranlé par un ſpectacle auſſi touchant, il tira ſon épée & dit: *Je pars, le devoir me l'ordonne, & je ne reparoîtrai dans Paris qu'avec la tête des Généraux ennemis ſur la pointe de mon épée; il partit & fut tué à Etingue à l'âge d'environ trente ans.*

Le ſuccès de ſon entrepriſe littéraire excita l'émulation de M. l'Abbé Perau qui étoit bien capable de l'exécuter avec gloire. Cet Abbé, élevé au milieu des clameurs de l'école, étoit riche de toutes les connoiſſances qu'exige la dignité de ſon état. Son caractère doux & paiſible, ſon cœur qui ne connut jamais ni la haine ni l'envie, ſes penchans tournés vers la bienfaiſance, le dégoûterent des ſciences contentieuſes, où la chaleur du zele jette plus de fiel que de lumiere: fait pour vivre avec les hommes, il ſçut

de ſon bonheur. Il n'en jouit pas long-temps, il mourut en 1767.

Auſſitôt que ſes infirmités le forcerent d'interrompre ce monument littéraire élevé à la gloire de la Nation, il daigna me choiſir pour continuer ſon entrepriſe, où j'apporte plus de zele que de talent. J'entre dans la carriere, ſans être effrayé du danger de ſuccéder à un Auteur accueilli. Son ſtyle net, pur & ſans faſte, ſes narrations faciles & déſintéreſſées décelent la candeur de ſon ame : riche ſans luxe & ſans profuſion, il ſe montre par-tout avec une ſimplicité noble & décente. Son imagination ſage & tempérée forme avec adreſſe une chaîne inviſible, qui lie toutes les idées & qui met dans le deſſein un ordre qui plaît ſans le ſecours du coloris. Ce fut par cette innocente magie que ce modeſte Ecrivain ſe plaça ſans effort à côté des Maîtres de l'Art.

Conſacrer la vie des grands Hommes, c'eſt inviter leurs deſcendans à leur reſſembler : c'eſt jetter dans la Societé ce germe d'émulation qui aſſure à la Patrie des Défenſeurs prêts à ſe dévouer pour elle, des Magiſtrats incorruptibles, & des Miniſtres citoyens. Les exemples ſont les meilleures

leures leçons : les trophées de Miltiades plus frappans que les froides leçons d'Ariſtote, firent d'Alexandre un Conquérant.

Voulez-vous former le cœur des enfans des Rois? Ne vous fatiguez *point à faire l'éloge pompeux & ſtérile de la vertu. Engagez-les à lire* les actions des Trajan, des Marc-Aurelle, des Henri IV. Oppoſez à ce tableau les excès monſtrueux & dégoûtans d'un Caligula, la fureur imbécille & crapuleuſe d'un Claudius, la politique ſombre & cruelle d'un Tibere. Ouvrez-*lui* les annales de l'Empire Ottoman pour lui inſpirer de l'horreur contre le pouvoir arbitraire : il verra que ces ſuperbes Sultans qui frappent leurs Sujets de la verge du deſpotiſme, qui peuplent les déſerts d'illuſtres proſcrits, ont expiré victimes d'un pouvoir dont ils avoient abuſé : frappés de ces ſcênes ſanglantes, vos éléves ſentiront la vertu ſe placer dans leur cœur ; les Rois apprendront que celui qui peut tout n'a pas le droit de tout enfreindre.

Les exemples domeſtiques doivent ſurtout être propoſés à notre imitation. Mais par un abus difficile à réprimer, parce qu'il eſt invétéré, on parle ſans ceſſe à la jeuneſſe de

l'intégrité des Ariſtides ou des Catons, tandis qu'on lui laiſſe ignorer que la France a eu ſes Mathieu Molé, ſes Omer Talon, ſes Jerôme Bignon, & ſes d'Agueſſeau. Tout retentit dans les Ecoles du bruit des batailles de Salamine & de Marathon; & l'on ne dit pas un mot des journées de Poitiers & de Creci. L'entrevue de Pompée & de Sertorius eſt-elle plus intéreſſante que la conférence d'Eugene & de Villars à Raſtat? Nos François étrangers dans leurs Pays, en ignorent les loix & la conſtitution, bien ſatisfaits d'en ſçavoir les modes.

Ce dégoût pour notre hiſtoire a ſa ſource dans une éducation vicieuſe qui force nos penchans à admirer les menſonges des Grecs & le faſte des vertus Romaines. Ce préjugé eſt encore fortifié par l'ennui qu'inſpirent nos anciens Ecrivains. Robuſtes compilateurs & mauvais critiques, gazetiers froids & menteurs, ils ont cru embellir la vérité, en la confondant avec des fables. Inſipides Annaliſtes de faits mal digérés, au lieu d'étudier & de peindre les mœurs, ils ont rapporté les noms des Vainqueurs, ſans nous tracer leur caractère. Ils n'ont qu'une maniere de peindre. Leur triſte uniformité ne ſçait

ni ſéparer les traits, ni varier les couleurs. Cliſſon, du Gueſclin, Montmorenci ont tous la même phiſionomie & la même valeur. On voit partout un mélange de grandeur & de férocité, partout un zèle brûlant pour étendre les conquêtes de la foi, & partout des excès proſcrits par les maximes évangéliques. Leur pinceau groſſier ne ſçait point tracer ces nuances fines que ſaiſit l'homme de goût pour diſtinguer ce qui ſemble ſe confondre. Ils ſemblent ignorer qu'on peut être prodigue par avarice comme par ambition, que la cupidité s'allume ou par le deſir de jouir, ou par l'eſpoir de contempler paiſiblement ſes tréſors; que les paſſions ſe tiennent quelquefois long-temps cachées en dedans, parce qu'elles ne trouvent ni d'alimens ni d'iſſues pour ſe répandre au dehors. On me dit que le premier des Ceſars fut moderé dans ſes victoires : j'aime à ſçavoir ſi ſa modération étoit dans ſon cœur ou dans ſa politique. La plûpart des faits ne ſont intéreſſans que quand les Agens en ſont connus. C'eſt défigurer leurs traits que d'employer des lieux communs qui conviennent à tout le monde.

Rien ne ſatisfait autant la curioſité

que le contraſte des mœurs antique avec les nôtres. Dans le berceau de l Monarchie, l'homme de guerre ſe croyoit aſſez paré avec ſon ſabre, ſo caſque & ſa mouſtache : un front brûl & ſilloné de cicatrices ne révoltoi point la délicateſſe des femmes, aſſe judicieuſes alors pour préférer un ro buſte Spartiate à un Sybarite efféminé Nos peres fortifioient leur tempéra ment par des exercices pénibles. Leur deſcendans plus agréables & moins eſ ſentiels ſe livrent à des Arts plus pro pres à former des Héros de Théatres, qu'à endurcir la race d'un Peuple de Conquérans. Au lieu d'occuper notre jeuneſſe à dompter un cheval indocile & fougueux, ce ſont des chevaux tout dreſſés qui conduiſent nos jeunes Ca valiers. L'éducation actuelle eſt l'ou vrage d'un Peuple de bateleurs & d'hiſtrions auſſi vils que ceux qui les payent. Nos filles formées par de pa reils Inſtituteurs, ne ſemblent deſtinées qu'à réveiller les deſirs d'un Viſir dé daigneux ou d'un Sultan ſtupide.

Peindre les vertus antiques eſt faire une cenſure délicate de nos défauts, C'eſt en rempliſſant ce vuide, qu'on apperçoit dans notre hiſtoire que nous aurons le mérite de la nouveauté. Ce

champ vaſte & fécond n'attend que des mains habiles pour arracher les ronces & les herbes ſtériles. Nous avons dans notre propre fonds des richeſſes plus abondantes qu'on n'en pourroit trouver dans les Empires les plus floriſſans. *Rome*, ſous ſes Rois, *reçut moins* d'accroiſſement & de ſtabilité que la France ſous *Meroué* & ſes Succeſſeurs. Il faut que l'éloignement des temps embelliſſe bien les objets pour nous faire admirer l'enlevement des Sabines, le commerce myſtérieux du dévot Numa avec la Nymphe Egerie, l'ambition parricide d'un Tarquin, l'aſſaſſinat des Curiaces & la ferocité des deux Brutus. Les premieres batailles de ce peuple imbécillement révéré, ne méritent pas plus de conſidération que les ſcandaleuſes querelles de nos proceſſions où nos peres enſanglantoient le pavé de Paris, pour le ſtérile honneur de leurs banieres.

Après l'expulſion de ſes Rois, Rome n'eut que l'excès des vertus. Les mœurs étoient dures & agreſtes; le courage n'étoit qu'un inſtinct brutal, l'amour de la liberté un fanatiſme, & la frugalité une vertu de néceſſité. Ce

Peuple, pauvre & ſans induſtrie, ne pouvoit ſe procurer de mets délicats; on l'exalte pour avoir mangé des légumes.

Puiſque tout ce qui eſt outré ſubjugue notre admiration, peignons les mœurs de nos anciens Chevaliers. Cette profeſſion ſinguliere & ridicule avoit quelque choſe de noble & de grand. C'étoit un fanatiſme de généroſité, un héroïſme extravagant & ſublime qui exigeoit une valeur perſonnelle, dont l'influence nourriſſoit la valeur nationale. Nos pieux Chevaliers galans & terribles, ne reſſembloient qu'à eux-mêmes, à moins qu'on ne trouve leurs modèles dans les Hercules, les Theſée, les Philotecte & les Pyrithous. On ne peut lire, leurs faits, ſans convenir que leur courage biſarre étoit ſupérieur à tout ce que l'antiquité a produit de plus héroïque. On voit chez les Athéniens un Codrus qui ſe dévoue pour ſon Peuple: chez les Romains on admire les Decius, qui s'immolent pour la Patrie: puiſque ce mépris de la mort a quelque choſe de grand, quelle idée ne doit-on pas ſe former d'une Nation où tous les particuliers étoient prêts à combattre & à mourir, pour acquérir le titre de vengeur public?

Chaque ſiécle offre à notre hiſtoire de nouvelles vertus, & de nouveaux travers à peindre. Nos mœurs ont été ſucceſſivement auſſi variées que nos modes. Après le régne merveilleux de la Chevalerie, on voit paroître une autre eſpece de redreſſeurs de torts; *c'eſt alors* que nos ayeux brûlant de *zéle* & de luxure, grands *dévots* & plus grands vauriens, intrépides ſoldats & mauvais raiſonneurs, quittent courageuſement leurs femmes & leurs enfans pour aller en Syrie avec leurs concubines & leurs Aumôniers ſabrer les Mécréans, & ſcandaliſer les Grecs auſſi corrompus qu'eux.

Il reſte encore dans notre hiſtoire un nouveau champ à défricher. Ce ſont les faits héroïques des anciens Normands. Ce Peuple belliqueux dès ſon origine ſort des bois & des marais de la Norvege, & partout vainqueur, il regarde la terre comme ſon domaine. Ces Héros avanturiers ont manqué d'Hiſtoriens pour célébrer leurs victoires. Les Moines ſeuls cultivoient alors groſſièrement le champ de l'hiſtoire; ils traitoient de brigands & de ſacriléges des Payens qui pilloient leurs Egliſes & leurs Réfectoires, comme ſi les droits de la guerre alors établis ne

permettoient pas d'enlever les mo
ſons, & de dépouiller les Templ
Ils n'enlevoient que les biens des vai
cus, que les Grecs & les Romai
condamnoient à l'eſclavage. La ré
tation la plus victorieuſe de ces pie
ſes calomnies eſt de voir ces mêmes peuples devenir tout à coup rigides obſervateurs de la juſtice, & ne ſe ſervir du fer que pour protéger les Loix. On ne paſſe pas ſi vite du vice à la vertu. Leur premier Duc, après avoir été Conquérant, devient Légiſlateur & ſe place à côté des Lycurgue & des Solon. Ses Sujets, anciens fléaux de la Religion, en deviennent les enfans & les défenſeurs. Leur zèle fertiliſe les champs de l'Evangile qu'ils avoient dévaſté par leurs armes.

Leurs deſcendans apprirent à l'Europe que la France renfermoit un peuple de Héros. Soixante Normands, après avoir été les Libérateurs de Naples, de la Sicile & de la Pouille, ſont jugés dignes d'en être les Rois. D'autres ſubjuguent en paſſant l'iſle de Cypre; d'autres renverſent l'Empire de Conſtantinople & ſe réſervant l'unique honneur de vaincre, ils diſtribuent à leur gré les ſceptres & les couronnes de l'Orient. Quelque temps

après ils donnent des loix à l'Angleterre, qui forcée d'adopter leurs mœurs & leurs uſages, apprend d'eux l'art d'être invincible. Si la Grece eût produit des Tancrede, des Roger, des Richard, elle n'eût point emprunté le ſecours des fables pour annoblir ſes faſtes. *L'expédition des Argonautes étoit moins utile, moins brillante & moins périlleuſe* que les navigations de ces braves Dieppois, qui Fondateurs des établiſſemens de Gorée, de Ganbie & du Sénégal, firent reſpecter le nom François au milieu des ſables brûlans de l'Afrique.

Bethencourt, Gentilhomme Normand, indiqua à nos flottes une route pour pénétrer dans les Indes : ce fut ce hardi Navigateur qui découvrit les iſles Canaries, dont il fut le premier Roi. Son expédition cauſa une heureuſe révolution dans le commerce de l'Europe dont les Génois & les Vénitiens s'étoient approprié le privilége excluſif. Bretigni avec une troupe de braves Normands, établit une Colonie dans la Guyane, & ce qu'il exécuta a fait *naître au Miniſtère* actuel l'idée de rendre à cette partie du nouveau continent ſon antique ſplendeur. Denanbuq fait voile de Fecamp, & devient

le Conquérant & le Légiſlateur de la Martinique. Avec quel ſuccès, un écrivain ne peindroit-il pas ce caractère national qui s'eſt perpétué, & qui, dans le changement de ſa conſtitution n'a fait que changer d'objet. Les deſcendans de ces Héros ont conſervé cette intrépidité froide & tranquille qui ſçait tout prévoir & ne rien craindre; ces inclinations guerrieres & commerçantes qui aſſurent l'immortalité aux Duqueſne, aux Tourville, aux le Gendre & aux Coulteux; ce goût des Sciences & des Arts qui a fourni à la République des lettres plus de Citoyens que toutes les Provinces du Royaume réunies enſemble.

Je me ſuis arrêté à tous ces détails pour rendre un juſte hommage au pays où j'ai reçu la naiſſance, & pour montrer que dans la région de l'hiſtoire, il reſte encore bien des contrées à parcourir. Pourquoi donc cette humeur cauſtique & chagrine, qui s'exhale contre la fécondité de l'Imprimerie? Se plaindre d'avoir trop de livres, c'eſt ſe plaindre d'avoir trop de ſecours pour ſuppléer à l'expérience dont la marche eſt auſſi lente que périlleuſe. Cette abondance a du moins l'avantage de remédier au vice d'inconſtance

reproché au François qui croyant tout ſçavoir, parce qu'il a beaucoup lu, court d'objets en objets, & perd bientôt le ſouvenir de ce qu'il n'a fait qu'effleurer.

Les livres élémentaires ne peuvent être trop multipliés; il y a des yeux vifs & perçans, il y a des vues courtes & bornées. Ce qui n'eſt pas apperçu par les uns frappe les autres. Nulle méthode n'a l'avantage d'une utilité générale. Un ſeul bon livre dans chaque genre ſera ſuffiſant, quand tous les organes ſeront également affectés, quand tous les goûts ſeront réunis, & quand la façon de voir ſera la même. C'eſt en variant ſes formes que l'hiſtoire comptera le plus de partiſans. Le Philoſophe la dédaigne, s'il ne la voit marcher accompagnée de la morale & de la politique. L'homme du monde qui baille ſur le duvet & ſommeille dans l'abondance, la croit aſſez inſtructive, lorqu'elle le tire de ſon aſſoupiſſement ſtupide. Le peuple imbécile aime à l'entendre raconter des prodiges.

Cette ſocieté faſtidieuſe naît moins de la multitude des livres que de la ſtérile abondance des Auteurs. Celui qui veut tout dire, dit bien des ſottiſes.

La prolixité eſt le vice le plus rebutant. Les bons propos, dit Montagne, ſont ſouvent hors de propos. Tout ce qu'a fait un grand homme ne mérite pas de paſſer à la poſtérité. L'Hiſtoire d'Alexandre par Quinte-Curce eſt renfermée dans un petit volume où la critique trouve encore bien des longueurs. Les vies de Plutarque ſont enfermées dans un cadre étroit, mais ſuffiſant pour y voir tous les traits de ſes Héros tracés. Le Peintre du ſiécle de Louis XIV nous a revelé le ſecret d'élaguer le ſuperflu pour embellir le néceſſaire. Ce Monarque univerſel de l'empire des lettres, a écrit l'hiſtoire comme un homme du monde doit la ſçavoir. Ses Cenſeurs lui reprochent de ne pas faire de Sçavans. Il fait plus, il fait éclore le goût & le génie.

Ceux qui ſont aſſez mal organiſés pour ne point applaudir à ſa maniere, doivent ſe féliciter de l'uſage qui s'introduit d'aſſommer le public avec des *in-folio*, pour nous donner le détail inutile d'une ſeule campagne. Les terreins changent, ainſi que la façon de manœuvrer ; un grand Capitaine qui, après cent ans écoulés, reparoîtroit à la tête d'une armée, s'aſſujettiroit, pour vaincre, à une méthode différente

de celle à qui il doit ſes ſuccès. Si cet abus ſe perpétue, il n'y aura point d'édifice aſſez vaſte pour contenir les faits mémorables du régne de Louis XIV.

Il ſuffit d'être robuſte pour tirer de la carriere un amas indigeſte de matériaux groſſiers. C'eſt aux Gabriel, aux Soufflot qu'eſt reſervé la gloire d'élever des temples & des portiques. On n'a rien fait, quand on n'a point bleſſé les regles de l'Art, il faut en ſçavoir ſaiſir les beautés & la délicateſſe. Il eſt plus facile d'être volumineux que d'être concis & ſerré. Je me ſuis preſcrit d'être ſobre dans le detail des ſiéges; pourquoi aurois-je employé ſoixante pages à décrire la priſe d'une Ville qui ſouvent n'offre plus que des débris? L'art d'attaquer & de défendre les places ne reſſemble en rien à ce qui ſe pratiquoit autrefois. Ainſi les moyens qui en faciliterent la conquête, ou qui en prolongerent la défenſe, ſont des ſecrets révélés ſans fruit.

Il eſt des Juges indulgens de la prolixité, & Cenſeurs ſecrets des plus légeres omiſſions; un vieux Militaire voit avec chagrin qu'on n'a point détaillé l'attaque d'une demi-lune ou d'un baſtion où il a reçu une legere

confuſion. Mais cette confuſion n'intéreſſe point la poſtérité, & on ne doit point ennuyer tout le monde pour careſſer la petite vanité d'un particulier.

Il en eſt d'autres qui n'aiment à marcher qu'au milieu des tombeaux, & à s'aſſeoir ſur des débris. Ils dévorent le journal des ſiéges & des batailles. Ce goût eſt très-noble, lorſqu'il eſt inſpiré par le motif de s'inſtruire. Mais il eſt facile de remarquer, que cette curioſité eſt moins l'effet d'un naturel ferme & courageux, que le vice d'un caractère lâche & timide. C'eſt le plus puſillanime qui aime à contempler du rivage une mer courroucée & des vaiſſeaux battus par la tempête. L'enfant ſuſceptible de peur ſe plaît à entendre les contes effrayans de ſorciers & de revenans.

Le ſuccès de nos derniers Hiſtoriens montre qu'en marchant ſur leurs traces on peut encore aſpirer à la gloire d'être lu. Le Jéſuite Bougeant a ſçu répandre des fleurs ſur un genre qui ne paroiſſoit pas ſuſceptible d'ornemens. Vertot Peintre brillant, Proſateur harmonieux, plaît même dans le récit des faits qu'il altére. Toujours noble, toujours paré, il ne ſe montre jamais avec

cette ſimplicité, cette négligence plus touchante qu'une parure recherchée. Partout une même coupe de phraſe, nulle varieté dans les couleurs, il a le défaut d'être toujours beau. Le Pere d'Orléans plus varié, plus profond, ne jette pas le même éclat; il répand avec profuſion des maximes qui, toujours judicieuſes & bien placées, ne rallentiſſent jamais la rapidité de ſa marche. Il ſe tranſporte dans le feu des batailles, il aſſiſte aux délibérations du cabinet, & s'initie dans tous les myſtères de la politique. Quand on ſe rappelle la robe qu'il portoit, & la cauſe qu'il avoit à défendre, on eſt ſurpris de voir dans cet Ecrivain un zèle ſans enthouſiaſme, une dévotion ſans aigreur, une indifférence courageuſe pour les deux partis, dont il démaſque également les vertus & les foibleſſes. Il ne dit pas tout, mais il en dit aſſez pour faire connoître que le Roi Jacques plus zelé qu'inſtruit, étoit incapable de gouverner un peuple paſſionné pour ſes priviléges.

Un Hiſtorien veut quelquefois être deviné : on ne peut bien le pénétrer, qu'en examinant le lieu dont il part, & le pays où il écrit. S'il eſt revêtu d'un froc, les préjugés de ſon état,

la chaleur des partis, le choc des opinions tiennent ſa raiſon captive, & avec beaucoup de génie, il n'eſt ſouvent qu'un menteur éloquent.

Il eſt encore des pays où l'hiſtoire eſt obligée de ſe couvrir d'un voile pour ſe dérober au glaive de ſes tyrans. Quiconque fait le mal la hait & la pourſuit. Elle pouvoit ſe montrer à Rome du tems d'Emile & du premier Caton, elle dut être muette & ſe cacher ſous le régne de Tibere & de ſes Succeſſeurs. La Grece libre eut des Hiſtoriens. La Cour de Perſopolis ne mérita que des panégyriſtes & des flatteurs. Quelle intrépidité généreuſe ne faudroit-il pas à un Ecrivain Aſiatique, pour tranſmettre à la poſtérité les traits de ces Monarques aſſoupis dans la molleſſe d'un Sérail, & qui à leur reveil diſtribuent des feſtas & des cordons aux infortunés qui n'ont à ſe reprocher que leur vertu.

J'entre dans la carriere avec une fermeté courageuſe, avec plus de penchant à relever les actions vertueuſes que les vices & les crimes. Egalement ennemi de la flatterie & de la ſatyre, c'eſt en expoſant ce qu'ont fait les hom- que je veux prononcer leur éloge, cenſure, & quand j'ai peint

Condé riche de tous les talens & de toutes les vertus, je n'ai point déguiſé ſes foibleſſes. Ses auguſtes Deſcendans auroient vu avec indignation la baſſeſſe d'un Eſclave dans un Hiſtorien.

Cette hiſtoire a été ſuivie de celle de Charles & de Céſar de Choiſeul, *tous deux célébres ſous le nom de Duplеſſis-Praſlin, & tous deux Maréchaux* de France. Le vingt-ſeptiéme auroit contenu les vies de Mathieu Molé & d'Omer Talon, ſi les héritiers de leur nom & de leur gloire avoient pu fournir quelques détails ſur leur vie privée. Cette promeſſe faite au public aura ſon exécution, auſſitôt qu'ils voudront favoriſer l'entrepriſe. Cette collection ne peut être intéreſſante que par ſa variété. Les vertus pacifiques ſont la ſource de la félicité d'un Etat, comme les vertus guerrieres le ſont de ſa gloire & de ſon accroiſſement. Les ſtatues de Céſar & de Condé réveillent notre admiration. C'eſt aux Miniſtres & aux Magiſtrats bienfaiſans qu'eſt réſervé le privilége d'exciter notre reconnoiſſance & notre amour. Le Sage peut marcher à côté du Héros, & la Vertu à côté des titres & de la naiſſance. Rome qui ſe glorifia d'avoir produit une infinité de grands Capitaines, ne

compta qu'un Scaurus & les deux Catons. La Grece ſi féconde en Généraux n'eut qu'un Ariſtides.

Ceux qui s'intéreſſent à la gloire de leurs Ancêtres, ſont invités de fournir à l'Auteur les mémoires qu'ils peuvent avoir, & de les adreſſer à KNAPEN, *Libraire-Imprimeur, au bas du Pont S. Michel, chargé de cet Ouvrage.*

LES HOMMES ILLUSTRES DE LA FRANCE.

LOUIS DE BOURBON, SECOND DU NOM. PRINCE DE CONDÉ.

CONDÉ, juſqu'au moment de ſa retraite chez l'Etranger, avoit paru plutôt le Protecteur des peuples opprimés ue le Chef d'un peuple rébelle. Les ais Citoyens reconnurent leur illuon, auſſi-tôt qu'ils le virent employer ontre l'Etat un bras, qui tant de fois roit humilié la fierté Caſtillanne. Les lécontens qui avoient des injures parculieres à venger, ne pouvoient plus léguer le prétexte du bien public 1652.

pour colorer leur perſéverance dans la
2. rébellion. Le peuple, autant par inconſtance que par épuiſement, ſe flattoit de trouver, dans le calme, la fin des calamités dont les diſcordes des Grands l'avoient rendu la victime. Les Compagnies Souveraines commençoient à reconnoître, qu'en voulant oppoſer une digue aux abus, elles n'avoient fait que les multiplier. Les ennemis de la Régente & du Miniſtre n'ayant plus Condé pour ſervir leur haine, n'eurent d'autres reſſources que de paroître Sujets fideles.

Le lendemain du départ du Prince, tout dans Paris prit une face nouvelle. Le Duc de Beaufort remit ſon Gouvernement. Brouſſel, quelques jours auparavant, avoit abdiqué la place de Prevôt de Marchands; & auſſi-tôt qu'on leur eût nommé des ſucceſſeurs, le Roi fit ſon entrée dans la Capitale aux acclamations d'un peuple nombreux revenu de ſes erreurs.

Il y eut un lit de Juſtice au Louvre, où le Parlement ſe rendit ſans murmurer, On y lut quatre Déclarations. La premiere ſur l'amniſtie qui parut aſſez générale. La ſeconde ſur le rétabliſſement du Parlement de Paris, qui flatta d'autant le peuple que cette portion de

l'Etat la plus nombreuſe & la plus infortunée, n'attend d'adouciſſement à ſes 165
maux que de l'intégrité des Miniſtres des Loix. La troiſiéme établiſſoit une Chambre des Vacations. La quatriéme ordonnoit aux Ducs de Beaufort, de la Rochefoucault & de Rohan, aux Marquis de la Boullaye, de Fontrailles, aux ſieurs Croiſſy, Viole, Coulon, Machault, Fleury, Portail & à quelques autres de ſortir de Paris. Pareil ordre fut ſignifié aux femmes, enfans & amis de ceux qui ſervoient dans l'armée des Princes. Cette proſcription cauſa une conſternation générale ; chacun trembla, parce que chacun ſe ſentoit coupable. Le Roi témoigna qu'il vouloit être obéi; tous ſe ſoumirent & la plûpart moururent dans la diſgrace & l'exil.

Le feu de la guerre, éteint dans Paris, ravageoit les frontieres ; Sainte-Menehoult étoit vivement preſſé par l'armée du Prince de Condé, fortifiée des troupes de Virtemberg, de trois mille Lorrains, & d'un corps d'Eſpagnols. Ainſi lorſque la France ſe rétabliſſoit au-dedans, elle ceſſoit d'être formidable au-dehors.

Le Duc d'Orléans qui n'avoit pas ſçu faire la guerre, ne ſçut pas faire ſa paix. Il s'étoit retiré à Limours pas

1652. ordre du Roi qui lui impoſa des conditions auxquelles il fut obligé de ſe ſoumettre. La Cour exigea qu'il rappelleroit ſes troupes. Gedouin, Sous-Lieutenant de la Compagnie de ſes Gendarmes, fut envoyé au Prince de Condé pour l'informer de ſon traité, & pour l'inviter à ſuivre ſon exemple. Le Prince répondit à cet Envoyé, » qu'il étoit redevable au Duc d'Or-» léans de l'avis qu'il lui donnoit de » ſon accommodement avec la Cour «. Il ajouta enſuite, » que ſes amis & lui » étoient trop bien informés du trai-» tement qu'il en avoit reçu pour ſuc-» comber à la tentation de ſuivre ſon » exemple; qu'à l'égard de ſes troupes, » il ne pouvoit les lui renvoyer qu'a-» près la priſe de la place, ou la levée » du ſiége «.

Le Duc d'Orléans redemande ſes troupes.

Les Officiers & Soldats au premier bruit qu'ils étoient redemandés, proteſterent qu'ayant eu part aux périls & aux fatigues du ſiége, ils ne pouvoient ſe réſoudre à partir ſans avoir partagé la gloire du ſuccès. Auſſi-tôt que la Ville eut capitulé, Hollac qui commandoit les Allemands, fit aſſembler ſon Régiment, & s'adreſſant aux Officiers & aux Soldats, il leur dit: » Compagnons, » vous êtes au Duc d'Orléans, il vous

Hollac, Baudits, d'Eſcars perſiſtent dans le parti du Prince.

» demande, allez le trouver. Pour moi, » je vous déclare que je veux vivre & » mourir attaché à M. le Prince ». Toute sa troupe à son exemple rentre dans le camp & refuse de partir. Le Régiment de Baudits, Suisse, en fit autant, disant » que » puisque le Duc d'Orléans n'avoit plus » d'ennemis, son service lui devenoit inu- » tile «. Le Comte d'Escart, Commandant d'une belle Compagnie de Chevaux-Legers, refusa de se retirer. Il sacrifia sa fortune, sa Patrie & son devoir, à l'inclination qu'il avoit pour le Prince de Condé. 1652.

Turenne averti que les Lorrains & les Espagnols s'étoient séparés du reste de l'armée ennemie, se crut assez fort pour l'attaquer avec avantage. Mazarin, que les Espagnols avoient pensé surprendre dans Bouillon, lui avoit amené un Corps de troupes, qu'il avoit levées dans le Pays de Liege. Il s'étoit rendu à Chalons, où il montra une grande impatience d'en venir aux mains. Sa vanité eût été flattée, s'il eût pu se faire précéder à Paris par le bruit d'une victoire; mais ayant reconnu que les Confédérés pouvoient *en un instant* réunir toutes leurs forces, il renonça au dessein de les attaquer, & à la chimere de les vaincre.

La conquête de Réthel, de Château-

Porcien & de Sainte Menehoult, fut
1652. ſuivie de la priſe de Bar & de Ligny
Priſe de Bar & de Ligny. dans le Barrois. La rigueur de la ſaiſon trop avancée, obligea le Prince de mettre ſes troupes en quartier d'hyver. Il avoit déja reçu des mains du Comte de Fuenſaldaigne, les patentes de Généraliſſime des Armées du Roi d'Eſpagne; mais dans le temps qu'il recevoit ce titre faſtueux, l'Archiduc ramenoit ſes troupes en Flandre, & le Prince, avec un titre de plus, ſe trouva avec beaucoup de troupes de moins. Cet ordre de l'Archiduc le mit dans un état de foibleſſe, où tout étoit à craindre pour lui. Son armée étoit alors campée proche de Clermont, & Turenne pouvoit à tous momens lui tomber ſur les bras.

Le Prince de Tarente amene 6000 hommes au Prince de Condé. Le Prince de Tarente, fils du Duc de la Tremouille, lui amena heureuſement ſix mille hommes qu'il avoit levés à ſes dépens dans les Pays-Bas. Ce Seigneur, mécontent de la France où ſa qualité de Proteſtant l'éloignoit des premiers emplois, étoit allé chercher la gloire dans l'Allemagne. Son alliance avec la fille du Landgrave de Heſſe, lui donna chez l'Etranger une conſidération qu'on lui refuſoit dans ſa Patrie. Il leva une petite armée en faveur du

Prince dont il étoit proche parent, & il ſaiſit l'occaſion de ſe rendre redoutable à une Cour qui l'avoit négligé. Il n'exigea d'autre reconnoiſſance d'un ſervice rendu ſi à propos, que d'être chargé ſous le Prince du commandement général d'une armée qu'il venoit de conſerver. 1652.

Le Prince, forcé de lui tout accorder ou de s'expoſer au danger d'en être abandonné, ſentit qu'il alloit bleſſer la délicateſſe de Tavannes, qui, juſqu'à ce jour, avoit commandé ſes troupes avec autant de zèle que de ſuccès. Il crut adoucir cette eſpece d'offenſe, en lui repréſentant les obligations que lui impoſoit l'importance du ſervice. Tavannes crut ſa gloire offenſée. Il déclara qu'il ne pouvoit, avec honneur, ſervir en ſecond dans une armée qu'il avoit toujours commandée en chef. En vain on lui offrit de rendre le commandement alternatif, il fut inflexible dans ſes prétentions, & ſa fierté humiliée lui fit regarder comme un outrage la néceſſité de partager le commandement. Il alla prendre congé du Prince qui lui fit des reproches dictés par l'amitié..... » Eh bien, Monſieur de » Tavannes, lui dit-il, vous ne voulez » point avoir de compagnon pour com-

Il s'entête ment de Tavannes.

» mander mes troupes avec moi, & ce
1652. » prétexte vous fait courir après les
» belles eſpérances qui vous rappellent
» à l'amniſtie. Allez donc, & donnez à
» Mazarin la joie de m'avoir arraché
» mon bas droit. «.

Tavannes étoit attaché au Prince par inclination; il l'avoit ſuivi ſans eſpoir de fortune, c'étoit un reſte de ces anciens Gaulois francs & généreux, qui n'attendent de leurs ſervices que la gloire de les avoir rendus. Il répondit au Prince d'un ton fier & mécontent: » Je m'ap-
» perçois, par ce que dit votre Alteſſe,
» qu'elle me connoît mal; depuis que
» j'ai l'honneur de la ſervir, peut-elle
» m'avoir vu tout abandonner & ſacri-
» fier mes intérêts à ce ſeul honneur,
» pour me regarder comme ayant le
» cœur aſſez bas pour me laiſſer domi-
» ner par un vil intérêt? Je connois par
» là que je ne ſuis votre bras droit, que
» parce que je ne ſuis pas du côté du
» cœur. Mais pour détromper votre
» Alteſſe de la penſée qu'elle a que l'in-
» térêt eſt capable de me faire recher-
» cher l'amitié de ce Miniſtre, je lui
» proteſte, & lui donne ma parole que
» je ne veux ni paroître à la Cour, ni
» prendre aucun emploi, que je n'aie la
» joie de voir votre Alteſſe dans le rang
» qui lui eſt dû «.

La retraite de Tavannes fut ſuivie de celles du Duc de Rohan & de la Rochefoucault. Ces deux Seigneurs ne pouvoient que donner de la conſidération au parti ſans le rendre plus puiſſant : ils n'avoient plus de places à donner, & leur perſévérance au ſervice du Prince auroit ruiné leur fortune, ſans pouvoir lui être utile. Ainſi ils profiterent de l'amniſtie du conſentement du Prince. 1652 Retraite Tavannes, des Ducs Rohan & la Rochefoucault.

Le Cardinal de Retz languiſſoit inutile dans ſon Palais, moins rongé de remords des maux qu'il avoit faits, que de ceux qu'il ne pouvoit plus faire. Il faiſoit des Homélies, des Panégyriques & des Sermons. Il paroiſſoit uniquement occupé de ſon ſalut, & de la garde de ſon troupeau. Cette léthargie parut ſuſpecte ; c'étoit un Lion qui ſommeilloit. La Cour crut devoir prévenir les ſuites terribles de ſon reveil ; il fut arrêté dans le Louvre, & conduit au Château de Vincennes, tranſféré enſuite dans la Citadelle de Nantes, d'où il eut l'adreſſe de s'échapper. Ce Prélat inquiet & factieux qui, dans l'aurore & le midi de ſa vie, aimoit à s'entendre appeller Catilina, vécut ſur ſon déclin en Caton. C'eſt peut-être le ſeul homme qui ait joui de la confiance des peuples, ſans avoir Le Cardinal de Retz eſt arrêté.

aucune des vertus de ſon état; mais c'eſt
1652. le privilége des hommes ſupérieurs de déroger impunément aux regles communes.

Le Prince de Condé, qui avoit tant de raiſons de le haïr, apprit avec chagrin ſa détention. La Cour venoit de couper la main qui portoit le flambeau de la diſcorde, & qui ſeule pouvoit ranimer les étincelles d'un feu qui ne ſembloit éteint, que parce qu'il étoit caché. Le Roi même ne crut être véritablement Roi, qu'après avoir enchaîné cet orgueilleux Rival de ſa puiſſance.

La ſoumiſſion des peuples conſoloit la Cour des pertes qu'elle eſſuyoit ſur
Conquêtes des Eſpagnols les frontieres. Graveline & Dunkerque furent emportés par les Eſpagnols qui ſe rendirent encore Maîtres de Caſal, place importante qu'on regardoit comme la clef de l'Italie. La Catalogne reſtée ſans Défenſeurs depuis la défection de Marſin, rentra ſous l'obéiſſance de ſes anciens Maîtres. L'audacieux Cromwel, ſans déclarer la guerre à la France, lui enleva beaucoup de vaiſſeaux; la Cour n'oſa s'en plaindre, parce qu'elle ne pouvoit s'en venger. La Maréchale de Guebriant eut l'adreſſe de ſe rendre maîtreſſe de Briſſac dont la perte eût entraîné celle de toute l'Alſace.

La fièvre dont le Prince fut attaqué, l'obligea de quitter l'Armée, & d'aller se rétablir à Namur, où son mal fut encore aigri par les mortifications que les Espagnols essayerent de lui donner. L'Archiduc, fâché de partager son pouvoir avec un Etranger, voulut lui faire sentir sa supériorité. Le Prince alors ouvrit les yeux sur sa révolte imprudente. Sa fierté se réveilla, quand il vit qu'on cherchoit à l'humilier. Il prit avec l'Archiduc le ton d'un Vainqueur qui venoit défendre un peuple accablé, & non d'un fugitif qui vient mandier un asyle. Les Espagnols s'étoient flattés, qu'après s'être mis à leur discrétion, ils forceroient sa fierté à plier. Ils lui firent entrevoir l'alternative des dégoûts ou des avantages, qui suivroient son consentement, ou ses refus. Il étoit alors malade, sans argent, sans troupes, sans patrie; le témoignage intérieur de sa foiblesse, ne servit qu'à réveiller sa fierté naturelle. Il écrivit cette réponse au Conseil de Bruxelles. » Je suis Prince du » Sang de France, & en cette qualité, » je ne puis consentir tout au plus qu'à » une égalité entre l'Archiduc & moi. » Prenez votre parti là-dessus, & si » dans douze heures mes offres ne sont

Il cherche mort Prin

Sa mais prés

» pas acceptées, je ſors de Namur &
652. » des Païs Bas, aimant mieux m'expo-
» ſer à tout, que de ſouffrir qu'on faſſe
» en ma perſonne le moindre outrage
» à ma dignité «.

L'Archiduc, le trouvant inflexible dans la réſolution de ſoutenir ſes prérogatives, en informa le Roi d'Eſpagne; le Conſeil de Madrid ſouſcrivit aux prétentions du Prince, & il fut décidé que l'on obſerveroit envers l'un & l'autre le même cérémonial.

La fierté du Prince étoit toute dans ſon ame, & jamais dans les procédés. Il n'eſtimoit les honneurs & les diſtinctions, qu'autant que leur privation étoit un outrage ou une mortification qu'on vouloit lui donner. Il en donna quelnduite que temps après un bel exemple. Les le Roi Duc d'York & de Gloceſter s'étoient leterre retirés en Flandre, depuis que la France fere. avoit conclu avec Cromwel un Traité plus utile qu'honorable. Ces illuſtres Fugitifs, abandonnés d'une Cour intéreſſée par honneur à les protéger, furent chercher un aſyle à Bruxelles, où le Prince de Condé, à force d'égards & de déférence, tâcha d'adoucir leurs chagrins. Plus ils lui ſemblerent malheureux, plus il les crut reſpectables. Ils en reçurent des honneurs qu'il auroit

refusé de leur rendre, s'ils eussent encore été assis sur les dégrès du trône. 165

Le Cardinal, proscrit par des Arrêts, fut rappellé par une Déclaration du Roi. Il rentra dans Paris avec l'appareil d'un Maître humain & bienfaisant, qui vient pardonner à des Sujets coupables. Les Grands, qui l'avoient outragé, donnerent l'exemple de la soumission la plus humiliante. Le Parlement se prosterna devant cette tête qu'il avoit mise à prix. L'Hôtel de Ville lui donna un magnifique repas; il n'avoit plus qu'à demander des statues. Les Parisiens auroient élévé un Autel dont il auroit été l'idole. Le peuple moins mépriſable, parce qu'étant peuple, il peut être bas & rampant, célébra son retour par des acclamations qui firent honte à la Nation, & qui flatterent peu celui qui en étoit l'objet. Mazarin persécuté autrefois sans motif, pouvoit-il être sensible aux démonstrations affectueuses d'un peuple aveugle dans son amour, comme il l'avoit été dans la haine?

Le Ministre, persuadé qu'il étoit plus intéressant de pacifier le Royaume que de se rendre redoutable sur les frontieres, porta toutes les forces de l'Etat dans la Guyenne. Cette Province cons-

tante dans ſa rébellion, étoit déchirée
1653. par différentes factions. Le Prince de Conti, chef ſans pouvoir, voyoit avec chagrin Lennet & Marſin, revêtus de toute l'autorité. Le Parlement qui connoiſſoit les intentions du Prince de Condé, témoignoit en toute occaſion à Marſin, une déférence qui choquoit le Prince de Conti & la Ducheſſe de Longueville.

Cette jalouſie de commandement leur inſpira le deſſein de ſoulever la populace pour l'opoſer au Parlement, dont ils prétendoient régler toutes les déciſions. C'eſt ce qui donna naiſſance à cette faction de ſcélérats connue ſous le nom d'Ormiſtes, parce que leur premiere aſſemblée fut tenue ſous un orme. Leur nombre, foible dans ſon origine, s'accrut juſqu'à quarante mille hommes. C'étoit un amas impur de gens féroces & groſſiers, qui n'ayant rien à perdre, étoient diſpoſés à tout oſer pour ſortir de leur miſere. Ils élurent pour leur chef un nommé Dureteſte; c'étoit un Boucher qui, pendant ſon Généralat, égorgea les hommes avec autant de ſang froid, qu'il avoit aſſommé les bœufs. On avoit aſſocié à cet homme de ſang, des Lieutenans auſſi barbares que lui, & ſur-tout un nommé Las Flo-

Origine de Ormée.

ridès, qui, de Cordonnier, mérita par ſes excès d'être élevé au grade de Général. 16

Le Prince de Conti s'apperçut bientôt que celui qui aſſemble la canaille, ſe donne des Maîtres. Il fut obligé de reſpecter à ſon tour ceux qu'il avoit armés pour maintenir ſa puiſſance. Le Leur c
Parlement las d'être le témoin de tant d'excès, craignit d'en être la victime. Il eſſaya d'abord de reprimer ces attentats, mais n'ayant eſſuyé que des outrages, il fut obligé de ſortir de Bordeaux, qu'il laiſſa en proie à la licence & aux ravages. Marſin, qui déteſtoit leurs débordemens, leur témoignoit des égards extérieurs, parce qu'il ſentoit qu'ils pouvoient limiter ou détruire ſon pouvoir. Ces nouveaux Tyrans, auſſi ambitieux que Cromwel, prétendoient ériger la Guyenne en République, & ſéduits par les ſuccès de cet illuſtre Criminel, dont ils n'avoient pas la capacité, ils ſe flattoient d'être auſſi heureux, parce qu'ils étoient auſſi pervers.

Tous les Chefs de parti entretenoient leur fureur, en leur faiſant entendre qu'ils ne mettroient jamais bas les armes que tous les impôts ne fuſſent abolis. La Cour d'Eſpagne enfloit leur orgueil en traitant avec eux avec autant

de gravité, qu'avec de Têtes couron-
1653. nées. Cet amas de canaille ſe regardoit déja comme un peuple Roi. La re-
Le Parlement de Bordeaux rentre ſi le devoir. traite du Parlement entraîna la ruine du parti du Prince, qui ne trouva plus la même ſtabilité dans la faveur de ces brigands, que dans l'appui d'un Corps reſpectable. On murmuroit tout haut contre les partiſans du Prince, qui ſembloient protéger des criminels contre une Compagnie qui leur avoit donné un aſyle.

La Cour avoit ſes Emiſſaires dans Bordeaux, qui fomentoient les troubles & diſpoſoient les Chefs à la paix. L'Abbé de Beaumont, Archevêque de Paris, connu ſous le nom de Perefix, étoit un de ces Agens ſecrets. Formé à l'Ecole de Richelieu, il avoit tous les talens d'un habile Négociateur, mais au lieu de l'employer aux affaires, il fut choiſi
Artagnan d'Eſpion à Bordeaux. pour être Précepteur du Roi. D'Artagnan ſervoit d'eſpion dans Bordeaux; enveloppé dans un ſac d'Hermite, il accompagnoit les Florides dans les ſorties, & à la faveur de cet accoutrement de ſainteté, il édifioit le Soldat par ſa régularité, & inſtruiſoit les Généraux de l'Armée Royale de tout ce qui ſe paſſoit dans la Ville.

La Cour ne ſe bornoit pas aux né-

gociations ; ſon armée par-tout victorieuſe, prenoit autant de places qu'elle faiſoit de ſiéges. Le Comte d'Harcourt, après avoir fait la guerre avec gloire dans la Guienne, s'étoit retiré dans l'Alſace où, à la faveur des troubles, il vouloit s'ériger une ſouveraineté. On lui avoit ſubſtitué le Duc de Candale, dont l'extérieur aimable étoit ſoutenu par beaucoup de courage. Il n'avoit pas les talens d'un grand Général, mais ſon inſuffiſance étoit remplacée par la défiance qu'il avoit de lui-même, & par une docilité qui réuſſit mieux qu'une ſcience préſomptueuſe. Plein de graces & de douceur, il ſçavoit plaire avec peu d'eſprit, & il avoit toutes les qualités propres à apprivoiſer un peuple indocile & farouche. 1653

La priſe de Poujols, d'Eguillon, de Marmande, ſignala ſes premiers exploits ; il tailla en piéces un Corps de troupes que Marſin envoyoit en quartier d'hyver. Les Villes du Périgord, du Limouſin, qui chanceloient dans leur devoir, furent contenues dans la ſoumiſſion. Les plus opiniâtres furent contraints de plier ſous ſa fortune. Fx; loir Duc de C dale.

Le Duc de Vendôme parut à l'embouchure de la Garonne avec une armée navale, qui coupa aux Eſpagnols

toute communication avec Bordeaux.
1653. Il s'empara de Lormond, & fit conſtruire différens Forts qui le rendirent maître du cours de la riviere. La conquête de toutes ces places reſerroit Bordeaux. Les Payſans pillés & incendiés dans leurs villages, venoient chercher un aſyle dans la Ville, qui, ſurchargée de ces nouveaux hôtes, éprouva bien-tôt les horreurs de la famine. Le peuple inſolent dans l'abondance eſt ſans courage dans la miſere. C'eſt un dogue toujours prêt à careſſer la main qui lui jette du pain. La famine dompta plus de rebelles que les armes. Les plus mutins ſe calmerent, & le feu de la révolte s'éteignit, faute d'alimens.

Le Comte d'Oignon qui n'avoit embraſſé le parti du Prince, que pour ſe faire rechercher de la Cour, écouta les propoſitions de paix qu'on lui fit. Il ſe fit compter cinq cens trente-cinq mille livres avec le brévet de Duc & Pair, & de Maréchal de France. Il lui auroit été plus glorieux de les recevoir pour prix de ſes ſervices, que pour récompenſe de ſes infidélités.

Tous les Tranſfuges ne ſe mettoient pas à ſi haut prix. Il n'en coûta que deux mille piſtoles pour ſe rendre maître de Libourne, qui furent comptées à Iſlan,

Irlandois, qui, pour cette modique
ſomme, ſe rendit également odieux à 165
celui qu'il trahiſſoit, & à celui qui profitoit de ſon infidélité.

L'Armée Royale, fortifiée des troupes que le Maréchal d'Eſtrade avoit tirées de différentes places, ſe crut aſſez forte pour aſſiéger Bourg défendu par les Eſpagnols. On fit trois attaques qui furent pouſſées avec tant de vigueur que le cinquiéme jour la Garniſon demanda à capituler.

La priſe de Bourg & Libourne jetta la plus grande conſternation dans Bordeaux. Les bons Citoyens gémiſſoient accablés ſous la tyrannie des Ormiſtes: leurs Chefs, ſans avoir jamais fait l'apprentiſſage de la guerre, avoient l'art de ſe faire craindre & de ſe faire obéir. On attribuoit à leur prudence, ce qui n'étoit que l'effet de leur fureur. Le Prince de Conti & la Ducheſſe de Longueville qui avoient déchaîné ces bêtes féroces, craignoient d'en être dévorés; ils eurent ſouvent ſujet de ſe plaindre de leur brutalité, & ils n'eurent jamais aſſez de pouvoir pour les en punir.

Le Cardinal qui ne vouloit pas détruire Bordeaux, crut devoir préférer la négociation, à la fortune des armes. Il profita de la méſintelligence des Mazarin cours négocia

Chefs & de l'horreur qu'inſpiroient les
1653. Ormiſtes, pour ramener les eſprits à la ſoumiſſion. Il n'avoit juſqu'alors employé que des intriguans qui ſe croyoient de grands politiques, parce qu'ils poſſédoient l'art de tromper. Il aima mieux ſe ſervir de Gourville, qui, ſans avoir les fineſſes de la politique, avoit tous les talens d'un Négociateur. Gourville étoit aimé & connu de tous les Chefs du parti. Ainſi ſa médiation ne pouvoit leur être ſuſpecte.

Les Bordelois, naturellement Guerriers, ont des inclinations fort pacifiques, au temps des vendanges : occupés alors de leurs plaiſirs & de leurs fortunes, ils courent aux fêtes & aux danſes avec le même empreſſement qu'ils voloient aux combats. Gourville crut cette ſaiſon favorable pour les diſpoſer à la paix. Dès qu'il fut arrivé à Bordeaux, il eut une conférence avec Marſin & Lennet, qu'il trouva fort rebutés de la guerre, parce qu'ils ſentoient l'impoſſibilité d'en ſoutenir plus long-temps le poids. Ces deux Confidens du Prince étant une fois ſubjugués, il étoit facile de faire entrer le Prince de Conti & la Ducheſſe de Longueville dans l'accommodement. L'un & l'autre firent leur traité, ſans ſe communiquer

leur ſecret. Ils furent fort étonnés de ſe voir arrivés tous deux au même but, 1653
après avoir uſé de tant de précautions pour ne point ſe rencontrer.

Tous les Corps de la Ville, envoyerent leurs Députés. Guillonet, Conſeiller au Parlement, fut chargé des intérêts de ſa Compagnie, il s'en acquitta avec la ſatisfaction de la Cour & de ſes Citoyens. La paix fut ſignée; Bordeaux long-temps rébelle, rentra dans l'obéiſſance, & la Guienne ne vit d'autres effets de ſa révolte que le meurtre de ſes Habitans, & le ravage de ſes campagnes.

Ce traité de paix contenoit quatre articles. Le premier accordoit une amniſtie générale pour tous ceux qui avoient ſuivi le parti du Prince de Condé. Il étoit ſtipulé par le ſecond, que les troupes de Bordeaux ſeroient conduites par étapes à Stenay. Cet article fut réduit aux régimens du Prince de Condé, & du Duc d'Enguien; mais on choiſit parmi toutes les troupes, les ſoldats de bonne volonté, juſqu'au nombre de deux mille cinq cens hommes.

3°. Le Duc d'Enguien, la Princeſſe de Condé eurent la liberté d'aller en Flandre avec tous leurs domeſtiques. Marſin, Lennet & les principaux Offi-

ciers du parti préférerent de s'y rendre
1653. par mer. Les Officiers qui étoient reſtés ſans emploi, marcherent confondus avec les Officiers des autres Régimens.

4°. Le Prince de Conti eut la permiſſion de ſe retirer à Pézénas, & la Ducheſſe de Longueville à Montreuil-Bellay. Il ſembloit que c'étoit une grace qu'on leur accordoit, mais c'étoit une loi dure qu'on leur impoſoit.

La Cour avoit accordé une amniſtie générale. Les Chefs des Ormiſtes ſe flattoient d'en jouir comme les meilleurs Citoyens. Mais la Cour indignée de tous leurs attentats, ne crut pas devoir traiter ces monſtres comme des hommes. Lorteſte fut arrêté & roué vif, ſupplice trop foible, ſi l'on conſidere l'énormité de ſes crimes. Mais ſon ſang étoit trop vil pour engager la Cour à enfreindre le Traité. Les autres Lieutenans ne ſe déroberent que par la fuite aux châtimens dûs à leurs attentats. Las Florides quitta la cuiraſſe & l'épée, & ſe retira chez l'Etranger, où il fit des ſouliers pour fournir à ſes beſoins. On étoit étonné qu'un homme ſi mince eût été à la tête d'une faction. On avoit raiſon d'en être ſurpris ; mais dans les émotions populaires le plus audacieux paroît toujours le plus grand.

La Capitale & les Provinces rébelles rentrées dans le devoir, laiſſoient à la Cour un moyen de réunir ſur les frontieres, toutes les forces de l'Etat. Le Prince ne trouvoit pas les mêmes reſſources dans les troupes arrivées de Bordeaux. Toutes les forces de la Guienne réunies à ſon armée, lui fourniſſoient à peine un renfort de trois mille hommes, & il avoit douze ou quinze mille ennemis de plus. 1653.

La valeur agiſſante du Prince fut mal ſecondée par la lenteur des Eſpagnols qui déliberoient à Madrid, lorſqu'il falloit envoyer de l'argent & des troupes en Flandre. Le vaiſſeau qui portoit cent mille réaux à Bruxelles, fut pris par les Anglois, & fut déclaré de bonne priſe, ſous prétexte que ce vaiſſeau appartenoit aux Hollandois, devenus aſſez puiſſans pour diſputer à Cromwel l'empire des Mers. Cette perte occaſionna un épuiſement dans les Finances de Bruxelles qui retarda les opérations de la campagne. Le Prince habile à déguiſer ſa foibleſſe, aſſiégea & prit Vervins. Ce ſuccès ne le conſola pas de la défaite d'un corps de ſes troupes, par le Maréchal de la Ferté, qui couronna ſa victoire par la priſe du Château d'Orne & de Sorbec dans la Lorraine. Ce Ma-

réchal fit pendre le Gouverneur de cette
1653. derniere place, & cet acte de ſévérité, qui auroit pû occaſionner de funeſtes repréſailles, ſema l'épouvante dans l'eſprit des autres Gouverneurs.

Turenne, ayant réuni ſon armée au corps du Maréchal de la Ferté, marcha contre Rethel, il ſe rendit maître ſur ſa route de Chaumont, où un Régiment d'Infanterie Eſpagnole & ſix cens Cavaliers furent ſurpris, & faits priſonniers de guerre. Rethel fut inveſti. Perſan, Gouverneur de la Place, fut ſommé de ſe rendre. Il parut d'abord réſolu de faire une longue réſiſtance: mais ayant reconnu la foibleſſe des fortifications, il aima mieux conſerver ſa garniſon que de la ſacrifier par une fermeté opiniâtre & ſtérile. Il obtint des conditions très-honorables, elles étoient dûes à ſa valeur & à ſon mérite; mais elles pouvoient être refuſées avec juſtice à un Sujet qui avoit les armes à la main contre ſon Roi.

Le Conſeil de Madrid, toujours lent à fournir au Prince les moyens d'ouvrir la campagne, lui donnoit des conſeils & point d'argent pour agir. Enfin, les troupes de Flandre & du Duc de Lorraine vinrent le joindre, & après cette union, il ſe trouva à la tête d'une armée de

de vingt-cinq mille hommes; c'étoit alors une armée conſidérable. Depuis 165
deux cens ans on étoit devenu ſage : on ne dépeuploit plus, comme autrefois, les campagnes pour métamorphoſer en mauvais Soldats des Cultivateurs utiles, & il y avoit autant de gloire à vaincre avec une armée de quinze mille hommes qu'à la tête de cent mille combattans. Louis XIV, environné d'ennemis, ſe vit forcé de mettre ſur pied des armées formidables, qui ſont un monument de ſa grandeur, & l'époque de la dépopulation des campagnes.

Le projet du Prince étoit de pénétrer dans le cœur de la France, pour y raſſembler les reſtes épars de ſa faction; il entretenoit des intelligences ſecrettes avec pluſieurs Gouverneurs mercénaires, qui n'attendoient que de l'argent, pour lui livrer leurs places. Les eſprits ſoumis en apparence, mais ſéditieux par inclination & par habitude, ne demandoient qu'un Chef aſſez puiſſant pour les ſoutenir dans leur révolte. Il ne falloit qu'une victoire pour réunir, ſous ſes drapeaux, tous ces murmurateurs qui cenſurent & haïſſent les hommes en places. Les Compagnies traitées avec mépris, auroient ſaiſi avec empreſſement l'occaſion de ſortir de leur aviliſſement.

Les corps mécontens donnent des
1653. exemples contagieux; la multitude eſt toujours diſpoſée à ſuppoſer de bons motifs à ceux qu'elle regarde comme les protecteurs de ſes droits.

Le peuple, auſſi malheureux qu'il l'étoit dans les troubles, voyoit ſans ceſſe multiplier les impôts, dont on lui avoit fait eſpérer l'extinction pour prix de ſa docilité; il avoit été aſſez aveugle pour ſe flatter de vivre heureux; comme ſi la deſtinée du peuple, dans tous les temps, dans tous les lieux, n'étoit pas de ſouffrir.

On étoit alors perſuadé qu'un peuple, dans l'abondance, tombe bientôt dans l'oubli de ſes devoirs, & que ſon obéiſſance eſt mieux fondée ſur ſes beſoins que ſur ſes proſpérités. La raiſon & l'expérience ont refuté cette politique barbare. Le forçat ne peut aimer ſa chaîne; l'animal farouche ne careſſe que la main qui le nourrit; l'excès de la miſere avilit l'ame, & où il n'y a plus d'honneur, il n'y a plus de Citoyen.

Le Prince fondoit ſes plus grandes eſpérances ſur la Normandie, où il avoit de grands partiſans; mais un peuple qui a beaucoup à perdre, ne ſe précipite pas légérement dans la révolte. Le Normand réfléchit avant d'agir, il ne

voit que des dangers par-tout où il ne voit rien à gagner. La Nobleſſe, accoutumée à une vie riche & commode, a plus de motifs pour réſiſter à l'attrait des nouveautés. Enfin cette race de Conquérans auſſi guerriere que ſes ancêtres, ſe pique autant de fidélité que de courage. 1653

L'eſpoir d'une révolution prochaine, détermina le Prince à faire paſſer la Somme à ſon armée. Son deſſein étoit de s'emparer de Mantes, de Pontoiſe, de Senlis & des autres places qui, en reſſerrant Paris, auroient forcé la Cour à s'en éloigner. Sa marche ſema l'épouvante dans toute la Picardie. La Nobleſſe de cette Province ſe jetta dans Roye qu'elle ne put défendre. Le Prince, irrité de ce qu'une auſſi mauvaiſe Place ſe fût miſe en état de lui réſiſter, la ruina entierement, voulant par cet exemple de ſévérité, intimider ſes Villes voiſines.

La Cour, alarmée de ſes progrès, partageoit la frayeur des peuples. Paris croyoit bien-tôt revoir les écharpes rouges dans ſes fauxbourgs. Le Roi fut ſur le point de quitter ſa Capitale, pour errer encore de Province en Province. L'irruption d'une Armée étrangere, dans le ſein du Royaume, fit ſur les eſprits une impreſſion bien différente

de ce que le Prince en attendoit. Après
1653. avoir été l'idole de la Nation, il devint tout à coup l'objet de la haine publique. La Normandie resta calme & tranquille; les bons François furent indignés de voir une armée étrangere destinée à ravager leurs possessions, sous les ordres d'un Prince du Sang. On avoit supporté les troupes Espagnoles, tant qu'elles n'avoient été qu'auxiliaires. Les peuples sont faciles à tromper. L'adoption d'un titre enfante ou dissipe leur illusion; dès que le Prince eût pris le titre de Généralissime de l'armée Espagnole, il ne fut plus regardé comme le Libérateur de ses Citoyens; on ne vit en lui qu'un Rébelle.

Turenne eut ordre de faire marcher son Armée en Picardie; mais il ne se sentit pas assez fort pour engager une action. Il choisit des postes avantageux, & renfermé dans un camp bien retranché, il se bornoit à envoyer des détachemens pour harceler l'ennemi. Le Prince fit plusieurs marches & contremarches pour lui donner de la jalousie. Il paroissoit avoir des desseins contre plusieurs places de la Province, mais la lenteur du Fabius François, déconcerta toutes les finesses du nouvel Annibal.

La prudence de Turenne penſa être dérangée par le courage imprudent de la jeune Nobleſſe, qui étoit accourue à ſon camp. Le Cardinal, qui avoit conſeillé au jeune Monarque de ſe rendre à ſon armée, le promenoit ſans ceſſe dans les rangs. *Son deſſein* étoit d'allumer le *courage de l'Officier* & du Soldat. Turenne, craignant que cette conduite ne produisît des effets contraires à ſes vues, repréſenta qu'il étoit plus prudent de tempérer l'ardeur du Soldat, que de l'exciter, & que, puiſqu'on étoit réſolu de ne point haſarder le combat, on ne devoit point ſe ſervir des moyens qui pouvoient l'engager. Ce conſeil, quoique ſage, fut écouté & ſuivi. Il y avoit déja eu pluſieurs eſcarmouches ſanglantes, où la jeune Nobleſſe, entraînée par ſon courage impétueux, avoit penſé occaſionner une action, qui ne pouvoit qu'être funeſte à l'Armée Royale. 1653

Les Gouverneurs des Places voiſines n'attendoient que l'événement d'un combat, pour devenir traîtres ou pour reſter fidèles. Le Prince manqua d'argent pour corrompre leur fidélité. L'Eſpagne, avare ou pauvre, lui refuſoit, ou ne pouvoit lui fournir les reſſources néceſſaires. L'Archiduc, jaloux de ſon

pouvoir, croyoit ne pouvoir le détruire
653. qu'en diminuant ſa gloire; & ſa politique jalouſe ſe bornoit à l'empêcher d'être accablé.

Le Prince, ne pouvant réduire Turenne à combattre, repaſſa la Somme, feignant d'avoir un deſſein ſur Arras; mais au lieu de tenter une entrepriſe incertaine & périlleuſe, il tourna tout d'un coup ſur ſa droite, & fut mettre le ſiége devant Rocroi, berceau de ſa gloire & le théâtre de ſes premiers exploits. Ce fut pendant ce ſiége qu'il eut une conteſtation fort vive avec l'Archiduc; l'un & l'autre prétendoient au droit excluſif de donner le mot. Le Prince parla avec hauteur, & ce ne fut qu'après de longs débats qu'il conſentit à l'égalité.

Turenne, réſolu de tout haſarder pour délivrer Rocroi, ſuivit de près l'armée Eſpagnole, mais il reçut dans ſa marche un ordre de ne point combattre. Ainſi il tourna contre Mouzon, qu'il attaqua d'autant plus vigoureuſement qu'il appréhendoit que le Prince, maître de Rocroi, ne vînt lui tomber ſur les bras, & l'obliger à lever le ſiége. Mouzon fut pris le même jour que Rocroi, & ce jour fut pour les deux Généraux un jour de triomphe, & un mêlange de proſpérité & de diſgraces pour les Monarques qui les employoient.

La fiévre quarte, dont le Prince étoit attaqué, donnoit un grand avantage aux François. Le Maréchal du Pleſſis-Praſlin aſſiégea Sainte Menehoult, qu'il emporta après trente-cinq jours de tranchée ouverte, tandis que Turenne & le Maréchal de la Ferté, obſervoient les Eſpagnols, que la maladie du Prince empêchoit d'agir. 1654

Cette campagne fut plutôt une courſe qu'une expédition. Le Prince auroit trouvé plus d'avantages à reſter ſur la frontiere, qu'à pénétrer dans le cœur de la France ; mais il comptoit ſur le mécontentement du peuple qui murmura, ſans oſer devenir rébelle, ſur la vénalité des Gouverneurs, qu'il n'eut pas le moyen d'acheter, & enfin ſur le zèle de ſes anciens Partiſans qui reſterent fidèles, parce qu'il ne leur parut pas aſſez puiſſant pour les aſſurer de l'impunité.

Le Roi d'Eſpagne, informé que le Prince de Condé avoit droit de ſe plaindre de l'Archiduc & de Fuenſaldaigne, tâcha de lui faire oublier ſes chagrins : il lui fit préſent de la Ville de Rocroy, pour l'engager à le ſervir avec plus d'ardeur. La joie qu'il reſſentit de ce préſent, fut encore augmentée par l'arrivée de ſa famille, qui, après avoir traverſé

la France, vint lui procurer une consolation pure & touchante.

1654. La Princeſſe de Condé avoit plus de part à ſon eſtime qu'à ſa tendreſſe. Il auroit mieux aimé la ſçavoir reſpectée dans quelque lieu éloigné, que d'avoir auprès de lui un témoin de ſes infidélités. Son caractère vif & ennemi de la contrainte, lui faiſoit depuis long-temps traîner avec ennui les chaînes conjugales. L'ennuyeuſe uniformité ne plaît qu'aux ames tranquilles & pareſſeuſes qui goûtent le plaiſir facile, & dédaignent celui qu'il faut chercher. Ses ſens émouſſés à force d'être ſatisfaits, ne ſembloient ſe ranimer que par les reſſources vivifiantes de l'inconſtance.

Toute ſa tendreſſe étoit pour ſon fils. Jamais pere n'en ſentit une plus vive; il conſacroit ſans peine, à ſon éducation, les momens qu'il déroboit aux affaires & aux plaiſirs. Lorſque ſon devoir l'obligea de s'en ſéparer, il le mit au College de Namur; perſuadé que l'éducation domeſtique amollit le courage, nourrit l'orgueil, & ne rectifie que difficilement le caractère.

A meſure que l'âge mûriſſoit la raiſon d'un fils ſi cher, il lui développoit lui-même les principes de l'art de la guerre, & il lui en montroit la pratique.

Sa tendreſſe naturellement prompte à s'alarmer, ſembloit éteinte, lorſqu'il s'agiſſoit de lui faire pratiquer un art ſi périlleux, il lui apprenoit à reconnoître une place ou un poſte, à choiſir la poſition la plus avantageuſe, à ranger une armée *en bataille*, à *faire* une retraite, à *pouſſer un ennemi*. Les leçons d'un ſi grand Maître faiſoient tout eſpérer d'un éleve laborieux & docile; mais l'averſion ou la politique de Louis XIV, lui refuſa les occaſions de ſignaler ſes talens. Et n'ayant jamais commandé en chef il ne put que montrer du courage. 1654

La conſolation de voir & d'inſtruire ſon fils, fut troublée par la nouvelle que le Prince de Conti avoit épouſé Anne-Marie Martinozi, niéce du Cardinal, digne par ſa beauté, & plus digne encore par ſes vertus d'une ſi illuſtre alliance. Le Prince de Conti avoit pendant long-temps déguiſé les motifs qui l'avoient déterminé à précipiter ſon accommodement avec la Cour. Son mariage avoit été le ſceau du Traité. Il y trouvoit de grands avantages. On lui faiſoit eſpérer la confiſcation des biens de ſon frere, avec ſes Charges & ſes dignités. On lui aſſigna en penſions le revenu de ſes riches Abbayes.

Le Prince de Condé frémit d'indi-

gnation, en apprenant que ſon propre
1654. ſang étoit mêlé avec celui de ſon plus implacable ennemi. Il écrivit à ſon frere, une lettre pleine de reproches ſanglans. Il en coûta cher à ſon cœur pour en venir à cette extrêmité. Jamais perſonne n'a eu plus d'attachement pour ceux de ſon ſang. Il confondit toujours ſes intérêts avec ceux de ſon frere & de ſa ſœur ; & s'il eût eu plus de tendreſſe pour ſon épouſe, il eût allié aux qualités du Héros, toutes les vertus qui conſtituent l'homme de bien dans les conditions ſubalternes.

Le Prince de Conti fut vivement affecté des reproches amers de ſon frere ; il avoit pour lui le reſpect d'un fils pour ſon pere. Ce Prince amoureux de toutes les femmes, avoit été juſqu'alors trahi de toutes ſes maîtreſſes. Il ſe flatta d'être heureux époux, après avoir été amant trompé. Ses vœux furent remplis ; il fut époux tendre & chéri. La licence des mœurs de ſa jeuneſſe, fut remplacée par un rigoureux attachement à tous ſes devoirs. Les ſçavans Solitaires de Port-Royal, dont il adopta les maximes ſeveres, admirerent dans ſon changement, le triomphe de la grace, tandis que les perſonnes enyvrées des vapeurs du ſiécle, attribuerent ſa mé-

tamorphoſe à un principe de jalouſie ; il aimoit ſa femme, il crut que le moyen de la conſerver ſage, étoit de la rendre dévote, & d'oppoſer à la fragilité du ſexe, l'exemple d'une réforme rigide. 165

Ce fut dans ce temps que le Prince de Condé fit ſon entrée à Bruxelles, où il exigea & reçut tous les honneurs qu'on avoit coutume de rendre aux fils & aux freres de l'Empereur ; & pour paroître mieux affermi dans ſa rébellion, il conclut un nouveau Traité avec l'Eſpagne, dont l'article le plus eſſentiel fut, qu'il reſteroit maître des Villes qu'on enleveroit à la France. Le Duc de Lorraine témoigna beaucoup de reſſentiment d'un Traité qui ôtoit aux Eſpagnols les Places qu'ils auroient pû échanger pour la Lorraine, à la paix générale. Ses plaintes étoient fondées, mais il étoit trop foible pour avoir raiſon ; ſes menaces indiſcrettes, firent craindre qu'il ne voulût ſe retirer avec ſes troupes. On prévint ſon deſſein par un ordre de l'arrêter. Il fut conduit dans la Citadelle d'Anvers, d'où il fut tranſféré à Tolede en Eſpagne.

Un attentat contre un Souverain qui avoit tout ſacrifié pour l'Eſpagne, penſa avoir des ſuites dangereuſes. Les Lor-

rains avoient pour leurs Souverains un
54. attachement qui approchoit de l'idolâtrie, & ce qu'ils ont fait pour eux, eſt un heureux préſage de ce qu'en doit attendre leur nouveau Maître. A peine eurent-ils appris l'outrage fait à leur Duc, qu'ils réſolurent d'abandonner leurs drapeaux; les Officiers & les Soldats partagerent le reſſentiment de cette injure. L'argent qu'on leur fit diſtribuer, n'auroit point appaiſé le murmure, ſi le Duc François, frere du Priſonnier, ne fût venu ſe mettre à leur tête.

Le Cardinal ſentit que le Traité du Prince de Condé avec les Eſpagnols, alloit être un nouvel obſtacle à la paix,
rin lui ffrir la il tenta d'en arrêter la concluſion. Ses propoſitions avoient quelque choſe d'éblouiſſant, puiſqu'il offroit trois Villes en Souveraineté, & beaucoup d'autres avantages qui auroient ébranlé le Prince s'il n'eût pas été trop engagé: ainſi, au lieu d'accepter une offre ſpécieuſe, qui le rendoit à ſa gloire & à ſa Patrie, il répondit avec fierté; » Qu'il n'étoit » pas ſi fort touché du deſir d'être » Souverain, qu'il ne ſe contentât de » l'honneur d'être Prince du Sang Royal; » qu'outre cela, il ne pouvoit plus ſe » fier au Cardinal, après en avoir été

» trompé ſi ſouvent; qu'il le connoiſſoit
» pour l'homme du monde à qui les 165.
» offres coûtoient le moins à faire,
» mais qu'il ne les exécutoit qu'autant
» que ſa politique le permettoit pour
» ſon avantage «.

Le Roi, informé des nouveaux engagemens du Prince avec les ennemis de l'Etat, ordonna au Parlement d'inſtruire ſon procès. Les Pairs furent convoqués; le Parlement donna un Arrêt, par lequel le Prince étoit ſommé de comparoître pour répondre ſur les chefs d'accuſation intentés contre lui; il n'eut garde d'obéir. Son ambition & ſa ſureté exigeoient qu'il ne vînt répondre à cette ſommation, qu'à la tête d'une armée victorieuſe, pour faire éprouver ſes vengeances à ceux, qui, après avoir partagé ſes fautes, s'armoient contre lui du glaive des Loix.

Le Roi ſe rendit lui-même au Parlement, le 28 Avril, avec l'appareil d'une Maître irrité qui vient juger & punir. On fit lecture des informations faites contre le Prince, qui fut déclaré criminel de leze-Majeſté, déchu du nom de Bourbon. Cet Arrêt entraînoit la confiſcation de tous ſes biens, la perte de ſes Charges, de ſes Gouvernemens, & ſa condamnation à la mort. On ne

reſpectoit plus alors cette Loi ſi révé-
1654. rée de nos Ancêtres, qui, pleins de vénération pour la majeſté de leurs Rois, avoient pour maxime qu'on ne pouvoit condamner un Prince du Sang royal. Le Connétable de Bourbon nous en fournit le dernier exemple. Ce Prince, à qui l'amour dédaigné d'une femme, avoit mis les armes à la main contre ſon Roi & ſa Patrie, fut déclaré criminel de leze-Majeſté, & ne fut condamné qu'au banniſſement & à la perte de ſes biens. La Loi qui punit le Prince de Condé fut plus rigoureuſe. Mais les François montrerent encore, dans cette occaſion, qu'ils ſçavoient reſpecter leurs Rois, juſques dans la perſonne des Princes coupables. Lorſqu'il fallut ſigner l'Arrêt, perſonne n'eut la baſſeſſe de déguiſer ſa douleur, & malgré la vénération qu'imprimoit la préſence du Roi, chaque Pair, chaque Conſeiller ſembloit être un nouveau Brutus qui ſouſcrivoit, en ſoupirant, à la condamnation de ſes fils.

Le Cardinal vouloit enrichir le Prince de Conti des dépouilles de ſon frere. Le Parlement s'oppoſa vigoureuſement à ſes volontés, ſous prétexte que les dettes abſorboient le fonds, & qu'un bien deſtiné à payer des créanciers ne

pouvoit être employé à faire des libéralités. Cette oppoſition juſte ou ſpécieuſe cachoit un reſte d'attachement pour le Prince, qui, convaincu de ſes dettes effectives, avoit eu ſoin de les exagérer. Le Cardinal craignant de réveiller la haine d'une Compagnie, dont il avoit éprouvé la puiſſance, ne perſiſta plus dans ſa demande, & le produit du bien fut exactement employé à payer les créanciers. 1654

Le Miniſtre diſpenſateur des tréſors de la France, eſſaya de corrompre les amis du Prince. La paſſion qu'il avoit pour l'argent, lui perſuada que perſonne ne pouvoit reſiſter à la ſéduction des richeſſes. Ce fut l'appas dont il ſe ſervit pour gagner Montal, qui, d'Enſeigne au Régiment de Condé, avoit été pourvu par le Prince du Gouvernement de Rocroy. Montal avoit plus de mérite que de fortune; la pauvreté eſt rarement délicate ſur les moyens de parvenir; l'indigent eſt un malade qui prend toutes ſortes de remédes pour ſe guérir. Montal, plus avide de gloire que de biens, réſiſta courageuſement aux propoſitions qu'on lui fit de vendre ſa place. Il avoit trahi ſon pays & ſon Roi, & par une inconſéquence aſſez ordinaire dans tous les hommes, il ſe

piqua de fidélité pour un Maître qu'il
1654. ne pouvoit ſervir ſans devenir pauvre & criminel.

On faiſoit en France de grands préparatifs pour la campagne prochaine, & le Miniſtre ſourd aux cris des Peuples, levoit de grands impôts pour ſoutenir le poids d'une guerre dangereuſe. Turenne & la Ferté réunirent leurs forces auprès de Sainte-Menehoult, tandis que le Roi alloit ſe faire ſacrer à Reims. L'Europe avoit les yeux ouverts ſur cette campagne, où les deux premiers Généraux de leur ſiécle alloient déployer l'un contre l'autre tous les ſecrets de l'art de la guerre.

Avant de porter les premiers coups, le Miniſtre fit encore jouer des reſſorts ſecrets pour ſémer la défiance entre le Prince & les Eſpagnols; ſon eſprit fertile en ruſes & en artifices, attendit plus de ſuccès de ſes négociations que de ſes armes. Gourville fut envoyé au Prince, pour lui propoſer un accommodement. On voulut encore l'éblouir par l'eſpoir d'une Souveraineté. Gourville le trouva toujours inébranlable, & la Cour crut ne pouvoir mieux l'en punir qu'en aſſiégeant Stenay. Faber, Soldat de fortune, fut chargé du ſoin de diriger ce ſiége où le Roi, qui venoit d'être ſacré, ſe rendit *avec* toute ſa Cour.

Le Prince, jaloux de conſerver une place qui lui appartenoit, fit ſes diſpo- 1654.
ſitions pour la conſerver, mais ce deſſein trouva des obſtacles invincibles. Il auroit fallu traverſer un Pays où la Cavalerie n'auroit pu ſubſiſter. A la diſette des fourrages ſe joignoit une autre difficulté. Le Duc de Lorraine refuſa de prêter ſes troupes. Ce nouveau Général avoit les mêmes prétentions & la même jalouſie que ſon frere. Il avoit eſſayé d'établir l'égalité entre le Prince & lui, mais il ne put rien obtenir. Le Prince de Condé affable & commode dans la vie privée, ne ſe relâcha jamais en public ſur les prérogatives de ſon rang. Le Duc, après avoir eſſuyé cette mortification, voyoit encore avec chagrin entre les mains du Prince une place, qu'il prétendoit appartenir à ſa Maiſon, & dont la France avoit diſpoſé, ſans autre droit que celui de la force. Ce refus obligea le Prince d'abandonner ſon deſſein. Mais voulant faire repentir les François de l'acharnement qu'ils témoignoient contre ſes poſſeſſions, il fut mettre le ſiége devant Arras, dont la conquête, en lui ouvrant les portes de la France, pouvoit ranimer les reſtes de ſa faction, & réveiller la haine publique contre le Miniſtre qui aban-

donnoit les frontieres pour prendre une
1654. place inutile.

Le Prince avoit tant de confiance dans la force de Stenay & dans la capacité de Chamilly qui en étoit le Gouverneur, qu'il ne put s'empêcher de dire, » qu'il étoit honteux pour le Roi, » encore ſans expérience, d'avoir été ſe » faire ſacrer à Reims, & de venir en» ſuite perdre ſa réputation devant » Stenay «.

Tandis que les forces de la France étoient occupées devant cette place, il s'avance avec une armée de trente mille hommes pour aſſiéger Arras. Au premier bruit de ſa marche, Turenne vint ſe camper avec ſeize mille hommes auprès de ſes lignes. Son deſſein étoit de l'inquiéter dans ſon camp, & de lui couper les vivres. Le Prince étoit d'avis de l'attaquer bruſquement, ſans lui donner le temps de ſe fortifier dans ſon camp. Fuenſaldaigne, qui n'avoit aucun titre dans l'armée, mais qui en effet avoit tout le pouvoir d'un Général, trouva cette réſolution trop périlleuſe & ſon avis prévalut.

Le Roi voulant ſecourir Arras, preſſa vivement le ſiége de Stenay. Chamilly ſommé de ſe rendre, répondit avec fermeté, » que le Prince de Condé lui

» avoit confié la défenſe de cette place, » &qu'il ne pouvoit la remettre en d'au- 1654
» tres mains «. Mais malgré ſa brave réſiſtance, il fut obligé de capituler après trente-ſix jours de tranchée ouverte.

Le Maréchal d'Hocquincourt fut chargé de mener à l'armée de Turenne les troupes qui avoient ſervi à ce ſiége. Il uſa d'une célérité d'autant plus néceſſaire, que la place étoit attaquée avec la plus grande vigueur. A peine étoit-il arrivé que le Gouverneur envoya à Turenne un ſoldat avec un billet enfermé dans une boëte d'or, qu'on avoit eu la précaution de lui faire avaler. Ce ſoldat n'allant point à la ſelle, on ne put en ſçavoir le contenu. On lui fit prendre pluſieurs lavemens qui tous furent inutiles. On lui donna enſuite un breuvage ſi violent, qu'enfin il rendit la boëte. Cette évacuation fut heureuſe pour le ſoldat, puiſque le Maréchal de la Ferté étoit d'avis de le faire éventrer, aimant mieux, diſoit-il, faire périr un innocent que de laiſſer prendre une Ville ſi importante.

Turenne inſtruit de l'état critique de la place, fit ſes diſpoſitions pour la délivrer. Il diviſa ſon armée en trois corps, & les Eſpagnols à ſon approche

ſe trouverent aſſiégeans & aſſiégés. Le
1654. Prince de Condé propoſa de lever le ſiége ; il expoſa qu'une telle retraite auroit le mérite d'une victoire, puiſqu'il étoit facile, en ſe retirant, de paſſer ſur le ventre des troupes du Maréchal d'Hoquincourt qui, étant ſéparées du reſte de l'armée, ne pouvoient en être ſecourues. Un avis ſi ſage fut rejetté par Fuenſaldaigne qui ſe croioit invincible dans ſon camp.

Enfin le 24 Août l'armée Françoiſe ſe mit en mouvement avant le jour pour commencer l'attaque des lignes. Le Maréchal d'Hoquincourt avoit en tête les Eſpagnols ; le Maréchal de la Ferté devoit attaquer les Lorrains ; & le Vicomte de Turenne devoit engager l'action contre les corps qui étoient entre Solis & l'Archiduc.

L'horreur de la nuit devoit rendre cette attaque meurtriere. Le ſoldat, qui peut à la faveur des ténèbres cacher ſa puſillanimité, devient quelquefois brave par néceſſité & par déſeſpoir. Le Maréchal d'Hoquincourt, à une heure après minuit, fondit ſur le quartier de Fernand Solis qui fit peu de réſiſtance, parce qu'étant de garde à la tranchée, il étoit foible & dégarni. L'attaque de Turenne fut auſſi heureuſe. Un Officier

ayant franchi le foſſé, y planta ſon étendard en criant *vive Turenne.* Cette action heureuſe échauffa l'ardeur du ſoldat François, qui ſe précipitant au milieu du feu de l'ennemi, ſe rendit maitre des lignes. 1654.

Le Corps du Maréchal de la Ferté fut celui qui trouva le plus de réſiſtance. Le Prince de Condé ne ſortit de ſon quartier qu'à la pointe du jour. Il s'apperçut alors que l'ennemi étoit maitre de ſes lignes ; il ſe met à la tête de quatorze eſcadrons avec leſquels il enfonce les troupes du Maréchal d'Hoquincourt, qui, victorieuſes à leur attaque, venoient ſoutenir le Maréchal de la Ferté contre les Lorrains. Apres ce premier avantage il s'avance contre le Maréchal de la Ferté, il le charge avec tant de vigueur qu'il l'oblige à reculer.

Turenne qui ſurvient à la tête de ſon Régiment de cavalerie, rétablit l'ordre. L'action devient plus meurtriere & plus générale.

Montdejeu, Gouverneur de la Ville aſſiégée, apprend qu'il ne reſtoit plus que Condé à vaincre, pour aſſurer une victoire complette à Turenne, il fait une ſortie à la tête de ſa cavalerie, dans l'eſpérance d'avoir part à la gloire de cette journée.

Sur ces entrefaites le Prince apprend
1654. que l'Archiduc s'étoit retiré, il lui fut aiſé de juger que toute l'armée Françoiſe alloit fondre ſur lui, alors il crut devoir renoncer au deſir de vaincre, & ne s'occuper que du ſoin de ſauver l'armée par une ſage retraite. Il ſe mit à l'arriere-garde où, ſoutenant l'effort de l'ennemi, il diſputa le terrein de défilé en défilé ſans jamais ſe rompre. Une contenance ſi fiere & ſi hardie favoriſa la fuite précipitée des Eſpagnols qui ſe retirerent ſans perte, les uns à Douay, les autres à Cambray. Il abandonna ſon bagage & ſon canon, pour n'être point embarraſſé dans ſa marche, & ce ſacrifice étoit en même-temps un aveu de ſa défaite & un témoignage de ſa prudence. Le ſoldat François ſéduit par l'appas du gain, ſe mit à piller, & il y trouva mieux ſon compte qu'à pourſuivre l'ennemi.

Ce jour fut un des plus beaux de ſa vie, il fut ſupérieur à lui-même dans l'action, & ſurtout dans la retraite. Ce qui parut d'autant plus ſurprenant qu'il ne s'étoit point trouvé dans l'exercice de ce talent. Il parut plus grand Capitaine aux yeux de tous ceux qui ne prennent pas l'événement pour juge. Le Roi d'Eſpagne lui écrivit .....,

» Mon Couſin, on m'avoit dit que tout » étoit perdu; mais votre Alteſſe a tout » réparé «. La Reine Chriſtine qui venoit d'abdiquer la Couronne de Suede, lui écrivit » qu'elle avoit tant d'eſtime » pour lui, qu'elle avoit envie de » marcher à ſes côtés avec l'écharpe » rouge «. 1654

Le Prince de Condé ne put empêcher la priſe du Queſnoy. Il étoit campé près de Mons, d'où il étoit ſpectateur des courſes des François dans le Braban. Ayant fortifié ſon armée des Milices du Pays, & de quelques troupes Allemandes, il ſe mit en marche dans le deſſein de reprendre le Queſnoy, mais la prévoyance de Turenne l'ayant mis hors d'inſulte, il ſentit la difficulté de l'entrepriſe & l'abandonna.

Le Maréchal de la Ferté fut chargé de faire le ſiége de Clermont, défendu par le Comte de Fourille, dont le courage & les talens annonçoient une défenſe opiniâtre. Le Prince indigné de l'obſtination qu'on témoignoit contre toutes les places de ſon Domaine, chercha tous les moyens de faire échouer l'entrepriſe. La diſette des vivres, & ſurtout le voiſinage de Turenne qui voltigeoit ſur ſes aîles, l'obligea de ſe retirer ſans rien entreprendre.

Clermont ſe rendit après avoir ſoutenu
1654. pendant vingt-deux jours des attaques vives & multipliées.

La Reine Chriſtine, moins célèbre pour avoir porté une couronne, que pour l'avoir quittée, avoit conçu pour le Prince les ſentimens d'admiration dont les grandes ames ſont moins ſuſceptibles que les autres, parce que tout ce qui eſt ſublime leur paroît facile & naturel. Auſſi-tôt qu'elle eut abdiqué, elle lui écrivit pour ſe juſtifier, de ce qu'ayant tous les talens propres à gouverner, elle avoit ſuccombé au deſir de n'être *rien*, pour être heureuſe.

Voici ſa lettre.

» JE me tiens autant honorée par » votre eſtime, que par la couronne que » j'ai portée. Si, après l'avoir quittée, » vous m'en croyez moins digne, j'a- » vouerai que le repos que j'ai tant ſou- » haité, me coûte cher. Mais je ne me » repentirai point de l'avoir acheté au » prix d'une couronne, & je ne noir- » cirai point une action ſi belle par un « lâche repentir; & s'il arrive que vous » condamniez cette action, je vous » dirai, pour toute excuſe, que je n'au- » rois pas quitté les biens que la fortune » m'avoit donnés, ſi je les avois crus

» néceſſaires

» néceſſaires à ma félicité, & que j'au-
» rois prétendu à l'Empire du monde, 1654
» ſi j'euſſe été auſſi aſſurée d'y réuſſir
» ou de mourir, que le ſeroit le grand
» Condé «.

Cette grande Princeſſe avoit toujours témoigné un vif empreſſement de le voir & de l'entretenir. Quand elle partit pour les Pays-Bas, on lui entendit dire : » J'ai un regret extrême de ce » qu'il n'y a point à Bruxelles une mai- » ſon aſſez grande pour nous loger » tous deux. C'eſt mon héros, & le ſeul » homme qui me force de l'admirer «. Des avances ſi obligeantes ne furent pas ſoutenues par des effets. Cette Reine cédant aux inégalités de ſon ſexe, oublia ſa philoſophie. Elle n'eut plus le même empreſſement à Bruxelles, qu'elle avoit témoigné dans l'éloignement. Elle s'amuſa à pointiller ſur l'étiquette, & n'ayant pas conſenti à rendre au Prince les honneurs qu'elle avoit accordés à l'Archiduc, l'entrevue qu'elle avoit paru tant deſirer, ne put avoir lieu.

Un jour que la Cour de cette Reine étoit fort nombreuſe, le Prince de Condé ſe mêla dans la foule, mais il fut trahi & reconnu. La Reine alors s'empreſſa de lui témoigner beaucoup d'égards ; mais le Prince perçant la

foule, ſe retira avec beaucoup de pré-
1654. cipitation, & lui dit avec vivacité : *Madame, tout ou rien.* Ce n'eſt pas qu'il fût ſenſible à toutes ces petiteſſes ; il rioit en particulier de la vanité du cérémonial ; mais il vouloit qu'on rendît en public, au nom de Bourbon, les honneurs qui lui étoient dûs.

Sa délicateſſe étoit d'autant mieux fondée, qu'il étoit inſtruit que la fierté Eſpagnole avoit engagé Chriſtine à mettre de la différence entre l'Archiduc & lui. Un Prince du Sang de France peut ſouffrir des égaux dans une terre étrangere ; mais il s'aviliroit aux yeux de ſa Nation, s'il reconnoiſſoit des Supérieurs.

Il n'eſt pas inutile, avant de finir l'hiſtoire de cette campagne, d'obſerver que ce fut pendant le ſiége d'Arras que le luxe commença à s'introduire dans les camps. On vit pour la premiere fois de la vaiſſelle d'argent dans nos armées. On ſervoit ſur les tables des Officiers Généraux des entre-mets & des fruits réguliers. Le Maréchal de Camp & le Colonel vivoient avec autant de délicateſſe & de magnificence que dans la Capitale. Le Marquis d'Humiere, qui n'étoit pas encore Maréchal de France, donna le premier l'exemple

d'un ſuperflu devenu néceſſaire. Depuis cette époque nous avons des Officiers 1654
auſſi braves, mais en avons-nous d'auſſi infatigables ? Ils peuvent briller dans un jour de bataille; mais énervés par le luxe, ils ſont épuiſés à la fin d'une campagne. Le ſeul Turenne, au milieu d'un luxe naiſſant, conſerva la ſimplicité des mœurs antiques. Il ne ſe ſervoit que de vaiſſelle de fer-blanc. Sa premiere table, où vingt Officiers étoient admis chaque jour, n'étoit couverte que de groſſes viandes. Il y en avoit deux autres ſervies de jambons, de langues de bœuf, de cervelas & de viandes froides & communes. L'Officier, qui ſuivoit ſon exemple, n'étoit pas réduit à ſe plaindre d'un ſervice ruineux, langage ſuranné de ceux qui voudroient que la Patrie les dédommageât de leurs profuſions, & s'appauvrît pour carreſſer leur moleſſe.

Le Prince de Condé, auſſi ennemi du luxe que Turenne, étoit quelquefois forcé d'en impoſer aux yeux d'une Nation, qui n'apprécioit les hommes que par un extérieur brillant & faſtueux. Il aimoit les plaiſirs, & haïſſoit la magnificence. Tout ce qui n'étoit pas déteſtable, lui paroiſſoit bon. Il ne jugeoit des mets que par le dégré de ſon ap-

petit. Il étoit auſſi ſimple dans ſes ha-
1654. bits que ſur ſa table. Sa parure étoit fort négligée. Ses cheveux, ſans poudre, étoient plats & mal arrangés. Ce fut néanmoins dans ſa Cour qu'on vit éclore ces inſectes vils & brillans connus ſous le nom de *Petits Maîtres*, mais la race en a bien dégénéré ; les premiers endurcis aux fatigues de la guerre ne reſpiroient que les combats, n'aimoient que les exercices pénibles & le goût de la poudre à canon. On les appelloit Petits-Maîtres, parce qu'ils affectoient un crédit & une capacité qu'ils n'avoient pas. Ils oſoient braver les Miniſtres & s'ériger en Réformateurs de l'Etat.

La perte de Stenay, de Clermont, la
165). levée du ſiége d'Arras, préparerent de nouvelles humiliations aux armes Eſpagnoles. Le Prince de Condé las & honteux de ſe voir ſans ceſſe traverſé par l'Archiduc & par Fuenſaldaigne, n'eut plus la même activité pour entreprendre & pour exécuter ; mais s'il étoit retenu par la crainte de compromettre ſa réputation, il lui paroiſſoit également dangereux de reſter dans l'inaction ; c'étoit avouer ſon impuiſſance & décréditer ſes armes. Cette conſidération le détermina à bloquer

e Queſnoy au commencement de l'an-
iée 1655. Le ſuccès de cette entrepriſe 165
:toit d'autant plus important, que par
a priſe de cette place, il fermoit aux
François l'entrée des Pays-Bas.

Turenne voulant l'obliger à lever le ſiége par une diverſion, détacha Caſtelnau contre le Bas Catelet, qui, après avoir été emporté, éprouva toutes les horreurs d'une Ville priſe d'aſſaut. Les Eſpagnols appréhendant que Turenne ne tentât quelque choſe de plus important, abandonnerent le blocus du Queſnoy, où le Général François eut l'adreſſe de faire entrer deux convois conſidérables qui mirent cette place hors d'inſulte.

La ſaiſon étant devenue propre aux opérations militaires, Turenne en ſignala l'ouverture par la conquête de Maubeuge & de Landrecy. Il attaqua enſuite Condé, tandis que la Ferté ſon Collegue aſſiégeoit Saint Guillain, dont le Prince de Condé l'obligea de lever le ſiége. Il pourſuivit les François qui ſe replioient ſur l'armée de Turenne; il ſe flattoit de le forcer dans ſes lignes, mais il le trouva ſi *bien fortifié* qu'il abandonna ſon deſſein. Maubeuge ſe rendit le 8 Août, & les Eſpagnols, témoins honteux de cette perte, repaſſerent avec précipitation l'Eſcaut.

Ce paſſage mit de la froideur entre
1655. le Prince & Turenne, qui juſqu'à ce moment avoient fait la guerre ſans haine & ſans animoſité, & plutôt en émules de gloire qu'en ennemis.

Les ſentimens réciproques d'eſtime, dont ils étoient pénétrés, furent altérés par une relation que Turenne envoya à la Cour de la maniere dont les Eſpagnols avoient paſſé l'Eſcault. Quoique Turenne fût le plus vrai des hommes, ſa relation étoit infidelle, parce qu'il s'étoit repoſé, pour la faire, ſur des perſonnes intéreſſées à déguiſer la vérité pour pallier leurs fautes. Cette relation fut interceptée. Le Prince fut offenſé de ce qu'on diſoit qu'il s'étoit retiré en déſordre. Il écrivit à Turenne une lettre pleine d'aigreur, où il lui reprochoit ſon infidélité dans les récits .... » J'aurois » cru, lui écrivoit-il, que la relation que » vous envoyez au Cardinal étoit plutôt » l'ouvrage d'un Gazetier que d'un Gé- » néral, ſi je n'avois pas connu votre » écriture «. Il finiſſoit par cette aigre invective. » Si vous aviez été à la tête » de votre armée, comme j'étois à l'ar- » riere garde de la mienne, vous auriez » vu le contraire de ce que vous avez » écrit, puiſqu'aucun de mes Cavaliers » n'a été obligé de paſſer à la nage pour » traverſer le fleuve «.

Cette Lettre mortifia vivement Turenne qui n'avoit exageré le déſordre des Eſpagnols dans leur retraite, que ſur le récit infidèle qui lui en avoit été fait. Il étoit aſſez riche de ſa gloire ſans vouloir l'augmenter par le ſacrifice de la vérité. Il n'eut plus dans la ſuite les mêmes égards pour le Prince, & ils ne ſe firent plus la guerre avec la même généroſité. 1653

La défection du Duc François de Lorraine affoiblit encore la puiſſance Eſpagnole. Ce Prince, mécontent du Conſeil de Madrid, qui lui avoit préféré le Prince de Condé, ſe retira en France avec toutes ſes troupes. Le Prince, pendant le cours de cette campagne, ne put exécuter de grandes choſes, parce qu'il manqua de moyens. Mais ſi ſon armée devint plus foible, ſon autorité ne fut plus traverſée par les brigues d'un ennemi ſecret & d'un cenſeur jaloux, qui ſans ceſſe oppoſoit des obſtacles à ſes deſſeins.

Le Prince de Condé, trop affoibli pour attendre de grands ſuccès de ſes armes, eut recours à des intelligences ſecrettes avec le Maréchal d'Hocquincourt, qui promettoit de lui livrer Ham & Peronne dont il étoit Gouverneur, pour ſe venger du Cardinal qui

ne vouloit plus l'employer. Ce Maré-
1655. chal négocia publiquement, en même temps, avec ſon Maître & les ennemis. L'Eſpagne lui promit deux cens mille écus & la Lieutenance générale de la Flandre, s'il vouloit lui remettre ſes deux Places. Il parut d'abord ébranlé d'une offre ſi éblouiſſante; mais il donna la préférence à Turenne qui lui fit compter la même ſomme. La Ducheſſe de Châtillon, ſoupçonnée d'avoir voulu l'entraîner dans la rébellion, fut arrêtée. La crainte qu'on n'uſât de ſévérité contr'elle, obligea d'Hocquincourt à hâter ſon accommodement. Ses Gouvernemens furent donnés à ſon fils, moins capable, mais plus digne de les poſſéder.

Une premiere infidélité en prépare de nouvelles. Deux ans après ce Maréchal, toujours épris de la Ducheſſe de Châtillon, ſe laiſſa ſéduire par ſes conſeils dangereux. Elle lui repréſenta qu'on le regardoit comme un homme ſans honneur depuis qu'il ſouffroit, en eſclave, les outrages du Cardinal, qui le laiſſoit vieillir ſans emploi, qu'il étoit temps de faire connoître, qu'on ne pouvoit l'offenſer impunément, que le Prince de Condé le recevroit à bras ouverts. » J'avoue, » dit-elle, que cette ſéparation me ſera

» bien douloureuſe ; mais j'aime mieux
» vous voir éloigné comblé de gloire, 1655.
» que de vous voir à mes côtés inutile
» & mépriſé «.

Ce conſeil artificieux étoit dicté par le Prince de Condé qui, toujours amoureux de la *Ducheſſe*, aimoit mieux *acquérir un Général inutile*, que d'avoir *l'inquiétude de ſe voir ſupplanté par un rival*. D'Hocquincourt, reſpirant la vengeance, & jaloux de plaire à ſon amante, jura de ſe montrer digne d'elle : une mortification qu'il reçut de la Cour, hâta ſa rébellion. Il avoit fait maltraiter les Commis des Fermes, & après les avoir bien battus, il exigea, ſuivant l'uſage, une réparation éclatante. Mais la Cour, charmée de l'humilier, approuva les procédures criminelles qu'on fit contre lui. L'affaire devint grave & ſérieuſe ; il crut devoir en prévenir la déciſion par la fuite. Il ſe retira à Bruxelles où le Roi d'Eſpagne le fit Grand Bailli de Gand. Il avoit promis au Prince de Condé d'entraîner ſon fils dans ſa rébellion ; mais ce fils conſtant dans la fidélité qu'il avoit jurée à ſon Roi, fit tirer le canon ſur les troupes de ſon pere qui s'approcha de Péronne, pour le forcer ou pour le ſéduire.

Le Conſeil de Madrid reconnut en-

fin que les armes Eſpagnoles n'avoient
1655. éprouvé tant de revers, que parce que les deſſeins du Prince de Condé avoient été traverſés par ſes Collégues trop préſomptueux pour reconnoître leur infériorité, & trop importunés de ſa gloire pour en ſoutenir l'éclat. L'Archiduc fut rappellé, & on lui ſubſtitua Dom Juan d'Autriche, fils naturel de Philippe IV. Caracene fut choiſi pour ſuccéder à Fuenſaldaigne, qui, à la vérité, avoit beaucoup de capacité, mais qui avoit été aſſez petit pour connoître l'envie. Une révolution ſi générale dans le Gouvernement de Bruxelles, retarda néceſſairement les opérations de la Guerre.

Les Maréchaux de Turenne & de la Ferté, profitant de cette lenteur, ouvrirent la campagne par le ſiége de Valenciennes. Leur premier deſſein étoit d'aſſiéger Tournai, mais ils trouverent trop d'obſtacles dans les meſures que le Prince de Condé avoit priſes pour faire échouer leur projet.

Ce fut alors que le Prince, devenu maître de ſes opérations, fit tous les préparatifs néceſſaires pour délivrer Valenciennes. Dom Juan d'Autriche étoit dans cet âge, où la paſſion de la gloire déguiſe tous les périls. Flatté de faire

ſon apprentiſſage de guerre ſous un auſſi grand Maître, il crut qu'il ne lui falloit 1655
pour vaincre que l'occaſion de combattre. Les deux Généraux, réunis dans leurs vues, raſſemblerent leurs troupes. Ils s'approchent du camp des François, & s'emparent d'une hauteur d'où ils pouvoient, ſans péril, foudroyer leurs lignes. Pluſieurs jours s'écoulerent ſans rien entreprendre. Le Prince de Condé ayant bien examiné leur poſition, jugea à propos d'attaquer le quartier du Maréchal de la Ferté, Général intrépide & expérimenté, mais aſſez vain & aſſez préſomptueux pour ne pas reconnoître la ſupériorité des talens de Turenne. La confiance naturelle aux grands courages, lui fit négliger les précautions que dicte la prudence. Il rejetta même les offres que Turenne lui fit de lui envoyer un renfort de quelques Régimens. La Ferté, jaloux de ſon Collégue, crut n'avoir ni beſoin de ſes troupes, ni de ſes conſeils.

Le Prince de Condé fit avertir le Gouverneur du jour qu'il vouloit attaquer : il lui ordonna de lâcher les écluſes, pour empêcher toute communication entre la Ferté & Turenne. Cet ordre fut exécuté, & la campagne fut bien-tôt inondée.

1656. Alors il fondit avec furie ſur le quartier du Maréchal de la Ferté, dont la cavalerie épouvantée prit la fuite ſans combattre, abandonnant l'infanterie au fer de l'ennemi, mais cette cavalerie n'eut pas un meilleur ſort; elle évitoit les Eſpagnols qu'elle avoit en queue, & dans ſa fuite elle eut les eaux en tête. Environnée par-tout de l'image de la mort, elle aimoit mieux ſe précipiter dans les eaux que de ſe laiſſer égorger par l'ennemi. Plus de quinze cens cavaliers furent noyés avec leurs chevaux; peu de François reſterent ſur le champ de bataille, parce qu'ils implorerent la clémence de leur vainqueur. Mais on leur fit quatre mille priſonniers, du nombre deſquels étoit le Maréchal de la Ferté : il auroit été tué ſans ſon Capitaine des Gardes qui, s'étant jetté devant lui, reçut dans la tête un coup de piſtolet dont il mourut. L'hiſtoire nous montre beaucoup de ſubalternes qui ont affronté la mort pour ſauver la vie de leurs Chefs ou de leurs Maîtres. Ce ſentiment héroïque n'eſt pas réciproque; cette vérité d'expérience eſt la ſatyre des Grands & des Riches.

Le Maréchal de la Ferté eſt fait Priſonnier.

Turenne ne put être attaqué par la même raiſon, qu'il n'avoit pu ſecourir ſon Collegue. Il ſe retira ſous les murs

du Quesnoy, sans avoir été entamé.

Le Prince de Condé étant entré triomphant dans Valenciennes, fut rendre visite au Maréchal de la Ferté, qu'il trouva couché & de fort mauvaise humeur. Il lui dit, pour le consoler : » J'aimerois beaucoup mieux que votre » camarade eût été pris; ce n'est pas que » je le craigne en campagne, je vous » appréhenderois beaucoup plus que » lui. Mais c'eût été un plaisir pour moi, » de lui voir éprouver une disgrace, » dont je le crois beaucoup plus digne » que vous. Tout ce que j'ai à vous » dire, puisque vous êtes mon prisonnier, c'est que vous serez en liberté » le plutôt qu'il me sera possible. Mais » comme je suis obligé de garder des » mesures avec les Espagnols, je ne » puis vous renvoyer dès demain. Pour » de rançon de vous, je n'en veux point; » mais je veux bien toucher l'argent » que le Roi donnera pour vous retirer«. Le Prince reçut en effet cent mille francs que le Roi fit compter pour cette rançon. 1650

Il est v par le Pri de Condé

Cette expédition fut d'autant plus glorieuse au Prince de Condé, que c'étoit la premiere qu'il eût tenté depuis qu'il disposoit à son gré de l'armée. D'ailleurs, Dom Juan, jeune & sans

expérience, ne pouvoit aſpirer qu'à la
1656. gloire d'avoir bien exécuté ſes ordres. Le Prince, voulant pouſſer plus loin ſes avantages, forma le deſſein d'attaquer les François ſous les murs du Queſnoy. Mais ayant examiné la poſition de Turenne, il ne voulut pas confier ſa gloire au ſort d'une nouvelle bataille. Ainſi, ayant reſté pendant deux jours en préſence de l'armée Françoiſe, il fut aſſiéger la Ville de Condé. Turenne, qui avoit deviné ſon deſſein, trouva le moyen de ravitailler la place, moins dans l'eſpoir de la ſauver que d'en retarder la conquête. En effet, elle fut forcée d'ouvrir ſes portes quelques jours après.

L'armée Eſpagnole marcha enſuite contre Saint Guillain, place importante alors, dont la conquête paroiſſoit d'autant plus aſſurée, qu'elle ne pouvoit être ſecourue. Turenne trop foible pour faire lever ce ſiége, forma un autre deſſein qui lui réuſſit. Il attaqua la Capelle où les Eſpagnols avoient leurs Magaſins. Au premier bruit de cette entrepriſe, Condé abandonna le ſiége de Saint Guillain, pour aller délivrer la Capelle, mais il apprit ſur ſa route que la Ville étoit rendue. Cette manœuvre fut bien glorieuſe à Turenne, puiſque

Condé leve ſiége de S. Guillain.

d'un ſeul coup, il fit lever un ſiége, prit une place, enleva les magaſins des ennemis qui furent forcés de terminer la campagne. Le Prince ſe retira à Rocroi. 1657.

Le commencement de la campagne ſuivante annonça aux Eſpagnols de nouvelles proſpérités. Le Prince de Condé, leur communiquant ſon activité, prévint les François, qui juſqu'alors avoient exécuté leurs deſſeins avant que leurs ennemis, lents & pareſſeux, euſſent fait le moindre mouvement pour s'y oppoſer. Turenne, étonné de l'activité d'un peuple ſi difficile à s'émouvoir, fit ſes diſpoſitions pour arrêter ce torrent; mais il ne put empêcher le Prince de ſe rendre maître de Saint Guillain. Priſe de Guillain.

Ces deux grands Capitaines furent invincibles, tant qu'ils partagerent enſemble le commandement des armées; mais auſſi-tôt qu'ils furent oppoſés, ils éprouverent tour à tour des diſgraces & des revers. Une bataille perdue étoit réparée par une retraite ſçavante. La perte d'une Ville étoit compenſée par la priſe d'une autre. L'avantage le plus brillant n'étoit jamais ſuivi par la conquête de dix lieues de pays. Le projet le plus ſagement conçu, étoit ſouvent

prévenu & déconcerté. Leur inaction
1657. même avoit quelque choſe de ſçavant, parce qu'elle étoit occaſionnée par le témoignage de leur impuiſſance, & par la certitude des obſtacles qu'ils ſçavoient prévoir. L'un & l'autre parurent faire des fautes. Mais on pouvoit les imputer à la préſomption des Miniſtres qui dictoient dans le cabinet des ordres que l'épuiſement des Finances, ou la foibleſſe des armées ne permettoient pas d'exécuter. Turenne plus abſolu & plus maître de ſes opérations dut avoir plus de ſuccès. Condé eut les fautes d'autrui à réparer.

Tandis que ces deux grands Capitaines, par des manœuvres ſçavantes, développoient, l'un contre l'autre, toute l'étendue de leur génie, la France & l'Eſpagne travailloient à ſe fortifier de l'alliance de l'Angleterre. Cromwel reſpecté dans ſon Iſle, admiré & craint dans l'Europe, pouvoit alors fixer le ſort de ſes voiſins. Tyran paiſible d'un peuple toujours prêt à combattre & à mourir pour ſa liberté, il dédaigna le faſte & le vain titre de Roi qui l'eût rendu plus odieux, ſans le rendre plus puiſſant. L'Angleterre, riche & floriſſante par le commerce des deux Mondes, voyoit ſes flotes victorieuſes do-

Cromvvel gouverne l'Angleterre.

miner ſur les mers. L'Etat étoit puiſſant ; le particulier vivoit tranquille ſous la protection des Loix. L'Anglois ne fut jamais plus libre, & la Nation ne fut jamais plus reſpectée que ſous la domination de cet Uſurpateur, qu'on pourroit ranger au nombre des grands Rois, ſi l'art de rendre un peuple heureux étoit un titre pour regner. 165

Les Rois de France & d'Eſpagne briguerent à l'envi ſon alliance : ils lui prodiguerent le titre de frere, & traiterent avec lui d'égal à égal. Le Prince de Condé qui ſçavoit qu'il étoit auſſi heureux à combattre, qu'habile à gouverner, le fit ſolliciter d'embraſſer ſes intérêts ; il lui promettoit de le rendre maître de Calais, dont il diſpoſoit déja, quoiqu'il fut encore au pouvoir de la France. Cromwel qui préféroit la réalité aux promeſſes, ne ſe laiſſa point éblouir par des chimeres brillantes. Il jugea qu'un Prince ſans états, ne pouvoit être qu'un allié inutile. » Je ne puis » me réſoudre, dit-il, à négocier avec » un Prince qui n'a pour lui que ſon » nom, & qui n'eſt ſoutenu en France » par aucune faction, & qui eſt ſans » crédit chez les Eſpagnols «.

La F & l'Eſ recherc ſon alli

Cromwel fut long-temps incertain entre deux Puiſſances également em-

Cr préfer liance Franc

preſſées à l'acheter. Il ſe déclara enfin
1657. pour la France contre laquelle il ne pouvoit eſpérer que des ſuccès ſtériles; au lieu que la guerre contre l'Eſpagne lui permettoit d'aſpirer à la poſſeſſion des plus riches Provinces de l'Amérique. Les François s'engagerent à faire le ſiége de Dunkerque, & à lui remettre cette Place; & lui de ſon côté promit de faire paſſer la mer à ſix mille hommes d'Infanterie, pour, conjointement avec les François, faire le ſiége de Mardick & de Gravelines qui devoient lui être remis, en attendant qu'il fût en poſſeſſion de Dunkerque.

A la premiere nouvelle de ce Traité, les Eſpagnols tremblerent pour leurs Villes maritimes, & courant où le péril ſembloit être le plus grand, ils dégarnirent l'intérieur pour fortifier la côte. Turenne averti que Cambrai étoit reſté ſans défenſe, réſolut d'en faire le ſiége. Il étoit ſi aſſuré de s'en rendre le maître, qu'il ne daigna pas faire de circonvallation, perſuadé qu'une garniſon de cinq cens hommes de mauvaiſes troupes, n'étoit pas ſuffiſante pour défendre une Ville d'une auſſi grande étendue. Le Gouverneur, ſurpris de voir l'ennemi à ſes portes, dépêcha ſur le champ un Officier pour avertir Don

Turenne ſiége Cambray.

n du danger où il ſe trouvoit. Cet
cier rencontra près de Mons le 1657.
ıce de Condé qui ſe préparoit à
er en revue quelques Régimens de
alerie.

.e Prince, étonné de cette nouvelle,
nd la réſolution hardie de s'aller
:r lui-même dans Cambray. Il fait
nbler ſes troupes, & au lieu de les
:r en revue, il leur ordonne de ſe
r prêtes à marcher, ſans leur com-
ıiquer ſon deſſein.

ıprès deux jours de marche forcée,
riva de nuit près du camp des Fran-
, où Turenne faiſoit un bivac fort
t, non qu'il ſoupçonnât l'arrivée
Prince, mais il vouloit empêcher
Gouverneurs Eſpagnols des Places
ines de jetter du ſecours dans Cam-
. C'étoit pour prévenir leur deſſein
gardoit avec l'élite de ſes troupes,
ndroits où, ſelon toutes les regles
ı guerre, l'ennemi devoit paſſer.

e Prince de Condé qui connoiſſoit Condé marche pour le devancer.
les ſentiers & tous les défilés de la
ıdre, devina les endroits où l'on
ıit la meilleure garde. Il prit une
e où il étoit bien aſſuré de ne pas
ontrer Turenne. Ayant diviſé ſes
pes, il en forma trois lignes de mille
mes chacune, dont la premiere

le métier de Partiſan, s'il n'eût été
1657. d'intelligence avec ſon ennemi.

Turenne, qui n'avoit entrepris ce ſiége, que parce que cette place étoit dépourvue de Défenſeurs, abandonna ſon entrepriſe; quand il vit le Prince à la tête d'une ſi forte garniſon, il ſe retira à Saint Quentin avec ſon armée de ſix mille Anglois, qui ſoutinrent en France la réputation de bravoure qu'ils avoient acquiſe dans la révolution de leur Patrie. Turenne avoit choiſi ce poſte, d'où il pouvoit protéger l'armée du Maréchal de la Ferté, occupée à faire le ſiége de Montmedi, & d'où il pouvoit obſerver les mouvemens de l'armée Eſpagnole.

Le Prince avoit une grande confiance dans le courage & la capacité de Montlandrin, auquel il avoit confié la défenſe de Montmedi. Ce brave Gouverneur juſtifia l'opinion qu'on avoit de lui. Mais il fut tué par une mépriſe de ſa garniſon qui, dans une attaque, le prit pour un ennemi. Ce digne Officier devoit ſe marier, le jour que ſa
Siége de Montmedi. place fut inveſtie. Il différa ſon hymen, afin que ſi la fortune ne ſecondoit pas ſon courage, on ne pût le ſoupçonner d'avoir conſacré à l'amour des momens qu'il devoit à la gloire. Dès qu'il ſe

Enfin il entra triomphant dans la Ville où les cris de joie des Habitans, & le bruit du canon de la Place, annoncerent ſon arrivée. La Ville fit graver une Médaille d'or, dont l'inſcription étoit : 1657

Il entre à Cambrai & on leve le ſiége.

Virgini Sacrum,
Et Condæo liberatori.

En l'honneur de la Vierge & de Condé notre Libérateur.

Ce ſuccès acheté par tant de périls, éclipſa l'éclat des actions les plus audacieuſes de ſa vie. La réputation même de Turenne en ſouffrit quelqu'altération. On le ſoupçonna d'avoir été d'intelligence avec ſon ennemi. Ce ſoupçon injuſte & outrageant, avoit toutes les couleurs de la vrai-ſemblance ; on ne pouvoit comprendre comment cette place avoit été ſecourue, auſſi-tôt qu'attaquée ; d'autant plus, que le Gouverneur n'avoit pas eu aſſez de temps pour donner de ſes nouvelles à Bruxelles, éloigné de près de quarante lieues de Cambrai. D'ailleurs, la marche du Prince étoit ſi hardie, que malgré la haute opinion que l'on avoit de ſa bravoure, on ne pouvoit ſe déterminer à croire qu'il eût oſé ſe haſarder à faire

ficier. Les maris entraînés par l'exem-
1657. ple de leurs femmes, les enfans par celui de leurs meres, montent au haut du clocher, & à coup de mouſquets & de thuiles, ils tuent & aſſomment tout ce qui s'offre ſous leurs coups. On vit alors un exemple de la lâcheté qu'inſpire le crime dans le cœur du coupable. Cinquante Bourgeois & autant de femmes en impoſent à huit cens hommes bien aguerris qui ſe laiſſent égorger, ſans chercher à venger leur mort. Ce fut le brave Saint Juſt, Capitaine des Gardes du Comte de Rouville, qui dirigea la manœuvre de ce bataillon bourgeois & féminin.

Le Prince voyant l'inutilité de ſes intelligences dans ſes deux Villes, quitta la côte pour s'approcher de Montmedi. Il fit pluſieurs marches & contremarches qui ne ſervirent qu'à fatiguer ſes troupes. Il ne put attirer Turenne au combat, & il ſentit l'impoſſibilité de le forcer dans ſon camp. Enfin il revint devant Ardres qu'il n'avoit pu ſurprendre, eſpérant que ſes armes ſeroient plus heureuſes que ſes négociations. Il ſomma Rouville de ſe rendre, mais ce Gouverneur lui fit cette réponſe généreuſe : » Il y a tant de gloire à vous » réſiſter, que quand même je ſerois aſſuré

Ardres défendu par le Comte de Rouville.

» assuré de succomber sous le poids de
» l'entreprise, je voudrois en courir le 1657
» hasard. Vous pourrez faire jouer vos
» fourneaux quand il vous plaira, je me
» présenterai pour défendre la brèche :
» quand je considere l'honneur qui m'at-
» tend, si je réussis contre un si grand
» Capitaine, je suis affermi dans la ré-
» solution de tout hasarder «.

Le Prince n'ayant pu le séduire par des promesses, crut devoir user de menaces pour l'intimider, mais il trouva un cœur aussi inaccessible à la crainte qu'à l'intérêt. Les Espagnols, toujours lents à servir ses desseins, firent encore manquer cette entreprise; il n'y avoit qu'à brusquer l'attaque, & la Ville étoit emportée. Mais trop de précautions retarderent le siége qui, commencé trop tard, fut levé aux approches de Turenne qui, après s'être rendu maître de Saint Venant, s'avançoit avec toutes ses forces pour délivrer Ardres.

Le Prince, qui avoit négligé de faire des lignes de circonvallation, n'eut alors que deux partis à prendre, ou de se retirer, ou d'aller à la rencontre de Turenne. Il considera que la perte d'une bataille entraîneroit la perte de la Flandre maritime, au lieu qu'une victoire lui devenoit inutile à la fin d'une cam-

pagne. Il préféra le parti le plus utile
1657. au parti le plus dangereux. La néceſſité
Priſe de Bourbourg & Mardick. de conſerver l'Armée, l'engagea à ſe retirer ſous le canon de Graveline, d'où il ne put empêcher la priſe de Bourbourg & de Mardick. Les deux armées épuiſées de fatigues, avoient beſoin de repos, & la ſaiſon étoit ſi avancée, que les deux Généraux jugerent à propos de donner des quartiers d'hiver à leurs troupes.

1658. Turenne, fortifié des Anglois, ouvrit la campagne de 1658, par le ſiége
Siége de Dunkerque. de Dunkerque, qui fixa les yeux de toute l'Europe. On ne pouvoit comprendre la politique de Mazarin qui conſpiroit à donner à Cromwel une clef pour entrer en France & dans les Pays-Bas. Le Miniſtre, plus clairvoyant, aimoit mieux acheter bien cher un allié inutile, que de s'en faire un ennemi redoutable; & la France, aſſez puiſſante pour ſe paſſer de ſon ſecours, avoit tout à craindre de ſon inimitié.

Dom Juan, qui partageoit avec le Prince le commandement de l'armée Eſpagnole, ſentit combien il étoit important de conſerver Dunkerque. Le Prince de Condé, dont le courage n'égaroit jamais la prudence, lui expoſa les difficultés de l'exécution. Ses rai-

ſons furent rejettées & combattues par les Eſpagnols : alors ne cherchant que dans ſui-même, les reſſources, dont il avoit beſoin pour vaincre, il aſſembla une armée, & s'avança juſqu'à l'Abbaye aux Dunes, près du camp des *François*. 1658.

Son deſſein n'étoit point d'en venir aux mains. Il n'avoit encore, ni ſon canon, ni toute ſon infanterie ; mais il crut devoir s'approcher de Dunkerque, pour inſpirer de la confiance aux Aſſiégés, par l'eſpoir d'une prompte délivrance. Il étoit encore perſuadé que Turenne, toujours meſuré dans ſes opérations, ne ſe preſſeroit point d'engager le combat, & qu'il auroit la même circonſpection qu'à Valenciennes, *où il* avoit obſervé pendant dix jours les Eſpagnols, ſans ſe réſoudre à les attaquer. Condé tent de le ſecou rir.

Une eſcarmouche légere fit changer de conduite à Turenne. Le Maréchal d'Hoquincourt, entraîné par ſon courage & par le deſir de la vengeance, ſe chargea de reconnoître les lignes des *François à la tête* d'un eſcadron d'hommes *auſſi intrépides* que lui ; il fond avec impétuoſité ſur la grande garde. on attaque fut vive & bruſque ; les remiers rangs furent renverſés, &

1658. l'alarme ſe répandit dans le camp des François.

Molandin, à la tête des Suiſſes, marche pour arrêter ce torrent. A la premiere décharge qu'il fit, d'Hoquincourt bleſſé eſt fait priſonnier. On le porte auſſi-tôt dans une Chapelle voiſine, où il expira entre les bras d'un Gentilhomme qui étoit à lui. Il témoigna un vif repentir de ſon infidélité ; mais que ſervent les remords, quand on ne peut réparer ſes crimes ?

Le Maréchal d'Hoquincourt eſt tué.

D'Humieres fut pris dans cet eſcarmouche avec le jeune du Bourg, qui, dans la ſuite, mérita le bâton de Maréchal de France. Leur malheur fut utile à la France. L'ennemi ne ſe défiant pas de la jeuneſſe de du Bourg, lui permit de ſe promener librement dans tout le camp. Ce jeune Page, ayant prêté une oreille attentive à tout ce qu'on diſoit, trouva le moyen de s'échapper. Auſſi-tôt qu'il fut arrivé au camp des François, il demanda à parler à Turenne, qui, enveloppé dans ſon manteau, dormoit profondément ſur le ſable. Il raconta qu'il avoit entendu dire à toute l'armée ennemie, que le Prince de Condé n'attendoit que ſon canon & le reſte de ſon infanterie pour tenter le ſort d'une bataille.

Le jeune du Bourg eſt fait priſonnier.

Cet avis donné par un jeune homme, qui faiſoit paroître une raiſon prématurée, confirma Turenne dans la réſolution de ne plus différer à livrer bataille. Il fait auſſi-tôt ſes diſpoſitions, & dès la pointe du jour l'armée Françoiſe ſort de ſes lignes, & marche *diviſée* en deux corps, dont l'un compoſé d'Anglois, avoit Dom Juan à combattre, & l'autre, commandé par Turenne, étoit oppoſé au Prince de Condé. Les deux Généraux, bien perſuadés que l'avantage eſt toujours pour celui qui attaque, s'épargnent la moitié du chemin. L'inégalité des Dunes empêchoit les différens corps des deux armées de ſe voir. Turenne en profita: il ſe ſervit d'une ruſe, qui étoit bien propre à inſpirer du courage au ſoldat.

1651

Turenne diſpoſe à livrer bata

Ruſe de Turenne.

Au commencement du combat, il envoya un Officier à ſon aîle droite, pour lui dire que ſon aile gauche avoit battu l'ennemi. Un autre Officier fut dépêché à l'aîle gauche, pour la prévenir que le Prince de Condé avoit plié.

Les eſcadrons de l'armée de Turenne furent arrêtés par un foſſé, qui offrit aux Eſpagnols un moyen de les charger avec avantage. Le Prince fit mettre ventre à terre à ſes enfans perdus, avec ordre

de ne tirer qu'à bout portant. Mais au
1658. lieu d'exécuter ſes ordres, ils firent leur décharge de ſi loin, qu'ils ne tuerent perſonne. Ils étoient ſi conſternés de n'avoir point de canon, qu'ils étoient à demi vaincus avant de combattre : après avoir fait une décharge inutile, ils jetterent leurs armes, & s'enfuirent avec précipitation au milieu de leur Cavalerie, qui ſaiſie de la même épouvante, prit la fuite, ſans tirer un ſeul coup. Les François ne trouvant point de réſiſtance, ſe débanderent & ſe mirent à pourſuivre l'ennemi. Condé, s'appercevant de leur déſordre, tache de rallier ſes gens intimidés, & lorſqu'il ſe diſpoſe à charger en perſonne, il apprend la défaite de ſon aîle droite, commandée par Dom Juan d'Autriche.

Bravoure des Anglois. Les Anglois, conduits par Lochart, grimperent ſur la Dune, en pouſſant de grands cris. Le ſecond rang, avec la croſſe du mouſquet, ſoutenoit le premier pour l'aider à monter, & ainſi des autres : mais malgré leur manœuvre audacieuſe, ils n'auroient jamais réuſſi, ſi la cavalerie Françoiſe n'eût paſſé derriere la Dune, & n'eût pris les Eſpagnols à revers. Les Anglois ſe voyant ſi bien ſecondés, ſe livrerent à leur im-

pétuosité naturelle ; ils chargerent avec tant de fureur, qu'après avoir enfoncé la cavalerie, ils firent main basse sur l'infanterie. Ils étoient si acharnés au combat, que tous ceux que la fuite ne put sauver, furent passés au fil de l'épée. Les Espagnols disoient : » Les François » se battent comme des Chrétiens, & » les Anglois comme des démons. Sur » quel peuple doit tomber l'éloge ? «

Le Prince, averti que Dom Juan se retiroit vers Nieuport, ne se laissa point abbatre par cet événement. Il se met à la tête d'un bataillon qu'il rallie avec peine. Il dit à Colligni, à Boutteville & aux autres Seigneurs qui avoient suivi sa fortune d'en faire autant ; mais tous ensemble ne purent rassembler qu'un bataillon. Ce fut avec une troupe aussi foible que l'audacieux Condé osa attendre & attaquer une armée entiere. La facilité que les François avoient trouvé à vaincre, les faisoit marcher sans défiance. Le Prince, à la tête de ses deux bataillons, en attaque huit, qu'il met en déroute. Ils reculerent deux cent pas, & leur défaite eût été complette, si le Régiment des Gardes ne fût survenu pour les soutenir. Il fit sa décharge si à propos, qu'il n'y eut pas un coup qui ne portât. Les Espagnols

lâcherent le pied. Condé fait de vains
1658. efforts pour les rallier ; il ſe voit abandonné, & l'image de la mort ou de la priſon s'offrit à ſes yeux de tous côtés. Il n'avoit alors auprès de lui que quelques Seigneurs François réſolus de partager ſa deſtinée. Pour ſurcroît d'infortune, ſon cheval eſt tué, & il étoit pris, ſi un Cavalier ne lui eût prêté le ſien pour ſe ſauver. La plûpart de ſes amis tombent morts ou bleſſés à ſes côtés. Les autres ſont faits priſonniers & Bouteville eſt de ce nombre.

Ce fut le Régiment des Gardes qui contribua le plus au ſuccès de cette journée ; ſans ſa manœuvre heureuſe, le Prince entroit dans Dunkerque avec tout ſon monde ; ç'auroit été pour la premiere fois, qu'on eût vû une armée vaincue ſecourir une place en préſence d'une armée victorieuſe. Cette bataille ſi glorieuſe pour Turenne, ne fit aucun tort à la reputation du Prince de Condé, qui s'y montra auſſi grand Capitaine que dans les jours de ſes plus brillantes proſpérités. Les Eſpagnols l'avoient forcé de livrer bataille, il leur avoit prédit l'événement, & après l'avoir prévu, il eut encore à réparer leurs fautes.

Le mauvais ſuccès fut & ne dut être

imputé qu'à Dom Juan, qui négligea de garnir de cavalerie les dunes. Il eſt vrai que la marée étant haute, la flotte Angloiſe auroit pu foudroyer ſes eſcadrons. Le Prince de Condé auroit vu la difficulté qui arrêta Dom Juan, mais comme il avoit le coup d'œil juſte & perçant, il eût changé ſes diſpoſitions, ſelon l'occurrence des choſes, & il auroit été aſſez habile pour empêcher la cavalerie Françoiſe de paſſer derriere les Dunes, pour ſoutenir l'attaque des Anglois. 1653.

Dom Juan a tout la honte de cette défaite.

L'armée victorieuſe recommença les opérations du ſiége avec plus de vigueur qu'auparavant. Dunkerque, ſans eſpoir d'être ſecouru, fut forcé de ſe rendre, & les Anglois s'en mirent en poſſeſſion.

L'armée Eſpagnole épuiſée par ſes pertes, abandonna le théâtre de la guerre aux François. La priſe de Dunkerque fut ſuivie de la conquête de Bergues, Saint Vinox, d'Oudenarde, de Furnes, de Dixmude, de Menin, & de pluſieurs autres places moins importantes. Graveline ſe rendit au Maréchal de la Ferté. Le Price de Ligne, à la tête d'un corps de troupes, oſa reparoître en campagne, mais il fut taillé en piéces par Turenne, qui porta la

Dunkerque eſt forcé de ſe rendre.

terreur & la déſolation juſqu'aux portes
1659. de Bruxelles.

On ſonge à la paix. La France, malgré ſes proſpérités, étoit dans un état d'épuiſement qui lui faiſoit deſirer la paix. La conquête de quelques Citadelles ne pouvoit la dédommager de tant de Citoyens moiſſonnés dans les ſiéges & les batailles. Des Alliés, achetés trop cher, ne lui produiſoient d'autres avantages que de ne les pas avoir pour ennemis; & à force de cimenter leur puiſſance, on travailloit à les rendre un jour redoutables. Ses victoires, plus éclatantes qu'utiles, abbaiſſoient une puiſſance rivale, ſans étendre ſes limites. Les querelles des Rois reſſemblent aux querelles des Particuliers, quand ils ſont affoiblis à force de ſe battre, ils ſongent à la reconciliation. Il eſt plus à deſirer pour le bonheur des peuples qu'un Roi ait pour Miniſtre un Cinéas qu'un Louvois.

Si la France triomphante reconnoiſſoit ſa foibleſſe, l'Eſpagne, après tant de pertes, devoit être dans un plus grand dépériſſement. Ces deux Puiſſances reconnurent enfin que la paix leur étoit néceſſaire. De Lione, qui avoit été envoyé en Eſpagne ſans titre & ſans caractère, en avoit fait les

ouvertures, mais ſes conditions trop dures furent rejettées avec mépris. 165

Pimentel fut envoyé en France par la Cour d'Eſpagne. Ce Négociateur, plus heureux que de Lionne, ſans être plus habile, aſſure que ſon Maître étoit diſpoſé à cimenter la paix par le mariage de l'Infante avec le Roi. Sa propoſition fut écoutée avec plaiſir. Il n'avoit point encore de titre ni de caractère pour négocier. Il reçut bientôt un plein pouvoir, & après pluſieurs conférences, il fut arrêté que le Roi épouſeroit l'Infante, & que les intérêts du Prince reſteroient dans les termes que la France voudroit, c'eſt-à-dire, qu'il reviendroit, mais ſans pouvoir prétendre aux charges & aux Gouvernemens, dont il étoit revêtu avant ſa retraite dans les Pays-Bas. Pimentel accorda ce dernier article avec beaucoup de répugnance, mais ayant trouvé le Cardinal inflexible ſur ce point, il aima mieux ſe relâcher, que de rompre ſa négociation.

Le Prince de Condé fut inſtruit que l'Eſpagne avoit abandonné ſes intérêts. Ce fut un coup de foudre, d'autant plus accablant, que tous ſes amis en étoient frappés. Proſcrits de France, ils devenoient inutiles dans une terre

étrangere, où ils ſe voyoient condamnés
1659. à vieillir ſans éclat, & ſans fortune. Le
Condé ſe int d'être rifié. Prince plus touché de leur ſort, que de ſes propres intérêts, ſe plaignit hautement à l'Eſpagne de l'infraction des promeſſes qu'on lui avoit faites. Ses alarmes furent bientôt diſſipées. Monterei, Gouverneur des Pays-Bas, lui fit voir une lettre de Dom Louis de Haro, qui lui marquoit de ne point s'inquiéter des bruits qui couroient, & qu'il lui donnoit parole de ne rien conclure qui pût bleſſer ſes droits.

Le traité en effet n'étoit qu'ébauché; on étoit convenu d'une conférence dans l'Iſle des Faiſans, entre Dom Louis de Haro & le Cardinal Mazarin, pour en dreſſer tous les articles. Le Prince témoigna, dans cette occaſion, combien il étoit capable d'attachement pour ſes amis. Voici les ordres qu'il preſcrivit à ſes Agens, dans le temps qu'on travailloit à la paix. » Vous aurez, leur » dit-il, deux points à ménager; le » premier me regarde, le ſecond in- » téreſſe mes amis. Vous trouverez ap- » paremment beaucoup de difficultés » à le faire avantageuſement. Mais ſi » par malheur vous vous trouvez dans la » néceſſité d'abandonner l'un des deux, » ne balancez pas, ſacrifiez-moi pour

Déſintéreſſement du nce, & ſon e pour ſes is.

» mes amis. Ne croyez pas que je
» mande ceci pour tromper, comme on 1659
» dit, l'Ambaſſadeur; je vous le dis
» encore une fois, parce que telle eſt
» ma volonté. Ménagez les intérêts de
» mes amis, je veux abſolument qu'ils
» ſoient contens, ſans cela, rien ne peut
» m'accommoder, avec cela tout m'ac-
» commode «.

Dès l'ouverture de la conférence, Dom Harro prétendit que Pimentel avoit excédé ſon pouvoir. Il proteſta que le Roi, ſon Maître, ne pouvoit, ſans trahir ſa gloire, abandonner un Prince qui étoit venu chercher un aſyle dans ſes Etats, & dont il avoit reçu tant de ſervices.

Le Cardinal toujours tortueux dans ſa politique, ſembloit indifférent pour ce qu'il deſiroit le plus. Il ſçavoit que le rétabliſſement du Prince étoit un préliminaire, ſans lequel il ne pouvoit eſpérer la paix qu'il croyoit néceſſaire. Mais ſemblable aux rameurs qui tournent le dos à l'endroit où ils veulent arriver, il témoigna une grande oppoſition aux intérêts du Prince. Il affecta un air de colere, & repliqua avec vivacité que c'étoit ces mêmes ſervices, dont on demandoit la récompenſe, qui rendoit le Prince plus coupable, &

qu'on ne pouvoit le rétablir dans ſes
1659. charges, ſans inviter par cette indulgence les Princes & les Grands à trahir leur devoir.

Don Louis, ferme dans ſes demandes, trouva Mazarin auſſi opiniâtre dans ſes refus. Ces deux Miniſtres étoient ſur le point de ſe ſéparer avec une rupture éclatante, lorſque le Prince de Condé écrivit à Dom Louis : » Je vous ſup-
Condé ſacrifie ſes intérêts. » plie de ne point retarder d'un ſeul » moment l'ouvrage de la paix par » amour de moi. Je vous ſerai infini- » ment obligé, s'il vous plaît, d'y » donner la derniere main, ſans vous » arrêter ſur mes intérêts, je ne veux » pas diſputer davantage avec mon » Maître «.

Mazarin fut flatté d'une diſpoſition qui le rendoit l'Arbitre abſolu de la deſtinée de ſon plus implacable ennemi. Il avoit d'abord montré beaucoup d'oppoſition à ſon rétabliſſement. Il avoit déclaré hautement qu'il étoit diſpoſé à encourir la haine des peuples, & à replonger les deux Monarchies, dans des calamités prochaines, plutôt que d'accepter les conditions qu'on
Politique de Mazarin. vouloit preſcrire à ſon Maître. Sa politique toujours attentive à profiter des circonſtances, ſe ſervit de la docilité

le Condé pour obtenir des avantages
plus réels que la privation des charges 1655
le ce Prince ne pouvoit lui en procu-
er. Son ennemi étoit humilié, il crut
qu'il étoit de ſa gloire d'oublier qu'il
avoit été offenſé. Il commença à deſi-
rer ſérieuſement un rétabliſſement pour
lequel il avoit témoigné un grand éloi-
gnement, mais il cacha ſes diſpoſitions,
afin qu'en ſe relâchant un jour ſur cet
article, il eut un titre pour demander à
la Cour de Madrid des places qui puſ-
ſent indemniſer la France de la reſtitu-
tion faite au Prince de ſes charges &
de ſes biens. Ainſi il déclara que, puiſ-
que le Prince ſe ſoumettoit à tout ce
que ſon Roi voudroit lui preſcrire, l'Eſ-
pagne étoit mal fondée à en exiger plus
que lui.

Dom Louis répliqua que, ſi le Prince
avoit aſſez de modération pour ſacrifier
ſes intérêts, ſon Maître ne ſe croyoit pas
moins obligé à tenir ſes engagemens. Il
déclara que ſi l'Eſpagne vouloit bien,
en faveur de la paix, ne pas ſe ſouve-
nir de la parole qu'elle avoit donnée,
de ne jamais abandonner les intérêts
du Prince, elle ſçauroit lui témoigner
ſa reconnoiſſance, en lui formant une
Souveraineté des places qu'on étoit
reſolu de démembrer de la France.

1659. Mazarin, alarmé d'un établiſſement qui pouvoit devenir un jour funeſte à la tranquillité de l'Etat, comprit que c'étoit entretenir les ſemences de la guerre, que de mettre un pareil Souverain ſur les frontieres. L'image des feux que les Ducs de Bourgogne avoient allumés dans la France, frapperent ſon imagination. Il craignit d'en voir renouveller les horreurs; ſon eſprit alarmé eut autant d'empreſſement à rétablir le Prince, qu'il avoit juſqu'alors témoigné de répugnance.

Le Miniſtre conſent au rétabliſſement du Prince.

L'Eſpagne, en ſe relâchant ſur les intérêts du Prince, avoit obtenu la reſtitution de pluſieurs places : il y avoit une eſpéce d'équité à ne plus y prétendre, puiſque la France conſentit à le rétablir dans toutes ſes prérogatives. Enfin la France obtint d ux Villes, au lieu qu'il lui en auroit coûté quatre pour déterminer les Eſpagnols à ſacrifier les intérêts du Prince. Nous ne pouvons nous diſpenſer d'inſérer ici les articles du Traité qui concernent le Prince.

ARTICLE PREMIER.

» M. le Prince de Condé ayant fait » dire à M. le Cardinal de Maza-

» rin, Plénipotentiaire du Roi Très-
» Chrétien, ſon ſouverain Seigneur, 1659.
» pour le faire ſçavoir à Sa Majeſté,
» qu'il a une extrême douleur d'avoir
» depuis quelques années, tenu une
» conduite qui a été déſagréable à Sa
» Majeſté; qu'il voudroit pouvoir ra-
» cheter de la meilleure partie de ſon
» ſang, tout ce qu'il a commis d'hoſti-
» lités dedans & hors de la France; à
» quoi il proteſte que ſon ſeul malheur
» l'a engagé, plutôt qu'aucune mauvaiſe
» intention contre ſon ſervice, & que ſi
» Sa Majeſté a la généroſité d'uſer en-
» vers lui de ſa bonté Royale, oubliant
» tout le paſſé, & le retenant en l'hon-
» neur de ſes bonnes graces, il s'efforcera,
» tant qu'il aura de vie, de reconnoî-
» tre ce bienfait par une inviolable fi-
» délité, & de réparer le paſſé par une
» entiere obéiſſance à tous ſes com-
» mandemens, & que cependant pour
» commencer de voir faire par les ef-
» fets qui peuvent être préſentement en
» ſon pouvoir, avec combien de paſ-
» ſion, il ſouhaitoit de rentrer en l'hon-
» neur de la bienveillance de Sa Ma-
» jeſté, il ne prétend rien à la conclu-
» ſion de cette paix, pour tous les in-
» térêts qu'il peut y avoir, que de la
» ſeule bonté & du propre mouvement

» dudit Seigneur Roi ſon ſouverain
1659. » Seigneur, & deſire même qu'il plaiſe
» à ſa Majeſté de diſpoſer pleinement
» & ſelon ſon bon plaiſir, en la maniere
» qu'elle voudra, de tous les dédom-
» magemens que le Seigneur Roi Ca-
» tholique voudra lui accorder, & lui
» a déjà offerts, ſoit en Etat & Pays,
» ſoit en Places ou en argent, qu'il
» remet tout aux pieds de Sa Majeſté,
» en outre qu'il eſt prêt de licentier,
» & congédier toutes ſes troupes, &
» de remettre au pouvoir de Sa Ma-
» jeſté les places de Rocroi, le Caſte-
» let & Linchamp, dont les deux pre-
» mieres lui avoient été remiſes par ſa-
» dite Majeſté Catholique, & qu'auſſi-
» tôt qu'il en aura pu obtenir la permiſ-
» ſion, il enverra une perſonne exprès
» audit Seigneur Roi, ſon Seigneur,
» pour lui proteſter encore plus préci-
» ſément tous ſes mêmes ſentimens, &
» la vérité de ſes ſoumiſſions, & don-
» ner à Sa Majeſté tel acte ou écrit,
» ſigné de lui qu'il plaira à Sa Majeſté,
» pour aſſurance qu'il renonce à toutes
» ligues, traités ou aſſociations qu'il
» pourroit avoir faits par le paſſé avec
» Sa Majeſté Catholique, & qu'il ne
» prendra ni recevra à l'avenir aucun
» établiſſement, penſion ni bienfait

» d'aucun Roi ou Potentat étranger,
» & enfin pour tous les intérêts qu'il 1659
» peut avoir, en quoi qu'ils puiſſent
» conſiſter, il les remet entierement au
» bon plaiſir & diſpoſition de Sa Ma-
» jeſté, ſans prétention aucune; ſadite
» Majeſté Très-Chrétienne ayant été
» *informée* de tout ce que deſſus par ſon
» *Plénipotentiaire*, & touchée de ce
» procédé dudit ſieur Prince, a deſiré &
» conſenti que ſes intérêts ſoient ter-
» minés dans ce Traité, en la maniere
» qui ſuit. Accordé & convenu entre les
» deux Seigneurs Rois.

» II. Premiérement, que ledit Sei-
» gneur Prince déſarmera au plutard
» dans huit ſemaines, à compter de-
» puis le jour de la ſignature du pré-
» ſent Traité, & licentiera effectivement
» toutes ſes troupes, tant de cavalerie
» que d'infanterie, françoiſes ou étran-
» geres, qui compoſent le corps d'ar-
» mée qu'il a dans les Pays-Bas, &
» cela en la maniere qu'il plaira à Sa
» Majeſté Très-Chrétienne, à la ré-
» ſerve des Garniſons de Rocroy, du
» Caſtelet & Linchamp, leſquelles ſe-
» ront *licentiées* au temps de la reſti-
» tution deſdites trois Places, & ſera
» ledit déſarmement & licentiement fait

» par ledit ſieur Prince, réellement &
1659. » de bonne foi, ſans tranſport, prêt ni
» vente vraie ou ſimulée à d'autres Prin-
» ces ou Potentats qu'ils puiſſent être,
» amis ou ennemis de la France ou de
» ſes Alliés «.

» III. En ſecond lieu, que ledit ſieur
» Prince envoyant une perſonne à Sa
» Majeſté, pour lui confirmer plus par-
» ticuliérement toutes les choſes dites
» en ſon nom, donnera un acte ſigné de
» lui à ſadite Majeſté, par lequel il ſe
» ſoumettra à l'exécution de ce qui a été
» arrêté entre les deux Seigneurs Rois,
» pour le regard de ſa perſonne & de
» ſes intérêts, & pour la perſonne & les
» intérêts de ceux qui l'ont ſuivi : &
» en conſéquence, qu'il déclarera qu'il
» ſe repent ſincérement & renonce de
» bonne foi à toutes les ligues, intelli-
» gences ou traités d'aſſociation ou de
» protection qu'il a pu faire ou con-
» tracter avec Sa Majeſté Catholique,
» ou quelque autre Roi, Potentat ou
» Prince étranger & autre telle perſonne
que ce puiſſe être, tant au dedans qu'au
» dehors du Royaume de France, avec
» promeſſe de ne prendre ni recevoir en
» aucun temps, à l'avenir, des Rois ou
» Potentats étrangers, aucune penſion

» établiſſement, ni bienfait qui l'oblige
» à avoir dépendance d'eux, ni aucun 1659.
» attachement à quelque autre Roi
» ou Potentat, que Sa Majeſté, ſon
» ſouverain Seigneur, à peine, en cas
» de contravention audit Ecrit, d'être
» déchu dès-lors de la réhabilitation &
» rétabliſſement qui lui ſont accordés
» par le préſent Traité; & de retour-
» ner au même état qu'il étoit à la fin
» du mois de Mars de la préſente
» année «.

» IV. En troiſiéme lieu, que ledit
» Seigneur Prince, en exécution de ce
» qui a été ci-devant arrêté & convenu
» entre leſdits deux Seigneurs Rois,
» remettra réellement & de fait entre
» les mains de Sa Majeſté Très-Chré-
» tienne, les Places de Rocroy, le
» Caſtelet & Linchamp, au temps &
» jour qu'il ſera dit ci-après, dans un
» autre article de ce même Traité «.

» V. Moyennant l'exécution de ce
» que deſſus, Sa Majeſté Très-Chré-
» tienne, en contemplation de la paix,
» & en conſidération des ſervices de
» Sa Majeſté Catholique, uſant de ſa
» clémence Royale, recevra ſincére-
» ment & de bon cœur ledit ſieur Prince

» en ſes bonnes graces, lui pardon-
1659. » nera & oubliera avec la même ſincé-
» rité, tout ce qu'il a par le paſſé fait
» & entrepris contre ſon ſervice, ſoit
» dedans, ſoit hors du Royaume,
» trouvera bon qu'il revienne en Fran-
» ce, même où ſera la Cour de Sa Ma-
» jeſté, enſuite de quoi, Sa Majeſté
» remettra & rétablira le ſieur Prince
» réellement & de fait en la poſſeſſion
» & jouiſſance de tous les biens & hon-
» neurs, dignités & priviléges des pre-
» miers Princes de ſon ſang; ſans néan-
» moins, pour ce qui regarde leſdits
» biens, de quelque nature qu'ils ſoient,
» que ledit Prince, puiſſe jamais rien
» prétendre, pour le paſſé, à la reſtitu-
» tion des fruits deſdits biens, quel-
» ques perſonnes qui en ayent joui par
» ordre de Sa Majeſté, ni au payement
» & reſtitution de ſes penſions & ap-
» pointemens & autres rentes & reve-
» nus qu'il avoit ſur les Domaines, ou
» Fermes, ou Recettes générales dudit
» Seigneur Roi, non plus que pour
» raiſons & ſous prétexte de ce qu'il
» pouvoit prétendre lui être dû par Sa
» Majeſté, avant ſa ſortie du Royau-
» me, ni pour les démolitions, dégra-
» dations, ou dommages faits par les
» ordres de Sa Majeſté, ou autrement,

quelque maniere que ce ſoit, dans
biens, Villes, Places fortifiées ou
n fortifiées, Seigneuries, Caſtelle-
es, Terres & Maiſons dudit ſieur
ince ».

1659

» VI. Et pour ce qui regarde les
arges & gouvernemens de Province
de Place, dont ledit ſieur Prince
oit pourvu, & qu'il poſſédoit avant
ſortie de France; Sa Majeſté Tres-
rétienne auroit long-temps conſ-
mment refuſé de l'y rétablir, juſ-
'à ce qu'étant touchée du procedé
de la ſoumiſſion ci-deſſus dite,
dit Sieur Prince, quand il a remis
inement & à ſon bon plaiſir & diſ-
ſition tous ſes intérêts, ſans pré-
ition aucune, & tout ce qui lui
oit offert par Sa Majeſté Catholi-
e, ſadite Majeſté Très-Chrétienne
ſt enfin portée à lui accorder ce
enſuit, à certaines conditions ci-
ès ſpécifiées, dont leſdits Seigneurs
s ont convenus & ainſi accordés.
voir, que moyennant que le Sei-
ur Roi Catholique de ſa part, au
de ce qu'il avoit intention de
ner audit ſieur Prince, pour dé-
magement, tire la garniſon Eſ-
nole qui eſt dans la Ville, Place

» & Citadelle de Juliers, pour laiſſer
1659. » ladite Place & Citadelle libre de
» ladite garniſon, à M. le Duc de Neu-
» bourg, aux conditions & en la ma-
» niere qui ſera plus particulierement
» ci-après ſpécifiée dans un autre arti-
» cle du préſent Traité. Comme auſſi,
» moyennant que ſadite Majeſté, outre
» ladite ſortie de la garniſon Eſpa-
» gnole des Ville & Citadelle de Ju-
» liers, mettra entre les mains de Sa
» Majeſté Très-Chrétienne, la Ville &
» Place d'Aveſne, ſituée entre Sambre
» & Meuſe, avec ſes appartenances &
» dépendances annexées ès Domaines,
» en la maniere que ſadite Majeſté Ca-
» tholique s'y eſt ci-deſſus obligée par
» un article du préſent Traité; laquelle
» Place d'Aveſne, ſadite Majeſté avoit
» auſſi, entre autres choſes, intention
» de donner audit ſieur Prince, moyen-
» nant ce que deſſus, comme il eſt dit,
» c'eſt-à-dire, en compenſation de
» ladite remiſe & ceſſion d'une deſdites
» Places faite audit Seigneur Roi Très-
» Chrétien, pour être unie & incor-
» porée à jamais à la Couronne de
» France, & de la ſortie de la garniſon
» Eſpagnole, de l'autre, en faveur d'un
» Prince, ami & allié de Sa Majeſté
» Très-Chrétienne, qu'elle a deſiré
d'obliger

» d'obliger: en vertu du Traité de ladite
» alliance, ſadite Majeſté Très-Chré- 1659.
» tienne, pour toutes choſes généra-
» ment quelconques, qui peuvent con-
» cerner les charges & gouvernemens
» que ledit Prince avoit poſſédés, ou
» qu'il pouvoit avoir lieu d'eſpérer,
» ceux qui lui appartenoient, ſans nul
» excepter, donnera audit ſieur Prince
» le Gouvernement de la Province de
» Bourgogne & Breſſe, ſous lequel
» s'entendent compris les pays de Bu-
» gey, Gey & Valromey, comme auſſi
» lui donnera les Gouvernemens parti-
» culiers du Château de Dijon & de la
» Ville de Saint Jean de Laune: & à M.
» le Duc d'Enguien ſon fils, la Charge
» de Grand Maître de France & de ſa
» Maiſon, avec des Brevets d'aſſurance
» audit ſieur Prince pour la conſerver,
» en cas que ledit ſieur Duc d'Enguien
» vînt à décéder avant lui «.

» VII. Sadite Majeſté fera expédier ſes
» Lettres Patentes d'abolition en bonne
» forme de tout ce que ledit ſieur Prince,
» ſes parens, ſerviteurs & amis, adhérans
» & domeſtiques, ſoit Eccléſiaſtiques &
» Séculiers, ont & peuvent avoir fait &
» entrepris par le paſſé contre ſon ſervi-
» ce, enſorte qu'il ne lui puiſſe nuire ni

» préjudicier en aucun temps, ni à leurs
1659. » héritiers, ſucceſſeurs & ayant-cauſe,
» non plus que s'il n'étoit jamais avenu,
» & ne ſera ſad. Majeſté, en aucun temps
» aucune recherche envers ledit ſieur
» Prince, ni les ſiens, ni envers ſes ſervi-
» teurs, amis, adhérans ou domeſtiques,
» ſoit Eccléſiaſtiques ou Séculiers, des
» deniers que lui ou eux ont pris dans la
» recette générale ou particuliere, ou
» dans les Bureaux de ſes Fermes, & ne
» les obligera à aucune reſtitution deſd.
» deniers, ni de toute levée de contri-
» bution, impoſition, exaction ſur les
» Peuples, & actes d'hoſtilités commi-
» ſes dans la France, en quelque ma-
» niere que ce puiſſe être, ce qui ſera
» plus particulierement contenu dans leſ-
» dites Lettres d'abolition pour l'entiere
» ſureté dudit ſieur Prince & de ceux qui
» l'ont ſuivi, de n'en pouvoir jamais être
» recherché, inquieté ni moleſté «.

» VIII. Après que ledit ſieur Prince
» aura ſatisfait de ſa part aux articles du
» préſent Traité, tous Duchés, Terres,
» Seigneuries & Domaines, même ceux
» de Clermont, Stenay & Dun, comme
» il les avoit avant ſa ſortie de France,
» & celui de Jametz auſſi, en cas qu'il
» l'ait eu, leſquels appartenoient ci-

» devant audit ſieur Prince, enſemble
» tous & quelconques ſes autres biens, 1659
» meubles & immeubles, de quelles qua-
» lités qu'ils ſoient, en la maniere ci-
» deſſus dite, lui ſeront reſtitués réelle-
» ment, & de fait, ou à ceux que ledit
» ſieur Prince, étant en France, com-
» mettra & députera, pour prendre en
» ſon nom la poſſeſſion deſdits biens,
» & le ſervir en leur adminiſtration,
» comme auſſi lui ſeront reſtitués & à
» ſeſdits Députés, tous les titres & enſei-
» gnemens & autres écritures délaiſſées
» au temps de ſa ſortie du Royaume,
» dans les Maiſons de ſeſdites Terres
» & Seigneuries ou ailleurs ; & ſera
» ledit ſieur Prince réintégré en la vraie
» & réelle poſſeſſion & jouiſſance de
» ſeſdits Duchés, Comtés, Terres, Sei-
» gneuries & Domaines avec tels droits
» & autorités, & Juſtices, Chancelleries,
» cas Royaux, greniers, préſentations
» & collations de Bénéfices, nomina-
» tions d'Offices, graces & préémi-
» nences, dont lui & ſes Prédéceſſeurs
» ont joui, & comme il en jouiſſoit
» avant ſa ſortie du Royaume, bien en-
» tendu qu'il laiſſera Bellegarde & Mont-
» rondenl'étatqu'ils ſetrouventàpréſent.
» Sur quoi lui ſeront dépêchés en auſſi
» bonne forme qu'il le deſirera, toutes

» les Lettres-Patentes de Sa Majeſté à
1659. » ce néceſſaires, ſans qu'il puiſſe être
» troublé, pourſuivi ni inquiété en ladite
» poſſeſſion & jouiſſance par ledit Sei-
» gneur Roi, ſes hoirs, ſes Succeſſeurs
» ou ſes Officiers directement ni indi-
» rectement, nonobſtant quelconques
» donation, union, ou incorporation
» qui pourroient avoir été faites deſdits
» Duchés, Comtés, Terres, Seigneu-
» ries & Domaines, Biens, Honneurs,
» Dignités & Prérogatives de Premier
» Prince du Sang, & quelconques
» cauſes dérogatoires; Conſtitutions &
» Ordonnances à ce contraires; comme
» auſſi ledit ſieur Prince, ni ſes hoirs,
» ni ſes Succeſſeurs, pour raiſon des
» choſes qu'il peut avoir faites, ſoit en
» France avant ſa ſortie, ſoit hors du
» Royaume après ladite ſortie, ni pour
» quelconques Traités, ou intelligences
» par lui faits & eues avec quelconques
» Princes & perſonnes, de quelques états
» & qualités qu'ils ſoient, ne pourront
» être inquiétés, ni moleſtés, ni tirés
» en cauſe; mais toute procédure,
» Arrêt, même celui du Parlement de
» Paris, du 27 Mars de l'année 1654,
» Jugement, Sentence & autres Actes
» qui déja auroient été faits contre ledit
» ſieur Prince, tant en matiere civile

» que criminelle, ſi ce n'eſt en matiere
» civile qu'il ait volontairement con- 1655
» teſté, demeureront nuls & de nulle
» valeur, & n'en ſera jamais fait aucune
» pourſuite, comme ſi jamais ils ne fuſ-
» ſent avenus; & qu'à l'égard du Do-
» maine d'Albret, dont ledit ſieur Prince
» jouiſſoit avant ſa ſortie de France, &
» duquel Sa Majeſté a depuis diſpoſé
» autrement : elle donnera audit ſieur
» Prince le Domaine du Bourbonnois,
» aux conditions que l'échange deſdits
» deux Domaines avoit été déja ajuſté
» avant que ledit ſieur Prince ſortît du
» Royaume «.

» IX. Quant aux parens, amis, ſervi-
» teurs, adhérans & domeſtiques dudit
» ſieur Prince, ſoit Eccléſiaſtiques ou
» Séculiers, qui ont ſuivi ſon parti, ils
» pourront en conſéquence du pardon
» & abolition ci-deſſus dite, revenir en
» France avec ledit ſieur Prince & y éta-
» blir leur ſéjour en tel lieu qu'ils deſire-
» ront & ſeront rétablis comme les autres
» Sujets des deux Seigneurs Rois en la pai-
» ſible poſſeſſion & jouiſſance de leurs
» biens, honneurs & dignités, à l'excep-
» tion & réſerves des Charges, Offices
» & Gouvernemens qu'ils poſſédoient
» avant leur ſortie du Royaume, pour

» jouir par eux desdits biens, honneurs
1659. » & dignités ainsi qu'ils les tenoient & » possédoient, sans pouvoir néanmoins » prétendre aucune restitution des jouis- » sances du passé, soit de ceux à qui » Sa Majesté en auroit fait don en quel- » qu'autre maniere ; comme pareille- » ment seront rétablis en leurs droits, » noms, raisons, actions, successions » & héritages à eux survenus ou aux » enfans & veuves des défunts pendant » leur absence du Royaume, comme » aussi leurs meubles délaissés leur se- » ront restitués s'ils se trouvent en na- » ture, & Sa Majesté en contemplation » de la paix, déclarera nul & de nulle » valeur & effet, hors pour le regard » de leurs susdites Charges, Offices & » Gouvernemens, toutes Procédures, » Arrêts, même celui du Parlement de » Paris, du 27 Mars 1654, Sentences & » Jugemens, adjudications, donations, » incorporations & autres actes qui con- » tre eux ou leurs héritiers pourroient » avoir été faits pour raison d'avoir » suivi le parti dudit sieur Prince, & ce » tant en matiere civile que criminelle, » si ce n'est en matiere civile qu'ils ayent » volontairement contesté, sans qu'eux » ni leurs heirs puissent jamais en être » recherchés, troublés ou inquiétés. Sur

» toutes leſquelles choſes ci deſſus dites,
» Sa Majeſté Très-Chrétienne fera ex- 1659
» pédier, tant audit ſieur Prince, qu'à
» ſes parens, ſerviteurs, amis, adhérans
» & domeſtiques, ſoit Eccléſiaſtiques ou
» Séculiers, toutes les Lettres patentes
» néceſſaires, contenant ce que deſſus, en
» bonne & ſure forme, leſquelles Lettres
» patentes leur ſeront remiſes quand ledit
» ſieur Prince aura accompli de ſa part
» le contenu du préſent Traité «.

Bouteville, Coligny & tous ceux qui s'étoient attachés à la fortune du Prince, furent rétablis dans la paiſible poſſeſſion de leurs biens & de leurs honneurs, mais ils reſterent pluſieurs années négligés de la Cour & éloignés des emplois. Chavagnac avoit renoncé aux priviléges de l'amniſtie. Egalement mécontent du Prince & de la France, il étoit entré au ſervice de l'Empereur où ſon mérite l'éleva à des grades qui lui firent oublier ſa Patrie. Marſin fut le ſeul qui fut exclu. Il étoit le plus coupable, il étoit juſte qu'il fût le plus puni. Sa rébellion avoit entraîné la perte de la Catalogne; il avoit trahi la France qui l'avoit comblé de biens & d'honneur. Il fut traître à l'Etat pour être fidèle à l'amitié. L'Etat eut des titres

Marſin exclu de l'amniſtie.

pour l'en punir. Le Prince de Condé
1659. qui ſçavoit qu'il n'étoit reſté proſcrit que parce qu'il lui avoit été attaché, ſe fit un devoir de ménager ſon retour. Le Roi, pendant ſa campagne du Rhin, fut charmé d'ôter aux Eſpagnols le ſeul Général qui pût leur apprendre à vaincre. Ce fut par les conſeils du Prince qu'il lui fit compter une ſomme de cinquante mille écus pour l'engager à quitter le ſervice Eſpagnol. Il fut rendu à la France qui, contente de ne l'avoir plus pour ennemi, ne fit aucun uſage de ſes talens. Son fils eut une Compagnie de Gendarmes, qu'on nomme encore aujourd'hui Gendarmes de Flandre. Ce fils étoit plein de ſçavoir, de politeſſe & de courage. Ce fut cet homme aimable qui perdit les fameuſes batailles d'Hoſtect & de Turin. Il mourut avec la réputation d'avoir été bon Officier & mauvais Général.

1660. Modération de Mazarin.

C'eſt ainſi que le calme fut rétabli dans l'Etat, & quoique la moitié de la France eût été coupable, il n'y eut pas un ſeul échaffaut de dreſſé; le ſang du Citoyen ne fut répandu que dans les combats. Cette modération de la part d'un Miniſtre tant de fois outragé & devenu l'Arbitre de la deſtinée de ſes ennemis, étouffa tous les germes d'a-

bmoſité. Richelieu auroit fait couler le
ſang des coupables, & les deſcendans 166
de ceux qu'il auroit immolés auroient eu
des parens à venger. Mazarin ſatisfait
d'avoir humilié ſes ennemis, jouit du
plaiſir de leur avoir pardonné.

Le Prince de Condé rentra en France Condé re
avec toute ſa gloire & ſes remords. Il en France
quitta ſans regret Bruxelles, où il n'avoit trouvé que des cenſeurs jaloux d'un mérite qui les éclipſoit, & plus attentifs à s'oppoſer aux progrès de ſa gloire, qu'à concourir avec lui aux intérêts de leur Maître : les Eſpagnols le virent partir ſans regret. Il leur avoit été néceſſaire pendant la guerre ; ils le regardoient comme un fardeau pendant la paix. Le Prince en avoit trop fait, pour ne ſe pas croire en droit de tout exiger ; & dans le temps qu'ils lui donnoient un aſyle, il ſe comportoit envers eux, comme s'il eût été leur Souverain.

Les Peuples, qui n'avoient pas les mêmes intérêts que les Miniſtres, le voyoient partir avec douleur ; ils regrettoient le bras qui les avoit défendu, & ils conſidéroient que ce même bras pouvoit un jour les accabler. L'Eſpagne lui devoit des ſommes conſidérables, qu'elle étoit dans l'impuiſſance de lui payer. Les avances qu'il avoit faites ſe

montoient à un million d'or, dont le
1660. Monarque lui donna une reconnoiſſance, qui ne pouvoit ſatisfaire à ſes beſoins préſents.

Les Villes des Pays-Bas pénétrées de reconnoiſſance pour le Héros qui les avoit protégées, voulurent lui faire des préſens qu'il eut la généroſité de refuſer. Les ennemis de ſa gloire l'ont taxé d'avarice, vice bas dans un particulier & deshonorant dans un Prince. Mille traits magnanimes de ſa vie ſuffiſent pour réfuter cette calomnie. Il eſt vrai qu'il ne fut jamais aſſez heureux pour être libéral; mais s'il fut dans l'impuiſſance de récompenſer, il porta le déſintéreſſement auſſi loin que la valeur. Ces deux ſentimens ſont également héroïques. L'un éleve l'ame au-deſſus des biens, l'autre éleve le courage au-deſſus de périls.

Le Prince rendu à ſa Patrie, ſentit un plaiſir ſecret en marchant déſarmé au milieu de la France. Le caractère du Citoyen s'efface difficilement dans le cœur du François, qui peut bien s'égarer par légereté, & qui rentre dans ſa route avec un prompt repentir. Sa ſuite & ſes équipages annonçoient ſa pauvreté & ſes beſoins; la ſimplicité de ſa marche déroboit aux yeux la gran-

deur du Prince, ſans diminuer la vénération que les Peuples conſervoient pour ſon mérite. Toutes les Villes s'empreſſerent à lui rendre les honneurs dûs à ſa naiſſance. Mais il leur fit dire, qu'il ne vouloit recevoir aucun honneur public, avant de s'être proſterné aux genoux de ſon Maître. 1660.

Condé refuſe les honneurs qu'on veut lui rendre dans ſon paſſage.

Après s'être arrêté pendant quelques jours dans la Brie chez la Ducheſſe de Longueville, où il laiſſa la Princeſſe de Condé & le Duc d'Enguien, il partit pour ſe rendre en Provence où le Roi étoit allé recevoir l'Infante d'Eſpagne ſa future épouſe. Cette premiere entrevue étoit embaraſſante. Il falloit dépoſer ſa fierté devant un Monarque longtemps offenſé, qui alloit goûter le plaiſir de voir à ſes pieds un Sujet qui avoit ébranlé ſa puiſſance.

Les perſonnes les plus qualifiées de la Cour furent à ſa rencontre. Le Prince de Conti montra la plus vive joie de le revoir; leur entrevue fut tendre & touchante: ils oublierent qu'ils avoient des ſujets de ſe plaindre réciproquement: ils ſe ſouvinrent ſeulement qu'ils étoient freres, & la nature triomphante reprit tous ſes droits.

Toute la Cour s'empreſſe d'aller à ſa rencontre.

Le Cardinal fit une lieue pour aller le recevoir. Ce Miniſtre élevé au faîte

de la grandeur, pouvant impunément
660. braver l'envie & la haine, eut la modération ou peut-être la vanité de s'abaiſſer devant ſon ennemi abbatu. Il le careſſa, comme s'il eût eu beſoin de ſa faveur. Le plus puiſſant parut le plus ſoumis. Il voulut ſe faire un mérite de le préſenter lui-même au Roi.

Le Prince de Condé s'approcha du Monarque en rougiſſant, il ſe jetta à ſes pieds en déteſtant ſes fautes, & en le ſuppliant d'en perdre le ſouvenir.

Il eſt bien u du Roi. Louis XIV. ſe dépouillant alors de la fierté qui lui étoit naturelle, le fit relever auſſi-tôt; & voulant le diſpenſer d'un aveu ſi humiliant il lui dit: » Mon » Couſin, après les grands ſervices que » vous avez rendus à ma Couronne, » je n'ai garde de me ſouvenir d'un » mal qui n'a apporté de dommage qu'à » vous-même «.

On le vit bien-tôt reprendre à la Cour le rang qui lui étoit dû, & le Roi ſatisfait de ſa ſoumiſſion, ne ſe ſouvint plus qu'il avoit été coupable. Après huit jours d'aſſiduité auprès du Roi, il revint dans la Capitale, & il ſe trouva à la magnifique entrée du Monarque & de la Reine. Il fut regardé avec admiration par des Peuples, dont il avoit été tour à tour la terreur & l'idole.

La Cour prit quelqu'ombrage de l'affluence des Courtiſans qui s'empreſſoient à ſon Hôtel pour le féliciter ſur ſon retour. L'âge & l'expérience avoient tempéré cette fierté, qui rebutoit ceux qui l'abordoient. Inſtruit à l'école de l'adverſité, il avoit appris que les Princes ne ſont puiſſans qu'autant qu'ils ſont aimés, & que le grand homme perd tout le fruit de ſes talens, s'ils ne ſont pas ſoutenus par l'affabilité, & qu'enfin l'on peut haïr le Héros qu'on admire. Ces conſidérations l'avoient rendu attentif à ne dire rien que d'obligeant, & à trouver autant de perfections dans les autres, qu'il avoit eu de pénétration à leur trouver des défauts. 1660

Louis XIV. ingénieux dans ſes vengeances, ne crut pouvoir mieux punir un Prince fier & ſuperbe, dont il avoit à ſe plaindre, qu'en le laiſſant dans l'oubli. Mais ce Monarque, qui ſçavoit ſe reſpecter dans les Princes de ſon ſang, lui témoignoit beaucoup d'égards extérieurs, ſans lui donner part à ſa confiance. Maître abſolu d'un peuple ſoumis, reſpecté dans l'Europe, dont il régla bien-tôt le deſtin, il ne voyoit dans les Princes que ſes premiers ſujets; & jaloux de ſon pouvoir, il exigeoit d'eux l'exemple de la plus aveugle obéiſſance. Condé e des dégo

1660. Le Prince, de ſon côté, ſo
avec peine les regards d'un
offenſé, aſſez puiſſant pour l'h
& aſſez généreux pour répandr
des bienfaits qui lui reprocher
fautes. Après avoir été la ter
l'appui de ſon Maître & de l'Et
ſembloit bien dur de ſe voir
dépendance de Miniſtres qu'il a
autrefois proſternés à ſes genou
chagrin de ſe voir ſans pouvoir d
Cour où il avoit paru avec tant
le détermina à ne s'y montrer q
que les bienſéances l'exigeoie
voulant déguiſer aux yeux du P
Il ſe retire dans ſon Gouvernement. chute de ſon crédit, il ſe retira d
Gouvernement de Bourgogne
prétexte de réformer les abus
étoient introduits à la faveur de
bles.

Il a un grand procès avec le Duc de Lorraine. Il fut bien-tôt obligé de re
Paris, pour ſoutenir un grand
que le Duc de Lorraine lui avoit
au Parlement. L'affaire étoit intér
Il s'agiſſoit des Villes de Clermo
Jametz & de Stenay, dont le
obtint la reſtitution. La Cour
roit pu le ſervir, attendit a
différence le ſuccès de cette aff
étoit glorieux au Parlement d
Juge d'un Prince du Sang & d'

main. Talon, Avocat Général, de-
voit toutes ſes richeſſes à un eſprit cul-
tivé dans la connoiſſance des Loix
& à faveur du Prince, qui, après le Ma-
riage, en l'exerçant à aller lui-même
lui en témoigner ſa reconnoiſſance.

La mort de Mazarin fit renaître les
eſpérances du Prince de Conti. Il n'é-
toit pas à préſumer qu'un Roi de vingt-
deux ans, nourri dans le luxe & les
plaiſirs, voulût ſe charger du fardeau
des affaires. Toutes les Miniſtres ambi-
tionnés aſpirerent à l'honneur de la
premiere place. Comme ils étoient nou-
veaux, ils ſe crurent tous capables
de tenir les rênes du Gouvernement;
aucun manqua des Procédures. Fou-
quet, Surintendant des Finances, re-
cherche l'appui de la Maiſon de Conti.
Ce Miniſtre généreux & vain, avoit un
eſprit agréable & cultivé: une ambi-
tion en lui l'élevation & la magnifcen-
ce. Libéral juſqu'à la prodigalité, il ré-
pandoit avec profuſion les richeſſes de
l'Etat, ſur les talens & les arts, ſur ſes
amis & ſes maîtreſſes. Dépenſant des
tréſors de la France, il ne pouvoit ſe
garantir de la haine & de l'envie: mais
il oppoſoit à la malignité de ſes enne-
mis des protecteurs puiſſans qu'il ache-
toit à tout prix.

1661. Ses largeſſes prodiguées à pluſieurs femmes de la Cour en ſubjuguerent la fierté, & lorſqu'il fut arrêté, la lecture de ſes papiers ſervit à démaſquer beaucoup de fauſſes vertus. Les réputations uſurpées furent miſes à leur juſte valeur. Les maris étonnés & confus n'attribuerent plus à leur capacité la faveur du Miniſtre; ils furent de mauvaiſe humeur, & le public moins ſurpris, les trouva encore plus ridicules. Pluſieurs femmes qui relevoient l'éclat de leur beauté par un vernis de ſageſſe, ſurent convaincues de fragilité. Mazarin avoit toujours été ſon appui, parce qu'il avoit toujours été le complice de ſes prévarications dans les Finances. Après ſa mort il crut devoir rechercher l'amitié du Prince de Condé, que la voix publique mettoit déja à la tête des Conſeils.

Fouquet recherche l'appui de Condé.

Un Miniſtre dépoſitaire des tréſors de l'Etat, un diſſipateur qui donnoit avec autant de joie que les autres ont d'avidité à recevoir, étoit une grande reſſource pour un Prince chargé de dettes, & ſans ceſſe perſécuté par des créanciers inexorables. L'un avoit un beſoin preſſant d'argent, il ne falloit à l'autre qu'un Protecteur; ainſi leur union fut facile à former. Le Prince ignoroit

les diſpoſitions ſecrettes de la Cour, où l'on méditoit depuis long-temps la ruine d'un Miniſtre qu'il vouloit élever. Fouquet fut arrêté, jugé & condamné, & Condé ne retira de cette union, que le chagrin de s'être déclaré le protecteur & l'ami d'un coupable. 1661 Chute Fouquet.

La mort du Cardinal Mazarin ne cauſa ni chagrins ni regrets; ſon teſtament, plus digne de la magnificence d'un grand Roi, que de la modération d'un Particulier, fit connoître qu'il avoit plus aimé l'argent que la gloire. Il légua au Prince de Condé un diamant de trente mille livres, avec huit chevaux d'un grand prix. Cette marque de ſouvenir étoit un foible dédommagement de tous les maux qu'il lui avoit cauſés.

Louis XIV. déclara qu'il ne vouloit plus de premier Miniſtre; trois hommes partagerent ſous lui tout le pouvoir. Colbert fut mis à la tête des Finances, dont il reforma les abus. Ce Miniſtre infatigable cachoit ſous des dehors ſimples & unis les plus riches dons de la nature; ſublime ſans éclat & ſans effort, il embraſſoit tous les objets, & deſcendoit dans tous les détails. Il appella auprès du Trône, les Arts & les Sciences, dont il connut tous les ſecrets & dont il ſentit toutes les beautés Portr. Colbert.

1661. ſans avoir eu d'autre Maître que ſon génie. Ce Miniſtre, créateur du Commerce & de la Marine, ce Bienfaiteur de ſon ſiécle & des générations ſuivantes, fut décrié pendant ſa vie. La poſtérité plus équitable, l'a vengé, en le plaçant à côté de Sulli, & on lui auroit élevé des ſtatues, ſi l'on en érigeoit aux vertueux Citoyens & aux Miniſtres bienfaiſans.

Le ſecond fut de Lione: voluptueux ſans éclat, partageant ſon temps entre ſes amis, ſes maîtreſſes & les affaires; agréable & commode dans le commerce particulier, conſommé dans la politique, & célébre par pluſieurs Ambaſſades, il étoit ſi ſupérieur à tous ſes emplois, qu'au milieu de la confuſion des affaires, il ne paroiſſoit jamais occupé.

Portrait de Lione.

Portrait de Tellier.

Le troiſiéme fut le Tellier, homme ſage par tempéramment, plein de douceur & de modération, d'un accès facile, ſans imagination, mais rempli de bon ſens, ſujet aux antipathies, ferme juſqu'à l'opiniâtreté, ne pouvant jamais retourner ſur l'objet qui lui étoit échappé, ſans ambition pour les premieres places, parce que ſon caractere timide ne vouloit pas ſe charger des événemens. Louis XIV, leur donna

à chacun un pouvoir limité, & chacun ſe renferma dans les bornes de ſon emploi. 1662.

Le Prince de Condé, en qualité de Prince du Sang, étoit appellé à tous les Conſeils, où ſes avis écoutés avec indifférence, n'étoient jamais ſuivis. *Tandis* qu'on le tenoit dans l'abbaiſſement, on lui accordoit des diſtinctions extérieures qui ne le flattoient pas autant que la confiance. Le Roi, voulant rendre ſon premier éclat à l'Ordre du Saint Eſprit, déchu alors de ſon ancienne ſplendeur, réſolut de faire une nombreuſe promotion de Chevaliers, qu'il choiſit parmi les perſonnes les plus qualifiées de ſon Royaume. Le Prince de Condé fut le premier créé Chevalier, & pour ſurcroît de faveur, on lui accorda une nomination pour celui qu'il voudroit choiſir. C'étoit jetter une pomme de diſcorde au milieu de ſes amis, qui tous avoient les mêmes prétentions. Ce fut Guitaut ſon favori qui eut la préférence. Le Public fut ſurpris d'un tel choix, qui naturellement devoit tomber ſur Coligny ou ſur Bouttéville, tous deux ſes parens & ſes amis, & qui tous deux vivoient oubliés pour avoir été les complices de ſes fautes.

Condé fait Chevalier de l'Ordre du Saint Eſprit

Coligny n'eut pas la modération de

Boutteville, il taxa cette préférence
1662. d'ingratitude, & rendant au Prince les
Il ſe brouille avec Coligny. proviſions de Capitaine-Lieutenant de ſes Gendarmes, il lui dit avec aigreur: » Vous ne méritez pas ce que j'ai fait. » J'ai quitté, pour vous ſuivre, une des » premieres charges de la Maiſon du » Roi, & pour récompenſe, vous me » préférez un homme qui n'a aucun ti- » tre pour être mon égal; j'ai des en- » fans, & ſi Dieu me fait la grace de les » élever, je leur lâcherai plutôt un coup » de piſtolet, que de ſouffrir qu'ils s'at- » tachent jamais à d'autres qu'au Roi. » Il peut faire quelquefois une injuſtice, » mais un ſujet peut les ſouffrir ſans » honte.«

La modération envers Coligny. Le Prince, reçut ſes reproches avec la modération & la ſenſibilité d'un homme qui croit les avoir mérités, & quoiqu'il fut violent & emporté, il ſupporta tranquillement l'aigreur & la vivacité de Coligny. Il lui répondit avec douceur: » Si j'ai nommé Guitaut, au pré- » judice de Bouteville & de vous, c'eſt » que j'ai cru que votre qualité vous fe- » roit obtenir à tous deux ce qu'il ne » pouvoit eſpérer de la ſienne. Si j'a- » vois ſçu que les choſes euſſent tourné » comme elles ont fait, j'en aurois peut- » être uſé autrement. Vous devez être

» content de cette ſatisfaction, il ne » tiendra pas à moi que vous ne le ſoyiez » davantage à l'avenir «. 1662.

Coligny ſe croyoit trop vivement offenſé pour être ſatisfait d'une réponſe ſi modérée & ſi obligeante. Le ſpectacle de leurs diviſions fut agréable à la Cour. Le Roi pour faire connoître que ſes Sujets ne devoient déſormais attendre de graces que de lui ſeul, confia quelque temps après au Comte de Coligny le commandement de ſix mille hommes, qu'il envoyoit à l'Empereur embarraſſé dans la guerre contre les Turcs. Ce choix fut attribué à l'humeur chagrine & vindicative des Miniſtres qui affectoient de recompenſer ceux qui, par mécontentement, s'éloignoient du Prince. Coligny avoit profité des leçons de ſon Maître. On ſçait avec quelle habileté, & avec quel courage il combattit à la journée de Saint Godard. Il eut tout l'honneur de la défaite des Turcs. Mais la mort qu'il trouva ſur le champ de bataille, l'arrêta au milieu de ſes proſpérités & de ſa gloire. C'étoit le ſeul deſcendant du célèbre Amiral, dont il avoit les talens, la ſageſſe & le courage.

Louis XIV, impatient d'être conquérant, ſe conſoloit par des plaiſirs & des

Fêtes données par Louis XIV.

fêtes, de l'ennui de la paix. Des Palais
52. immenſes étoient élevés; des Ports & des Vaiſſeaux étoient conſtruits. Les peuples accablés d'impôts ſembloient oublier leur miſere, pour admirer la magnificence de leur Maître. Le Monarque étoit perſuadé que les François, à l'exemple des anciens Romains, étoient toujours contens, pourvû qu'on leur donnât des fêtes. Il ordonna un caroûſel compoſé de cinq quadrilles, dont un fut conduit par lui-même, le ſecond par le Duc d'Anjou, le troiſiéme par le Prince de Condé, & les deux autres par le Duc d'Enguien & par le Duc de Guiſe.

L'année 1663 fournit au Prince un des plus gracieux événemens de ſa vie.
du Il maria le Duc d'Enguien ſon fils unique avec Anne de Baviere, fille de cette Princeſſe Palatine qui eut tant de part aux troubles de la minorité. La magnificence des fêtes occaſionnées par ce mariage, ſuſpendit pour un moment les chagrins ſecrets dont il étoit rongé. Mais revenu à lui-même, & ſe contemplant dans la ſolitude, il étoit humilié de n'être plus appellé qu'à des fêtes & à des plaiſirs, dont le grand homme s'amuſe quelquefois, mais dont il ne peut s'occuper. Le ſecret des af-

faires ne lui étoit plus confié. La retraite lui parut néceſſaire ; il lui ſembla 1663.
plus doux de vivre obſcur à Chantilli, que d'être négligé & dépendant à Verſailles.

Par un article ſecret du Traité des Pyrénées, le Prince s'étoit obligé d'offrir ſa maiſon de Chantilli au Roi qui, de ſon côté, avoit promis de lui en payer la valeur. Quelque temps après le Monarque le fit ſouvenir de cet engagement : mais ne voulant pas agir en maître, il lui demanda, s'il ſeroit fâché de lui céder ſa maiſon. Elle eſt à vous, lui répondit le Prince ; » mais ſi elle » convient à Votre Majeſté, je la ſup» plie de m'en laiſſer le Concierge «. Le Roi ſentit par cette réponſe que le Prince étoit attaché à ſa maiſon ; il fut aſſez généreux pour la lui laiſſer.

Le Prince, retiré à Chantilli, éprouva que l'éloignement des hommes laiſſoit un grand vuide dans ſon cœur, & que lorſque le parti de la retraite n'eſt inſpiré que par les dégoûts qu'on a eſſuyés, on ſent bientôt renaître l'agitation dans une ame qui cherche le repos. Il faut être extrême pour vivre ſeul avec ſoi-même. Il n'y a que le ſage ou l'imbécile qui n'éprouve pas le beſoin qu'il a des autres, pour être

Condé ſe retire à Chantilly.

heureux. L'uniformité d'une vie isolée
1663. ne peut plaire qu'à des imaginations éteintes, ou à des organes engourdis. Le souvenir des sociétés agréables multiplioit l'ennui que causoient au Prince des visites, qui, en cherchant à le consoler, ne pouvoient qu'aigrir ses maux secrets. Le plus grand malheur de la retraite, est qu'elle ne nous laisse plus le choix des amis.

Son goût pour les Arts & les Sciences.

Tandis que le phantôme du bonheur & les promesses de la fortune faisoient courir tout le monde à Versailles, le Prince, pour se consoler, appelloit les Arts & les Sciences à Chantilly. Racine, Boileau, Lafontaine, Moliere, Comire & Rapin, admis dans sa familiarité, étoient étonnés de voir un Prince, jusqu'alors occupé de la guerre, posséder tout ce que les Sciences ont de plus abstrait, & sentir tout ce que la Littérature a de plus délicat.

Le desir de réparer ses fautes, lui rendoit sa solitude plus amere. Le bruit d'une guerre prochaine lui faisoit espérer de pouvoir rentrer dans le chemin de la gloire ; d'un autre côté, il appréhendoit que ses ennemis & la jalousie du Roi, ne le laissassent vieillir inutile à Chantilly.

La France, à la faveur de la paix, réparoit

éparer ſes pertes, tandis que les autres Puiſſances de l'Europe s'affoibliſſoient par des guerres. L'Empereur, attaqué en Hongrie, ſe ſoutenoit à peine contre les Turcs qui menaçoient Vienne & l'Italie. Ce fut dans cette guerre que Montecuculli, à la tête de l'Armée Impériale, développa le germe de ſes talens, & jetta les premiers fondemens de ſa gloire. 1665.

L'Angleterre, gouvernée par un Roi voluptueux, étoit en guerre contre la Hollande. Louis XIV pouvoit profiter de l'agitation de l'Europe, pour humilier l'Eſpagne qui ſe plaignoit ſans ceſſe & ſans fruit de ce que les François violoient la foi des Traités, en donnant du ſecours à des Sujets rébelles. Schomberg, à la tête de ſix mille François, étoit paſſé en Portugal. Sa qualité d'Etranger & de Huguenot ſervit de réponſe à la France, qui publia, pour ſe juſtifier, que Schomberg étoit un aventurier qui, ſans être avoué du Roi de France, achetoit des troupes pour les vendre au Roi de Portugal. Il eſt bon de remarquer que les Grands, & ſur-tout les Allemans, avoient juſqu'alors fait un trafic d'hommes qu'ils achetoient & vendoient comme les plus viles denrées.

Secours envoyé en Portugal.

1665. Tant d'infractions annonçoient une rupture prochaine. La mort de Philippes IV, arrivée le 17 de Septembre 1665, réveilla l'ambition de Louis XIV, qui prétendit que la Flandre & la Franche-Comté, Provinces Eſpagnoles, appartenoient à ſa femme, malgré les renonciations authentiques qu'elle en avoit faites. Les Confeſſeurs, les Théologiens & les Juriſconſultes furent conſultés ſur ces prétentions, mais ils penſerent en France bien autrement qu'à Madrid, & la différence de leurs déciſions ne doit pas ſurprendre, puiſqu'ils étoient interrogés par des Rois.

Mort du Roi d'Eſpagne.

1666. Le Roi autoriſé par les Miniſtres de la Religion à envahir les poſſeſſions de ſes voiſins, fut retenu par les prieres & les ſollicitations de la Reine mere; la crainte de lui déplaire, mit un frein à ſes deſirs ambitieux. Mais cette Princeſſe étant morte le 10 Janvier 1666; il laiſſa prendre un libre eſſort à ſon ambition; ſa mort délivroit Condé d'une ennemie ſecrette, qui ſe ſouvenoit encore qu'il avoit été le Cenſeur de ſon adminiſtration, & le rival de ſon pouvoir. Cette Princeſſe eut trop d'influence ſur les événemens de la vie de Condé pour ne pas ébaucher ici ſon portrait.

Louis XIV. prépare à guerre.

Anne-Marie d'Autriche, recommandable par ſes vertus privées, n'eut pas tous les talens néceſſaires pour bien remplir les devoirs publics. Jeune, elle fut coquette & dévote, mais ſa coquetterie ſe bornoit au plaiſir innocent de plaire ; & ſa dévotion conſiſtoit dans des pratiques faſtueuſes & ſtériles. Elle paſſoit la moitié du jour à ſa toilette, & l'autre moitié étoit conſacrée à contempler les Reliques des Saints, dans ſon Oratoire. Sa piété crédule & bornée la rendit chere au Peuple, qui aime à voir le culte public annobli par d'illuſtres exemples. Sa dévotion n'avoit rien d'auſtere & de mortifié. Recherchée dans ſes ajuſtemens & dans ſes meubles, elle ne pouvoit dormir que dans des draps de ſatin blanc. La délicateſſe exceſſive de ſon odorat, lui cauſoit des dégoûts fréquens & biſarres : Reine, ſans pouvoir, parce qu'elle étoit l'épouſe d'un Roi ſans amour, elle vécut ſans l'abaiſſement, juſqu'au jour où elle fut déclarée Régente avec un pouvoir illimité. L'expérience qu'elle avoit faite de l'infortune, fit eſpérer qu'elle ſeroit ſenſible aux beſoins des peuples. Ce pouvoir qu'on lui déféra fut le fruit de la compaſſion qu'elle avoit inſpirée. L'excès du malheur donne ſouvent plus

d'amis que les vertus & les talens ſu-
1665. blimes. L'on aime bientôt celui que l'on plaint, ſur-tout s'il n'eſt pas né pour être malheureux. Le Préſident le Coigneux avoit raiſon de dire qu'un Prince du ſang n'eſt jamais plus puiſſant, que lorſqu'il eſt dans le cas d'exciter la pitié. Les premiers jours de la Régence furent marqués par les victoires de Condé. Mais ces ſuccès brillans ne rendoient pas les peuples plus heureux. La Régente fut bientôt convaincue, que des intentions pures ne ſuffiſent pas pour bien gouverner. Le témoignage ſecret de ſon incapacité, fut encore favoriſé par une indolence naturelle qui l'éloignoit des affaires. Elle ſembla n'avoir ambitionné les rênes de l'Etat que pour les remettre à un Etranger qui, né avec tous les talens pour régir les Empires, n'eut jamais le ſecret de ſe faire aimer des peuples. Son attachement pour ce Miniſtre fut indignement calomnié par des Courtiſans négligés & par des Ecrivains ſans pudeur. Sa fermeté à le ſoutenir, alla juſqu'à l'opiniâtreté. Cette roideur de caractère eſt le partage ordinaire de ces ames hautes & bornées, qui ne ſçavent ni plier dans les orages, ni prévoir les périls. Fiere, ſans être ambitieuſe, elle confondoit

l'obéiſſance avec l'eſclavage. Senſible,
aux offenſes, elle réſiſta toujours au 166
plaiſir de s'en venger. Son humeur triſte
& chagrine, qu'elle ne ſçut jamais déguiſer, fut encore aigrie par la réſiſtance qu'elle trouva à ſes volontés. Enfin cette Reine qui n'eut jamais d'autre *ambition* que de rendre la France heureuſe, la remplit de mécontens.

Louis XIV, n'étant plus retenu par les prieres de ſa mere, crut devoir appuyer par ſes armes, les déciſions des Juriſconſultes & des Théologiens complaiſans. Ce Monarque, à la tête d'une brillante armée, alla fondre ſur la Flandre. Chaque jour fut marquée par des conquêtes : les Villes, ſans défenſes, ouvroient leurs portes à ce jeune Vainqueur qui avoit nommé Turenne pour commander ſous lui. Condé n'eut point Condé ſans em
d'emploi dans cette guerre. Renfermé dans ſa retraite de Chantilly, il affectoit d'y vivre heureux ; mais le bruit des victoires de Turenne troubloit ſon ſommeil, il ſe ſentoit trop humilié de ſon inutilité, pour prendre part à des triomphes, qui le forçoient de reconnoître que la France pouvoit vaincre ſans lui.

Le Duc d'Enguien ſuivit le Roi, en Le Duc guien ſ
qualité de volontaire : il ſe diſtingua Roi.

beaucoup au ſiége de Tournay, où il
1666. fit une action digne du plus intrépide Grenadier. Il tomba malade au ſiége de Lille. Le Prince de Condé étoit rongé de la goutte, quand il apprit cette affligeante nouvelle. Malgré ſes douleurs, il ſe fit tranſporter à Douai; & il ne quitta point ce fils ſi chéri, juſqu'au moment qu'il le crut en état de ſupporter la fatigue du voyage pour revenir en France.

Le Prince de Condé étudioit dans ſa
1667. retraite les moyens de ſe rendre utile. Laborieux dans ſon loiſir, il forma le deſſein de ſoumettre la Franche-Comté à la France, & perſuadé que, pour y réuſſir, il avoit plus beſoin d'acheter des Traîtres, que de lever une puiſſante armée, il s'approcha de cette Province pour ſonder la diſpoſition des eſprits, pour examiner l'état des Places, & la force des troupes. L'Aſſemblée des Etats de Bourgogne, mettoit un voile ſur le vrai motif de ſon voyage. A peine fut-il arrivé à Dijon, qu'il répandit des Emiſſaires ſecrets dans toutes les Villes de la Franche-Comté.

Etat de la Franche-Comté.

Cette Province fertile en grains, abondante en pâturage, étoit heureuſe & pauvre ſous la domination Eſpagnole Ses priviléges toujours reſpectés la

faiſoient oublier qu'elle avoit un Maître.
Les peuples qui avoient tous les avan- 1667
tages que donne la liberté, languiſſoient dans une indifférence pareſſeuſe, & comme ils étoient ſans beſoin, ils étoient ſans induſtrie. Le Cultivateur engourdi, ne cherchoit point à ſeconder la fécondité naturelle de ſon champ. Les Villes étoient ſans commerce, & le Pays ſans manufactures; les mœurs étoient agreſtes & ſauvages; la nourriture étoit groſſiere. Les eſprits, ſans délicateſſe & ſans culture, avoient la ſimplicité des mœurs antiques, mais les cœurs n'en avoient pas l'innocence; ces peuples ne ſont devenus hommes qu'en devenant François. Cette Province, de tout temps féconde en ſoldats, n'avoit point encore produit un Artiſte célébre, ni un Littérateur poli. L'Eſpagne, loin d'en tirer des impôts, y verſoit ſes tréſors pour y entretenir des garniſons. Le Parlement & les Gouverneurs, toujours diviſés ſur les limites de leur pouvoir, avoient l'adminiſtration des affaires; & leur puiſſance rivale multiplioit la confuſion, au lieu de mettre la police.

Le Marquis d'Yenne étoit alors Gouverneur de la Province; c'étoit un homme vain & ſuperbe, enflé de l'opinion

de ſon mérite, mécontent de ſa place
1667. qui ne payoit pas aſſez cher cinquante ans de ſervice.

Adreſſe du Prince de Condé pour ſéduire le Marquis d'Yenne.

Le Prince de Condé l'avoit connu à Bruxelles, & avoit vécu avec lui dans une eſpéce d'intimité. Un cœur vain eſt facile à ſéduire; il ſuffit de le flater pour réuſſir. Le Prince lui envoya de Dijon un homme ſouple & artificieux qui exagera ſans pudeur les talens du Marquis. Il le perſuada que ſes ſervices étoient mal recompenſés, puiſqu'on le laiſſoit languir dans l'obſcurité d'une Province pauvre & négligée de ſes Maîtres, & expoſée à tout moment à changer de domination. On lui fit entendre qu'il pouvoit affermir ſa fortune & celle de ſa maiſon, s'il vouloit ſe montrer docile à ce qu'on exigeoit de lui. Le Négociateur n'eut point de peine à ébranler la fidélité de ce Gouverneur. S. Amour, ſon neveu, avoit déja été gagné. Le Marquis de Lyſtenay, pluſieurs Gentilshommes des plus diſtingués de la Province, ſuivirent ſon exemple. Il y eut même beaucoup de Conſeillers qui ſuccomberent à l'attrait des promeſſes.

Le Prince fait un traité avec le Marquis d'Yenne.

Le Prince de Condé, après s'être aſſuré de tous ceux qui pouvoient contribuer au ſuccès de ſon entrepriſe, jugea à propos de la faire propoſer au Roi

ır le canal du Marquis de Louvois,
ıquel il avoit eu ſoin de déguiſer la 166
cilité de l'entrepriſe, pour n'en pas
iminuer le prix. Ce nouveau Miniſtre
ɔmmuniqua au Roi le projet de cette
onquête, comme ſi c'eût été ſon ou-
rrage. Ce fut en intéreſſant ſon amour
ropre, que le Prince réuſſit à faire ap-
rouver ſon plan. Le Miniſtre reconnoiſ-
nt le chargea de ratifier le Traité qu'il
'avoit fait qu'ébaucher. Le Marquis
'Yenne reçut une ſomme conſidérable
'argent. On lui promit de fortes pen-
ons. On gagna les uns par des préſens,
t l'on ſéduiſit les autres par de grandes
ſpérances.

L'Empereur & les Treize Cantons L'Emp
& les S
:toient obligés par les Traités & par craignen
voiſinag
eurs intérêts à défendre le cercle de François
Bourgogne dont la Franche-Comté fai-
oit partie. Il étoit intéreſſant de ne
point effaroucher les Suiſſes, toujours
prêts à s'alarmer du voiſinage des Fran-
ɔois. Ces Peuples pauvres & guerriers,
:raignoient d'avoir un voiſin trop puiſ-
ſant, comme ſi leurs ſables & leurs
rochers pouvoient tenter l'ambition
d'un Conquérant. L'Abbé de Vatteville
parut l'Agent le plus propre à diſſiper
leur défiance ; il avoit un eſprit ſouple
& délié, & ſur tout cette dextérité

1667. artificieuſe, ſi néceſſaire à un Négociateur chargé de ſéduire & de tromper. Le Prince de Condé, après l'avoir acheté, prit ſoin de l'inſtruire.

Cet Abbé avoit porté tour à tour la cuiraſſe, le froc, la ſoutane & le turban; & n'ayant pu devenir Pacha ni Muphti à Conſtantinople, il borna ſon ambition au grand Doyenné de Beſançon, & à une Abbaye qu'on lui fit eſpérer. Son éloquence naturelle & rapide fut efficacement ſecondée par l'argent de la France, qui fut prodigué à ce peuple reſpectable par ſon amour pour la liberté, mais toujours diſpoſé à croire que celui qui paye le mieux a les meilleurs raiſons.

Cet obſtacle étant levé, il ne s'agiſſoit plus que de mettre une armée en campagne, moins pour aller faire la guerre, que pour aller recevoir les hommages d'une Province qu'on venoit d'acheter. Louvois, qui depuis long-temps voyoit d'un œil jaloux Turenne partager avec lui la confiance de ſon Maître, voulut lui oppoſer le Prince de Condé qu'il n'aimoit pas, mais qu'il croyoit moins redoutable dans la concurrence de la faveur. Il repréſenta au Roi qu'il étoit juſte de laiſſer la gloire de l'exécution à celui

ui avoit concerté l'entrepriſe ; ainſi la
olitique jalouſe d'un Miniſtre favori, 1661
lutôt que le pechant du Roi, remit le
rince de Condé à la tête de l'Armée.

Tandis que le Monarque, pour mieux
ırprendre ſes ennemis, ne paroit s'oc-
:upper que de fêtes & de plaiſirs, le
Prince de Condé fait défiler par dif-
érens chemins beaucoup de troupes
u côté de la Bourgogne. Il étoit dif- Les ma
ficile de dérober à tant d'yeux ouverts la Fran
connoiſſance de ces grands préparatifs : les chemins de Champagne & de Lorraine étoient remplis de chariots & de trains d'artilleries qui devoient naturellement dévoiler l'endroit où l'on vouloit frapper. Mais les mouvemens étoient ſi variés qu'il étoit difficile d'en pénétrer le véritable objet. Ceux qui ſe piquoient le plus de politique étoient perſuadés que le nuage alloit fondre ſur les Provinces de l'Allemagne : enfin, le Prince de Condé au commencement du mois de Février fixa tant d'incertitude.

Vingt mille hommes, dont il avoit Les ma
dirigé la marche ſecrette, entrerent en Prince
un même jour dans la Franche-Comté par différens chemins. Tous les Braves qui avoient partagé ſes fautes & ſes diſgraces reparurent pour la premiere

fois ſur le théâtre de la guerre. Ils ſemblaient jouir d'une nouvelle exiſtence, après s'être vu condamnés à vieillir dans l'oubli ; mais Louis XIV qui aimoit mieux avoir des talens à récompenſer, que des fautes à punir, leur confia à tous des emplois proportionnés à leur capacité & à leur expérience. Bouteville devenu Duc de Luxembourg, étoit haï autant qu'eſtimé du Monarque: il fut choiſi pour commander en ſecond dans cette expédition.

668.

ſe de Be-
on & de
ns.

Le Prince de Condé ſe préſenta devant Beſançon, qui ſe rendit au bout de deux jours, qui furent employés, non aux attaques & à la défenſe, mais à dreſſer les articles de la capitulation. Ce fut avec la même facilité que Luxembourg ſe rendit maître de Salins & de ſes forts. La conquête de ſes deux Villes fut ſi rapide & ſi facile, qu'on n'eut pas même le temps de mettre le canon en batterie.

uis XIV.
ve devant
le.

Louis XIV, ſuivi du Duc d'Enguien & d'une Cour brillante, avoit quitté au milieu de l'hyver les délices de Saint Germain, pour venir partager les fatigues & la gloire de ſes Généraux. Il ſéjourna à Dijon, où il attendit le ſuccès des premieres opérations. Aſſuré de la facilité que trouvoit ſon Armée, il ſe

rendit devant Dôle, dont Luxembourg faiſoit le Siége. Cette Place aſſez bien 1668
fortifiée, étoit défendue par Montrevel, Officier habile & courageux, François par inclination, mais Eſpagnol par devoir. Ce fut devant cette Place, qu'une Troupe de Volontaires impatiens de ſignaler leur courage ſous les yeux de leur Roi, firent une attaque avec plus de bravoure que de prudence. Leur témérité leur eût coûté cher, & pas un d'eux n'en ſeroit échappé, ſi le Prince de Condé ne ſe fût précipité lui-même dans le plus grand péril pour les dégager. Il fit voir dans cette occaſion que l'âge n'avoit point tempéré ce bouillant courage, qui lui déguiſoit la grandeur du danger lorſqu'il étoit néceſſaire de l'affronter.

Montrevel environné de traîtres au dedans, & d'ennemis au dehors, eut la fermeté d'eſſuyer un aſſaut à la contreſcarpe; mais enfin, convaincu de l'inutilité de ſes efforts, il conſentit à rendre ſa Place après quarante jours de Siége. Grai eut le même ſort & toutes les autres Villes ſuivirent ſon exemple. La corruption étoit ſi grande, ſi générale, que les Commandans ne prenoient pas la peine de déguiſer leur lâcheté ou leur trahiſon. Joux ou Saint

Monn
rend Dôl

Trahiſon
Gouverne

1668. Amour qui commandoit, ſe rendit à quatre-vingt Fantaſſins qui n'eurent pas la peine de tirer un ſeul coup de mouſquet. Enfin en dix-ſept jours de temps la Franche-Comté fut entierement ſoumiſe à la France.

Les Poëtes & les Orateurs célébrerent beaucoup cette conquête, qui avoit eu plutôt l'air d'un voyage, que d'une expédition militaire. Louis XIV qui avoit été préſent aux Siéges, eut toute la gloire des ſuccès; on le nomma le Héros de toutes les ſaiſons. Le Roi d'Eſpagne, indigné de la vénalité de ſes Gouverneurs, dit, en apprenant la perte de cette Province; » il auroit été » plus à propos qu'un ſi grand Roi eût » envoyé ſes Laquais pour ſe mettre en » poſſeſſion de cette conquête, que d'y » aller lui-même en perſonne. «

Réflexion ſur cette conquête. Si l'on meſure la gloire des ſuccès ſur les difficultés, on ſera forcé de convenir qu'il ne fallut pas développer de grands talens militaires dans cette campagne, plus heureuſe que ſçavante; mais le mérite de Condé en eſt beaucoup plus grand, puiſque ce furent ſes intelligences & ſes négociations qui rendirent l'exécution ſi facile. Celui qui écarte les obſtacles a plus de mérite que celui qui les ſurmonte. Le Roi, pour

: récompenſer, lui donna le Gouver-
ement de cette Province, qu'il venoit 1669
e lui ſoumettre, & que l'Europe liguée
: força bientôt de rendre.

Il fut aiſé de remarquer, pendant
oute cette campagne, que les diſgra-
:es du Prince avoient adouci la fierté
le ſon caractère. Ce n'étoit plus ce
Prince, qui dans ſa jeuneſſe ne recon-
ioiſſoit que ſa volonté pour loi. De- Conduite
'enu Courtiſan, il ne cherchoit à ſe Condé e
liſtinguer que par une ſoumiſſion reſ- vers le Ro
)ectueuſe. Il ſe rendoit dans la tente
lu Roi où il recevoit l'ordre avec do-
:ilité, où il rendoit compte de ſes
ıctions avec défiance, cachant avec
oin ſa ſupériorité pour adoucir l'en-
vie, demandant des conſeils au Mo-
narque qui ſe piquoit de poſſéder tous
les ſecrets de l'art de la guerre. L'ex-
périence lui avoit appris que Louis
XIV, jaloux de ſon pouvoir, vouloit
être reſpecté juſques dans ſes Miniſtres,
ſes Favoris & ſes Maîtreſſes.

Les négociations qui occuperent
l'Europe, ſuſpendirent les horreurs de
la guerre. La Hollande, l'Angleterre
& la Suede, jalouſes de la proſpérité
de la France, firent une ligue qui força
le Roi à rendre la paix à l'Europe.
Ce furent les Hollandois qui eurent

la gloire d'arracher la Flandre des mains
1669. d'un Monarque qui ne s'occupa plus que des moyens de les en faire repentir. Le Prince de Condé couvert de gloire s'en retourna à Chantilly pour s'y délaſſer de ſes fatigues.

Abdication de Cazimir.

Ce fut à peu près dans ce temps que Cazimir, dernier rejetton des Jagellons, qui pendant trois cens ans avoient regné ſur la Pologne, donna à ce Royaume le même ſpectacle que Chriſtine, quelques années auparavant, avoit donné à la Suede. L'abdication de la Reine avoit été l'effort d'une ame forte & ſublime, qui foule aux pieds les Septres & les Couronnes. L'autre voulut deſcendre du Trône parce qu'il étoit infirme & dévot. Sa fauſſe piété lui fit croire, qu'il étoit plus aiſé d'acquérir le Ciel, en vivant inutile au monde, qu'en travaillant à rendre des peuples heureux. Sa paſſion effrenée pour les femmes excitoit ſes remords, il pleuroit pendant le jour les fautes de la nuit. L'éclat du Trône éclairoit ſes foibleſſes, il crut diminuer ſes fautes en prévenant le ſcandale, & il aima mieux vivre particulier obſcur, que Roi mépriſé. Il avoit épouſé Marie de Gonzague, Princeſſe égale aux plus grands hommes, & ſupérieure à ſon

Motif de cette abdication.

ſexe. Son ambition & ſon goût pour les plaiſirs gâterent tous ſes talens naturels, & faite pour être admirée, elle ſe fit déteſter, en voulant aſſervir un peuple qui choiſit & détruit ſes Rois. Dégoûtée de porter le vain titre de Reine, ſans en avoir le pouvoir, elle ſollicita ſon mari de deſcendre du Trône, pour y faire monter le Duc d'Enguien qui avoit épouſé ſa niéce. 1669.

Cazimir fit un vœu d'abdiquer, mais retenu par les prieres du Pape Clément IX, qui aimoit mieux voir la Couronne de Pologne ſur la tête d'un Roi dévot que d'un Roi politique & guerrier, il différa de l'accomplir juſqu'à la mort de ſa femme. Alors ne pouvant plus ſoutenir ſeul le poids de ſa Couronne, & ſentant ſes infirmités ſe multiplier, il porta dans le Cloître ſes dévotions & ſes foibleſſes.

Le Czar propoſe ſon fils pour le Trône de Pologne.

Pluſieurs prétendans aſpirerent à ſes dépouilles, le Czar ſollicita pour ſon fils âgé de huit ans; il promettoit de rendre à la Pologne toutes les conquêtes qu'il avoit faites ſur elle, & de payer trois millions à la République.

Le Duc de Neubourg ſe met ſur les rangs.

Le Duc de Neubourg offrit de changer ſon Duché avec le Trône de Pologne. Cette offre étoit ſéduiſante : c'étoit décharger la République du fardeau

d'entretenir Cazimir, qui de ſon côté
1669. devoit trouver dans les revenus de ce Duché une ſubſiſtance plus abondante que dans la penſion qu'il pouvoit attendre de ſes Sujets.

Le Prince Charles de Lorraine ſe préſente.

Le Prince Charles de Lorraine, âgé de vingt-ſix ans, fut le troiſiéme Candidat. Quoique pauvre, il étoit magnifique & libéral, & par là plus propre à ſéduire un peuple qui vend ſon ſuffrage; il aimoit la guerre & les plaiſirs; il poſſédoit toutes les qualités qui rendent un Prince aimable, & tous les talens qui le font admirer.

Chriſtine de Suede ſolicite la Couronne.

Chriſtine Philoſophe & ambitieuſe tour à tour, ſe mit auſſi ſur les rangs, & après avoir eu le courage de dépoſer le Diadéme, elle eut la foibleſſe de le regretter. C'étoit peut-être moins par l'inégalité de ſon caractère, que par délicateſſe de ſentiment, qu'elle forma ce vœu qui démentoit ſa philoſophie: elle s'étoit vue aſſiſe ſur un Trône où le droit de la naiſſance auroit pu la placer même ſans talens & ſans vertus; elle ambitionnoit une Couronne qui fût le témoignage & la récompenſe de ſon mérite. Elle eût été flattée d'être redevable de ſon élévation au choix d'un peuple libre, intéreſſé à ne choiſir que celui qui vaut le mieux. Ses lettres ſont

des preuves que la paſſion de commander avoit triomphé de ſa philoſophie. 1663
Je vais les tranſcrire pour en embellir mon ouvrage.

PREMIERE LETTRE

DE LA REINE CHRISTINE

AU NONCE DE VARSOVIE.

MONSIEUR LE CARDINAL.

» LEs ordres que Sa Sainteté a ex-
» pédiés à votre Éminence pour mes
» affaires, me font connoître clairement
» que mon choix eſt excellent, puiſque
» le Pape le confirme, en vous char-
» geant de ma propre fortune. Le Car-
» dinal Azolino avoit raiſon de dire
» qu'il falloit, pour conduire miſtérieu-
» ſement une négociation de cette im-
» portance, un homme de grande ca-
» pacité, & qu'il ne connoiſſoit que
» vous au monde.

» Azolino a jugé à propos que j'é-
» criviſſe au Roi Cazimir avec inſtance,
» & à l'Archevêque de Gneſne, Primat
» de Pologne, qui eſt le protecteur
» déclaré & tout puiſſant du Prince de
» Condé, mon redoutable concurrent.

» Tout conſidéré, je n'en ferai rien.
1669. » Cazimir, Prince foible, inquiet, irré-
» ſolu, publieroit indiſcrettement ma
» lettre; & au lieu de me propoſer à
» la diette, il me nuiroit à coup ſûr.
» Il faut que la République de Pologne
» ignore mes menées. L'Archevêque
» de Gneſne eſt le ſeul chef de la fac-
» tion Françoiſe. Il me perdroit infail-
» liblement s'il entrevoyoit que je me
» remuaſſe pour attraper cette Cou-
» ronne abandonnée : outre cela, je ne
» veux point paſſer par d'autres mains
» que par celles du Saint Pere. Quel-
» que choſe qui m'arrive, il me ſera
» toujours très-glorieux d'avoir un Pa-
» tron ſi reſpectable. Ne parlez de moi à
» qui que ce ſoit, avant que l'abdication
» ſoit faite. En cas de refus, il faut éviter
» le déſagrément & fuir la honte autant
» qu'on peut, & nous tenir tapis dans
» notre petit Domaine.

SECONDE LETTRE

Au Pere HACKI, *Prieur de l'Ordre de Citeaux, chargé des affaires de la Reine* CHRISTINE, *à la Cour de Varſovie.*

» PERE Hacki, dites à Monſieur le
» Nonce que ce qu'il a fait pour moi

ſqu'ici eſt admirablement bien fait,
faut achever ce grand ouvrage & 1663.
couronner par un ſuccès glorieux.
aime à triompher dans tout ce que
ntreprends. La République de Polo-
ne imagine chaque jour de nouveaux
bſtacles & de petits moyens pour
l'éloigner ou me dégoûter de la
ouronne. Femme, je leur déplais,
ais il en ſeroit de même ſi j'étois
omme, ou ſi je pouvois le devenir.
uand ces Meſſieurs voudront ſe ſou-
nir qu'il y a eu plus d'une Princeſſe
ie en Pologne, qui n'avoient ni
on mérite, ni des prétentions auſſi
en fondées que les miennes, la fille
u grand Guſtave Adolphe, leur pa-
îtra digne de gouverner ſagement
ne petite République.

Qu'ont-ils à craindre de moi? J'ai
égné en Suede. Mon Pays me re-
rettera long-tems. J'étois jeune,
ſolue, audacieuſe & ſouvent empor-
e. Cependant mon regne a été bril-
nt, pacifique & glorieux: à préſent
ſuis raſſie & expérimentée; mes
affions ſont calmes, je ferai des mi-
acles. Ceux qui croyoient qu'une fille
omme moi n'eſt pas capable de ſer-
ir utilement la Pologne & la pro-
ger, me connoiſſent mal.

» Faut-il aller à la tête d'une armée?
1669. » J'y volerai avec tranſport, & ce ne ſera
» jamais aſſez tôt. La ſeule eſpérance d'y
» paroître quelque jour, & d'y comman-
» der ſagement, me fait ambitionner
» cette Couronne avec tant de paſſion.
» Si l'on vouloit m'élire Reine à con-
» dition que je n'irois de ma vie à
» l'armée pour commander, je refuſe-
» rois le Trône le plus éminent & le
» plus affermi de tous les Trônes du
» monde. Sacrifier ma vie pour le ſalut
» de la Pologne, & immortaliſer mon
» ſexe, voilà où ſe bornent tous mes
» vœux. Les lettres de Rome me dé-
» cideront. Sachez que je ne crains que
» le Prince de Condé. C'eſt un prodi-
» ge de ſcience, de valeur & d'in-
» trépidité. Il réunit lui ſeul toutes les
» ſublimes paſſions des grands hommes.
» Car ni le Moſcovite, ni le ſtupide
» Neubourg, ne me cauſent pas la plus
» légere inquiétude; le Pape ſe décla-
» rant pour moi, j'aurai peu d'enne-
» mis redoutables. Chriſtine l'empor-
» tera ſur ſes ſuperbes Concurrens, ſi le
» Nonce travaille avec autant de dex-
» térité & de paſſion que vous.

ROISIEME LETTRE 1669.

AU NONCE DE VARSOVIE.

MONSIEUR LE CARDINAL,

ME conſeillez-vous de me préſenter à la Diette ; ſi je croyois que muie d'un Bref & de ma bonne mine, 'en fût aſſez pour fixer les yeux de a République ſur ma perſonne, je olerois en Pologne. Mais s'il falloit n'en retourner auſſi vîte que je ſerois venue, que devenir, que faire ? Maudir, tempêter & rougir. Non, non, es enfans des Dieux ne s'aventurent pas comme cela. J'aime mieux vous faire expédier Bref ſur Bref & Couiers ſur Couriers, chargés de bénédictions, que d'expoſer ma figure devant ces indéterminables Républicains. Remuez ciel & terre, puiſque le Pape veut que vous me propoſiez de ſa part. Entrez dans ſes vues. Si elles ſont écoutées favorablement, tant mieux ; ſi elles ſont rejettées, ni la Thiare, ni moi, ni vous, je penſe, ne rougiront de la propoſition. Je me regarde pourtant comme le perſonnage le plus important & le plus con-

» venable pour remplir cette place va-
1669. » cante, vu mes droits, ma naiſſance,
» la Religion Romaine, mon regne de
» Suede qui a été glorieux. Enfin Chriſ-
» tine fille de Guſtave, mérite plus d'un
» Trône.

QUATRIEME LETTRE.

Au même.

MONSIEUR LE CARDINAL,

» FAITES ſçavoir à la République
» que je ſuis la ſeule qui reſte de la
» Maiſon Royale de Suede & de Polo-
» gne, que je n'aurois jamais quitté ma
» Couronne, ſi la Suede eût été Catho-
» lique, qu'on me feroit une injuſtice
» criante de préférer un Etranger in-
» digne d'occuper le Trône de mes
» ancêtres; dites leur ſans ceſſe, & avec
» force, que l'intérêt de la Pologne eſt
» de m'élire Reine, parce que ne vou-
» lant ni ne devant me marier, elle n'a
» rien à craindre pour ſa liberté; évi-
» tez ſur toutes choſes que la France,
» ni les autres Princes ne pénétrent,
» cette négociation; je ne me fie à
» perſonne ſur ce chapitre. Il faut faire
» entendre aux Seigneurs en particu-

lier

r, que ceux qui me ſerviront dans
tte occaſion ſeront comblés d'hon- 1569.
urs & de biens, auſſitôt que je ſerai
r le Trône. Tout autre que moi ne
ut convenir à la Pologne. Le Duc
e Neubourg eſt avare, vieux, char-
é d'enfans, accablé de maux & de
ettes. Sa femme eſt ſuperbe, impé-
euſe & méchante. Les Souverains
ui font ſemblant de le ſervir, tra-
aillent ſous main à le perdre. Le
'rince de Condé, en effet eſt le ſeul
ue je crains. Son mérite m'offuſque
& me déplaît fort. Il faut le rendre
odieux. Cela me ſera très-aiſé. C'eſt
n Prince bouillant qui ſe vengera
:ôt ou tard ſur la Pologne, des cha-
grins, des tourmens que la France
lui a fait éprouver injuſtement. Ce
Prince eſt peu propre à gouverner
une Nation libre. Né ſous un Gou-
vernement deſpotique, & deſpote lui-
même, comme Prince ; car tous les
Grands, & ceux mêmes qui ont quel-
que raiſon de puiſſance dans un tel
Gouvernement, ſont auſſi deſpotes
dans leur ſphere, que le Prince lui-
même l'eſt ſur tout le reſte de la Na-
tion. Il aſſerviroit, dis-je, la Polo-
gne à ſes caprices ambitieux, & l'op-
primeroit peu à peu, en rendant la

» Couronne héréditaire. Il idolâtre
1669. » ſon fils, & voudroit l'établir malgré
» la République. La France prêtera
» main forte à ce Prince ſi on l'écoute.
» Il eſt même de ſon intérêt de ſe dé-
» barraſſer de Condé, qui eſt trop re-
» muant, trop hautain, trop belliqueux
» pour vivre en paix ſous un tel hom-
» me. Quoique le Prince de Condé ſoit
» grand Capitaine & bon Soldat, il eſt
» emporté & avare. Il ſeroit un mé-
» chant Roi, parce que l'avarice eſt,
» ſelon moi, le plus bas & le plus mé-
» priſable de tous les vices dans un
» Prince. Fût-il pauvre, il doit être
» libéral & magnifique. Vous pourrez
» faire entendre à la République, que
» c'eſt un bonheur réel pour ſa tran-
» quillité, que de me choiſir par pré-
» férence à un autre Prétendant. Je
» ſuis femme, il leur ſera donc facile
» de me gouverner. Sans ambition,
» ſans vue, je me ferai un plaiſir de
» vivre en paix avec la République,
» elle ſera plus libre & plus abſolue que
» jamais. Enfin, promettez l'impoſſible,
» carreſſez, flattez, faites-vous des amis
» par-tout, afin que je parvienne à
» regner ſur ces hommes inquiets &
» irréſolus. Le Pape eſt pour moi,
» ſoutenez ſon crédit, & faites auſſi

» valoir ſes ſaintes bénédictions dont
» il eſt ſi libéral envers les Etrangers. 1669
» Comme l'intérêt mene aveuglément
» les hommes, répandez à pleine main
» l'or & l'argent. Mais ſur-tout force
» carreſſes & des proteſtations enga-
» geantes & flatteuſes. Condé ſera court.
» Ses fonds ne ſont pas intarriſſables.
» Son crédit ne vaut pas le mien, &
» j'ai des amis puiſſans, éclairés &
» prudens, dont lamitié ſeule me dé-
» dommageratoujours très-amplement,
» ſi mes eſpérances & leurs peines s'é-
» vanouiſſoient.

CINQUIÈME LETTRE

Aux Nobles & Magnifiques Sénateurs de Pologne.

» MAgnifiques Seigneurs, mes Cou-
» ſins & mes bons Amis, ſi je me pré-
» ſente ici pour vous offrir mes ſervi-
» ces, conſidérez que c'eſt ſeulement
» après la convocation de la Diette,
» & depuis l'abdication du Roi Cazi-
» mir. J'aurois cru m'avilir en me pré-
» ſentant plutôt comme l'ont fait tant
» d'autres ambitieux qui ſe ſont adreſ-
» ſés à vous, Nobles & magnifiques
» Seigneurs, depuis que la Providence

» divine vous a remis en liberté, j'ai
1669. » cru devoir rompre le silence que j'ai
» gardé si long temps, pour vous faire
» connoître l'amour que je vous porte
» & le droit que ma naissance me donne
» de vous faire souvenir qui je suis.
» L'Histoire de Pologne m'apprend que
» votre brave République n'a jamais
» rejetté le sang de ses Rois, quelqu'é-
» loigné qu'il fût de sa source. J'espere
» donc, magnifiques Seigneurs, mes
» cousins & mes amis, que vous me
» reconnoîtrez pour la seule digne de
» regner sur un peuple illustre & géné-
» reux. A l'exemple de mes ancêtres,
» je ferai le bonheur de votre Nation,
» & je vous inviterai, Nobles & Magni-
» fiques Seigneurs, de travailler tou-
» jours de concert avec moi. Vous
» connoissez mes ayeux, mon nom;
» car enfin, je serois le rebut & le mé-
» pris de la terre, si j'osois me présen-
» ter devant vous sans vertus & sans
» prétention. Sa Sainteté se flatte que
» vous travaillerez avec ardeur à me
» reconnoître pour votre Reine. Je n'ai
» point voulu que ce vénérable Pontife
» vous sollicitât, j'aime bien mieux mé-
» riter moi-même cette grace spéciale,
» & tenir de vous seuls ma fortune &
» ma gloire. Je vous donne mon cœur

» en reconnoiſſance d'un ſi grand bien.
» Quand j'aurois tous les tréſors de la 1665
» terre, ce ſeroit peu de choſe pour
» moi, en comparaiſon de la Couronne
» que vous m'offrirez unanimement,
» à laquelle ma naiſſance me donne
» droit de prétendre. Les devoirs ſa-
» crés & pénibles du Trône me ſont
» connus, & ſont toujours préſens à
» mon eſprit. Je puis vous aſſurer que
» ſi Dieu me place ſur le vôtre, je me
» rendrai digne de plus en plus d'une
» ſi grande faveur. Je vis ſans faſte &
» ſans ſuite, je n'ai point d'héritiers,
» vous le ſçavez, ni d'amis, puiſque
» les Princes n'en ont point. Jeune,
» vigoureuſe & ſobre, mon regne ſera
» tranquille & doux, parce que je n'ai
» d'autre paſſion que l'amour de la vertu.
» La philoſophie qui m'éleve & me
» fortifie l'ame, me ſert de bouſſole &
» me conduira toujours dans le ſentier
» fleuri de la ſageſſe. J'aime tant la
» gloire de votre Nation, que j'oſe me
» flatter, que guidée par vos lumieres
» & par vos ſages conſeils, la Pologne
» deviendra le modèle des Nations &
» l'azile des grands hommes en tous
» genres. Les beaux arts, ces enfans du
» génie & de l'amour, qui donnent l'é-
» clat & la vie par-tout où ils étendent

» leur empire, fleuriront chez vous, &
1669. » immortaliſeront vos belles actions &
» vos noms illuſtres. J'oſe tout eſpérer
» d'un Peuple conduit par la gloire, &
» qui ſe fait un devoir ſacré d'aimer &
» reſpecter le ſang de ſes Souverains.
» Elevée dès le berceau dans l'art diffi-
» cile de commander, il ſeroit bien
» glorieux & bien conſolant pour moi
» ſi je pouvois un jour mettre en pra-
» tique les admirables leçons de Guſtave
» & d'Oxinctiern, pour faire le bonheur
» de votre Nation, au ſervice de la-
» quelle je me ſacrifierois volontiers s'il
» étoit néceſſaire «.

Le Prince de Condé étoit le plus redoutable de tous les concurrens. Sa gloire avoit pénétré dans les Royaumes du Nord, où, ſelon la deſtinée des grands hommes, il avoit plus d'admirateurs que dans ſa propre patrie. L'éclat de ſes actions guerrieres lui donnoit un titre pour regner ſur un peuple belliqueux qui aime à voir ſes Rois partager avec lui les dangers de la guerre. Trois Dames Françoiſes mariées en Pologne dirigeoient les reſſorts de ſa faction. L'une étoit la femme de Sobieſki, l'autre la femme du grand Tréſorier, & la troiſiéme étoit femme du grand Chancelier. Ces trois Dames ſe-

condées par la Maîtreſſe du Primat, réglerent pendant long-temps le deſtin de la diette. Leurs maris ſouples & dociles aux impreſſions qu'elles daignoient leur donner, prouverent que l'époux d'une Dame Françoiſe, belle & ſpirituelle, eſt toujours ſon premier eſclave, & que s'il veut être aimé, il doit ſçavoir obéir. La férocité ſarmate fut adoucie, & la beauté regla la politique. 1669.

Le Roi Cazimir qui ſe rangeoit toujours du parti où dominoient les femmes, appuya cette faction : il paroiſſoit avoir tant de confiance dans le ſuccès, qu'il fit dire au Prince de Condé de ſe tenir prêt à partir à la premiere nouvelle de ſa prochaine élection. Le Prince en conſéquence de cet avis fit travailler à ſes équipages. Il négocia avec pluſieurs Souverains d'Allemagne, pour avoir la liberté de paſſer ſur leurs terres ; & ſa crédulité fut ſi grande, qu'il fit battre des médailles d'or & d'argent pour immortaliſer cet heureux événement.

Toutes ſes eſpérances furent bientôt évanouies. Il avoit des partiſans en Pologne, ſes ennemis étoient à Verſailles. Louis XIV, qui auroit vu avec chagrin ſur un Trône étranger, un Prince qui avoit ébranlé le ſien, traverſa cette élection, & après avoir employé ſes

soins pour la faire réussir, il se servit
669. de son autorité pour la prévenir. Il lui fit dire que le bien de l'Etat demandoit qu'il ne songeât plus au Trône de Pologne.

Les Seigneurs de son parti frappés de cette révolution, lui écrivirent les lettres les plus pressantes pour l'engager à persister dans sa premiere résolution. Mais retenu par les ordres du Roi, il ne voulut ni les voir ni les lire. Il répondoit à ceux qui le pressoient d'accepter, » le bien de l'Etat demande que » je ne songe plus au Trône de Pologne. » Sa Majesté m'a fait l'honneur de me » le dire. J'y renonce pour jamais, & » mes amis me désobligeroient, s'ils » avoient là-dessus d'autres pensées que » les miennes «.

L'horreur du nom François avoit retardé son élection, c'étoit de cette haine que naissoit la chaleur du parti opposé. La mémoire de la Reine étoit encore en exécration. Il suffisoit que le Prince de Condé eût été son allié & son ami, pour paroître complice de ses excès. On répandit dans la diette un libelle outrageant, fabriqué à la Cour de Christine, & selon d'autres enfanté dans les ténébres de Paris, où ses mœurs étoient noircies, & ses talens défigurés. Il étoit re-

Libelle calomnieux contre le Prince.

réſenté comme un Prince uſé par les débauches, ne pouvant plus ſe ſervir de ſes pieds ni de ſes mains, parvenu à une vieilleſſe anticipée, qui atteſtoit les excès & ſes débordemens. Ce ſont là les moindres traits du tableau trop calomnieux, pour être expoſés aux regards du public.

Le reproche d'irreligion, fut ce qui frappa le plus les Polonois : on accuſoit le Prince d'aller faire gras les Vendredis chez le Prince Radzivil. Les Polonois qui s'enyvroient ſans remords les jours de jeune, étoient ſcandaliſés qu'un Prince convaleſcent, allât manger un poulet, un jour maigre, chez ſon ami.

Malgré toutes ces diffamations dont les unes étoient ridicules, les autres calomnieuſes, les Condés triomphoient dans la diette. Ses partiſans croyoient n'avoir plus rien à vaincre que ſa réſiſtance & ſes refus. Tout annonçoit qu'il alloit être élu, lorſque Peterski, grand Orateur & plus grand yvrogne, ſe préſenta pour haranguer l'aſſemblée. Il avoit été Jéſuite, & il avoit quitté cette Compagnie célébre avec cette inquiétude d'eſprit, ce goût pour les intrigues, cet orgueil de domination que puiſent trop ſouvent dans le cloître ceux qui n'y vont chercher que le repos & la ſainteté. Le Prince de Lorraine crut Peterski propre

à lui frayer le chemin au Trône. Il lui
1669. fit compter cent ducats, & ce moyen victorieux lui en assura la conquête. Peterski acheta quelques habits & beaucoup de vin; fier de sa parure qui annonçoit qu'il s'étoit vendu, il eut l'impudence d'invectiver dans l'assemblée contre le Prince de Condé, auquel il reprocha d'avoir voulu acheter les suffrages de la Noblesse & du Sénat, disant que les moyens qu'il avoit employés pour monter sur le Trône, devoient l'en rendre indigne, & qu'enfin c'étoit par des talens & par des mœurs qu'on devoit aspirer à regner sur un peuple libre & vertueux.

Cette harangue précédée par le portrait affreux dont j'ai parlé, & qu'on avoit eu soin de répandre, eut un plein succès; à peine l'Orateur impudent eut cessé de parler, qu'il s'éleva subitement un grand bruit; mille voix confuses se font entendre. On crie que Condé soit exclus comme un chien. C'est le terme dont on se sert pour donner l'exclusion. Tous les sabres sont tirés, & l'on menace tous les partisans du Prince. Le Primat avoit jusqu'alors protesté qu'il verseroit plutôt son sang que de souscrire à un autre choix; son courage l'abandonna à la vue de tant de poignards étincelans, & ce

Partisans
rince sont
langer de
re la vie.

Prélat qui bravoit le danger lorſqu'il étoit éloigné, ſouſcrivit en tremblant à l'excluſion du Prince. Sobieski & les autres Seigneurs de ſon parti menacés d'un danger préſent & prochain, imiterent ſa puſillanimité & ſuivirent ſon exemple. 1669

Le Duc de Neubourg fut exclus à cauſe de ſon âge, & ſur-tout à cauſe de ſa pauvreté. Il avoit douze enfans; & cette malheureuſe fécondité fit craindre à la Pologne d'être chargée du ſoin de les entretenir. On craignoit encore qu'après avoir eſſuyé les rigueurs de la pauvreté, il ne ſuccombât à la tentation de s'enrichir.

Le Duc de Neubourg parut trop vieux. Le fils du Czar fut exclus, parce qu'il étoit trop jeune. On craignoit qu'en le choiſiſſant pour Roi, la Pologne ne devînt un jour Province de la Ruſſie. La différence de Religion, dégouta encore les Polonois, plus fermes dans la croyance des Myſtères, qu'exacts dans la pratique des vertus évangéliques.

Le Prince de Lorraine n'avoit que des talens & des vertus, mais comme il manquoit d'argent, il ne put acheter les ſuffrages qu'on mettoit à trop haut prix. Wieſnoweski Palatin de Padolie fut élu. Trois heures auparavant on ne penſoit

Wieſnoweski, Palatin de Padolie, élu.

point à le choiſir pour Roi. Il n'avoit
1669. point ſollicité ſon élévation ; il parut ſi ſurpris quand on lui en apprit la nouvelle, qu'il devint pâle & tremblant. Il gémit, il pleura. Ses gémiſſemens & ſes larmes furent interprêtés diverſement, parce que rien n'eſt ſi équivoque que celui qui gémit d'être Roi. Il promit de gouverner en Citoyen, & de n'uſer de ſon pouvoir que pour la félicité des peuples.

Condé fut le ſeul des Candidats qui
1670. parut inſenſible à ſon excluſion, & ſatisfait d'avoir paru digne de regner, il laiſſa les regrets à ſes concurrens. Une ſource plus réelle d'amertume empoiſonnoit ſes jours. Dans le temps qu'il étoit chargé de gloire, il étoit accablé de dettes. Toutes ſes terres étoient ſaiſies par des créanciers impitoyables qui l'avoient réduit à une penſion de cinquante mille écus. Le Duc d'Enguien lui donnoit une pareille ſomme pour ſa dépenſe & pour celle de ſa maiſon. Avec un revenu auſſi modique, dont une année étoit toujours mangée d'avance, il étoit ſans ceſſe en proie aux beſoins. Le dérangement de ſes affaires étoit ſi grand, que ſes proches & ſes amis n'oſoient lui prêter, dans la crainte de hazarder leur fortune, qui d'ailleurs eût été inſuffiſante à rétablir la ſienne. Le Duc d'Enguien

Dérangement dans les affaires du Prince.

héritier par ſa femme de la Reine de Pologne, n'avoit oſé conſacrer le produit de cet héritage à l'extinction des dettes de ſon pere. Il aima mieux faire l'acquiſition de la terre de Senonches que d'engloutir ſon argent dans un gouffre ſi difficile à remplir. La Palatine qui avoit partagé les dépouilles de ſa ſœur, reſiſta au penchant de l'obliger, perſuadée qu'il ne retireroit aucun fruit d'un ſi foible ſacrifice. 1670.

Ses dettes ſes montoient à huit millions, il eſt vrai qu'il lui en étoit dû ſix par les Eſpagnols, mais il n'avoit pas le privilege de faire ſaiſir leurs poſſeſſions, comme ſes créanciers avoient le droit de faire ſaiſir ſes terres. La dextérité de Gourville lui parut néceſſaire pour débrouiller ce cahos. Il le chargea d'aller en Eſpagne ſolliciter le payement des ſommes qui lui étoient dues. Gourville arrivé à Madrid trouva tous les eſprits diſpoſés en faveur du Prince. On vanta ſon mérite & ſes ſervices. On convint de la légitimité de la dette, mais on oppoſa l'impuiſſance de l'acquitter. Cette raiſon étoit ſans replique. Gourville adroit & intelligent, propoſa différens expédiens, & après bien des négociations, il fut arrêté qu'on donneroit trente mille piſ-

Voyage Gourville Eſpagne.

toles d'argent comptant, le Comté de
1670. Charollois, la Prévôté de Binche, avec deux cent cinquante mille livres ſur les bois de Nieppe.

Tandis que l'Eſpagne ouvroit ſes tréſors à Madrid, elle donnoit des ordres pour les tenir fermés à Bruxelles. Gourville, après avoir rendu compte au Prince de ſa négociation, ſe rendit auprès du Gouverneur des Pays bas. Mais il ne trouva pas autant de facilité à ſe faire payer, qu'on en avoit eu à lui faire des promeſſes. Monterei prétexta la guerre prochaine, dont l'Europe étoit menacée par l'ambition inquiéte de Louis XIV, qui, au milieu de la paix, venoit de ſe rendre maître de Marſal.

Condé qui n'avoit jamais tremblé devant le canon de l'ennemi, pâliſſoit à la vue de ſes créanciers. Toutes les fois qu'il ſortoit de ſon appartement, il avoit l'amertume de les voir rangés ſur deux lignes : il marchoit ordinairement appuyé ſur deux hommes, mais frappé de ce ſpectacle importun, il oublioit alors ſes infirmités, & il retrouvoit l'uſage de ſes jambes pour traverſer plus promptement ſes appartemens. Cette pudeur bourgeoiſe fait l'éloge de ſon cœur ; il n'avoit point d'argent à

donner, mais il paroiſſoit ſi touché & ſi confus de ſon impuiſſance, qu'il ſe faiſoit encore plaindre de ceux qu'il ne pouvoit ſatisfaire. Pour ſurcroît de maux, ſes Domeſtiques étoient mal payés, auſſi il devoit, ſuivant l'uſage, être pillé & mal ſervi. Pourquoi les grands hommes ſont-ils ordinairement dérangés, dans leurs affaires? C'eſt peut-être parce que ce ſont des grands hommes. Si cette aſſertion n'eſt pas une vérité, elle eſt du moins une erreur conſolante pour le grand nombre. 1670.

Le Roi rend viſite à Chantilli.

Une viſite que le Roi lui rendit à Chantilly, acheva de ruiner ſes affaires. Le Monarque irrité contre les Hollandois qui ſe vantoient de l'avoir arrêté dans le cours de ſes victoires, avoit formé depuis long-temps le deſſein de les humilier. Ces Républicains fiers de l'alliance de l'Angleterre & de la Suede, unis d'intérêts avec l'Eſpagne & l'Empire, ſembloient braver ſes menaces & défier ſes vengeances. Louis XIV employa toute ſa politique & prodigua tous ſes tréſors pour leur enlever l'alliance de l'Angleterre. L'épouſe du Duc d'Orléans fut choiſie pour aller négocier avec Charles ſecond ſon frere, qui avoit déja vendu Dunkerque à la France, & qui auroit vendu tout ſon

Royaume pour fournir à ſes plaiſirs.

1670. Le Roi précédé ou ſuivi de trente mille hommes, partit de SaintGermain avec une Cour nombreuſe & brillante, qui auroit pu paſſer pour une marche guerriere, s'il y eût eu moins de magnificence : ce voyage fut nommé la campagne des brouettes, parce qu'on en fit un grand uſage pour fortifier Dunkerque.

Le Roi voulut, en paſſant, honorer de ſa préſence la retraite du Prince de Condé à Chantilly. On fit de grands préparatifs pour répondre à la magnificence du Monarque. L'imagination féconde du Duc d'Enguien, enfanta tout ce que l'art & le goût peuvent offrir de plus noble & de plus galant. Ce jeune Prince recommandable par beaucoup de vertus, aimoit la magnificence, & avoit un talent particulier pour diriger des fêtes. Le Roi & toute ſa Cour furent défrayés. On avoit dreſſé des tentes à Chantilly & dans les Villages voiſins, au milieu deſquels étoient des tables délicatement ſervies par des Suiſſes, qu'on avoit raſſemblés de tous côtés. On avoit épuiſé la Capitale de Muſiciens & d'inſtrumens. Tous les arts & tous les talens étoient raſſemblés à Chantilly, une muſique guerriere

Fête magnifique donnée au Roi par le Prince.

fils, réuſſit à rétablir l'ordre dans les affaires & à liquider les dettes. Ses opérations économiques remirent le calme dans l'eſprit du Prince, trop délicat ſur l'honneur pour n'être pas humilié de ſon impuiſſance à remplir des obligations ſi légitimes. » Ah! Gourville, » s'écrioit-il, que je t'ai d'obligation » d'avoir mis en déroute ce bataillon » de créanciers qui aſſiégeoient mon » anti-chambre! je t'avouerai qu'en les » voyant je me ſentois un peu poltron. 1670

Des chagrins domeſtiques troublerent ſa nouvelle tranquillité. La Princeſſe de Condé qui avoit reçu de lui plus de témoignage d'eſtime que de tendreſſe, fut reléguée à Châteauroux en Berri, où elle paſſa le reſte de ſes jours dans les chagrins & dans l'oubli. La malignité du public haſarda des conjectures téméraires ſur les motifs de cet exil. La Princeſſe n'étoit plus dans cet âge où l'yvreſſe des paſſions fait chanceler la vertu. La régularité des mœurs de ſa jeuneſſe refutoit aſſez ces bruits calomnieux; mais il ne ſuffit pas à la femme de Céſar d'être ſage; il faut qu'elle ſoit encore au-deſſus du ſoupçon. Ces myſteres domeſtiques ſont trop peu intéreſſans dans l'Hiſtoire, pour déchirer le voile qui les couvre. 1671 Chagr domeſtiqu du Prince.

Le Roi, en lui rendant ſa confiance,
1671. le conſola de ſes peines ſecrettes. La
Voyage de Madame Henriette en Angleterre. Princeſſe Henriette, dans ſon voyage d'Angleterre, avoit réuſſi à détacher ſon frere de l'alliance des Hollandois, dont les dépouilles furent partagées avant d'être enlevées. Louis XIV s'occupa des moyens d'aſſurer ſa vengeance : le projet n'avoit été confié qu'à Turenne & qu'à Louvois. Le Prince de Condé fut admis dans la confidence, & nous allons bientôt le voir reparoître à la tête des armées.

Louis XIV devoroit en ſecret la poſſeſſion des Pays-Bas. Les Hollandois étoient les ſeuls qui puſſent mettre un frein à ſes deſſeins ambitieux. Ces Républicains moins puiſſans par l'étendue de leurs poſſeſſions, que par leurs richeſſes, l'avoient déja arrêté deux fois dans le cours de ſes conquêtes; ſon ame étoit trop haute & trop fiere pour être inſenſible au plaiſir de la vengeance. Il crut devoir les affoiblir, pour les mettre dans l'impuiſſance de lui nuire, & ne voulant que les humilier, il fut ſur le point de les conquérir. La facilité des premiers ſuccès a ſouvent produit des Conquérans. Le plus ambitieux arrive ſouvent par dégrès à une
Projet de Louis XIV contre les Hollandois.
-même il ne prévoyoit

pas. Alexandre, en quittant la Macédoine, ne pouvoit ſe flatter qu'il pouſſeroit ſes conquêtes juſqu'à Lindus. Ainſi Cromwel avoit raiſon de dire, que dans la guerre comme dans la politique, on ne va jamais plus loin, que lorſqu'on ignore où l'on va en commençant. Les circonſtances étoient favorables aux deſſeins de Louis XIV. L'Europe avoit beaucoup de Rois, & peu qui fuſſent dignes de l'être. 1671

L'Eſpagne, intéreſſée à défendre les Provinces Unies, étoit gouvernée par une Reine devenue odieuſe à la Nation, qui voyoit avec chagrin l'empire qu'avoit uſurpé ſur elle le Jeſuite Nitard. Ce Religieux, pétri d'orgueil, vouloit gouverner le monde qu'il avoit fait vœu d'oublier. Il étoit Confeſſeur de la Reine, dont il devint le premier Miniſtre; mais il ne trouva pas la même docilité dans les peuples que dans ſa Pénitence. Don Juan d'Autriche le força de rentrer dans le Cloître, dont il n'auroit jamais dû ſortir, s'il eût été bien convaincu de la validité de ſes vœux. Etat de l'Eſpagne.

Sa proſcription ne guérit pas les plaies que ſa mauvaiſe adminiſtration avoit rendue trop profondes. L'Eſpagne avoit plus de charges que de revenus. Les

cuivre, que l'induſtrie des H
avoit porté juſqu'à vingt-cinq
rent à la diſette de l'or & de
L'Etat n'avoit des reſſources
des impoſitions artificielles. O
la permiſſion de manger, les j
gres, la tête & les pieds des
Chaque particulier, pour un
an, obtenoit une Bulle de diſp

La pauvreté des peuples n
loit point leur pareſſe naturel
vanité étoit proportionnée à
ſoins. Ils alloient fiérement ſa
& ſans ſouliers, mais jamais
épées & leurs guittares. Ils
cru profaner leurs mains en
le ſoc & la faulx. Les Provinc
dionales de la France leur four
des bucherons & des moiſſo
qui revenoient chargés de leu

ration dans l'Europe; mais ils l'épuiſoient d'hommes & ſoldats. Le Prince de Condé étoit en état de prouver que depuis la révolution, les Pays-Bas avoient coûté à l'Eſpagne dix-huit cens ſoixante & treize millions, ſans compter les revenus du Pays : ce corps débile & languiſſant ne pouvoit communiquer de la vigueur à ſes membres. 1671

La France n'avoit rien à redouter de la Cour de Vienne, plus occupée à punir les erreurs des Hongrois, qu'à ſe rendre redoutable au dehors. Léopold, Prince religieux, & plus propre à conduire des Moines qu'à régir un grand Empire, aimoit mieux faire des proſélytes que d'acquerir de nouveaux ſujets. Sans ceſſe occupé des exercices de la Religion, il négligeoit les devoirs du Trône. Sa lenteur dans ſes délibérations, procédoit d'un grand amour pour la juſtice; il perdoit, à examiner, un temps qu'il auroit dû employer à agir, & ſa délicateſſe ſcrupuleuſe peſoit long-temps les motifs de ſes actions avant de les commencer. Conduite admirable, lorſqu'elle eſt dirigée par la prudence, & dangereuſe dans la politique, lorſqu'elle eſt inſpirée par la foibleſſe. Le Jeſuite Muller lui avoit inſpiré un zèle perſécuteur qui inonda

Etat de Cour de Vienne.

la Hongrie du ſang de ſes habitans; il
1671. extermina par le glaive des milliers de ſujets qu'il n'avoit pu convertir par la parole. Enfin, ce Prince, plus dévôt que politique, eſt plus digne d'être placé dans le catalogue des Saints, que d'être couché dans la liſte des grands Rois.

Louis XIV, aſſuré de n'être point traverſé par les deux branches Autrichiennes, vit dans la diviſion de la Hollande, le préſage aſſuré de ſes ſuccès. Cette République, plus attentive à s'enrichir par le commerce, qu'à fortifier ſes armées & ſes villes, étoit formidable ſur mer & foible ſur terre; l'Officier & le Soldat étoient bien payés, mais ils étoient ſans conſidération, & quiconque eſt flétri, eſt lâche & ſans foi. Les places confiées à des Gouverneurs mercenaires ſembloient offertes à qui daigneroit les acheter.

La Hollande diviſée par deux Factions.

Deux partis déchiroient le ſein de la République. L'un avoit pour Chef le grand Penſionnaire de Vit, Républicain rigide, Miniſtre infatigable, Magiſtrat incorruptible, Philoſophe par ſes mœurs & ſes connoiſſances; aimant ſa Patrie, la Liberté & les Arts; plein d'ambition pour la vraie gloire; plein

de

de mépris pour les richeſſes. Modeſte & frugal, génie bienfaiſant, il auroit été digne de commander à un peuple de Sages. Il eut le ſort des Phocions & des Ariſtides, comme il eut leurs vertus. Il ſervit des Citoyens ingrats, qui le punirent de ſes bienfaits; & ce vertueux Républicain fut maſſacré avec ſon frere par une populace cruelle, dont il avoit cimenté la gloire & le bonheur. 1672

L'autre parti compoſé de ceux qui ne reſpiroient que les nouveautés & la guerre, vouloit rétablir le Prince d'Orange dans les dignités de ſes ancêtres. Il leur ſembloit plus glorieux d'obéir aux deſcendans des Fondateurs de la République, qu'à des Magiſtrats vigilans & attentifs à oppoſer le frein des Loix à la licence militaire.

Il ne ſuffiſoit pas à la politique de Louis XIV, d'avoir à combattre un ennemi foible; il aſpiroit à des conquêtes, dont la rapidité ne donnât pas le temps à l'Europe de réfléchir ſur ſa puiſſance. Il chercha à ſe faire des Alliés dans l'Allemagne; il engagea l'Evêque de Munſter à déclarer la guerre à la Hollande. Ce Prélat ambitieux & guerrier, étoit plus propre à vivre ſous la tente, qu'à l'ombre de l'Autel : il avoit tous les talens qui font les Con-

quérans : il ne lui manqua que des Sujets pour le ſeconder dans ſes vaſtes projets. L'Electeur de Cologne fut entraîné par un motif différent ; il étoit dévot & zelé pour faire des conquêtes à la foi. Il croyoit que n'ayant pas le talent d'éclairer les Hérétiques, par la force de la parole, il ſeroit fort édifiant de les détruire par le fer.

1672.

Etat de l'Angleterre.

Charles II, aſſis ſur un Trône incertain, crut devoir amollir les Anglois avant de ſonger à les aſſervir. Tout peuple vaincu par le luxe, eſt diſpoſé à l'eſclavage ; il commença par introduire dans ſa Cour l'urbanité & la galanterie des mœurs françoiſes. Les Grands aſſociés à ſes plaiſirs, ſe laiſſerent corrompre par ſes exemples. Le peuple éloigné de l'air contagieux de la Cour, conſerva ſa rudeſſe & ſon amour pour la liberté. Charles demanda des ſubſides pour ſatisfaire à ſon luxe & à ſes profuſions, il fut refuſé. Louis XIV lui prodigua ſes tréſors, & en fourniſſant des alimens à ſes paſſions, il s'en fit un Allié fidele. L'Angleterre déclara la guerre à la Hollande. Trente Vaiſſaux du premier rang ſortis des Ports de France, ſe joignirent à la Flotte Angloiſe qui porta l'épouvante ſur les côtes des Provinces

Unies, tandis que la France ſe préparoit à les attaquer ſur terre avec des armées formidables. 1672

Louis XIV prit autant de précaution pour conquérir cinquante lieues de pays habité par un Peuple de marchands & de matelots, qu'Alexandre en avoit pris pour conquérir l'Aſie. Mais quiconque a réfléchi ſur la conſtitution actuelle de l'Europe, eſt perſuadé qu'il eſt plus difficile aujourd'hui de conquérir une ſeule Province, qu'il n'étoit autrefois de renverſer un grand Empire. Préparatifs de guerre.

Vauban, ce grand Maître dans l'art d'attaquer & de défendre les places, fut chargé de la conduite des ſiéges. Le Prince de Condé ſortit de ſa retraite de Chantilly pour ſe mettre à la tête d'une armée. Turenne en eut une autre; & le Roi voulut commander en perſonne la troiſiéme.

Louvois fut chargé de pourvoir à tous les beſoins. Ce Miniſtre auſſi ambitieux que ſon Maître, avoit toutes les qualités néceſſaires à l'homme de cabinet, & tous les talens qui font le Héros. Renfermé dans Verſailles, il y dreſſoit le plan des opérations militaires, & dictoit ſes volontés aux Généraux, auxquels il donnoit la facilité de Portrait Louvois.

tout exécuter. Ce fut lui qui le premier établit des magasins pour la subsistance des armées. Haï autant qu'admiré, il gâta par son humeur dure & superbe, tous les dons qu'il avoit reçus de la nature ; satisfait de l'estime & de la confiance de son Roi, il brava l'envie, mépriſa les flatteurs, & traita les courtisans en esclaves. Condé & Turenne ne fléchirent jamais devant l'Idole. Ils ne pouvoient fermer les yeux sur ses talens & sur leur supériorité.

1672.

Condé est appellé dans tous les Conseils.

Louis XIV satisfait d'avoir fermé pendant si long-temps à Condé le chemin de la gloire, crut devoir employer des talens nécessaires à l'exécution de ses desseins. Il l'appella dans tous les Conseils qui précéderent l'ouverture de cette campagne. Ce fut dans une de ces occasions, où l'on déliberoit sur quelles Villes on porteroit les premiers coups, que le Roi lui fit un reproche qu'on pourroit prendre pour un éloge. » Sans vous, lui dit le Monarque, nous » n'aurions pas tant de Villes à prendre. Ah! Sire, lui répondit le Prince, » votre Majesté m'avoit promis de ne » jamais m'en parler «.

Condé, appellé dans les Conseils, montra que la retraite n'avoit point

éteint les premiers feux de ſon génie.
Il expoſa toutes les difficultés, & four- 1672
nit tous les moyens de les applanir. Il avoit acquis pendant ſon ſéjour dans les Pays-Bas, une connoiſſance exacte du local. Il n'alloit jamais dans un Pays ſans y étudier les vices & les avantages de ſa conſtitution politique; il examinoit ſur-tout les poſitions favorables aux armées, & les obſtacles qui pouvoient arrêter leurs progrès. C'eſt avec ſes connoiſſances qu'il portoit la lumiere dans le Conſeil où ſes avis étoient alors goûtés & ſuivis.

Ce fut lui qui propoſa au Roi de ne point diviſer ſes troupes, & d'aller fondre, comme un aigle, ſur les Provinces-Unies, ſans leur donner le temps de ſe reconnoître, aſſurant que dans leur premier étonnement, toutes les Villes ouvriroient leurs portes. Ce conſeil fut ſuivi, & le ſuccès en montra la ſageſſe. Le Roi ne put mieux lui témoigner qu'il lui rendoit ſa confiance, qu'en lui donnant pour Lieutenans le Duc de Luxembourg, Chamilly & Montal, tous trois ſes amis, ſes éléves & les complices de ſes fautes. Il fut vivement touché d'une faveur qui rendoit à la patrie des Généraux ſi propres à en étendre la gloire, & qu'on avoit

oublié, parce qu'ils l'avoient ſervi avec
1672. trop d'attachement.

Marche de l'armée Françoiſe. L'armée, pour éviter la famine, marcha diviſée en trois corps, qui tous ſe réunirent ſous les murs de Charleroi. Sa marche avoit plus l'air d'un triomphe que d'une expédition guerriere : la Maiſon du Roi qui avoit toute la valeur des anciens Macédoniens, étaloit ſur ſes habits, les richeſſes des Satrapes de Perſe. On vit briller dans le camp la même magnificence qu'à Verſailles. Le ſoldat y trouva le néceſſaire en abondance, & l'Officier le choix du ſuperflu. Le luxe qui d'ordinaire amollit le courage, produiſit des effets tout contraires. Le Roi, après avoir fait la revue de ſon armée, s'avança dans une plaine le long de la Meuſe, le Prince paſſa enſuite cette riviere, & Turenne s'approcha des murs de Maſtrick dont on propoſa le ſiége.

Sentiment de Condé. Le Prince fut d'avis de l'entreprendre, il repréſenta que rien n'étoit impoſſible à la valeur du François, lorſqu'il combattoit ſous les yeux de ſon Roi, qu'on ne pouvoit ſe retirer ſans honte ou ſans avouer ſa foibleſſe : que ce boulevard des Provinces-Unies, étant une fois renverſé, la conquête des autres places devenoit aſſurée. Il appuyoit

encore ſon avis ſur les diſpoſitions ſecrettes des Catholiques, dont le nombre dominoit dans la Ville. Les Prêtres & les Moines attendoient le Roi, comme le Reſtaurateur de leur culte. Ils ſe flattoient de voir bientôt des Egliſes élevées ſur les débris des Temples, & à force de vouloir être zèlés Catholiques, ils étoient devenus des Sujets infidéles. 1672

Turenne fut d'un avis contraire, rarement ces deux grands hommes étoient oppoſés dans leurs vues. Il convint du ſuccès de l'entrepriſe. » Plus nos » ſoldats, dit-il, ſont courageux, plus » nous perdrons de monde par la lon» gueur du ſiégé, & par la réſiſtance des » aſſiégés. Nos ennemis ſe fortifieront » pendant que nous nous affoiblirons. » Nous leur donnerons le temps de » revenir de leur premiere conſterna» tion, & nous nous trouverons dans » l'impuiſſance de rien entreprendre » d'important. Ne vaut-il pas mieux » pénétrer dans le pays de Cleves où nos » ſuccès ſont infaillibles? N'eſt-il pas » plus avantageux d'aller du côté de » l'Iſſel, où nous trouverons un paſſa» ge pour entrer dans la Hollande, qui » eſt le but que nous nous propoſons. » Cette Province étant une fois con- Sentiment de Turenne

» quiſe, toutes les autres s'empreſſeront
672. » de mériter les bonnes graces du Roi,
» par une prompte ſoumiſſion à ſes
» volontés «.

J'ai voulu expoſer leurs différens avis, afin qu'en voyant la diverſité de leurs vûes, on fût plus en état de les comparer. L'avis de Turenne prévalut, l'armée reſta près d'un mois dans ce même endroit, occupée à s'emparer de quelques places, où l'on mit dix mille hommes ſous les ordres de Chamilly. Ce Général, ainſi que Luxembourg, pendant toute cette campagne, commanda toujours des corps ſéparés qui, ſelon les circonſtances, ſe réuniſſoient à la grande armée.

Le Prince de Condé, à la tête de vingt-cinq mille hommes, s'avança dans le pays de Cleves, mais il fut arrêté dans ſa marche par l'indocilité des Suiſſes qui refuſerent de paſſer le Rhin, alléguant que, par leur capitulation, il leur étoit défendu d'attaquer la Hollande & l'Empire. Le Prince employa les prieres & les promeſſes pour les faire rentrer dans le devoir. Les Officiers, ſoit qu'ils fuſſent aſſurés de l'impunité auprès de leurs Cantons, ſoit par la crainte d'aller vieillir ſur leurs rochers, furent faciles à gagner. Stoupe, qui

Indocilité des Suiſſes.

étoit le premier Officier de cette Nation, & par le rang & par la capacité, donna l'exemple de l'obéiſſance; il avoit été autrefois Miniſtre de l'Egliſe Françoiſe à Londres, d'où, après avoir ſervi d'eſpion à Cromwel, il étoit paſſé au ſervice de France, où ſon mérite l'avoit élevé au grade de Lieutenant Général. *Malgré* ſon exemple, les ſoldats perſévererent dans leurs refus. Le Prince n'ayant pu les gagner par des promeſſes, voulut les intimider par des menaces. Il les fait inveſtir par le reſte de l'Armée. Il étoit réſolu de ne leur faire aucun quartier; mais l'appareil d'une mort prochaine les rendit ſouples & dociles. Ils reprirent les armes, après avoir proteſté qu'ils y étoient contraints par la force. 1672.

Le Roi, voulant répandre la terreur dans les eſprits, fit inveſtir quatre places en un même jour. Le Prince de Condé fut chargé du ſiége de Vezel qui ſervoit de boulevard à toute la Gueldre. Cette place, une des plus fortes de celles qui bordent le Rhin, étoit défendue par le Fort la Lippe, ſitué entre la Ville & la riviere. La garniſon relevée tous les matins par des troupes fraîches, pouvoit faire une longue réſiſtance. Quatre cens François, guidés par un chartier

On aſſiege trois Villes à la fois.

du pays, que le Prince avoit ſéduit,
1672. entrerent dans le Fort pendant la nuit, & ſe rendirent maîtres de la garniſon. Les aſſiégés furent étonnés, à la pointe du jour, de voir le canon du Fort foudroyer leurs remparts.

Les Dames de la Ville alarmées du péril qui les menaçoit, envoyerent ſupplier le Prince de leur accorder un paſſeport pour ſortir ; mais perſuadé qu'elles lui étoient plus utiles dans la Ville que dans ſon camp, il répondit qu'il ne croiroit pas avoir remporté un grand avantage, en prenant leur
Siége de Vezel. Ville, s'il ſe privoit de ce qu'il y avoit de plus beau dans ſon triomphe. Ce refus plus poli que conſolant, redoubla leur frayeur. Les femmes de la populace ſe joignirent aux Dames pour forcer la garniſon de ſe rendre. Elles ſe répandirent dans les rues armées de coutelas & munies de cordes, menaçant d'égorger ou de pendre tous ceux qui s'oppoſeroient à la capitulation. Le Gouverneur, qui s'étoit avancé pour appaiſer cette émotion, fut renverſé de deſſus ſon cheval par ces bacchantes furieuſes qui le battirent & le foulerent aux pieds : il n'échappa à la mort qu'en leur promettant qu'il alloit capituler. Mais dès qu'il ſe fut arraché de

leurs mains, il ne ſongea plus à tenir ſa parole. Tandis qu'il ſe prépare à une vigoureuſe réſiſtance, les Bourgeois qui partageoient les frayeurs de leurs femmes, envoyerent de leur propre mouvement des Députés au camp du Prince, avec une charrette chargée de vin de Moſele. La capitulation fut bientôt ſignée, la Garniſon reſta priſonniere de guerre, excepté huit Officiers. Cette exception fit ſoupçonner que la Ville avoit été vendue. On ne pouvoit comprendre comment une Garniſon de plus de quinze cens hommes, n'avoit pu tenir que deux jours dans une place auſſi bien fortifiée. Le Gouverneur, qui avoit été battu & baffoué par des femmes, pour avoir voulu défendre ſa place, fut mis au Conſeil de guerre, pour l'avoir rendue. Le Prince d'Orange lui fit faire ſon procès; ſon Major & lui furent dégradés, le bourreau leur paſſa l'épée ſur la tête. Il y eut un Capitaine condamné à perdre la vie, pour avoir excité les femmes à la révolte. 1672.

Les armées Françoiſes ne trouverent dans les Gouverneurs que des lâches ou des traîtres qui vendoient leur honneur pour conſerver leur vie, & pour élever leur fortune. L'argent des Fran-

çois renverſa plus de murailles que leur
1672. artillerie. Le Roi aſſiégea en perſonne Rhimberg où d'Oſſeri, Irlandois, com-
Trahiſon des Gouverneurs mandoit. Ce Gouverneur demanda à capituler, avant d'avoir eſſuyé un ſeul coup de canon. En vain les Officiers de ſa garniſon lui repréſenterent qu'ils aimoient mieux être pendus ſur la brêche par leur ennemi, pour avoir fait leur devoir, que de ſubir la même peine pour avoir trahi leur Patrie; d'Oſſeri avoit trafiqué ſa place, il les força de ſouſcrire à ſes volontés, & bientôt après il eut la tête tranchée, comme criminel de haute trahiſon.

Berrick aſſegé par Turenne. Berrick fut aſſiégé par Turenne. Le Gouverneur, Officier courageux, n'avoit que quatre cens ſoldats. Il fit diſtribuer de l'argent & du vin aux Bourgeois, pour les intéreſſer à défendre leur Ville. Ils prirent l'argent & burent le vin qui ne put échauffer leur courage. La garniſon fut forcée de ſe rendre priſonniere.

Priſe d'Orſoy. Orſoy ſe rendit à diſcrétion au Duc d'Orléans, qui fit pendre tous les Suiſſes & les François qui ſe trouverent dans la Place. Sévérité qui fut juſtement condamnée, puiſque les uns étoient étrangers, & que les autres avoient été dans l'impoſſibilité d'obéir

à l'ordre qui les rappelloit dans leur patrie. On exerça de grandes cruautés contre la garniſon. Les Officiers furent indignement outragés ; les ſoldats furent dépouillés, il y en eut beaucoup de maſſacrés. Il eſt facile de deviner quel fut le traitement des femmes & des filles abandonnées à la brutalité d'une ſoldateſque ſans frein. 167

Siége de Veés.

Condé partit de Vezel pour aller attaquer Veés, place plus importante par ſa ſituation que par ſes fortifications. Le Gouverneur parut d'abord déterminé à expirer ſur les débris de ſes remparts. Le Prince lui envoya un Trompette pour l'exhorter à ne point écouter un déſeſpoir inutile, & pour lui repréſenter que le plus ferme courage pouvoit ſans honte plier ſous la force, & céder à la fortune. Le peuple, à la vue de ce Trompette, devient furieux, il ſe mutine, & force le Gouverneur d'envoyer des Députés au camp pour dreſſer les articles de la capitulation. Le Prince, qui reſpectoit la valeur & la fidélité juſques dans ſes ennemis, fut fâché de ne pouvoir accorder à ce brave Gouverneur des conditions honorables qu'on avoit refuſées aux autres. Il conſeilla aux Députés de s'adreſſer au Roi, qui les renvoya au Marquis de Louvois. Ce

Miniſtre, dur & farouche, les reçut avec
72. une hauteur inſultante & irronique.
eté de Il leur dit : » Méritez votre grace par
is. » une prompte ſoumiſſion, vous ne ſe-
» rez que priſonniers de guerre, pourvu
» que dans trois heures vous apportiez
» les clefs de votre Ville «.

Le Gouverneur, indigné d'une condition ſi dure, aima mieux s'expoſer à mourir avec gloire qu'à vivre chargé d'ignominie; mais tandis qu'il s'occupe à réparer les brêches & à ſoutenir les attaques, les Bourgeois, & ſur-tout le Clergé excitent une ſédition, le Peuple traîne indignement dans la boue un Officier qui mettoit le feu au canon. Le Gouverneur attaqué au-dedans & au-dehors par des ennemis également redoutables, fut dans la néceſſité de ſe rendre priſonnier de guerre.

: d'Em- Après cette conquête, le Prince fut ſe préſenter devant Emmeric, Ville du Duché de Gueldre, & frontiere des Provinces-Unies. Les Etats convaincus qu'elle ne pouvoit réſiſter à un Général accoutumé à ne rien trouver d'impoſſible, avoient ordonné à la Garniſon d'en ſortir avec les munitions & l'artillerie; mais la frayeur avoit tellement ſaiſi le Gouverneur, qu'il n'y eut que la moitié de l'ordre qui fut exécuté. Il

fit une retraite ſi précipitée qu'il laiſſa l'Arſenal bien garni, & qu'il abandonna ſes magaſins aux François. 1672.

Des ſuccès ſi rapides diminuoient la gloire des Vainqueurs. Il leur ſuffiſoit de ſe montrer devant une Ville pour qu'elle leur ouvrît ſes portes. Louis XIV étonné lui-même de trouver tant de facilité, propoſa de pénétrer dans l'Ouveriſſel. Condé qui penchoit naturellement pour les entrepriſes périlleuſes, montra, dans cette occaſion, que ſon courage étoit ſubordonné à ſa prudence. Il remontra le danger qu'il y avoit à paſſer l'Yſſel dont les eaux étoient hautes & profondes, & dont les bords étoient défendus par l'Armée du Prince d'Orange, à laquelle s'étoient joints tous les payſans des environs.

Condé propoſe le paſſage du Rhin.

Ce fut lui qui propoſa le paſſage du Rhin qui produiſoit les mêmes avantages, ſans offrir, ni les mêmes difficultés, ni les mêmes périls, puiſque ſes bords étoient dégarnis & ſans défenſe. Le Roi, déférant à cet avis, qui fut ſoutenu du ſuffrage de Turenne, chargea Condé de trouver les moyens d'en hâter l'exécution.

Le Prince, après avoir bien examiné le cours du Rhin, ſe fixa du côté de l'Iſle des Bataves. Deux Gentilshom-

mes du pays de Gueldres qui connoiſ-
2. ſoient parfaitement le local, lui indi-
querent trois endroits où il pouvoit
trouver un gué fort facile. Mais le Prin-
ce, craignant avec raiſon d'être trompé
par deux hommes aſſez lâches pour
trahir leur Patrie, ne voulut pas s'en
repoſer ſur leur rapport. Il chargea le
Comte de Guiche d'en faire l'expé-
rience. Le Prince vouloit fournir à
ce jeune Seigneur l'occaſion de ren-
trer dans les bonnes graces du Roi.
Il étoit né avec tous les talens &
toutes les vertus ; mais il ne ſçut pas
en régler l'uſage. Il avoit déplu à
Louis XIV, qui n'apprécioit la capa-
cité des hommes que par leurs mœurs.
Ce Comte, précédé de deux Gentils-
nde le hommes de Gueldres, ſe jetta dans l'eau
vis-à-vis du Tolhuis, vieux Château,
qui, en langue du pays, ſignifie *Mai-
ſon de Péages.* Il paſſa & repaſſa avec
beaucoup de facilité, mais il ne put le
faire ſans être apperçu par des Payſans
qui, le voyant ſonder la riviere, furent
en avertir le Prince d'Orange qui dé-
tacha auſſi-tôt deux Régimens de ca-
valerie, & quelques Régimens d'infan-
terie, pour diſputer ce paſſage. Ce Corps
étoit commandé par Vurtz, dont la ré-
putation faiſoit préſumer qu'il y auroit

beaucoup de ſang répandu. Cet Officier, de l'emploi de tambour, étoit parvenu au grade de Général. Il avoit fait ſon apprentiſſage de guerre dans les armées de l'Empereur, où ſon mérite reconnu étoit reſté ſans récompenſe : il n'avoit que des talens, il lui auroit fallu des ayeux pour s'élever dans cette Cour. Vurtz, auſſi brave & plus obſcur que Marius, s'attacha à Charles Guſtave, qui ne connoiſſoit rien de plus noble & de plus relevé que le mérite perſonnel ; il voulut être ſon ami & ſon bienfaiteur. Après la mort de ce Roi, il paſſa au ſervice du Dannemarck. Sa réputation fondée ſur des ſuccès éclatans, fit deſirer aux Hollandois d'en faire l'acquiſition. Il vint au commencement des troubles des Provinces-Unies ; mais il n'eut pas le bonheur de ſoutenir la haute opinion qu'on avoit de ſa capacité. Il en eſt des hommes comme des plantes qui dégénérent en changeant de climat. 1672 Eloge de Vurtz.

Le Prince de Condé, convaincu par ſes propres yeux, de la facilité du paſſage, fut en faire auſſi-tôt le rapport au Roi. On convint d'uſer de diligence pour prévenir le Prince d'Orange qui enverroit infailliblement des troupes ſuffiſantes de ce côté-là. Après avoir

concerté les mesures nécessaires, il revint à son armée pour faire ses dispositions.

1672.

Condé avoit dans son armée un Officier sçavant dans le métier de la guerre, c'étoit Martinet, plus grand par son mérite que par ses emplois. Il avoit découvert depuis peu l'usage meurtrier que l'on pouvoit faire de la bayonnette, c'est-à-dire, qu'il avoit perfectionné l'art d'égorger les hommes; on peut le ranger parmi les grands Officiers, mais non parmi les Bienfaiteurs de l'humanité, puisqu'il en a multiplié les fléaux. Ce Martinet, peu connu, parce qu'il faut des places pour l'être, est le premier qui ait établi dans l'Infanterie la discipline qu'on y admire aujourd'hui, & qu'on perfectionne encore tous les jours. Le Prince de Condé employa heureusement son industrie à faire construire des bateaux de cuivre faciles à être transportés sur le dos des hommes & des mulets.

loge de tinet.

Le Roi, s'étant rendu le lendemain de grand matin, à l'armée du Prince, lut dans tous les yeux le desir impatient que l'Officier & le soldat avoient de se signaler pour mériter ses éloges. Voici l'ordre qui fut observé dans ce fameux passage.

e Comte de Guiche & les deux
les qui l'avoient accompagné dans 1672.
premier paſſage, ſe jetterent dans Ordres o
euve. Il fut ſuivi par le Comte de ſervés dans paſſage.
el à la tête des Cuiraſſiers. Il n'y
it que trente pas à nager, & plu-
rs chevaux de front rompoient le
e l'eau, tandis que le canon pre-
les Ennemis en flanc pour les
ter du rivage. Pluſieurs Volontai-
éduits par l'envie d'arriver les pre-
s, furent entraînés par la rapidité
'eau, & reſterent enſévelis dans
eſpèce de goufre qu'on n'avoit pas
é. Le Comte de Guiche rangeoit
roupes en bataille à meſure qu'elles
voient.

Vurtz auroit pu attaquer les François Vurtz m
c avantage à meſure qu'ils ſortoient en déroute.
'eau, & les repouſſer dans le fleuve. Il
rgea d'abord, avec aſſez de vigueur,
premier eſcadron des Cuiraſſiers
mandé par le célèbre Langallerie;
is au lieu de le forcer à repaſſer ce
ve, il ſe contenta de le pourſuivre juſ-
au bord. Les Cuiraſſiers, profitant
ſa faute, ſe rallierent; & ſe voyant
tenus par le reſte de leur Régiment,
retournerent à la charge avec tant
mpétuoſité que Vurtz ne pouvant ré-
er à leur choc, s'enfuit avec préci-

pitation vers Nimegue, abandonnant
1672. ſon Infanterie à la diſcrétion des François.

Le Prince de Condé, qui, pendant le paſſage, avoit côtoyé ſes troupes dans un bateau de cuivre, arriva enfin ſur le rivage accompagné de ſon fils & du Duc de Longueville ſon neveu; ces deux jeunes Princes s'étoient fait un défi de courage. Ils coururent avec chaleur à l'ennemi; il n'y avoit qu'un corps d'Infanterie retranché derriere des arbres. Cette troupe, foible & conſternée par la défection de la Cavalerie, demanda quartier. Le Comte de Guiche la recevoit à compoſition, lorſque le Duc de Longueville, la tête pleine du vin qu'il avoit bu la nuit avec excès, s'approcha de leurs retranchemens, & lâcha un coup de piſtolet dont il tua un Officier, en criant : » point de » quartier pour cette canaille «. Cette imprudence lui coûta la vie; l'ennemi, n'ayant plus de reſſource que dans ſon déſeſpoir, fit une décharge furieuſe, le Duc de Longueville fut tué, & tous ceux qui l'accompagnoient, porterent la peine de ſa témérité.

Imprudence du Duc de Longueville.

Le Prince de Condé, inquiet du ſort de ſon fils & de ſon neveu, court du côté où il entend gronder l'artille-

rie; dès qu'il paroît, un Capitaine ennemi s'avance fiérement, & lui lâche un coup de piſtolet, dont il eut le poignet tout fracaſſé; il auroit eu le coup dans la tête, ſans un mouvement qu'il fit. Irrité de ſa bleſſure, & plus irrité encore de la mort de ſon neveu, qu'il venoit d'apprendre, il ordonna de faire main baſſe ſur cette malheureuſe Infanterie. Tous ceux que la fuite ne put ſauver, furent ſacrifiés à ſa vengeance. Il n'y auroit pas eu trente hommes de tués, dans ce célèbre paſſage, ſans l'imprudence du Duc de Longueville, & ſans l'ardeur précipitée des Volontaires qui, au lieu d'attendre leurs guides, ſe précipiterent dans un gouffre où ils ſe noyerent. 1672. Les ennemis ſont tous paſſés au fil de l'épée.

Cette heureuſe expédition ne peut pas, à la vérité, être comparée au fameux paſſage du Granique que les Macédoniens traverſerent à la vue de cent mille combattans, mais elle eſt bien ſupérieure à l'expédition de Céſar. Ce grand Capitaine fut le premier qui oſa paſſer le Rhin pour reprimer des Peuples barbares qui faiſoient des irruptions dans les Gaules, d'où ils s'en retournoient toujours chargés de riches dépouilles; mais il n'eut pas le mérite de la difficulté vaincue. Il fit conſtruire, Réflexion ſur ce paſſage

sans être inquiété, un pont sur lequel
1672. il fit passer son Armée. Il ne trouva aucun ennemi qui lui disputa le passage, au lieu que les François avoient un corps de troupes en tête, & si les bords du Rhin furent mal défendus, c'est que leur contenance hardie, en imposa à leur ennemi consterné. Ce succès brillant fut célébré par les Poëtes & les Orateurs. Louis XIV étoit Roi, il reçut les éloges ; la gloire en est restée au Prince de Condé.

Quoique la blessure du Prince ne fut pas mortelle, il en ressentit des douleurs d'autant plus vives qu'elles étoient aigries par les humeurs de la goutte, dont il étoit cruellement tourmenté ; c'étoit un supplice bien rude de tenir sa valeur oisive pendant que les autres courroient à la gloire dont il leur avoit frayé le chemin. Cette idée affligeante étoit encore noircie par la mort de son neveu, Prince d'une grande espérance, né pour le grand & le sublime, Protecteur éclairé des Arts & des talens, aimant les plaisirs & les faisant naître, humble dans la grandeur, & assez heureux pour avoir des amis. La Pologne l'avoit appellé au Trône, & & le Courier qui lui en apporta la nouvelle, arriva dans sa tente deux heu-

Eloge du Duc de Longueville.

es après ſa mort. Il fut frappé d'étonnement, en voyant dans la plus amere 1672.
affliction, un Prince élevé dans les combats, & il parut auſſi touché de la ſenſibilité de l'homme que de l'éclat du Héros.

Le Roi fâché de voir Condé dans l'impuiſſance d'agir le reſte de la campagne, confia le ſoin de ſon Armée à Turenne. La Hollande tomba dans la plus grande conſternation. Les eſprits incertains formoient des deſſeins que l'inſtant ſuivant détruiſoit. On délibéroit dans le Sénat, tandis qu'Annibal étoit aux portes de Sagunte. Les Juifs d'Amſterdam craignant d'être bientôt la proie du Vainqueur, firent offrir au Prince par Gourville une ſomme de deux millions pour racheter leur quartier du pillage, mais il ne vendit jamais ſa protection, & toujours déſintéreſſé, il rejetta leurs préſens.

Déſintéreſſement de Condé.

Quoique le Prince, à cauſe de ſa bleſſure, fut dans l'impuiſſance de diriger par lui même les mouvemens de l'armée, il n'en fut pas moins conſulté ſur les opérations du reſte de la campagne. Il étoit d'avis de faire avancer l'Armée juſqu'à Amſterdam, aſſurant qu'il ſuffiſoit de détacher ſept ou huit mille chevaux, & d'y courir à toute

L'avis Condé eſt jetté.

bride, & que cette Ville, encore épou-
1672. vantée, ouvriroit ſes portes. Au lieu qu'on n'y mettroit jamais le pied, ſi on lui donnoit le temps de revenir de ſa premiere frayeur.

Ce conſeil ſage & hardi fut combattu par Turenne qui, à ce qu'on prétend, commit dans cette occaſion la même faute où tomba Annibal après la journée de Canne. Si l'événement peut ſervir de régle à nos jugemens, l'avis du Prince étoit le meilleur. Les Hollandois étoient ſi abbatus, que les Partiſans rigides de la liberté ne voyoient d'autres reſſources pour prévenir leur eſclavage que d'enſevelir leur pays ſous les eaux. Cinquante mille familles étoient diſpoſées à s'embarquer ſur la flotte pour aller vivre à Batavia ſous la tranquille domination des Loix.

Déſeſpoir des Hollandois.

Chaque jour étoit marqué par de nouvelles conquêtes. On prenoit en deux jours des Places que les Spinola, les Maurices n'avoient pu prendre en ſix mois. Trois Provinces entieres furent ſubjuguées en moins de trente jours. Mais la rapidité de tant de conquêtes, fut la perte du Vainqueur. On étoit obligé d'affoiblir l'Armée victorieuſe, pour mettre des Garniſons dans des Places inutiles.

Le

Le Prince de Condé, prévoyant qu'on alloit perdre le fruit de tant d'opérations glorieuſes, répondit au Roi qui l'avoit conſulté, que c'étoit renoncer à ſa ſupériorité que d'affoiblir l'armée pour garder des Places, & que ce n'étoit point avec des garniſons qu'on faiſoit des conquêtes; qu'il falloit raſer les fortifications des Villes, & n'en conſerver qu'un petit nombre pour la ſureté des troupes; que ce parti qui étoit le plus utile étoit en même temps le plus glorieux, puiſque le Roi avoit expoſé dans ſes manifeſtes, qu'il ne prenoit pas les armes pour faire des conquêtes, mais ſeulement pour humilier des Républicains ſuperbes qui l'avoient offenſé. Cet avis appuyé par Turenne, fut rejetté par Louvois qui aimoit à avoir des Gouvernemens à donner pour ſe faire des Partiſans. Le Roi, qui aimoit & qui entendoit la guerre des ſiéges, & qui dépenſoit beaucoup en fortifications, écouta un Miniſtre qui flattoit ſon goût; mais il eut ſujet de s'en repentir. Cette premiere faute fut ſuivie d'une autre auſſi imprudente.

1672. Condé eſt d'avis de démolir les fortifications des Places.

Son avis eſt rejetté.

La France étoit chargée de vingt-cinq mille Priſonniers faits dans les Places. Le Prince de Condé repréſenta

qu'il étoit facile d'adoucir un ſi peſant fardeau, en employant tant de bras inutiles à travailler au canal de Languedoc. Il fit ſentir le danger qu'il y avoit de renvoyer vingt-cinq mille hommes accoutumés aux fatigues de la guerre, & dont on ne mépriſoit le courage que parce qu'ils avoient été mal commandés. Des repréſentations ſi ſages furent inutiles. Une ſordide économie détermina le Miniſtre à les renvoyer preſque ſans rançon; on rendit, pour cinquante mille écus, une armée à l'ennemi; ainſi dans le même temps qu'on faiſoit des efforts pour conquérir la Hollande, on lui fourniſſoit des Défenſeurs.

1672.

Cette faute eſt ſuivie d'une autre.

L'événement juſtifia la ſageſſe des conſeils du Prince. Le fanatiſme Républicain inſpira un courage héroïque à des peuples qu'on croyoit abbatus. La Hollande ſubmergée défia ſes Vainqueurs. Le Citoyen opulent vit engloutir ſous les eaux, ſes jardins délicieux & ſes maiſons de campagne où il alloit ſe délaſſer de ſes travaux, & en recueillir le fruit. Le Payſan vit ſans murmurer tous ſes troupeaux noyés; le nombre des beſtiaux enſevelis ſous les eaux, monta à plus de deux millions. Ce ſacrifice ne coûta rien à des Républicains qui préférent la liberté aux richeſ-

ſes, & qui ſont convaincus qu'il vaut mieux ceſſer de vivre, que de ceſſer d'être libres. 1672.

Le Prince, que ſa bleſſure empêchoit toujours d'agir, quitta l'armée pour ſe rendre à Chantilly. Il traverſa la Flandre Eſpagnole où les peuples, qui ſe ſouvenoient encore de ſa gloire & de ſes ſervices, accoururent en foule ſur ſon paſſage. Le Prince, toujours laborieux juſques dans ſes voyages, étudia les inclinations des Généraux & des Miniſtres Eſpagnols, & ſur-tout l'état de leurs forces. Il en dreſſa un Mémoire inſtructif qu'il envoya au Miniſtre. J'ai placé ce Mémoire à la fin de l'Ouvrage. (no. 1.)

Le Roi, extrêmement ſatisfait de ſon activité, & convaincu par ſes yeux de la ſupériorité de ſes talens, ne crut pas devoir le laiſſer plus long temps inutile. Dès qu'il fut rétabli de ſa bleſſure, il eut ordre de raſſembler ſur la Meuſe & ſur la Moſelle, une armée de dix-huit mille hommes pour ſoutenir Turenne contre les Impériaux & contre l'Electeur de Brandebourg, Prince politique & guerrier qui jetta les fondemens de cette grandeur où ſa Maiſon eſt parvenue : il fut le Philippe de la Pruſſe, & Frédéric en eſt l'Alexandre.

Condé raſſemble un corps d'armée ſur la Meuſe.

1672. Cet Electeur étoit intéreſſé à défendre les Hollandois dont les poſſeſſions étoient confondues avec les ſiennes, & les François vainqueurs en diſpoſoient par droit de convenance. Léopold, ſorti de ſon ſommeil, s'étoit joint à lui & leurs forces réunies tranſporterent le théatre de la guerre, loin de la Hollande.

La Weſtphalie devient le théâtre de la guerre. Turenne marcha en Weſtphalie pour s'oppoſer à leurs progrès. Cette armée dont toute la force conſiſtoit dans l'habileté du Général, fut ſoutenue par un corps d'armée que Condé forma des troupes répandues dans la Lorraine. Ce corps étoit deſtiné à fortifier l'armée de Turenne, ſi les circonſtances l'exigeoient.

L'Electeur de Treves que la poſition de ſes Etats expoſoit aux malheurs de la guerre, auroit bien deſiré pouvoir garder une exacte neutralité; mais on n'a point d'amis quand on veut l'être de tout le monde. Louis XIV, n'ayant pû l'avoir pour allié, ordonna de le traiter en ennemi. Treves eut le ſort de Mantoue qui fut punie pour être trop voiſine de Crémone. Condé fut chargé de porter la déſolation dans les Etats de cet Electeur, qui eſſuya tous les malheurs de la guerre, parce qu'il n'avoit pas voulu la faire. Les François char-

L'Electeur de Treves eſt ravagé.

gés de butin, ne quitterent ſes Etats que pour aller brûler le Pont de Straſbourg, qui pouvoit donner un libre paſſage à l'armée ennemie. L'Electeur de Treves & la Ville de Straſbourg porterent leurs plaintes à Ratiſbonne. Ils eurent la conſolation des malheureux ; ils raconterent leurs maux, ils furent plaints par des amis qui ne purent les ſoulager. 1672

La maladie s'étant miſe parmi les troupes du Prince, ſervit à faire connoître combien il étoit ſenſible & compâtiſſant. Condé, aimant à verſer le ſang dans les combats, fut toujours, après l'action, fidéle aux devoirs de l'humanité. Deux mille ſoldats malades languiſſoient, diſperſés dans différens villages de l'Electorat de Treves. Il envoyoit & alloit lui-même les viſiter dans des fermes éloignées. Sa vigilance leur procura tous les ſecours néceſſaires; ils ne manquerent ni de remedes ni de Chirurgiens.

Les ſoldats qui juſqu'alors l'avoient regardé comme un Juge ſévere toujours prêt à punir les infracteurs de la diſcipline militaire, ne l'appellerent plus que leur pere. Ce titre, ſi flatteur pour un Général, lui étoit bien dû par le ſoin qu'il prenoit de leur conſervation. Il aima mieux reſter à Circk

pendant quinze jours, malgré les in-
1672. commodités du lieu, que de les aban-
Humanité donner à la diſcrétion de l'ennemi qui
Condé. eût profité de ſon éloignement pour venir les égorger. Pluſieurs Officiers murmuroient de ce qu'on les laiſſoit dans un lieu ſi incommode, où ſans ceſſe ils reſpiroient la mort. Le Prince touché de leurs plaintes, leur répondoit avec tranquillité : » Je ſçai qu'on » eſt mal ici, je ſçai qu'on y ſouffre ; » mais il s'agit de ſoulager de pauvres » affligés, & de conſerver des ſoldats » au Roi «.

Après qu'il eut fait conſtruire des bateaux, les malades, malgré le débordement des eaux, furent tranſportés à Metz, où ils trouverent en arrivant des lògemens commodes, de bons lits & toutes ſortes de ſecours. C'étoit un pere de famille dont la tendreſſe inquiéte, veilloit à la ſanté de ſes enfans. Sa vigilance ne ſe bornoit pas aux ſeuls malades, elles s'étendoit ſur les convaleſcens. Je pourrois entrer dans beaucoup de détails qui feroient l'éloge de ſon cœur ; mais les actions vertueuſes intéreſſent moins que les actions brillantes, & l'on peut avancer à la honte de l'humanité que l'hiſtoire d'un homme de bien ennuyeroit la plupart des lecteurs.

Le mauvais état des troupes affoiblies par la maladie, la ſupériorité des François en Allemagne, diſpenſerent Condé d'aller ſe joindre à Turenne. Il ſçut tirer avantage de ſon inaction, & tout l'hyver fut employé à viſiter les Places & les garniſons, à faire la revue des Régimens, & à remplir les magaſins deſtinés à la ſubſiſtance de l'armée, dont il devoit avoir le commandement la campagne prochaine. Ce fut au milieu de ces occupations qu'il démêla le mérite naiſſant de Catinat qui fit éclater dans la ſuite tous les talens du Héros & les vertus du Sage. Le Prince admira dans lui cet eſprit d'ordre & de détail, cette univerſalité de connoiſſances qui le rendoient également propre à être Pontife ou Général, Miniſtre ou Chancelier. Le Prince de Condé lui donna toute ſa confiance; il préſagea ſa gloire future, il fit ſon éloge au Roi, & ſa recommandation fut le premier degré qui ſervit à l'élévation de ce grand homme, qui vécut & mourut en Philoſophe.

1672

Préparatifs de Condé pour la campagne ſuivante.

Le Duc de Vendôme, jeune & voluptueux, avoit les vertus & les foibleſſes de Henry IV, ſon ayeul, il aimoit les lettres & les femmes, la guerre & les plaiſirs. Louis XIV, ſcandaliſé

de l'indécence de ſes mœurs, ne vou-
1672. loit pas que ſon Régiment ſervît en campagne, perſuadé que les débauches d'un Chef invitent le ſoldat à la licence. Condé, moins prévenu, démêla le germe du grand homme dans ce jeune voluptueux. Il le peignit au Roi avec des couleurs, dont l'expérience montra la vérité. Mais ce ne fut qu'après bien des années, que le Monarque fut convaincu de la vérité de l'éloge.

Quoique Condé fût retenu en Lor-
1673. raine, ſon intelligence n'en brilloit pas moins dans les Conſeils du Roi. L'Eſpagne, ſans déclarer la guerre à la France, fourniſſoit ſes troupes à la Hollande. Le Roi, irrité de cette infraction, vouloit s'en venger ſur la Franche-Comté, dont il vouloit faire la conquête au milieu de l'hyver; mais, réſolu de ne rien entreprendre, ſans avoir conſulté le Prince de Condé, il lui écrivit pluſieurs lettres, pour ſçavoir ſon ſentiment. Le Prince, avant de prononcer, envoya des hommes intelligens qui examinerent en ſecret les forces de cette Province, & ſur leur rapport, il expoſa au Roi l'impoſſibilité de cette entrepriſe qui en effet fut différée. Son Mémoire eſt à la fin de cette Hiſtoire. (no. 2.)

Condé eſt conſulté ſur la conquête de la Franche-Comté.

L'Allemagne, alarmée des proſpé-

rités de la France, leva des armées formidables; le Roi, malgré l'habitude des succès qui l'avoient accoutumé à ne rien craindre, parut ébranlé, en voyant ce torrent prêt à se déborder sur ses Provinces. Condé fut encore consulté sur les obstacles qu'on devoit opposer à cette inondation. Le Roi fut si satisfait de ses réponses qu'il força son caractere, en faisant taire l'aversion naturelle qu'il avoit pour le Duc d'Enguien, il sçavoit qu'il ne pouvoit faire rien de plus agréable au pere, que de paroître aimer le fils. Voici ce qu'il lui écrivit : » Vous pouvez compter que » mon amitié vous est assurée. Dites à » votre fils que je n'en ai pas moins » pour lui que pour vous. Je suis per- » suadé que cette égalité ne vous dé- » plaira pas «. 1673

Tant de protestations ne furent point soutenues par des effets. Turenne eut le poste d'honneur en Allemagne où il marcha avec l'élite des troupes; tandis que le Prince destiné à commander dans la Hollande, se trouva réduit à rester sur la défensive. Il souffrit cette mortification sans murmurer ni se plaindre; & se voyant dans l'impuissance d'acquérir une nouvelle gloire, il fit de nouveaux efforts pour ne pas obscurcir

Condé fi de rester Flandre l'inaction

celle qu'il avoit acquiſe. Les lettres
1673. qu'il écrivoit au Marquis de Louvois, montrent combien ſa ſituation lui ſembloit pénible. » Ce n'eſt pas, lui diſoit-» il, une petite mortification pour moi » de me voir inutile. Ma conſolation » eſt qu'il faut ſervir le Roi à ſa mode «. Le Miniſtre, pour le conſoler, lui écrivoit ; » Vous ferez plaiſir à Sa » Majeſté de vouloir bien n'avoir pas » d'inquiétude ſur ce que vous ne ferez » pas cette campagne, puiſque ſon ſer-» vice le requiert ainſi, & que votre » Alteſſe connoît bien qu'on ne peut » faire autrement ; des actions auſſi » éclatantes que celles que vous avez » faites par le paſſé, exiſtent toujours. «

Il lui diſoit dans une autre Lettre : » Rien n'eſt plus capital dans l'état pré-» ſent des affaires, que de ne rien ten-» ter qui ne réuſſiſſe. Sa Majeſté croit » qu'il eſt plus avantageux de ſonger à » bien conſerver les troupes que de rien » tenter dont le ſuccès ſoit un peu dou-» teux «. Il lui mandoit une autrefois. » Sa Majeſté eſtimera autant le ſervice » que vous lui rendrez en cette occa-» ſion, que ſi vous aviez fait de » grandes conquêtes. Elle connoît fort » bien le ſacrifice que vous lui faites, » en vous ſoumettant à ce qui eſt pré-

» ſentement du ſervice «. Ces ordres qui le réduiſoient à reſter dans l'inaction refutent ceux qui ont oſé avancer que cette campagne fit tort à ſa gloire, & que le grand Condé n'étoit plus que l'ombre de ce qu'il avoit été. 1673

L'ouverture de cette campagne avoit annoncé des événemens auſſi glorieux que les précédens. Condé entra dans la Flandre, à la tête de cinquante mille hommes, qu'il commandoit ſous les ordres du Roi. Il s'avança du côté de Bruxelles qu'il n'avoit pas envie d'attaquer; ce mouvement inquiéta le Gouverneur des Pays-Bas, qui crut devoir rappeller les troupes qu'il avoit envoyées à Maſtricht au ſecours des Hollandois. L'armée Françoiſe, profitant de ſon erreur, fit mettre le ſiége devant cette Place, une des plus fortes de la Flandre, & de plus, défendue par le célébre Fariau, l'Officier le plus brave de l'armée Eſpagnole, & le plus capable de défendre une Ville. Mais ſon courage & ſes talens ne furent point ſoutenus par la garniſon. Il fut obligé de ſe rendre après trente jours de tranchée ouverte. Siége priſe de M tricht.

Cette conquête auroit été ſuivie de plus brillantes, ſi le Roi n'eût point quitté la Flandre; mais voulant s'approcher de la Lorraine, il amena avec

lui plus de la moitié des troupes, & il
573. choiſit les plus belles. Condé, enchaîné
idé r par les ordres de la Cour, & Général
an ren- d'une armée plus foible encore par la
n Aus- qualité des ſoldats, que par leur nombre,
ſe ſoumit aveuglément aux volontés de
Louvois qui empruntoit le nom de ſon
Maître pour être obéi.

Les François, mieux inſtruits dans
l'art de vaincre, que dans l'art de con-
ſerver leurs conquêtes, avoient, dans
leur début, forcé les peuples vaincus
auvai'e à les admirer. Ils finirent par s'en faire
que des déteſter. Ils ne traiterent plus les Hol-
ois. landois en Sujets qu'on vouloit accou-
tumer au joug, mais en ennemis & en
eſclaves qu'on vouloit punir. Les terres
furent taxées à des ſommes exorbi-
tantes; l'impuiſſance d'y ſatisfaire força
les Nobles à quitter leurs foyers, & à
déſerter les bourgs & les campagnes;
mais leur fuite, en les dérobant aux
outrages, étoit ſuivie d'une exécution
militaire ſur leurs terres. Les Châteaux
étoient démolis, les ſtatues étoient mu-
tilées; le ſoldat, violant la religion des
tombeaux, remuoit les cendres des
morts. L'avarice ſacrilege, alloit cher-
cher dans l'ombre des ſépulchres, de
l'or & des pierreries qui n'y étoient pas.
L'Officier, moins cruel, mais auſſi

dangereux, outrageoit les femmes & les maris; les meres & les filles violées ou 1673
ſéduites, affichoient l'opprobre de leurs familles. Pluſieurs Officiers auſſi avides que leurs ſoldats, deshonorerent la généroſité Françoiſe par des exactions criantes & dignes, à peine, du plus impitoyable Publicain.

Le Prince de Condé, témoin de tant d'excès, fit de vives répréſentations pour en arrêter le cours. Ses yeux attentifs avoient remarqué une révolution fâcheuſe, dans l'eſprit de tous les habitans. Son penchant & ſa politique le portoient à menager les peuples nouvellement ſoumis. Il déteſtoit tout ſyſ- Senſib
tême de rigueur, plus propre en effet de Condé
à ſoulever les peuples qu'à les contenir. Voici comme il exprimoit ſes ſentimens dans une de ſes lettres au Miniſtre Louvois. » Je ne ſçaurois m'empêcher » de vous dire que je trouve les eſprits » des peuples tout autres de ce qu'ils » étoient autrefois. Les taxes exor- » bitantes qu'on leur fait payer, les » réduiſent au déſeſpoir. Il me ſemble » que le profit qu'on en a tiré au delà » de ce qu'on pouvoit en attendre par » les voyes de la douceur, eſt bien » médiocre, & qu'il ne valoit pas » l'averſion naturelle qu'on s'eſt attiré.

1673. » Je ne ſçai s'il eſt de l'intérêt du Roi » de continuer; vous me ferez ſçavoir » là-deſſus ſes volontés.

Le Marquis de Louvois, dur par tempéramment, traita de foibleſſe une modération qui choquoit ſes ordres & ſa politique. Il ſe laiſſa d'autant moins attendrir par la peinture de tant de calamités qu'il prévoyoit alors que le Roi ſeroit bientôt forcé d'abandonner ſes conquêtes. Son éloignement déroboit à ſes yeux, le ſpectacle affligeant d'un peuple puni ſans être coupable. Le cri des familles déſolées n'alloit pas juſqu'à lui, & l'on ne plaint gueres les maux qu'on ne voit pas. Voici ſa réponſe aux Remontrances du Prince:

Dureté de Louvois.

» Le Roi ſçait bien que les taxes qu'il » a commandées ſur les peuples de la » Hollande, ne peuvent les avoir mis » de bonne humeur, ni leur faire ſou- » haiter de vivre ſous ſa domination. » Mais il a trouvé que leur argent » valoit mieux que leurs bonnes graces, » & qu'outre cela, il étoit fort utile » de faire crier en Hollande, tous » les particuliers qui perdroient leurs » biens «.

Je ſuis forcé d'entrer dans ces détails pour juſtifier le Prince des excès qu'il étoit obligé d'ordonner, & que

ſa ſenſibilité naturelle auroit bien voulu prévenir. Il ne ſe rebuta pas, & il 1673.
écrivit encore au Miniſtre d'une maniere qui décele combien ſon obéiſſance à faire exécuter des ordres ſi rigoureux, étoit pénible à ſon cœur. » Je » ne vous dirai rien après cette fois-ci, » ſur le ſujet des taxes. Mais, pardon- » nez-moi de vous repréſenter que ce » que l'on tire de trop, n'eſt pas une » ſomme aſſez conſidérable pour ré- » duire un peuple au déſeſpoir. J'o- » ſerois même dire que cela eſt d'un » prix bien au deſſous de leurs bonnes » graces, puiſque par elles on auroit » pu voir quelques révolutions en Hol- » lande, plus grandes que celles qui » ſont arrivées. Il n'auroit pas même » été difficile de faire crier beaucoup » de particuliers en Hollande, ſans » faire crier ceux qui ſont demeurés ici. » Il auroit même été fort utile d'en- » tendre les éloges de ceux-ci, & les » murmures des autres. Je vais pour- » tant prendre mon front d'airain, » puiſque vous le voulez ainſi, & me » montrer le plus impitoyable des » hommes «.

Condé, toujours humain & compâtiſſant, trouva Louvois toujours inflexible; & devenu l'exécuteur d'ordres

barbares, il fut forcé de faire la guerre aux peuples, moins en Capitaine qu'en Publicain. Quoique ſes affaires fuſſent dérangées, & qu'il eût pu les rétablir dans la confuſion des affaires, il ne regarda jamais la guerre comme un métier propre à l'enrichir, mais comme un art dont la gloire devoit être la ſeule récompenſe. Quelqu'un de ces hommes bas & rampans qui aſſiégent le cœur des Grands, lui remontra que le ſervice du Roi n'exigeoit point le ſacrifice de ſa fortune, & que les petits profits multipliés produiſoient des ſommes conſidérables à la fin d'une campagne; il lui fit une réponſe qui manifeſtoit toute la ſublimité de ſon ame. » Le ſervice du Roi, répliqua-t-il, eſt » un riche fonds pour un Prince de ma » naiſſance. Quels plus grands intérêts » puis-je avoir, & qui me touchent » de plus près que ceux de ſervir l'Etat? » Je ne manquerai de rien quand il ſera » floriſſant. Je lui ſacrifie tous les jours » ma vie, je puis bien lui ſacrifier ma » fortune & mon bien «.

C'eſt par des ſentimens ſi magnanimes qu'il ſe fit admirer dans un pays en proie à la voracité des exacteurs. Il reprimoit ſévérement les rapines du ſoldat, mais il ne pouvoit arrêter les

galanteries outrées de l'Officier qui ſe faiſoit plus craindre par l'art de ſéduire, que s'il eût eu les armes à la main. Quand un époux venoit ſe plaindre des attentions qu'on avoit pour ſa femme ou pour ſa fille, cette délicateſſe lui donnoit un air de ſingularité qui le rendoit doublement ridicule. Les François accoutumés à d'autres mœurs, rioient de bonne foi de cette biſarrerie, & de cette ſimplicité Hollandoiſe. 1673.

Les attaques fréquentes de goutte dont le Prince de Condé étoit attaqué, déterminerent le Roi, à lui ſubordonner un Général qui pût le remplacer en cas de maladie. Luxembourg devenu célèbre par une ſuite d'actions concertées avec prudence, & exécutées avec hardieſſe, fut choiſi pour agir ſous ſes ordres. Le Roi, ſatisfait de ſes ſervices, & convaincu de ſes talens, l'avoit aſſuré qu'il ne commanderoit plus qu'en Chef; mais Luxembourg, bien loin d'être humilié de prendre encore des leçons de ſon premier Maître, écrivit au Miniſtre : » J'aurois été comblé » de joie & d'honneur, ſi j'avois eu » l'honneur de ſervir ſous ſa Majeſté, » mais on ne peut avoir en ce monde » tout ce qu'on deſire : au reſte j'aime » mieux que *ce ſoit* avec M. le Prince, Luxembourg nommé pour commander ſous Condé.

» que par-tout ailleurs, parce qu'il
1673. » m'expliquera ſi bien tout ce que j'ai à
» faire, que ſi je manquois, il faudroit
» que j'euſſe la tête bien dure «.

Tant d'attachement étoit payé par la reconnoiſſance du Prince, toujours attentif à faire valoir le mérite d'autrui, & ſur-tout celui de ſes amis; il écrivoit au Marquis de Louvois: » Il
» me ſemble que M. de Luxembourg
» fait aſſez bien ſon devoir, & j'eſpere
» que le Roi ne me reprochera jamais
» le bien que j'ai eu l'honneur de lui en
» dire «.

a Cour leur ſend de rien ntreprendre.

La France avoit droit de tout attendre de deux Généraux ſi unis; mais l'ordre que la Cour avoit donné de rien entreprendre, ſans être aſſuré du ſuccès, étoit un ordre réel de reſter dans l'inaction, & malgré leur caractère impatient & ennemis du repos, ils furent contraints de demeurer ſpectateurs oiſifs des mouvemens des ennemis. Le Prince, honteux & chagrin d'avoir les mains liées par le Miniſtre, forma une entrepriſe ſur Muiden, Ville voiſine d'Amſterdam. Il voulut d'abord s'aſſurer des poſtes ſitués ſur le Vekt, riviere qui fournit des eaux fraîches à cette Capitale de la Hollande. Le Prince d'Orange, prévoyant ſon deſſein, mit

ſes écluſes hors d'inſulte. Condé, ſurpris de voir tant de prudence dans un Général qui étoit dans cet âge où l'on ne doit avoir encore que du courage, avoua que le Prince d'Orange venoit de faire un coup de Maître, & qu'un ſi bel apprentiſſage annonçoit un Héros à l'Europe. 1673.

Condé ne ſe laiſſa point abbatre par ce mauvais ſuccès ; il raſſembla un corps de troupes compoſé des garniſons tirées des Villes de Gueldre, & voyant que Muiden n'avoit d'autre défenſe que les eaux qui couvroient les campagnes d'alentour, il entreprit de les deſſécher; un grand nombre de ſoldats & de payſans fut employé à cet ouvrage. Mais les Hollandois, maîtres des écluſes, faiſoient entrer plus d'eau qu'ils n'en faiſoient ſortir : malgré tant d'obſtacles, il auroit réuſſi ſi les Hollandois, alarmés d'avoir à leurs portes, un voiſin ſi dangereux, n'avoient envoyé des troupes ſupérieures qui renverſerent à coup de canon tous les travaux.

Le Prince, ſentant alors l'impoſſibilité du ſuccès, abandonna ſon entrepriſe, il ſe retira à Utreck où il fut attaqué de la goutte. Cette maladie ne fut pas aſſez douloureuſe pour l'empêcher de ſe livrer à ſon goût pour l'étude & Condé attaqué de la goute ſe retire à Utreck.

de jouir du commerce des Sçavans; la
1673. Hollande étoit alors remplie d'hommes célèbres que la liberté d'écrire & de penſer attiroit dans ſon ſein. Ce n'étoit point de ces eſprits ſuperficiels, dont l'imagination vagabonde ſe promene ſur la ſurface des Arts & des Sciences, & dont les productions éphemeres uſurpent les ſuffrages d'une ſociété ignorante & polie; c'étoient des Sçavans accablés ſous le poids d'une érudition riche & profonde; des Raiſonneurs hardis & quelquefois téméraires; des Citoyens de tous les temps & de tous les lieux, enfin de ces hommes livrés aux ſaillies d'une imagination libre & ſans frein, & d'autant plus hardis dans leurs déciſions qu'ils étoient toujours aſſurés de l'impunité. Le Magiſtrat de Hollande, attentif à reprimer tout ce qui peut troubler la tranquillité du Citoyen, étoit convaincu que les paradoxes d'un Philoſophe ſont bien moins dangereux, que le zèle intolérant d'un Théologien enthouſiaſte & turbulent.

Il y vit avec tous les Sçavans.

C'eſt avec ces hommes rares & ſinguliers que le Prince de Condé aimoit à s'entretenir; il les appelloit pour remplir l'intervalle que lui laiſſoient ſes douleurs & ſon loiſir. Ils s'en retour-

noient étonnés de la variété de ſes connoiſſances, & convaincus qu'il étoit auſſi propre à briller dans le lucée qu'à la tête d'une armée. Le Prince, avide de tout voir & de tout connoître, eut la curioſité de s'entretenir avec Spinoſa, qui, né Juif, étoit devenu mauvais Chrétien. Ce Philoſophe s'étoit rendu malheureuſement célèbre, pour avoir réduit le premier l'athéïſme en ſyſtême. 1673.

Il veut voir Spinoſa.

Le Prince, qui, à force de vouloir tout pénétrer, étoit parvenu à l'excès de douter de tout, invita cet homme ſingulier à ſe rendre à Utreck. On prétend qu'il fut auſſi charmé de ſa modeſtie, qu'ébloui de la ſubtilité de ſes ſophiſmes, & que voulant ſe l'attacher, il lui promit en France des établiſſemens avantageux pour philoſopher à ſon aiſe. Mais Spinoſa, auſtere & frugal, préféra la liberté d'un Philoſophe à la ſervitude d'un Courtiſan, & perſuadé qu'on n'eſt heureux qu'autant qu'on vit ignoré, il s'en retourna dans ſon village, où travaillant à faire des microſcopes & des verres à lunettes pour ſubſiſter, il n'avoit d'autre délaſſement que le plaiſir inſenſé d'écrire contre Dieu & les Prophétes. D'autres prétendent que le Prince étoit parti

d'Utreck, lorſque Spinoſa s'y rendit, & qu'il ne put ſatisfaire ſa curioſité de le voir & de l'entretenir.

1673.

Sa décence dans le culte public.

Quoique le Prince fut ſoupçonné de n'avoir pas une foi bien vive, il n'en témoignoit pas moins de reſpect pour la Religion & pour ſes Miniſtres, & quoiqu'il aimât à citer en ſecret les myſteres au Tribunal de ſa raiſon, il exigeoit des autres une grande décence dans l'exercice du culte public. Ce fut en conſéquence de ces principes, qu'il ordonna des prieres & des proceſſions que les Catholiques d'Utreck firent avec beaucoup de ſolemnité pour la proſpérité de ſes armes.

Les Catholiques de Gueldres lui demanderent d'être mis en poſſeſſion des Temples des Proteſtans; mais plus éclairé ſur leurs intérêts qu'eux-mêmes, il leur répondit : » Si le Roi reſte le » maître de tout le pays, vous aurez » plus d'Egliſes que vous n'en voudrez; » & ſi nous ſommes obligés de l'aban» donner, la grace que vous me de» mandez vous eſt inutile, & peut-vous » devenir funeſte «.

Sa réponſe aux Catholiques de Gueldres.

Tandis que le Prince ſe conſoloit de ſon inaction par des Proceſſions, ou par ſes entretiens avec les Docteurs de l'irréligion, une révolution ſoudaine

changea l'état des affaires. La Hollande, réduite à quatre Provinces, ſortit enfin du ſein des flots ; le ſpectacle de la liberté mourante, releva les courages abbatus : on vit ſuccéder à la conſternation, cette fermeté héroïque, dont les ſeuls Républicains ſont capables de donner des exemples. 1673.

La République, preſque anéantie ſur terre, étoit triomphante ſur les mers. Ruiter & Tromps avoient forcé les flottes combinées de France & d'Angleterre, à chercher un aſyle dans leurs Ports. Everzen, dans le nouveau monde, avoit ravagé les Colonies Angloiſes & Françoiſes. Après avoir détruit leurs forces maritimes, il revint chargé de gloire & de butin, dans ſa Patrie, que ſon retour conſola de ſes pertes.

L'Empereur, l'Empire & l'Eſpagne ſe reveillerent au bruit des victoires de Louis XIV. Leurs forces réunies alarmerent leur fier ennemi. Le feu de la guerre preſque éteint dans la Hollande, embrâſa les Pays-Bas & les bords du Rhin. L'habileté de Turenne ne put empêcher la jonction de Montecuculli avec les Hollandois qui prirent Bonn & Rhimberg. Le Prince d'Orange, qui avoit puni dans ſa patrie, les lâches

L'Empire & l'Eſpagne armement contre Louis XIV.

& les traîtres, fit pendre le Bourguemeſtre de cette derniere Place, pour le
1673. punir d'avoir été fidèle à l'Electeur ſon Maître. Ce Prince, encouragé par ſes premiers ſuccès ſur les Alliés de la France, aſſiégea Naerden, qui ſe rendit après quatre jours de ſiége. Les forces de la France, trop diviſées, ne purent s'oppoſer à ce torrent.

Priſe de Naerden.

La priſe de Naerden fut le premier revers qu'eſſuyerent les armes de la France. Le Roi, irrité de cet affront, ordonna de faire le procès à du Pas; accuſé d'avoir mal défendu la Place. Cet Officier courageux, fut condamné à être livré aux mains du bourreau, qui le promena dans les rues d'Utrecht, traînant une pelle, & après qu'il eut été dégradé, l'Exécuteur lui caſſa l'épée ſur le dos. Cet acte de ſévérité étoit inutile aux François qui n'ont pas beſoin de pareils exemples pour faire leur devoir. Du Pas, auſſi brave que malheureux, fut envoyé dans les priſons de Grave, & quelque temps après il demanda & obtint d'aller à l'ennemi. Le généreux Comte de Chamilly voulut lui donner une épée, il la refuſa, & lui dit : » Je ne veux la reprendre » qu'après avoir effacé la honte de ma » Sentence «. Il fit deux ſorties, armé d'une

d'une hallebarde, il y donna les preuves de la plus grande intrépidité, il fut tué dans la troiſiéme. La mort qui lui rendit ſa gloire, couvrit d'opprobre ſes Accuſateurs & ſes Juges. 1673.

Louis XIV. ſe repent de n'avoir pas ſuivi l'avis de Condé.

Les proſpérités naiſſantes des ennemis de la France, firent connoître trop tard au Roi & à ſon Miniſtre, la faute qu'ils avoient faite d'affoiblir l'Armée pour garder des Places, d'avoir renvoyé les priſonniers, & ſur-tout de n'avoir pas marché droit à Amſterdam, après le paſſage du Rhin. Le Prince de Condé qui avoit eu la gloire d'ouvrir des avis ſi ſages, n'eut point de part à la honte des mauvais ſuccès. Le Marquis de Louvois chercha des moyens de réparer ſa faute. Il envoya Gourville au Prince de Condé pour le conſulter ſur les places dont il étoit à propos de démolir les fortifications. Il étoit bien tard de vouloir guérir un mal qu'il auroit été facile de prévenir. Le Prince envoya au Miniſtre un Mémoire raiſonné, où il détailloit les places qu'on devoit raſer, & celles qu'il étoit avantageux de conſerver. Ce Mémoire eſt placé à la fin de cette Hiſtoire.

Evacuation de la Hollande.

Le Roi, environné d'ennemis que la jalouſie de ſes conquêtes avoit armé contre lui, donna ordre d'évacuer

toutes les places qu'il avoit ſoumiſes.

1673. Le Prince de Condé ayant raſſemblé toutes les garniſons, en forma un corps d'armée avec lequel il tranſporta le théâtre de la guerre dans les Pays-Bas Eſpagnols où la ſaiſon trop avancée, ne l'auroit pas empêché d'entamer les opérations, s'il n'avoit pas été obligé d'envoyer l'élite de ſes troupes en Allemagne. C'eſt ce qui le réduiſit dans l'impuiſſance d'agir. La Cour jugea néanmoins que ſa préſence étoit toujours néceſſaire en Flandre pour donner de l'inquiétude aux Eſpagnols qui ne ſeroient jamais tranquilles, tant qu'ils ſeroient menacés par un voiſin ſi actif & ſi redoutable. Enfin le Prince termina cette pénible campagne, ſans avoir exécuté rien d'éclatant; mais en ne faiſant rien de brillant, il fit beaucoup de choſes utiles.

Préparatifs pour la conquête de la Franche-Comté.

A peine étoit-il arrivé à la Cour qu'il fut chargé d'aller préſider aux Etats de Bourgogne. Les affaires de cette Province furent le prétexte & non le motif de ce voyage. Louis XIV, irrité contre l'Eſpagne qui avoit fourni des troupes à la Hollande contre la foi des Traités, voulut s'en venger par une irruption dans la Franche-Comté. Les conſeils du Prince de Condé avoient

ſuſpendu ſa vengeance pour la rendre plus certaine. L'on peut voir dans ſes lettres la juſteſſe des raiſons qu'il oppoſa pour retarder cette entrepriſe. Mais les moyens étant parvenus à leur degré de maturité, le Roi l'envoya à Dijon ſous prétexte de tenir les Etats. Le Duc de Luxembourg qui, pour la même raiſon, s'étoit rendu à ſa terre de Ligni, eut ordre de concerter avec lui le plan de cette opération. Dès qu'il fut arrivé dans cette Province, il ne parut s'occuper que de ſes affaires & de ſes plaiſirs. Bourſault, la Monnoie & tous les beaux eſprits, dont la Bourgogne s'honore, furent admis dans ſa familiarité; les Héros ne ſont jamais mieux placés qu'à côté de ceux qui peuvent aſſurer leur immortalité. 1673.

Tandis que le Prince s'amuſe en public, il travaille dans le ſecret à préparer les moyens d'une entrepriſe qu'on médite. Deux Gentilshommes, déguiſés en payſans, ſont envoyés en Franche-Comté pour examiner l'état des places, pour ſonder la diſpoſition des eſprits, & ſurtout la force des garniſons. Ce fut ſur ſes obſervations, que le Roi, au milieu de l'hyver, entreprit & exécuta cette glorieuſe conquête qui réunit pour jamais à la France, une Province qui regretta

Condé envoye des Eſpions dans cette Province.

long-temps ſes anciens Maîtres, & qui
674. s'applaudit aujourd'hui de cette heureuſe révolution. Cette conquête fut l'ouvrage des conſeils de Condé. Le Monarque & Luxembourg eurent la gloire de l'exécution ; mais le Prince eut la conſolation de ſe voir renaître dans ſon fils qui donna de grandes preuves de courage & de capacité, & qui força Louis XIV à l'admirer.

L'Europe armée préparoit des ſcènes ſanglantes. La France privoit ſes campagnes de cultivateurs pour en faire des ſoldats. Louis XIV entouré d'ennemis, ſembloit être ſur le déclin de ſes brillantes deſtinées : mais la capacité de ſon Miniſtre & de ſes Généraux le rendirent par-tout triomphant. Tandis que ſes ennemis ſe multiplioient, ſes alliés l'abandonnoient, le Roi d'Angleterre cédant aux importunités de ſa Nation, ceſſa d'être ſon allié, ſans ceſſer d'être ſon ami. L'Evêque de Munſter & l'Electeur de Cologne avoient été forcés de ſouſcrire aux volontés de l'Empereur, & de prêter leurs troupes à leurs ennemis. Mais Turenne & Condé, Colbert & Louvois reſtoient à Louis XIV. Avec une telle reſſource il crut être encore en état de régler le deſtin de l'Europe, il parla en Maître qui me-

France lonnée Alliés.

nace, & ſa fierté fut juſtifiée par des ſuccès. Turenne avec vingt-cinq mille hommes, déploya ſur les bords du Rhin toutes les richeſſes d'un génie créateur dans le métier de la guerre. Soixante & dix mille Allemands commandés par des Généraux célèbres, mais moins dignes d'être ſes rivaux que ſes éleves, furent bien-tôt battus & diſperſés. Cette campagne ſçavante excite encore aujourd'hui l'admiration des plus grands Maîtres de l'Art. 1674. Succes de Turenne.

Le Prince de Condé eut le commandement de l'armée de Flandre où les Alliés avoient réuni leurs plus grandes forces pour éloigner les François de leurs frontieres. Il ouvrit la campagne par le ſiége de Novagne, défendu par un brave Officier & par trois cens hommes qui ne voulurent ſe rendre qu'à des conditions honorables. Le Prince les voyant réſolus de périr les armes à la main plutôt que de reſter priſonniers de guerre, ſe fit un plaiſir d'accorder à leur courage une capitulation qu'il pouvoit refuſer à leur foibleſſe.

Le Prince d'Orange, déclaré Généraliſſime des troupes Eſpagnoles & Hollandoiſes, fit ſa jonction avec les Impériaux malgré les oppoſitions de Tu-

renne. Son armée forte alors de ſoixante
1674. mille hommes, obligea Condé à reſter ſur la défenſive, genre de guerre pénible pour un Général accoutumé à chercher l'ennemi & à ne ſe cacher jamais ; mais il avoit à combattre des troupes trop ſupérieures & commandées par des Chefs dont il connoiſſoit le courage & la capacité.

Portrait du Prince d'Orange.

L'un étoit le Prince d'Orange devenu célèbre avant d'avoir exécuté de grandes choſes. Politique & guerrier comme ſes Ancêtres, il couvroit ſes projets ambitieux du voile de la modération. Son humeur étoit ſombre, ſes mœurs étoient ſéveres. Toujours renfermé dans lui-même, il ne put paroître grand qu'à ceux qui purent l'approfondir. Infatigable dans le travail, il ne croyoit la journée finie que lorſque toutes ſes affaires étoient terminées. Ennemi du faſte & de l'oſtentation, il avoit l'extérieur grave d'un Républicain & l'ambition ſecrette d'un Conquérant. Sa raiſon prématurée ſe faiſoit admirer dans un âge où l'on ne cherche à briller que par les éclairs & les graces de l'imagination. Auſſi propre aux affaires qu'à la guerre, il leur conſacroit tous ſes momens & il en faiſoit tous ſes plaiſirs. Il fut ſouvent

malheureux, mais ce fut dans ſes revers qu'il ſçut déployer ſon génie fécond en reſſources. 1674.

L'armée Impériale étoit commandée par des Généraux, que le mérite de leurs ſervices avoit élevé aux premiers honneurs de la guerre. Sporck, de valet de Tambour, étoit devenu le premier Officier de Cavalerie qui fût en Europe. Il étoit en Allemagne ce que Fourille étoit en France, mais il avoit été mieux récompenſé. Le Comte de Souche étoit né à la Rochelle de parens pauvres & obſcurs. Entraîné par un inſtinct ſecret, il crut trouver chez l'Etranger les honneurs dont il étoit exclu dans ſa patrie par le préjugé de la naiſſance. Il s'attacha au ſervice de l'Empereur, qui, bien différent de ſes ancêtres, convenoit que le premier dont une race s'honore, en eſt toujours le plus illuſtre. Le Comte de Souche, après avoir donné des preuves de ſa capacité dans la guerre, en reçut la récompenſe. Mais dès qu'il fut élevé par ſon mérite, il ne crut pouvoir ſe ſoutenir que par le manege; & devenu courtiſan il fut trop ſoumis aux volontés des Miniſtres, dont il demandoit & attendoit les ordres lorſqu'il étoit temps d'agir.

Eloge de Sporck.

Eloge du Comte de Souche.

1674. Le Prince de Condé qui connoiſſoit le génie des Généraux & la valeur des troupes qu'il avoit à combattre, choiſit une poſition avantageuſe, où, aſſuré d'être invincible, il attendit ſans inquiétude que l'ennemi eſſayât de l'y forcer. Son camp, retranché ſur les bords de la riviere du Pieton, avoit derriere lui la Sambre, & à ſes côtés Charleroy & Fontaine-l'Evêque. Son front étoit couvert par deux bois que l'ennemi ne pouvoit paſſer pour venir à lui ſans s'expoſer d'être taillé en piéces. Le ſoldat avoit tant de confiance dans les diſpoſitions de ſon Général, qu'il dormoit ſous la tente auſſi tranquillement que dans ſon lit, & tant que les François reſterent ſur les bords du Pieton, on ne vit dans le camp que des divertiſſemens & des fêtes. Ils ſembloient avoir oublié que trois Puiſſances formidables avoient réuni leurs forces pour tomber ſur eux.

Condé ſe tranche ſur le bord du Pieton.

L'âge & l'expérience avoient rendu Condé plus ſage & plus circonſpect; ſon courage étoit plus calme & plus réfléchi, & ſon ardeur pour les batailles ſembloit s'être rallentie, ſoit par la crainte de compromettre ſa gloire, ou de renouveller le ſouvenir de ſes fautes par un revers. Le Comte de Sou-

che après avoir examiné ſa poſition, avoua que le camp du Prince de Condé valoit mieux que quinze mille hommes. 1674

Les ennemis reſterent quelque temps dans l'inaction, mais voulant profiter de leur ſupériorité, ils détacherent quinze mille hommes aux ordres de Rabenhault pour faire le ſiége de Graves, perſuadé que le Prince de Condé ſortiroit de ſon camp pour prévenir cette conquête ; mais la place étoit défendue par Chamilly qui ſe comporta comme à l'ordinaire, c'eſt-à-dire, qu'il fit des prodiges qui déterminerent les aſſiégeans à renoncer à leur entrepriſe.

Siége Graves les Alliés.

Les avis des Alliés étoient auſſi oppoſés que leurs intérêts. Le Prince d'Orange vouloit tout haſarder, parce que le ſuccès le combloit de gloire, & qu'il étoit dans un âge où l'on peut ſuccomber ſans honte. Le Comte de Souche qui n'avoit point envie de s'éloigner des bords du Rhin & des terres de l'Empire, exagera la difficulté de forcer les François dans leur camp. Son avis fut appuyé par le Général Eſpagnol, & le réſultat fut de faire le ſiége d'Ath, dans la perſuaſion que le Prince ſuccomberoit à la tentation de quitter ſa poſition pour ſecourir cette place.

Les A n'oſent quer le F ce dans camp.

1674. L'armée des Alliés, qui étoit campée entre Nivelle & Enguien, ſe mit en mouvement le 9 d'Août. Elle marcha diviſée en trois corps à travers les défilés qui fourniſſoient à Condé les moyens de les attaquer en détail. Cette faute coûta cher au Prince d'Orange, mais il fut heureux de la commettre, puiſqu'il fut aſſez habile pour la réparer. L'avant-garde compoſée d'Allemans étoit commandée par le Comte de Souche. Le Prince d'Orange, à la tête des Hollandois, conduiſoit le corps de bataille Les Eſpagnols formoient l'arriere garde ſous les ordres du Marquis d'Aſſentar & du Prince de Vaudemont qui commandoit ſix mille chevaux tirés des trois Nations.

Les Alliés ſe mettent en mouvement pour aſſiéger Ath.

Condé, à la premiere nouvelle de leur marche, monte à cheval, & gagne une hauteur d'où il obſerve tous leurs mouvemens. A peine eut-il jetté un coup d'œil ſur leurs diſpoſitions, qu'il dit à ceux qui l'accompagnoient: » Du moins, je ſuis aſſuré de battre » leur arriere-garde«. Auſſi-tôt il ſe prépare à commencer l'attaque. On voyoit briller dans ſes yeux le même feu, la même vivacité qu'il avoit dans ſes premieres campagnes. Cette occaſion favorable qu'il trouvoit de combattre, le

Condé eſt aſſuré de battre leur arriere garde.

tiroit d'une inaction obſcure & pénible. C'étoit un eſclave qui venoit de rompre ſes fers. Dans le tems qu'il donnoit ſes ordres à Meſſieurs de Luxembourg, Navaille & Rochefort, il apperçut un bois voiſin de l'endroit où il vouloit engager l'affaire, il craignit qu'il n'y eût des ennemis cachés derriere pour le prendre en flanc. Il prit le parti d'aller lui-même reconnoître ce bois. Tous ceux qui l'accompagnoient s'offrirent d'y aller pour lui : mais il leur répondit, » que dans une choſe d'une » auſſi grande importance, un Général » devoit tout voir par ſes yeux «. Il partit au galop, & après s'etre aſſuré qu'il n'y avoit point d'ennemis dans ce bois, il revint promptement ſur ſes pas, & fit ſes diſpoſitions pour l'attaque. 1674

Condé laiſſa paſſer l'avant-garde & le corps de bataille, ſans les charger; mais voyant entrer l'arriere-garde dans le défilé qui conduit au village; il ſe mit à la tête du Régiment de la Reine, & donna le ſignal du combat, en tirant ſon épée qu'il tenoit attachée à ſon bras avec un ruban. Montal commença l'attaque, & fit un grand carnage des ennemis dans le défilé. L'infanterie & les dragons animés par ſon exemple, les pourſuivirent dans le village de

Il donne ſignal du combat.

Senef. La Cordonniere, Officier habile & courageux, attaque l'Egliſe où les ennemis s'étoient retranchés; cette attaque fut vigoureuſe & bien conduite. Les François s'en rendent les Maîtres, & font le Régiment de Naſſau priſonnier.

1674.

Premiere action.

Pendant que l'infanterie & les dragons renverſent tout ce qui s'offre ſous leurs coups, Fourille, avec ſa cavalerie, enfonce & diſperſe ſix eſcadrons cachés au coin d'un bois. Le Prince de Condé s'approche alors de la cavalerie ennemie qui ne put ſoutenir ſon choc impétueux; à peine eſt-elle attaquée qu'elle eſt rompue & fut miſe en fuite. Les cavaliers qui eurent le bonheur de ſe dérober à la mort, ſe retirerent en confuſion au gros de leur armé qui s'étoit rangée en bataille près du Village de Saint Nicolas. Ce fut là que Condé, pourſuivant ſes avantages, engagea une nouvelle action.

Les François firent un grand carnage des ennemis dans cette premiere attaque, où ils n'eurent pas cent hommes de tués. Montal, couvert de gloire, eut la jambe caſſée: Rochefort fut bleſſé à l'épaule. Si le Prince eût pu s'arrêter après ce premier avantage, il eût donné un nouvel accroiſſement à ſa gloire;

Seconde action.

mais croyant n'avoir rien fait, lorſqu'il lui reſtoit encore quelque choſe à faire, il dédaigna un triomphe imparfait, & ſon courage opiniâtre obſcurcit le mérite de la premiere action; mais s'il fit une faute en ne ſe bornant pas au premier ſuccès, le Prince d'Orange en avoit fait une autre, en expoſant ſon armée dans le paſſage périlleux du défilé. 1674

Ce Général, comme nous l'avons dit, étoit campé ſur une hauteur près du village Saint Nicolas; il falloit, pour aller à lui, paſſer par des jardins & des vergers fermés de haies, où une nombreuſe infanterie s'étoit retranchée pour favoriſer la retraite ou la déroute de l'arriere-garde. Le Prince de Condé fit attaquer ce poſte par l'infanterie & les dragons. L'attaque fut vive & la défenſe vigoureuſe. Le Prince de Condé, irrité de trouver tant de réſiſtance, ſe mit à la tête des Gardes du Corps pour aller charger cette infanterie opiniâtre. Fourille eſt commandé pour marcher avec les deux premiers eſcadrons. Fourille, dont le courage étoit auſſi décidé que les talens, voulut faire des repréſentations ſur le péril de l'entrepriſe. » Je ne vous demande pas, répliqua le » Prince, des conſeils, mais de l'obéiſ-

» ſance ; ce n'eſt pas d'aujourd'hui que
» je ſçai que vous aimez mieux rai-
1674. » ſonner que vous battre «.

Sort de Fourille. Fourille piqué d'un reproche qu'il ne méritoit pas, ne ſongea plus qu'à obéir. Il attaque avec toute la valeur qui lui étoit naturelle. Il renverſe tous les bataillons qui lui étoient oppoſés ; mais quand il porte par-tout le carnage, il reçoit une bleſſure, dont un moment après il mourut en jurant : » Je » ne demande à Dieu, dit-il, que la » grace de vivre encore une heure pour » voir comment ce B.... ſe tirera d'af- » faire «. Si ſes vœux avoient été exaucés, il auroit été témoin du triomphe du Prince de Condé, qui s'étant mis pour le ſoutenir à la tête du troiſiéme eſcadron des Gardes du Corps, culbuta l'Infanterie, & fondit enſuite comme un éclair ſur la Cavalerie qui prit la fuite en déſordre.

Bravoure du Général Espagnol. Les Eſpagnols diſputerent long-temps le terrein. Le Marquis d'Aſſentar avoit reçu ſix bleſſures ſans avoir voulu quitter la mêlée. Ce brave Officier tomba mort percé de la ſeptiéme. Le Prince de Valdeck ne ſe retira qu'après en avoir reçu trois. Tilli & les autres Généraux furent emportés mourans ſur des piques : pluſieurs expire-

rent ſur la route. Leurs Soldats ſe trouvant alors ſans Officiers, ſe débanderent & s'enfuirent avec précipitation au camp du Prince d'Orange ; on les pourſuivit juſqu'au village du Faï. C'eſt là que recommença une action plus terrible & plus meurtriere que les deux autres. 1674

Le Prince d'Orange s'étoit comporté en vieux Général, & le Prince de Condé en Soldat intrépide. Les François avoient eu aſſez d'avantages dans ces deux premieres attaques pour ne pas aſpirer à de plus grands ſuccès. Mais l'ardeur impétueuſe du Chef, les précipita dans de nouveaux périls qu'ils affronterent avec plus de courage que de fruit.

Le Prince d'Orange dès le commencement de la premiere action, avoit envoyé prier le Comte de Souche de revenir ſur ſes pas. Mais ce Général qui vouloit ménager le ſang des Troupes Impériales, revint avec tant de lenteur, qu'en arrivant il trouva les deux premieres attaques décidées. Le Prince d'Orange voyant alors toutes ſes forces réunies, choiſit une poſition ſi favorable, que l'on ne pouvoit, ſans témérité, entreprendre de l'y forcer.

Le pays étoit rempli de jardins & de houblonieres fermées de hayes & de

fossés. Il y avoit à la droite du *Village* du Faï une ravine & un bois fort épais. A la gauche est un marais impénétrable dominé par une hauteur où les bataillons ennemis rangés avoient dressé leur batterie qui pouvoit foudroyer toutes les avenues du Village.

1674.

Troisiéme action.

C'est dans ce poste redoutable que Condé entreprend de forcer une armée supérieure d'un tiers à la sienne. Il voulut confier le commandement de l'aîle droite au Duc de Luxembourg. Le Duc de Noailles s'y opposa par droit d'ancienneté. Luxembourg à la tête d'un corps détaché, eut ordre d'agir à la droite, où il fit briller une impétuosité de courage & une fermeté que la brave résistance de l'ennemi ne put rebuter. Ce choc fut rud & meurtrier. Les ennemis avoient l'avantage du nombre & du terrein; le Duc de Luxembourg voit tomber à ses côtés les deux tiers de son monde. Deux escadrons & deux bataillons ennemis sont détachés pour le prendre en flanc. Il voit le danger & son courage redouble, il fond sur eux & les disperse.

Intrépidité de Luxembourg.

Les ennemis rafraichissoient sans cesse leur Infanterie; un bataillon pris ou détruit, étoit remplacé par un bataillon nouveau. Le Prince de Condé

échauffé par le carnage, attaque le Village de front. Cette attaque fut chaude & brusque. Il pénétre au milieu des bataillons Hollandois. Il passe sur le ventre à deux régimens & à deux escadrons; mais plus il avance, plus il trouve d'obstacles. Il voit plier un régiment qui combattoit à ses côtés. Aussitôt il descend de cheval pour aller se mettre à la tête de ce bataillon. Sa présence & son exemple ne purent l'empêcher de prendre la fuite. Alors il se trouva seul & environné d'ennemis. Quelqu'un lui ayant crié, courrez vîte, Monseigneur, vous allez être pris; il lui répondit avec une tranquillité riante, » ne vois-tu pas que je ne » puis courir avec d'aussi mauvaises » jambes «? 167

Le champ de bataille étoit jonché de morts & de mourans; l'horreur de ce spectacle étonnoit les plus fermes courages. Le Prince toujours calme & toujours occupé des moyens de vaincre, ordonne à deux bataillons Suisses de se jetter dans une ravine. Ces bataillons consternés levent les épaules & restent immobiles. Le Prince, au lieu de se livrer à son naturel violent, dit froidement, » il faut en chercher d'au- » tres, ceux-ci n'iront jamais. « La nuit On ce à la cla la lune.

ſurvint, mais au lieu de ſuſpendre le
1674. carnage, on combattit avec plus de fureur à la clarté de la lune. Vers le milieu de la nuit le Ciel s'obſcurcit: alors les ſoldats ne purent plus reconnoître leurs compagnons, & le combat finit.

Le Prince it engager : quatrié- action.

Le Prince de Condé ne paroiſſoit attendre que le retour du ſoleil pour commencer une nouvelle attaque. Il ordonna de faire avancer de nouveaux bataillons & d'amener du canon. Le Soldat & l'Officier frémirent de cette réſolution. Il lut dans tous les yeux la frayeur & l'abbatement; il connut qu'il étoit le ſeul qui eût envie de combattre. Apres avoir reconnu l'épuiſement des Troupes & leur découragement, il réſolut de renvoyer ſa cavalerie dans ſon ancien camp. Il paſſa la nuit ſur le champ de bataille & enveloppé dans ſon manteau; il s'endormit au coin d'une haie au milieu de ſon infanterie.

erreur pa- ique des ix armées.

On rapporte qu'une terreur panique ſaiſit les deux armées, & qu'à la pointe du jour les François ſe retirerent en déſordre ſur les bords du Pieton, tandis que les Alliés ſe retiroient avec précipitation du côté de Mons.

Le combat commença à dix heures du matin. Les deux premieres attaques

durerent juſqu'à deux heures après midi, & la troiſiéme depuis trois heures juſqu'à minuit. Trois actions ſi bien diſputées durent être bien meurtrieres. Les Alliés perdirent dix ou douze mille hommes, dont trois mille cinq cent furent faits priſonniers, outre environ huit cent femmes. Cette perte fut augmentée par la diſperſion de quantité de leurs Soldats, & le Gouverneur des Pays-Bas avoua quelque temps après, que leur armée, le lendemain de la bataille, ſe trouva affoiblie de près de vingt mille hommes. On leur prit quatre mille chariots, caleches ou caroſſes, toutes les munitions d'artillerie propres à faire un ſiége, deux cent mille écus d'argent comptant. Tout le bagage du Prince d'Orange, cent étendarts & un drapeau.

1674 Perte Alliés & François.

Les Alliés bien fortifiés dans leur camp, ſe tinrent toujours ſur la défenſive. Ils n'entreprirent rien pour gagner du terrein pendant l'attaque. Les François qui étoient les aſſaillans, ne purent acheter leur avantage que par l'effuſion de beaucoup de ſang. Leur perte fut à peu près égale à celle des ennemis. Le Prince de Condé reſta perſuadé que ſi les deux bataillons Suiſſes avoient exécuté ſes ordres, il auroit

eu un ſuccès complet. On ne lui repro-
574 cha que d'avoir trop expoſé ſa per-
ſonne, défaut que l'adulation ingénieuſe
exagere pour pallier la puſillanimité
des Généraux qui couvrent leur timi-
voure du dité du voile de la prudence. Le Prince
ce & de eut trois chevaux de tués ſous lui; le
fin. Duc d'Enguien qui combattit toujours
à ſes côtés en eut deux. Il reçut deux
contuſions, l'une à la jambe, & l'autre
à la cuiſſe. Ce fils ſi tendre & ſi chéri,
eut la gloire de relever ſon pere tombé
de deſſus ſon cheval. Choiſeuil, Ville-
roi, Genlis, Montal, Fourille, Roche-
fort, furent ceux qui eurent le plus de
part à la gloire de cette journée. La
Cordoniere y auroit été aſſocié, s'il eût
eu un grade plus diſtingué. Les Gardes
du Corps s'y firent hacher; & ce fut
cette troupe intrépide qui eut tout
l'honneur de la ſeconde attaque.

Reproche l'on fait ndé. On reprocha au Prince de Condé d'avoir été trop prodigue du ſang du ſoldat, & d'avoir montré plus de courage que de prudence. Le ſuccès des deux premieres attaques devoit ſuffire à ſa gloire. Tel fut le langage des hommes jaloux de ſon mérite, mais il eſt aiſé de le juſtifier du reproche d'opiniâtreté qu'on lui fit. Etoit-il à préſumer que les Alliés défaits dans deux atta-

ques, auroient la fermeté de l'attendre? Devoit-il ſçavoir que le Prince d'Orange, âgé de vingt-trois ans, auroit la maturité & le flegme d'un vieux Général? De plus, en ſe bornant à une demie victoire, c'étoit laiſſer à l'armée des Alliés toute ſa ſupériorité. Enfin on le blâma d'en avoir trop fait, on l'eût blâmé davantage de n'avoir pas ſçu profiter de ſes premiers ſuccès. 1674.

Condé avoit une maxime qui déceloit la fermeté de ſon ame, & qui ſeroit un vice d'opiniâtreté dans un génie privé de reſſources. Il étoit convaincu que la conſtance à exécuter ce que l'on a une fois réſolu, rectifioit preſque toujours le vice de l'entrepriſe, & que le plus grand défaut du Général, étoit de changer d'avis au moindre événement. La conduite du Prince d'Orange, lui parut ſi ferme & ſi ſage qu'il dit, après la bataille : » Il ſe forme là un » homme qui ſe rendra auſſi redoutable » à la France, que ſes Ancêtres l'ont été à » l'Eſpagne. Il a agi en vieux Capitaine, » on ne peut lui reprocher que de s'être » expoſé en jeune homme. On lui entendit dire que le plus grand Capitaine pouvoit être vaincu ſans honte, » mais qu'il ne lui étoit pas permis de » ſe laiſſer ſurprendre «. Le Prince

Condé l'éloge d Prince d'O range.

d'Orange avoit tout prévu, ainſi Condé faiſoit ſon éloge.

1674. Le Prince d'Orange lui paya avec uſure, ce tribut d'eſtime & d'admiration. » Je ſuis bien malheureux, di-
Sentiment Prince d'Orange ſur Condé. » ſoit-il, de n'avoir perſonne qui puiſſe » rectifier mes vues, & m'apprendre le » métier de la guerre; ce n'eſt qu'en » haſardant des batailles que je puis me » rendre capable d'en gagner, je don- » nerois volontiers la moitié de mon » bien pour avoir l'avantage de faire » quelques campagnes ſous le Prince de » Condé «.

Cette bataille plus meurtriere que déciſive, ſembloit mettre les deux armées dans l'impuiſſance de rien entreprendre; mais les Alliés pour maintenir la réputation de leurs armes, voulurent tenter quelqu'action d'éclat qui pût en impoſer aux peuples. Il leur étoit facile de pallier leur défaite. Leur armée s'étoit fortifiée des garniſons des Places, & ils pouvoient encore oppoſer cinquante mille hommes aux François affoiblis par leur victoire, & ſans reſſources pour réparer leur perte.

Les Alliés aſſiégent Oudenarde. Après avoir été long-temps incertains s'ils haſarderoient un ſecond combat, ils ſe déterminerent à faire le ſiége d'Oudenarde, dont la tranchée fut

ouverte le 14 d'Octobre. Les Alliés, voulant prévenir l'activité du Prince de Condé, n'oublierent rien de ce qui pouvoit en hâter la conquête. Mais leur tentative fut ſans fruit. Vauban étoit dans la Place. 167

Le Prince de Condé abandonna les bords du Pieton, pour mieux obſerver les ennemis. Il en coûta cher à ſon cœur pour abandonner quinze cens malades éparts dans les villages voiſins. La diſette des fourages & l'infection des cadavres qui couvroient les campagnes de Senef, furent un nouveau motif pour s'en éloigner.

Auſſitôt que Condé eût appris que les ennemis étoient devant Oudenarde, il ordonna aux garniſons de venir le joindre. Le Maréchal d'Humieres lui amena le corps de troupes qui étoit à ſes ordres. Alors aſſuré de vaincre, il ſe mit en marche pour combattre. Son armée diviſée en trois corps, paſſa l'Eſcaut qui ſéparoit les quartiers des Alliés. Le Prince d'Orange parut diſpoſé à l'attendre dans ſon camp. Le Comte de Souche fut chargé de s'emparer d'une hauteur, d'où on pouvoit combattre les François avec avantage. Mais ce Général, toujours avare du ſang de ſes ſoldats, & retenu par les

Condé che au cours.

ordres du Conſeil de Vienne, uſa d'un
1674. ſtratagême qui mit le Prince d'Orange
Le Comte de Souche n'oſe l'attendre. dans l'impoſſibilité d'attendre ſon ennemi. De Souche, ſacrifiant ſa réputation à la conſervation de ſes troupes, négligea d'exécuter ce qu'il avoit promis. Il affecta de garder le lit plus long temps qu'à ſon ordinaire, & on vint lui dire à ſon reveil que les François étoient maîtres de la hauteur. Le Prince d'Orange n'eut alors d'autre parti à prendre que de lever le ſiége. Il profita d'un brouillard épais pour ſe mettre en mouvement. De Souche fut chargé de faire la retraite; ce Général qui pendant tout le cours de cette campagne n'avoit ouvert que des avis imprudens & timides, s'en acquitta avec une intelligence qui lui mérita les éloges du Prince de Condé.

Les François traverſerent le camp des Alliés, ils entrerent dans la ville,
Levée du ſiége. d'où ils apperçurent les ennemis retranchés derriere un ruiſſeau bordé de brouſſailles. Les deux armées étoient encore ſéparées par un foſſé, & l'on ne pouvoit aller aux Alliés que par un défilé. Condé leur lâcha quelques canonades qui leur enleverent quelques ſoldats. Ils ne purent répondre au feu des François, parce qu'ils

avoient

avoient envoyé à Gand leur groſſe artillerie. 1674

Ainſi finit cette campagne où les Alliés, avec une armée de ſoixante mille hommes, s'étoient flattés de venir boire le vin en Champagne; il n'y eut que leurs priſonniers qui jouirent de la réalité de cette eſpérance. La méſintelligence de leur Chef, autant que l'activité du Prince de Condé, déconcerta leurs vaſtes projets. Le Prince d'Orange, mécontent des Généraux de l'Empereur, ſe retira de l'armée. Condé ſe préparoit à profiter de leur diviſion, lorſqu'il reçut ordre d'envoyer trente eſcadrons & ſix bataillons, dont le départ le mit dans l'impuiſſance de rien entreprendre d'important. Comme il ſe trouvoit mal par tout où il étoit inutile, il quitta la Flandre & ſe rendit à la Cour. Le Roi fut le recevoir ſur le haut de ſon eſcalier. Condé affoibli par les ravages de la goute, avoit peine à monter les degrés, il dit en voyant le Roi: »Je demande pardon » à Votre Majeſté ſi je la fais tant at- » tendre. Mon Couſin, répliqua le » Monarque, quand on eſt ſi chargé » de lauriers, on ne peut marcher bien » vîte «. Complim du Roi a Prince.

La bataille de Senef, ſi glorieuſe à la

France & ſi funeſte à l'ennemi, avoit
1674. coûté trop de ſang pour ne pas armer contre le vainqueur tous les envieux de ſa gloire. La jalouſie de Louvois contre Turenne l'avoit engagé à lui donner un émule de gloire pour lui faire connoître que la France pouvoit triompher ſans ſon ſecours. Ce motif avoit mis Condé à la tête des armées, mais le Miniſtre n'oſant pas en exiger la même déférence que d'un Général élevé par la faveur, ne ſongea plus qu'à détruire ſon ouvrage. Il prit ſoin d'exagérer au Roi la faute que Condé avoit faite de ne pas s'arrêter dans ſa victoire. Louvois, après avoir ébranlé le Monarque par le tableau défiguré de la derniere campagne, fit inſinuer au Duc d'Orléans qu'il pouvoit demander le commandement de l'armée de Flandre. Le Miniſtre ſuperbe, croyant que le choix des Généraux pouvoit être indifférent, préféroit toujours le plus ſoumis au plus habile. Sa confiance préſomptueuſe lui faiſoit croire que la force de ſon génie devoit éclairer les Chefs & ſuppléer à leur inſuffiſance.

Louvois eſt jaloux de Condé.

Le Roi, pour la premiere fois, fut ſourd à la voix de ſon Miniſtre : le commandement de l'armée fut conſervé à Condé. Louis XIV qui ne pre-

Condé choiſi pour commander en Flandre.

noit jamais que la qualité de volontaire
dans ſes armées, exigea que ſon frere 1674
ſe contentât de ce titre; mais voulant
le conſoler de l'eſpece d'oubli auquel il
le condamnoit, il lui fit préſent de cin-
quante mille écus, pour faire ſes équi-
pages, & lui promit les appointemens
de Généraliſſime. Le Duc d'Orléans
refuſa des appointemens ſans titre; &
piqué de cette eſpéce d'affront, il aima
mieux reſter dans l'obſcurité que d'aller
apprendre à vaincre ſous Condé.

La Campagne ſuivante fut ſtérile en
grands événemens dans la Flandre. Les 16
François commandés par leur Roi, par
Condé & par Luxembourg, ſe promet-
toient de renouveller le cours de leurs
anciennes proſpérités. Leur armée divi-
ſée en trois corps, offroit un ſpectacle
menaçant & terrible. Le Comte de Choi-
ſeul fit une irruption dans le Luxem-
bourg; le Maréchal de Crequi fut dé-
taché ſur la Meuſe. Le gros de l'armée,
ſous les ordres du Roi & de Condé, fit
pluſieurs marches & contre-marches,
uniquement pour inquiéter les enne
mis & leur en impoſer, pendant qu
Crequi aſſiégeoit Dinant qui fit peu d
réſiſtance. Le Marquis de Rochefort
rendit auſſi maître d'Huy. De ſi foi
bles conquêtes humilioient la fierté d

Louis XIV accoutumé à conquérir des
1675. Provinces entieres ; il crut devoir donner un nouvel éclat à ſes armes, en ſe rendant maître de Limbourg qui donne ſon nom à une petite Province.

Siége de Limbourg. Cette place étoit bien fortifiée, & la garniſon compoſée de vieilles troupes, ſembloit promettre une défenſe opiniâtre. Le Prince de Condé, après avoir donné ſes ordres, abandonna la conduite du ſiége au Duc d'Enguien. Il ſongeoit alors à lui frayer un chemin au commandement dont il commençoit à ſe laſſer, ſoit à cauſe de ſes infirmités, ſoit à cauſe des dégoûts multipliés que lui faiſoit eſſuier un Miniſtre altier & jaloux qui uniſſoit aux plus grands talens les plus grandes foibleſſes. Limbourg capitula après huit jours de tranchée ouverte.

L'on ſe préparoit à frapper de plus grands coups, lorſqu'on fut obligé d'affoiblir l'armée pour fortifier celle de Turenne en Allemagne. Louis XIV trop foible pour rien entreprendre, & trop fier pour avouer ſa foibleſſe, aima mieux s'en retourner à Verſailles que de reſter en Flandre ſur la défenſive. Il laiſſa le commandement de l'armée au Prince de Condé qui fut aſſez heureux & aſſez habile pour empêcher les ennemis

réputation pût relever les courages ab-
1675. batus, & assez accrédité pour rétablir l'intelligence parmi des Chefs divisés par la jalousie du commandement. Condé fut nommé, & ce fut Louvois qui dicta ce choix. On a prétendu que ce Ministre vouloit lui préparer des humiliations en le chargeant d'exécuter un plan qu'un autre avoit formé. En effet l'homme de génie n'est jamais plus exposé à faillir, que lorsqu'il est dans la nécessité de se plier aux idées d'autrui.

Condé va prendre le commandement de l'armée de Turenne.

Condé marcha en Allemagne, à la tête d'un détachement de l'armée de Flandre. Les ennemis formerent le dessein de le couper dans sa route, mais sa vigilance le déroba à leur poursuite. Il apprit à Langres que le Maréchal de Crequi avoit été battu à Consarbruck, d'où il s'étoit enfui lui quatriéme dans Treves qu'il défendit avec courage & qu'il ne put empêcher d'être pris. Ce Maréchal, un des plus audacieux de son siécle, se vit abandonné de sa garnison, il aima mieux se rendre à discrétion que de souscrire lui-même aux conditions de sa captivité; il se retira dans une Eglise, où il défia la mort qu'il ne put trouver. Condé surpris de cette nouvelle, ap-

préhenda que l'ennemi victorieux ne vînt fondre avec toutes ſes forces ſur 167
l'armée d'Alſace, déja trop foible pour réſiſter aux troupes qu'elle avoit en tête. A ſon arrivée il vit avec chagrin la méſintelligence des Chefs, & ſurtout le défaut de confiance du ſoldat. Son autorité rétablit l'ordre, & ſa préſence releva les courages. Quand il eut bien examiné la ſituation des affaires, il s'écria : » Je voudrois avoir ſeulement » cauſé deux heures avec l'ombre de » Turenne pour prendre la ſuite de ſes » deſſeins, pour l'interroger ſur ſes vues, » & pour me mettre au fait des con- » noiſſances qu'il avoit de ce pays «. Flechier & Maſcaron n'ont jamais loué Turenne avec plus d'éloquence. Le Prince voyant l'impoſſibilité de rien entreprendre, crut qu'il ſuffiſoit à ſa gloire d'empêcher les ennemis de rien exécuter.

Montecucully étoit alors à la tête des armées de Léopold. Après avoir ſoutenu ſa réputation contre Turenne, il manquoit à ſa gloire d'avoir Condé pour rival. Ce grand Capitaine faiſoit ſouvenir l'Europe que ſon pays avoit été la patrie des Héros, comme il eſt encore aujourd'hui la pépiniere des excellens ſoldats. C'étoit un de ces Eloge Montecucully.

restes précieux de l'antique Italie, que
1675. la fortune avoit transplanté en Allemagne, où, soutenu par ses talens, il força ses ennemis à l'admirer, & ses envieux à se taire. Son génie plein de ressources, ne parut jamais plus grand que dans les revers. Il joignoit à la pésanteur & au flegme Allemand toute la souplesse & toute la ruse Italienne. Sa simplicité extérieure voiloit le politique rafiné & profond. Ses exemples & ses actions sont d'excellentes leçons pour quiconque veut s'instruire dans le metier de la guerre.

Le Prince de Condé pénétré d'estime pour ce grand homme, évita les occasions de combattre avec autant de soin qu'il avoit autrefois d'ardeur pour les chercher; & préférant la solidité à l'éclat, il parut persuadé qu'un grand courage est souvent aussi dangereux à la patrie qu'à l'ennemi. Il avoua qu'il n'y avoit de glorieux dans la guerre que ce qui étoit utile ou nécessaire, & que la passion de vouloir toujours se battre devoit être plutôt le partage d'un gladiateur que d'un Général, dont le premier devoir est de songer à se défendre avant de songer à attaquer. Dans ses premieres campagnes il se plaisoit à forcer des armées fortifiées dans leur

Circonspection de Condé.

camp. Devenu plus circonſpect, il ne rougit plus de ſe retrancher. » Com- 167
» prenez un peu, écrivoit Madame de
» Sévigné, ce que c'eſt que le grand
» Condé qui ſe retranche «.

Il avoit trouvé ſon armée campée proche Scheleſtat. Il choiſit une poſition plus favorable proche Lingelhem; mais Montecucully s'étant emparé d'une hauteur voiſine, y dreſſa une batterie de douze canons qui foudroyant les François, les obligea à ſe retirer dans un bois dont il fit garder les avenues par l'infanterie. On prétend que Condé eut alors deſſein d'en venir aux mains; mais que les anciens partiſans de Türenne s'oppoſerent à ſa réſolution. Se voyant alors forcé de rentrer dans ſon ancien camp proche Scheleſtat, il aſſura ſa retraite en rompant les chemins par un grand abbatis d'arbres. Il ſe retranche.

Montecucully le crut invincible dans un poſte ſi favorable; mais ne voulant pas laiſſer inutile la belle armée qu'il commandoit, il fut mettre le ſiége devant Saverne. Un mouvement que firent les François le détermina à renoncer à ſon entrepriſe. Ce mauvais ſuccès ne rebuta point ſon courage. Il voulut avoir ſa revanche ſur Haguenau, dont il fut encore forcé de lever Siéges Saverne & Haguenau vés par Montecucully.

le ſiége ſur la fauſſe nouvelle que l'ar-
1675. mée Françoiſe marchoit pour le combattre.

Condé tranquille dans ſon camp de Scheleſtat, ſe bornoit à arrêter les progrès de l'ennemi. Il lui étoit bien glorieux avec une armée ſi foible, de pouvoir diſſiper un torrent prêt à inonder les Provinces de France, & d'avoir ſubſiſté, pendant trois mois, dans un pays où l'on ne comptoit pas qu'il pût ſe maintenir quinze jours ſans eſſuyer quelques revers. L'Alſace & la Lorraine menacées par une armée nombreuſe, reſterent ſous la domination Françoiſe.

Condé ayant reçu un renfort de deux mille chevaux & de quelque infanterie, rappella auprès de lui quatre mille hommes de cavalerie qu'il avoit envoyés dans le Briſgau pour faire une diverſion. Cette jonction le mit en état d'agir avec plus de confiance. Il s'approcha de Straſbourg qu'il auroit bien voulu punir pour avoir donné paſſage aux Alliés. Les Magiſtrats alarmés de ſon voiſinage, craignirent qu'il n'eût deſſein de ſe venger de leur partialité, ils lui envoyerent des Députés pour ſe juſtifier. Condé les reçut avec une fierté chagrine, & leur dit : » Quand j'aurai couru

Condé s'approche de Straſbourg.

» au plus preſſé, j'eſpere aller recevoir
» chez vous vos excuſes, ſi le Roi m'en 167
» veut croire «.

Les deux armées rivales reſterent ſur les bords oppoſés de Lill, riviere qui baigne la Ville de Straſbourg. Les François s'emparerent de trois Châteaux qui furent bientôt repris par les Allemands. Vertnuller, Officier Suiſſe, qui commandoit l'infanterie de l'Empereur, fit maſſacrer inhumainement les François qui s'étoient rendus à diſcrétion. Montenay, Gentilhomme Normand, jeune, beau & bienfait, ne voulut pas ſe laiſſer égorger auſſi tranquillement que ſes Compagnons. Il tua de ſon épée un Officier qui lui avoit déja porté pluſieurs coups de ſabre. Les amis & les ſoldats du mort fondent auſſitôt ſur Montenay pour le mettre en piéces. Seul alors contre tous, il s'écrie : » Je ſuis le neveu de M. de Cha» vagnac «. Ce nom arrête la rage de ſes aſſaſſins. On le conduit à ſon prétendu oncle, qui, charmé de ſon courage & de ſa préſence d'eſprit, le renvoya comblé de préſens & de politeſſe. L'action du barbare Vertnuller fit horreur à toute l'Europe. Le Duc de Lorraine, Prince généreux, vouloit l'en punir. Léopold le fit Maréchal de

Action barbare de Vertnuller.

Camp. Que n'en faiſoit-il un bourreau !

75. Le reſte de cette campagne n'offre que des marches, des contre-marches, des campemens qui peuvent ſervir de leçons aux gens du métier ; & qu'il eſt facile de trouver dans les ouvrages volumineux qui ont paru ſur cette ſça-

flex'on e cam- vante campagne. Il nous ſuffit de dire que Condé y développa toutes les qualités qui firent admirer Turenne. Il fut ſage ſans lenteur, actif ſans précipitation, & n'ayant voulu haſarder rien d'incertain, il fut moins brillant & fut plus eſtimé. Il n'avoit que vingt mille hommes, & avec une armée auſſi foible, il couvre la Lorraine & l'Alſace, force une armée de cinquante mille hommes à lever deux ſiéges & à repaſſer le Rhin, & ce qu'il y a de plus glorieux pour lui, c'eſt que Montecuculli étoit à leur tête.

Cette campagne, qui mit le comble à ſa gloire, fut auſſi la fin de ſes travaux &

lé ceſſe de ſes triomphes. On ne le vit plus re-

iman- paroître à la tête des armées. Louvois ne vouloit pour Généraux que ceux qu'il avoit élevés & qu'il pouvoit détruire. La gloire de Condé offuſquoit la ſienne. On ne lui imputoit plus les heureux ſuccès, & il prévoyoit, que

tant qu'il lui laiſſeroit le commandement, les talens du Miniſtre ſeroient 16
éclipſés par les talens du Général ; d'ailleurs la goutte dont Condé étoit attaqué, l'empêchoit ſouvent d'agir, & l'armée étoit expoſée à ſe trouver ſans chef ; il ne pouvoit ſe repoſer ſur les autres ſans compromettre ſa gloire, & ſans ſe rendre reſponſable de leurs fautes.

Il ſe ſeroit aiſément conſolé de l'eſpece d'oubli où il alloit tomber, ſi la Cour eût voulu lui donner pour ſucceſſeur le Duc d'Enguien ; mais Louis XIV qui choiſiſſoit de jeunes Miniſtres, vouloit avoir des Généraux plus vieux que lui. Il nomma ſept Maréchaux de France pour remplir le vuide que laiſſoient dans le commandement la mort de Turenne & la retraite de Condé. Une promotion ſi nombreuſe, faiſoit aſſez connoître la perte qu'on avoit faite ; c'eſt ce qui fit dire que le Roi avoit changé ſes louis d'or en monnoie de cuivre. Cette plaiſanterie offenſante n'étoit pas une exacte vérité, puiſque Luxembourg & Schomberg avoient été compris dans cette nomination.

Condé, dans le ſein de ſa retraite, vit ſa gloire perpétuée par les ſuccès des Généraux qu'il avoit formés. Lu-

1676. xembourg, hardi dans ſes projets, heureux dans l'exécution, prodigue du ſang du ſoldat, comme du ſien, fit ſouvenir long-temps l'Europe du Maître qui l'avoit formé. Chamilly, moins brillant, n'eut point de ces commandemens d'éclat qui décident de la deſtinée des Empires. Il eut peu de grands ſuccès, & on ne lui reprocha jamais de fautes. Il avoit la confiance de l'Officier & du ſoldat. Il poſſédoit l'eſtime du Roi qui paroiſſoit lui refuſer ſa confiance pour le punir ſans doute, d'avoir été l'ami conſtant du Prince, dans un temps où l'on ne pouvoit l'être ſans crime.

ixembourg cede à ndé dans commanement.

Montecucully couvert de gloire, & accablé d'années, déclara qu'il ne vouloit plus ſervir, puiſque Condé ne devoit plus reparoître à la tête des armées, & dit que c'étoit le ſeul Rival qu'il pût combattre avec gloire, & que partout où il ne verroit point Condé, il ne trouveroit que des ſuccès peu dignes de ſon ambition.

Projet de ix.

L'hiver ſe paſſa en négociations. Les deux Puiſſances ennemies s'épuiſoient ſans reculer leurs frontieres, & par un vieux préjugé de gloire, on faiſoit égorger des milliers d'hommes pour abbatre des murailles qui donnoient à

leurs Deſtructeurs beaucoup de réputation, ſans leur donner plus de puiſſance. Les François étoient las de vaincre ſans fruit. L'Allemagne féconde en ſoldats, fourniſſoit aux Alliés de nombreuſes armées. Ils croyoient la France affoiblie, parce que le génie de Turenne & le bras de Condé n'étoient plus armés pour la défendre. Ils oſerent preſcrire des Loix à leur Vainqueur, & dans le temps que l'Europe ſe flattoit de goûter les douceurs de la paix, on entendit le bruit des armes retentir dans toute la Flandre & ſur les bords du Rhin.

Luxembourg eut l'honneur de remplacer le Prince de Condé dans le commandement. Ce Général avoit montré beaucoup de capacité tant qu'il avoit été à la tête d'un corps de dix ou douze mille hommes. Il ſe trouva d'abord fort embarraſſé, lorſqu'il eut à faire mouvoir un corps de cinquante; mais il avoit le germe du grand Capitaine; il lui fut aiſé de le développer. La crainte de juſtifier ſes envieux qui le taxoient de témérité, le rendit d'abord circonſpect, & à force de prendre des précautions, il donna le temps au Duc de Lorraine de prendre Philiſbourg. Le Roi demanda au Prince de Condé, ce qu'il auroit

fallu faire pour ſauver cette Place : » Il
76. » falloit, lui répondit le Prince, que le
» Duc de Luxembourg empêchât le Duc
» de Lorraine de l'aſſiéger ; & puiſque
» la faute étoit faite, il falloit haſarder
» l'armée, & aller forcer l'ennemi dans
» ſes retranchemens, au péril de mille
» vies. Voilà le ſeul parti qu'il y eût à
» prendre «.

roûte de Il s'apperçut qu'on n'avoit plus dans le Conſeil la même déférence qu'autrefois pour ſes ſentimens. Turenne, qui avoit toujours appuyé ſes avis, n'étoit plus. Après ſa mort, Condé ceſſa d'être écouté. Louvois fit entendre au Roi, que ſa gloire étoit intéreſſée à ſe paſſer dans le Conſeil, comme dans les armées, d'un Prince dont la réputation éclipſoit l'éclat du Trône. Le Roi, qui vouloit réunir dans ſa perſonne, toute la gloire de ſon regne, forma, dès ce moment, des projets ſans le conſulter. Le droit d'aſſiſter au Conſeil lui fut conſervé, mais ce ne fut qu'un privilége humiliant qui lui fit ſentir la chûte de ſa faveur & de ſon crédit. On ne témoigna de confiance en ſes avis qu'autant qu'ils étoient conformes aux vues du Miniſtre impérieux & jaloux. Alors las de vivre inutile, il eut honte de ſe voir dans la dépendance ; il prétexta

ſon âge & ſes infirmités pour ſe retirer de la Cour où les vieillards & les infirmes ſont au moins ridicules. Le public qui donne ſes conjectures pour des vérités, interpréta différemment les motifs de cette retraite. 1677 & 1678.

Le Prince de Condé, retiré à Chantilly, n'offre plus ſes traits brillans qui l'ont élevé au-deſſus des hommes ordinaires. La retraite eſt faite pour le ſou ou pour le ſage; mais les délires de l'un & les vertus de l'autre ne piquent guère la curioſité. Les vertus privées ont trop peu d'influence ſur la deſtinée des peuples pour fixer leurs regards. La poſtérité n'eſt point intéreſſée à ſçavoir que Dioclétien, après avoir dépoſé la pourpre & les faiſceaux, s'occupoit du ſoin de cultiver ſon jardin, de tailler ſes arbres & d'arroſer ſes légumes; que Chriſtine, deſcendue du Trône pour orner ſa raiſon, traverſoit l'Europe pour s'entretenir avec Condé, Turenne, Corneille & Paſcal; que Charles-Quint, après avoir eſſayé en vain d'être le Tyran de l'Allemagne, & peut-être de l'Europe, alla s'enſevelir dans la ſolitude, où il donna des conſeils à ſon fils, qu'il n'avoit pas eu la modération de pratiquer. On ne ſe ſouvient de tous ces Maîtres de la Terre, que par ce

Il ſe retire à Chantilly.

Reflexion ſur ſa retraite.

qu'ils ont fait ſur le Trône, & ce n'eſt
1678 qu'autant qu'un particulier eſt dépoſi-
; 1679. taire d'une portion de leur puiſſance, qu'il peut intéreſſer la poſtérité. Scipion célèbre par ſes victoires, ſeroit inconnu s'il n'avoit eu que les vertus qu'il pratiqua dans la vie privée, c'eſt par ce motif, que je vais toucher légérement les actions du Prince de Condé dans ſa retraite.

Deſcription ; Chantilly. Chantilly, lieu agreſte & ſauvage, devint par ſes ſoins un ſéjour magnifique & délicieux. Comme le goût de la retraite lui étoit inſpiré par l'amour de la tranquillité, il n'affecta pas de s'y tenir caché, & de fuir les hommes pour paroître plus ſage. Il aima mieux imiter ces Philoſophes de la Grece qui, plaignant les hommes ſans les haïr, s'enfermoient dans les plus beaux jardins d'Athenes, pour y philoſopher délicieuſement avec leurs amis. Chantilly prit une forme nouvelle; les François, accoutumés aux merveilles de l'Art enfantées ſous le régne de Louis XIV, ne ſentoient pas leur admiration épuiſée, en contemplant ce ſuperbe canal creuſé à ſi grand frais; ces routes percées dans la forêt; ces fontaines embellies d'inſcriptions nobles & ingénieuſes qui aſſurent l'immortalité à

Santeüil qui les fit. On n'y voyoit point encore ces ſuperbes écuries conſtruites par un de ſes deſcendans ; c'eſt-là qu'on voit les chevaux mieux logés que la plûpart des Potentats de l'Europe. 1678 & 1679.

L'ennui de l'éthiquette en étoit banni. L'amitié faiſoit regner l'égalité, & le Prince s'apperçut bientôt que, pour jouir, il falloit deſcendre ; ſon tempérament épuiſé par ſes longs travaux, & par les ravages de la goutte, ne lui permettoit pas de ſe livrer aux exercices du corps, & ſur-tout au plaiſir de la chaſſe. Ce plaiſir autrefois ſi cher à ſon cœur fut remplacé par la lecture. Son eſprit conſumé par une trop grande activité, avoit beſoin de cet aliment pour ſe ſoutenir. Il ſentoit tout le mérite de Corneille. Cet Auteur ſi heureux à peindre les vertus ſublimes & héroïques n'eut jamais un partiſan plus zélé. On ſçait que frappé de la converſation de Pompé avec Sertorius, il s'écria : » où Corneille peut-il avoir » appris la politique & la guerre «? Pradon, ſoutenu par une cabale puiſſante, balançoit la réputation de l'éloquent Racine. Condé imprima ſur cet Auteur meſquin un ridicule qui fit rougir ſes admirateurs. Moliere, Boileau, Racine, le Brun, furent admis dans ſa

Amuſemens du Prince dans ſa retraite.

familiarité. Tous les Poëtes s'efforce-
1678 rent de célébrer le Héros par recon-
1679. noiſſance pour leur Protecteur. Il fut mal loué, parce que l'imagination des Poëtes peint toujours mal les vertus réelles.

Depuis le régne de François I, juſqu'à la fin de la minorité de Louis XIV, les grands Seigneurs avoient toujours eu des Poëtes & des Auteurs à leurs gages, comme ils ont aujourd'hui des chiens & des chevaux. Il leur ſembloit plus noble d'encourager le talent, & de faire éclore le génie que de ſe ruiner à nourrir des ſinges & des perroquets, des Lais & des laquais. Condé, qui aimoit les Arts & les Sciences, n'eut jamais le pouvoir de les récompenſer. Le dérangement de ſes affaires, l'empêcha de contracter l'habitude d'être libéral; & dans le temps qu'il accueilloit les talens, il ne pouvoit leur donner que ſon temps & ſes éloges. S'il eût pu ſatisfaire ſon goût, il ſeroit placé à côté des Léon, des Louis XIV & des Frédéric.

Jamais Prince ne porta le déſintéreſſement plus loin, & jamais Prince n'a été plus accuſé d'avarice. Quand l'Eſpagne lui eut fait compter une partie des ſommes dont elle lui étoit reſtée

Déſintéreſſement du Prince.

redevable, il oublia ſes propres beſoins pour ſoulager ceux qui l'avoient ſervi; il leur fit diſtribuer quatre cens mille écus, il n'avoit plus rien à prétendre de leurs ſervices, & il ne pouvoit avoir dans ſes largeſſes le motif bas & ſordide d'en recevoir de plus grands. 1678 & 1679

Son goût naturel pour les ſciences, ſon empreſſement à rechercher les hommes les plus rares, l'avoient élevé aux connoiſſances les plus ſublimes. Sa vie avoit été trop agitée pour qu'il eût pu ſe livrer tout entier à l'étude d'une ſcience particuliere, mais il avoit pris de chacune ce qu'elle a d'eſſentiel, & ſans être profond, il étoit éclairé ſur toutes choſes. Après s'être entretenu avec l'Orateur, le Mathématicien & le Poëte, il appelloit l'Artiſte célèbre, dont il dirigeoit le goût & perfectionnoit l'induſtrie. Son commerce avec les Sçavans.

Il avoit fait de grands progrès dans l'étude des Médailles, ſcience rebutante qui ſacrifie tout à l'utile & rien à l'éclat, & qui demande beaucoup de diſcernement & de riches connoiſſances; c'eſt elle qui donne le flambeau de la critique, pour marcher d'un pas ſûr dans les ténébres de l'antiquité; & c'eſt elle ſeule qui peut refuter le pirroniſme de l'hiſtoire.

1680 & ſuivante.

Ses amis, & ſurtout le Duc d'Enguien, le ſolliciterent ſouvent d'écrire les mémoires de ſa vie, à l'exemple de Jules Céſar qui ſçut ſi bien écrire ce qu'il avoit ſi glorieuſement exécuté. Il auroit inſtruit la poſtérité de ce qu'elle ne ſçaura jamais qu'imparfaitement. Lui ſeul pouvoit bien développer le motif de ſes actions, les moyens qu'il employoit pour vaincre les obſtacles qui s'offroient : nous aurions dans ſes écrits l'empreinte de ſon caractere & de ſon ame. Mais il réſiſta conſtamment à la tentation d'inſtruire la poſtérité, diſant pour raiſon : » Je ne pourrois écri» re l'hiſtoire de ma vie, ſans parler » de moi avantageuſement, & peut» être des autres avec déſavantage; c'eſt » à quoi je ne puis me réſoudre, malgré » le témoignage que j'aime à rendre à » la vérité «.

Il refuſe d'écrire ſon Hiſtoire.

Sa modeſtie.

Ce Prince, ennemi des louanges qu'il méritoit, aimoit à en donner, & jamais il n'étoit plus éloquent que lorſqu'il relevoit les actions des autres. Dans les relations qu'il envoyoit à la Cour, il vantoit les conſeils de l'un & la bravoure de l'autre; il ſembloit que lui ſeul n'avoit point eu de part à l'action. Il parloit avec tant d'indifférence de ce qu'il avoit fait de plus

grand, qu'il ſembloit perſuadé que l'héroiſme, étoit une vertu naturelle & commune. Il haiſſoit l'oſtentation, & le faſte des vertus. » Je n'ai jamais » rien fait, diſoit-il, dans la vue de » paroître brave; & même dans ma » plus grande jeuneſſe, je n'ai jamais » rien entrepris au-delà de ce que j'ai » cru néceſſaire pour rendre l'affaire » complette. Je me ſuis précipité quel- » quefois dans le péril, lorſque j'ai cru » que le bien du ſervice l'exigeoit. J'ai » toujours eu pour maxime qu'il falloit » craindre ſon ennemi de loin, pour ne » le pas craindre de près «. 1680 & ſuivantes.

Son amour pour la vérité lui inſpira une forte averſion pour ces hommes artificieux qui prennent des routes tortueuſes pour arriver à leur but. » Les » fineſſes, diſoit-il, ſont les armes des » ames baſſes & des petits eſprits. La » plus grande des fineſſes eſt de n'en » point avoir. On peut tromper une » fois, mais enfin les tromperies ſe dé- » couvrent, & elles ne laiſſent après » elles que la honte & la confuſion. » Voulez-vous agir avec ſûreté, & » même réuſſir glorieuſement, allez » droit, le ſuccès eſt infaillible «. Son goût pour la vérité.

Ce caractère de franchiſe étoit un des liens qui l'attachoient à Turenne

qui, dès ſes premieres campagnes, fut
1680 ſuivante. ſon ami, quoiqu'il fût ſon émule. Avant d'en venir aux mains à la journée de
Son eſtime ur Turen- Norlingue, il dit : » Je ſuis aſſuré du » ſuccès, parce que je connois M. de » Turenne. Son habileté conſommée » n'a beſoin d'aucun ordre pour faire » tout ce qu'il faut. Turenne de ſon » côté publia qu'il agiroit ſans inquié- » tude, parce qu'il connoiſſoit le Prin- » ce, dont les ordres étoient toujours » sûrs & bien réflechis «. Cette union entre deux rivaux de gloire, produiſit l'effet le plus favorable. Un exemple ſi beau ſera rarement ſuivi, parce qu'on réunira difficilement deux Généraux ſi habiles.

Quoiqu'il ne pût ſe diſſimuler entiérement ſa ſupériorité, il connoiſſoit la meſure de ſes talens. On voit le témoignage qu'il rendoit de lui-même, par une réponſe qu'il fit à un Officier de Marine. On parloit de batailles navales. Le Prince témoigna du regret de n'en avoir point vu. » Monſeigneur, dit l'Officier, » ſi votre Alteſſe s'y fût trouvé, il » n'y a point d'Amiral qui n'eût été
la réponſe n flatteur. » ravi de prendre vos ordres. Mes or- » dres, répliqua le Prince, je me ſe- » rois bien gardé d'en donner. Je me » ſerois tenu ſur le pont bien tranquil-
» lement

» lement, & j'aurois regardé avec at-
» tention tous les mouvemens & tou- 1680
» tes les manœuvres pour m'en inſ- & ſuivantes.
» truire «.

Il ne ſortoit que fort rarement de ſa retraite, où il ſembloit avoir trouvé le bonheur qu'on cherche en vain dans le tumulte & dans le bruit. Il n'alloit à Verſailles que trois ou quatre fois par an, pour faire ſa cour au Roi, ou pour ſervir ſes amis. Ce Prince, accuſé d'ingratitude, fut toujours plein de chaleur pour ceux qu'il aimoit & qui l'avoient ſervi. Il parut être ingrat, parce qu'avec une fortune privée, il ne put récompenſer la moitié de la France qui s'étoit déclarée pour lui. LeMonarque le plus puiſſant n'eût pû s'acquitter de tant d'obligations.

Rien ne prouve mieux combien ſon ame étoit ſenſible, que le trait que je vais rapporter. Un jour qu'il étoit indiſpoſé lui-même, il apprit que le Maréchal de Grammont étoit dangereuſement malade à Verſailles. Il y vole & trouve ſon ami à l'extrémité, au milieu d'une famille affligée. Le Prince, foible & languiſſant lui-même, ſe charge de garder le malade. Il ne le quitte ni le jour ni la nuit, & daigne lui rendre tous les ſervices qu'on ne doit attendre

Senſibilité de ſon cœur.

que d'un ſerviteur robuſte & fidele,
1685 ſervices dont les amitiés ordinaires
ſuivantes. rougiſſent, & dont les amitiés ſublimes ſont ſeules capables.

Le foible trouvoit en lui un ſûr appui contre l'oppreſſeur, & comme ſon mérite lui avoit fait beaucoup d'amis dans tous les Tribunaux, & dans toutes les Cours de l'Europe, le Citoyen & l'Etranger venoient en foule briguer ſa protection. Il ne ſe bornoit point à plaindre les malheureux. Il étoit perſuadé que le devoir d'un Prince & d'un homme puiſſant eſt de les ſoulager. Bien différent de ces idoles qu'on encenſe ſans fruit, qui s'érigent en dieux tutélaires du malheureux, dont ils aggravent encore la miſere par leur pitié inſultante. Un grand nombre d'Etrangers, attirés par la curioſité de voir un ſi grand Prince, venoient en France, & ſe rendoient à Chantilly. Le premier but de leur voyage étoit de le voir & de l'entendre, & lorſqu'à leur retour, on les interrogeoit ſur ce qu'ils avoient obſervé de plus rare dans leur voyage, (Nous avons vu, diſoient-ils, Corneille & Condé.) Tous ceux qui lui étoient préſentés, en recevoient un accueil gracieux; il leur procuroit toutes ſortes

L'Etranger ient en Fran pour le oir.

d'amuſemens, & comme il paroiſſoit content d'eux, ils s'en retournoient contens de lui. 168 & ſuiva

Ce n'étoit plus ce Prince fier & ſuperbe, qui, dans ſa jeuneſſe, exigeoit une obéiſſance ſans replique. Devenu affable & populaire, il aſſujettiſſoit ſes goûts aux inclinations d'autrui. L'expérience lui avoit appris que le privilége de la naiſſance, n'attire que l'extérieur d'un reſpect importun pour celui qui le reçoit, & pénible pour celui qui le rend; que les talens n'inſpirent que l'admiration & l'envie, & que la complaiſance ſeule fait des amis. Révol dans ſo ractère.

Louis XIV vint le voir dans ſa ſolitude; ce Monarque, dont le goût porté au grand, avoit créé tant de merveilles, parut ſurpris de la magnificence de ce délicieux ſéjour. On prétend qu'il ſentit renaître l'envie d'en faire l'acquiſition; mais, en conſidérant toutes les beautés que l'art y avoit enfantées, il ſentit que celui qui les avoit créées, n'en feroit le ſacrifice qu'avec beaucoup d'amertume.

Son reſpect pour la perſonne du Roi, étoit un ſentiment naturel, fortifié par la réflexion; & quoiqu'il n'eût plus rien à prétendre, il donna les exemples de la plus grande ſoumiſſion aux vo-

lontés d'un Maître jaloux juſqu'à l'excès
1685. de ſon pouvoir. Cette obéiſſance étoit d'autant plus belle, qu'elle n'avoit pour but que d'effacer le ſouvenir de ſa faute. Il inſpiroit à ſes enfans les ſentimens dont il étoit lui-même pénétré.

Mariage de Duc de Bourbon.

Le Roi voulut marier Mademoiſelle de Nantes, ſa fille naturelle, avec le Duc de Bourbon, fils du Duc d'Enguien, qui juſqu'alors n'avoit reçu que de la froideur de la part du Monarque. Le Duc, à la premiere propoſition, répondit qu'il remercioit Sa Majeſté de la bonté qu'elle avoit pour lui; mais qu'il la ſupplioit de ne pas trouver étrange que, dans une affaire d'une auſſi grande importance, il différât à lui rendre réponſe, juſqu'à ce qu'il eût conſulté le Prince ſon pere. » Le Roi, lui » répliqua, je le veux bien, conſultez » le Prince, mais ſoyez aſſuré, mon » Couſin, que j'ai au moins autant d'at- » tachement pour vos intérêts qu'en » peut avoir votre pere «.

Le Duc d'Enguien, partit auſſitôt pour Chantilly, où il communiqua à ſon pere, l'offre que le Roi lui avoit faite. Le pere, fâché de l'indifférence de ſon fils pour ce mariage, lui dit avec vivacité : » Quel mauvais deſtin » vous a donc empêché d'accepter ſur

» le champ une offre de cette nature ?
» Prenez promptement la poſte pour 1685
» Verſailles, menez avec vous le Duc Condé
» de Bourbon, & allez vous jetter aux mis aux
» pieds du Roi, pour le remercier avec lontés du
» une profonde ſoumiſſion de l'honneur
» qu'il vous a fait, & tâchez de lui faire
» connoître l'empreſſement que vous
» avez d'en jouir au plutôt. Sçachez,
» mon fils, que dans l'état où ſont ac-
» tuellement les choſes, ce mariage
» vous eſt avantageux, & c'eſt la plus
» grande faveur que puiſſe recevoir le
» Duc de Bourbon ; & qu'enfin, c'eſt
» un chemin aſſuré pour obtenir des
» graces du Roi. Allez donc, & ſans
» perdre de temps, faites ce que je
» viens de vous dire «.

Ce détail fait connoître la docilité du Prince aux volontés d'un Monarque abſolu, dont il vouloit être chéri après en avoir été redouté. Le mariage fut célébré avec une magnificence royale, & les deux époux s'applaudirent d'une heureuſe fécondité.

La derniere année de ſa vie fut troublée par un chagrin domeſtique. Il aimoit le Prince de Conti comme s'il eût été ſon fils. Ce neveu ſi digne de ſon amour, puiſqu'il étoit ſi digne de lui, encourut la diſgrace de Louis XIV,

qui ſeul n'aimoit pas un Prince ſi di-
685. gne de l'être. Ce Monarque toujours décent dans ſes plaiſirs, plaignoit les foibleſſes, mais il puniſſoit les ſcandales avec autant de ſévérité que les
iſgrace du ıce de ıti. crimes. Le Prince de Conti, né avec des paſſions fortes & généreuſes, promettoit d'être un jour le Héros de ſon ſiécle. Son eſprit orné de tous les dons de la nature, s'étoit encore enrichi de tout ce que les Sciences & les Arts ont de plus ſublime & de plus agréable. Sa bravoure naturelle étoit réglée par la prudence. Sa généroſité aimoit à récompenſer les talens & les productions du génie. Le ſublime de ſon ame ſe manifeſtoit dans l'exercice de ſes bienfaits. Il étoit Prince, & il eut des amis, parce qu'il chercha toujours plus à plaire qu'à briller. Il aima les plaiſirs, & entraîné par la voix enchantereſſe des paſſions, il ſe livra à des excès ſcandaleux, que le Monarque crut devoir punir. Il fut exilé de la Cour, & dans ſa diſgrace il ſe retira à Chantilly auprès d'un oncle qui ſe flattoit de revivre un jour dans un neveu ſi accompli. Il en reçut de grandes leçons de ſageſſe, mais quand les paſſions ſont impérieuſes, le temps eſt le ſeul maître qui puiſſe en triompher.

A meſure que ſes infirmités ſe multiplioient, ſa tendreſſe pour ſa famille s'augmentoit. Il avoit toujours mis auprès de ſes enfans des Maîtres éclairés & vertueux. Bourdelot avoit quitté la profeſſion de Médecin pour préſider à l'éducation du Duc d'Enguien. Deſchamps, Officier ſage, avoit été placé auprès du Duc de Bourbon, pour lui apprendre les élémens de la guerre. C'eſt ce Deſchamps qui a donné au public l'hiſtoire des dernieres campagnes de Turenne. Cet Ecrivain qui peut être lu ſans ennui par quiconque aime à s'inſtruire des ſecrets de la guerre, a bien développé le génie & les reſſources de ce grand Général.

Cette dureté de cœur qu'on contracte dans le métier de la guerre, cette inſenſibilité pour le malheur d'autrui, ſe changea chez ce Prince en une pitié généreuſe & compâtiſſante. Il donna une ſomme conſidérable pour être diſtribuée dans les lieux qu'il avoit ravagés pendant le cours des guerres civiles, & après avoir été l'effroi des peuples, il voulut en être le bienfaiteur.

Les deux dernieres années de ſa vie offrent un tableau bien différent du reſte. Ce n'eſt plus ce Prince qui ne reſpiroit

que les combats, & qui ſe plaiſoit à
1685. marcher ſur des ruines; ce n'eſt plus cet ambitieux qui aime à maîtriſer les Miniſtres; c'eſt l'homme abandonné à lui-même, accablé par ſes infirmités, luttant ſans ceſſe contre la mort qu'il avoit bravé dans le camp, & qu'il avoit craint dans ſon lit.

La plûpart des Lecteurs ſont curieux de connoître les ſentimens des grands hommes ſur la Religion. Le motif de cette curioſité eſt facile à démêler. L'incrédule perſuadé que celui qui a fait de grandes choſes, avoit de grandes lumieres, compte avec complaiſance parmi les Héros de l'incrédulité, un Vendoſme, un Catinat. Il aime à ſçavoir que Spinoſa fut ſobre, continent & déſintéreſſé; que Bayle ſans ambition & ſans fiel étoit auſſi indulgent pour les autres, que ſévere à lui-même, comme ſi ceux qui ont bien vécu, ne pouvoient avoir mal raiſonné.

L'homme véritablement Chrétien eſt animé d'un motif plus ſublime. Sa foi devient plus ardente & plus vive, lorſqu'elle eſt ſoutenue par d'illuſtres exemples. Il ſe complaît à voir Arnauld, Paſcal & Boſſuet courbés ſous le joug de la Religion. Et lorſqu'il ap-

Ses ſentimens ſur la Religion.

perçoit les Philoſophes ſuperbes errer au milieu des ténébres, il trouve dans leurs égaremens de nouveaux motifs pour rendre grace au Dieu qui l'éclaire.

Il eſt plus intéreſſant de ſçavoir ce qu'un Prince a fait, que de ſçavoir ce qu'il a penſé. Ses actions ont bien plus d'influence ſur la ſociété que ſes opinions. L'eſprit eſt ſans ceſſe en contradiction avec le cœur. Les échaffauds ſont teints du ſang de ceux qui étoient convaincus que le vol & l'aſſaſſinat étoient des crimes. Poltrot fut un dévot, & Guiſe un ambitieux : l'un fut un lâche aſſaſſin, & l'autre vécut & mourut en Prince bienfaiſant & magnanime.

Le Prince de Condé, dans l'aurore & le midi de ſa vie, ne régla pas toujours ſa conduite ſur les maximes évangéliques. Entraîné par le feu des paſſions, il laiſſa prendre à ſes ſens un agréable empire ſur ſa raiſon. Le deſir de juſtifier ſes penchants lui fit rechercher tous les hommes célebres par la ſingularité de leurs ſentimens. Il puiſa dans leur commerce une grande indifférence pour la Religion. Son rang & ſes lumieres le firent regarder comme le Chef de ces nouveaux Titans qui vouloient eſcalader le Ciel. Inſtruit de

toutes les difficultés que le Sophiſte
685. captieux peut oppoſer, il s'en ſervoit avec complaiſance & avec avantage contre tous ceux qui avoient plus de ſoumiſſion que de lumiere. Son imagination vive & impatiente ne s'arrêtoit pas aſſez ſur les objets pour les approfondir ; & tout ce qu'il ne pouvoit pénétrer lui ſembloit ridicule à croire. Il cherchoit les occaſions de diſputer plutôt dans le deſſein de faire briller ſon eſprit, que dans l'intention de diſſiper ſes doutes. Son humeur guerriere lui faiſoit aimer les combats de doctrine. Ses converſations étoient libres & hardies, & tout ce qui étoit agréable lui ſembloit permis. Les maladies lui inſpiroient des craintes ſalutaires ; alors les premieres impreſſions ſe réveilloient. Il en donna des exemples dans pluſieurs occaſions, & ſur-tout dans les premiers jours de ſon mariage & dans la campagne du paſſage du Rhin, où il demanda & reçut les Sacremens avec beaucoup de ferveur.

on diſcer-
ent dans
hoix des
eurs.

Quoique pendant ſa vie il eût témoigné beaucoup d'indifférence pour la Religion, il fut toujours fort attentif dans le choix de ſes Miniſtres. Il ne confioit le gouvernement des ames qu'à des hommes éclairés & vertueux, & la

meilleure recommandation qu'on pût avoir auprès de lui, étoit des atteſtations de mœurs & de lumieres. Il étoit très-perſuadé que la tranquillité de l'Etat eſt attachée à la ſageſſe & à la modération des Miniſtres de l'Autel, & qu'un conducteur imbécillement zelé eſt auſſi dangereux qu'un conducteur dépravé. C'eſt par ce motif qu'il aimoit mieux nommer aux Bénéfices des hommes ſimples & pacifiques, que ces Théologiens turbulens qui s'imaginent être des Athanaſes parce qu'ils troublent tout un Empire. 1685

Auſſi-tôt que l'âge eut impoſé ſilence à ſes paſſions, le Philoſophe indocile & ſuperbe, devint Chrétien, humble & ſoumis. A meſure que ſes infirmités ſe multiplioient, ſon cœur s'ouvroit aux influences de la grace. On ſe dégoûte aiſément du monde, quand il n'offre plus rien d'agréable à nos penchans. C'eſt dans ces momens de langueur & d'ennui qu'on apperçoit dans ſon cœur un vuide qu'on croit ne pouvoir remplir que par les tréſors que promet la Religion dans le Ciel. On cherche à remplacer les voluptés terreſtres par des biens plus purs & plus durables.

Le ſpectacle de ſes parens & de ſes

amis que la mort lui avoit enlevés,
585. avoit préparé ſon cœur à cette heu-
de ſes reuſe révolution. Il avoit vu mourir la
célébre Palatine en odeur de ſainteté. Des ſonges, des inſpirations, qu'elle crut l'ouvrage du Ciel, lui en applanirent le chemin. Elle paſſa de l'incrédulité & du ſein des plaiſirs à une docilité & à une mortification qui effacerent le ſouvenir d'une vie mondaine & voluptueuſe. L'éclat de ſa converſion, l'auſtérité de ſa vie édifierent la Capitale. Le commerce qu'elle aſſuroit entretenir avec les Anges, la fit paſſer pour une ame privilégiée aux yeux de la moitié de la France. L'autre moitié la crut folle. Le Prince de Condé qui avoit été témoin de ſa patience, fut ébranlé en la voyant ſi ſoumiſe.

La Ducheſſe de Longueville, cette ſœur ſi célebre par ſa beauté, par ſon eſprit, & par ſes intrigues, paſſa les dernieres années de ſa vie dans les pratiques d'une piété rigide. Elle ſe tenoit toujours de bout pour ſe mortifier. On prétend qu'en portant le jeûne trop loin, elle mourut d'inanition.

Le Prince de Condé avoit auſſi abrégé ſes jours par de longues auſtérités. Il vécut pauvre au milieu des richeſſes. Il légua tout ſon bien en mourant aux

veuves, aux orphelins & aux Hôpitaux.
L'imagination ſe laiſſe aiſément frap- 1685
per par l'exemple de ceux que l'on aime. Le Prince réduit à vivre de lait, privé de la jouiſſance des choſes ſenſibles, ſans ceſſe vis-à-vis de lui-même & de ſes douleurs, ne put ſe diſſimuler que ſa fin s'approchoit. Il conſacra les deux dernieres années de ſa vie à la religion. Il devint un homme nouveau. Ses actions annoncerent un cœur vivement pénétré. Ses paroles autrefois libres & licentieuſes, étoient chaſtes & réſervées. Son aſſiduité dans les Temples, ſon recueillement édifierent ceux qu'il avoit ſcandaliſés. Il étoit dans l'Egliſe avec un reſpect digne du Dieu qu'il alloit y adorer. Il reconnoiſſoit que la décence dans le culte public eſt le premier devoir des grands Princes, dont les exemples ont toujours beaucoup d'imitateurs. En le voyant ſi humble & ſi pénétré, on eût pu s'écrier, comme autrefois dans le paganiſme, que Jupiter eſt grand, quand je vois Epicure proſterné dans ſon Temple !

Sa maiſon étoit remplie de Calviniſtes qu'il prit ſoin d'éclairer. Il avoit alors le zele des converſions, & ne pouvant plus faire de conquêtes par

ſes armes, il avoit la noble ambition
1685. d'étendre l'empire de la foi par ſes paro-
Ordre qu'il et dans ſa aiſon. les. Sa maiſon devint une communauté religieuſe où tout reſpiroit l'ordre & la ſainteté; quiconque avoit cauſé du ſcandale, ſoit dans ſes mœurs, ſoit dans ſes actions, en étoit exclu ſans eſpoir de retour. Cette attention ſévere fit quelques ſaints & beaucoup d'hypocrites. Il retrancha de ſa dépenſe 50000 écus pour être employés au ſecours des pauvres honteux. La dévotion qui le rendoit dur à lui-même, lui inſpiroit une tendre pitié pour les autres. Sa foi vive & agiſſante ne ſe bornoit point à plaindre ceux qu'il pouvoit ſoulager; & généreux ſans oſtentation, il laiſſoit ignorer quelle étoit la ſource de ſes bienfaits, à ceux qui s'en voyoient comblés. Le ſecret ne fut revélé que par ſa mort, qui livra à leurs premiers beſoins tant de familles infortunées.

On publia alors, & on l'a ſouvent répété, que le Grand Condé ne fut dans les deux dernieres années de ſa vie, que l'ombre de ce qu'il avoit été, & qu'il étoit tombé dans une enfance imbécille, mais il n'en eut que l'innocence & la ſimplicité. Il ceſſa de ſe montrer, & ce fut pour vivre en ſage, qu'il voulut vivre obſcur.

Je vais l'offrir au lecteur dans ce dernier moment. Un grand homme mourant eſt un ſpectacle intéreſſant. On aime à recueillir ſes dernieres paroles, à méditer ſur ſes dernieres actions, à contempler ſon ame qui ſe montre ſans voile & ſans déguiſement. On remarquera une raiſon pure & ſaine, un pere tendre & éclairé qui donne des conſeils à une famille affligée, une intrépidité ſans faſte qui voit la mort ſans la deſirer, ni la craindre, une réſignation abſolue aux décrets d'un Dieu auquel il va s'unir. 1685.

Condé ſupérieur aux autres hommes pendant ſa vie, fut ſupérieur à lui-même aux approches de la mort. Il étoit fort indiſpoſé lorſqu'il apprit que la Ducheſſe d'Enguien étoit attaquée de la petite verole à Fontainebleau. Sa tendreſſe lui fit oublier ſes propres infirmités. Il partit de Chantilly le 11 de Novembre 1686. Les prieres & les larmes de ſa famille, qui par un ſecret preſſentiment s'oppoſoit à ce voyage, ne purent le retenir. Ses aſſiduités & ſes veilles auprès de la Princeſſe aigrirent ſon mal. Quinze jours s'écoulerent entre la crainte & l'eſpérance. Il étoit alors ſéparé du reſte de ſa famille. Le Duc d'Enguien ſe trouvoit 1686.

Il va à Fontainebleau.

auprès du Roi auquel on venoit de
1686. faire une grande opération. Le Duc & la Ducheſſe de Bourbon étoient reſtés à Chantilly, parce que la malignité de l'air de Fontainebleau, les empêchoit de s'en approcher.

Il tombe malade. Le Prince aima mieux ſouffrir, ſéparé de ce qu'il avoit de plus cher, que d'expoſer ſa famille au danger de reſpirer un air corrompu. On n'attendoit qu'un moment favorable pour le tranſporter à Paris ; mais on en connut bientôt l'impoſſibilité. La fiévre avoit fait de grands progrès, & les Médecins long-temps incertains, commencerent à s'alarmer. Le Prince démêlant leurs inquiétudes, leur dit : » Examinez bien » s'il n'y a pas de danger, ne me le » diſſimulez pas «. Alors ils lui dirent qu'il étoit à propos de ſonger aux Sacremens. Il comprit bien que c'étoit ſon arrêt de mort qu'on venoit de lui prononcer. Son courage, au lieu de tomber dans l'abbatement, ſembla ſe ranimer. » Voilà parler, dit-il aux Mé-

La conſtance dans les ſouffrances. » decins. Mon Dieu, vous m'appellez » à vous, que votre volonté ſoit faite «. On ne remarqua pas la moindre altération ſur ſon viſage. Dans ce moment Gourville étant entré dans ſa chambre, il lui dit : Eh bien ! Gourville, mon

» ami, c'en eſt fait, l'arrêt eſt prononcé «.

La philoſophie impuiſſante à nous ſoutenir dans ces derniers momens, ne peut produire qu'une inſenſibilité brutale. La Religion plus conſolante, nous promet une exiſtence nouvelle, nous fortifie contre l'horreur naturelle d'un éternel anéantiſſement. On doit lire le calme dans les yeux de celui qui va jouir, & l'on ne doit attendre que de la ſtupidité de celui qui penſe qu'il va ceſſer d'être. Cette perſuaſion d'une immortalité aſſurée inſpire à Condé cette même confiance, ce mépris de la mort qu'il avoit à la tête d'une armée. 1686

La Ducheſſe d'Enguien n'avoit pas la même fermeté; elle s'abandonnoit à la plus vive douleur. Condé qu'elle plaint, cherche à la conſoler. Il la conjure de ne point s'affliger, & la prie d'écrire au Duc d'Enguien & au Prince de Conti de ſe rendre auprès de lui. » J'aurois auſſi une grande joie, dit-il, » de voir le Duc de Bourbon; je l'aime » autant qu'un pere peut aimer ſon » enfant, mais il eſt unique, il faut » le conſerver, & ne le pas expoſer au » mauvais air.

Il demanda du papier & il écrivit une lettre, qu'il fit cacheter pour être

remiſe après ſa mort à ſon fils. C'étoit
1686. des regles de conduite qu'il lui preſcrivoit, & dont les mourans ſont toujours inutilement prodigues. Il conjuroit le Roi d'étendre ſes ſoins ſur la Princeſſe de Condé, qu'il ne ceſſa jamais de plaindre & de reſpecter, lorſqu'il crut devoir la punir.

Il fit approcher Gourville pour régler avec lui ſes affaires domeſtiques. » Je ne veux, lui dit-il, faire tort à » perſonne. J'aime beaucoup mieux » qu'on ait de mon bien, que d'avoir » un ſol de celui des autres. J'ai aſſez » de choſes ſur ma conſcience, ſans la » charger encore d'un auſſi peſant far- » deau. Gourville, mon ami, vous » m'avez bien ſervi, je veux recon- » noître votre attachement, & vous » témoigner ma ſatisfaction par une » ſomme de cinquante mille écus «.

Déſintéreſſement de Gourville. Gourville fondant en larmes, lui proteſta qu'il étoit réſolu de n'accepter aucun don, & qu'il ſe croyoit aſſez récompenſé de ſon zèle, puiſqu'il en étoit ſatisfait. Dès que le teſtament eut été dreſſé, le Prince ſe le fit lire, & ne voyant point le nom de Gourville pour les cinquante mille écus, qu'il lui léguoit, il jetta ſur lui un regard étincelant, & lui dit qu'il vouloit être

obéi ; mais il ne put vaincre l'opiniâtreté généreuſe de ce ſerviteur fidele. 1686
Tous ſes Domeſtiques eurent part à ſes largeſſes ; les Jéſuites moins déſintéreſſés que le profane Gourville, ne furent point oubliés.

Auſſi-tôt qu'il eut mis ordre à ſes affaires domeſtiques, il dit : » Si j'ai » oublié quelque choſe, on n'a qu'à » s'adreſſer à mon fils. Je ſçai l'amitié » qu'il a pour moi. Je connois ſon cœur. » Il l'a bon, il l'a grand, il fera tout » ce que j'aurois pu faire moi-même, » & même au delà. « Tandis que ſon cœur & ſon eſprit étoient dans le calme & la paix, ſon corps étoit en proie aux ſouffrances. Depuis le commencement de ſa maladie il ne s'étoit point mis dans ſon lit. Il étoit aſſis dans un fauteuil auprès du feu, enveloppé dans ſa robe de chambre, les jambes ſur deux ſiéges plians. Il profita de l'intervalle que lui laiſſoient ſes douleurs pour écrire la lettre ſuivante au Roi.

» JE ſupplie très-humblement votre Lettre
» Majeſté de trouver bon que je lui Roi.
» écrive pour la derniere fois de ma
» vie. Je ſuis dans un état où apparem-
» ment je ne ſerai pas long-temps ſans
» aller rendre compte à Dieu de mes

» actions, je ſouhaiterois de tout mon
1686. » cœur que celles qui le regardent fuſſent
» auſſi innocentes que celles qui regar-
» dent votre Majeſté. Je n'ai rien à me
» reprocher ſur tout ce que j'ai fait
» quand j'ai commencé à paroître dans
» le monde. Je n'ai rien épargné pour
» le ſervice de votre Majeſté, & j'ai
» rempli avec plaiſir tous les devoirs
» auxquels ma naiſſance & le zele ſin-
» cere que j'avois pour votre Majeſté
» m'obligeoient. Il eſt vrai que dans
» le milieu de ma vie, j'ai tenu une con-
» duite que jai condamnée le premier.
» J'ai enſuite tâché de réparer ma faute
» par un attachement inviolable à votre
» Majeſté, & mon déplaiſir a toujours
» été depuis ce temps là, de n'avoir
» pu faire d'aſſez grandes choſes qui
» méritaſſent les bontés que vous avez
» eu pour moi. J'ai au moins cette ſa-
» tisfaction, de n'avoir rien oublié de
» ce que j'avois de plus cher & de plus
» précieux pour marquer à votre Ma-
» jeſté que j'avois pour Elle & pour
» l'Etat tous les ſentimens que je de-
» vois avoir : après toutes les bontés,
» dont votre Majeſté m'a comblé, oſe-
» rois-je encore lui demander une grace,
» laquelle dans l'état où je me vois réduit,
» me ſeroit d'une conſolation très-ſenſi-

» ble? C'eſt en faveur de M. le Prince de
» Conti. Il y a un an que je le conduis, 1686
» & j'ai cette ſatisfaction, que je l'ai mis
» dans des ſentimens tels que votre Ma-
» jeſté le peut deſirer. Le Pere de la Chai-
» ſe en ſçait la vérité. Il le pourra témoi-
» gner à votre Majeſté quand il lui plai-
» ra. Ce Prince a aſſurément du mérite,
» & ſi je ne lui avois pas reconnu pour
» votre Majeſté toute la ſoumiſſion ima-
» ginable, & une envie très-ſincere de
» n'avoir d'autre regle de ſa conduite
» que la volonté de votre Majeſté, je ne
» la prierois pas comme je fais très-hum-
» blement, de vouloir bien lui rendre
» ce qu'il eſtime plus que toutes choſes
» au monde, l'honneur de ſes bonnes
» graces. Il y a plus d'un an qu'il ſoupire
» & qu'il ſe regarde dans l'état où il eſt,
» comme s'il étoit dans le purgatoire. Je
» conjure votre Majeſté de l'en vouloir
» tirer, & de lui accorder un pardon gé-
» néral. Je me flatte peut-être un peu
» trop, mais que ne peut-on pas eſpérer
» du plus grand Roi de la terre, de qui
» je meurs comme j'ai vécu, le très-
» humble & très-obéiſſant ſerviteur &
» ſujet? LOUIS DE BOURBON.

Il ſigna cette lettre & commanda de ne l'envoyer qu'au moment qu'il l'or-

donneroit. Quand il eut arrangé toutes
1686. ſes affaires temporelles avec Gourville, il ne voulut s'occuper que de l'éternité. Son Confeſſeur l'ayant exhorté à pardonner à ſes ennemis, »ah pourquoi! s'écria-»t-il, me parlez-vous de cela, vous qui »ſçavez ſi bien que jamais je n'ai gardé »de rancune contre perſonne? « Il pria le Prêtre qui lui apportoit le viatique, de proteſter en ſon nom à tous les aſſiſtans, qu'il étoit au déſeſpoir d'avoir ſcandaliſé ſon prochain par ſes paroles & par ſes actions. Sa chambre retentiſſoit de ſanglots & de ſoupirs. Les routes étoient remplies de Courriers qui venoient chercher des nouvelles de ſon état. Le Roi en envoyoit ſouvent, & toutes les Cours de l'Europe étoient attentives à ſa deſtinée.

Arrivée du Duc d'Enguien. Le Duc d'Enguien arriva, il fut vivement touché de l'état douloureux où il trouva un pere ſi chéri. Il crut le rappeller à la vie, en lui annonçant que le Roi, en ſa conſidération, avoit pardonné au Prince de Conti. Cette nouvelle lui inſpira la plus vive joie. Il parut n'avoir plus rien à deſirer dans ce monde, après avoir relevé de ſa diſgrace un neveu que ſa tendreſſe confondoit avec ſes propres enfans. Il écrivit ſur le champ au Roi pour lui faire ce remerciement.

» MON fils vient de m'apprendre en 1686.
» arrivant la grace que votre Majeſté a
» eu la bonté de faire en pardonnant au
» Prince de Conti. Je ſuis bien heu-
» reux qu'il me reſte aſſez de vie pour
» en faire mes très-humbles remercie-
» mens à votre Majeſté. Je meurs con-
» tent ſi elle veut bien me faire la juſtice
» de croire que perſonne n'a pour elle
» des ſentimens ſi remplis de reſpect,
» de dévouement, & ſi je l'oſe dire de
» tendreſſe «.

Il fit enſuite ſortir tout le monde de ſa chambre pour s'entretenir avec le Duc & la Ducheſſe d'Enguien. Cet entretien fut touchant. Il les embraſſa & il leur donna ſa bénédiction, pour eux & leurs enfans. Le fils pénétré de douleur, prend les mains de ſon pere, il les baiſe, & lui dit les choſes les plus attendriſſantes. Le Prince ſe laiſſant aller aux mouvemens de la nature, s'écrie, » Ah! mon fils, mon cher fils! » vous n'avez plus de pere «. Le fils à ces mots tombe à demi-mort par terre. On le releve, il revient à lui, & s'approchant de ſon pere, il lui dit: » Ah! » Monſieur, ſi j'ai été aſſez malheureux » que de vous avoir déplu en quelque

Attendriſſement du pere & du fils.

» choſe, je vous en demande pardon.
1686. Le Prince, dont le cœur étoit déchiré, lui répondit : » Si j'ai été bon pere, vous » avez été bon fils. Je meurs comme » j'ai vécu, plein d'amitié, de tendreſſe » & d'eſtime pour vous «.

Après cette effuſion de tendreſſe on vit regner un ſilence de douleur. Le pere & le fils ſe regardoient ſans ſe rien dire. Ce ſilence ſi éloquent, ſi pathétique fut rompu par le Prince qui recommanda à ſon fils les Officiers de ſa maiſon, dont il loua le zele & la fidélité. Cet entretien fini, il fit rentrer les Eccléſiaſtiques dans ſa chambre ; il leur demandoit ſouvent combien il avoit encore de temps à vivre. Ils lui répondoient que notre vie étoit entre les mains de Dieu. » Eh bien ! *diſoit-il*, attendons » ce que Dieu voudra «. Il prononçoit ces paroles d'un ton ferme & aſſuré qui marquoit qu'il attendoit ce dernier inſtant avec plus d'impatience que de crainte. Son cœur, après s'être élancé vers le Ciel, revenoit de temps en temps vers la terre. Ses yeux ſe fixoient alors ſur le Duc & la Ducheſſe d'Enguien qu'il voyoit plongés dans la plus vive douleur. Il diſoit tout bas : La tendreſſe que » je vois pour moi dans mon fils & dans » Madame la Ducheſſe, me touche vi-

» vement,

» vement, allez leur dire que je ſuis ſen-
» ſible à leur amitié, que j'en ſuis con- 1686.
» tent, très-content, & au-delà de tout
» ce que je pourrois dire «. Ils ne purent l'un & l'autre répondre que par des larmes plus abondantes.

Je n'écris tous ces détails que pour ces perſonnes tendres & ſenſibles qui éprouvent encore ces mouvemens que la nature inſpire dans le cœur d'un pere & d'un fils dans les momens douloureux d'une éternelle ſéparation. Elles y verront le triomphe de la nature, & après avoir admiré le Héros, elles aimeront à le voir pénétré de ſentimens ſi honorables à l'humanité.

Cette ſcene attendriſſante devint encore plus touchante par l'arrivée du Prince de Conti. Condé mourant prend ce Prince & le Duc d'Enguien dans ſes bras; & les tenant l'un & l'autre appuyés ſur ſon ſein paternel, il leur dit ce que la tendreſſe la plus vive peut inſpirer, les conjurant de vivre unis comme deux freres; il leur donne des conſeils, qui dans ces momens ſont toujours bien écoutés, & qui ſont bientôt oubliés. Les ſanglots & les pleurs de ſa famille ne faiſoient qu'irriter ſes douleurs, il la fit ſortir & il renvoya en même-temps tous ſes Médecins dont il reconnoiſſoit

l'inutilité ; & montrant les Eccléſiaſtiques qui étoient dans ſa chambre, il leur dit : » Voilà mes véritables Médecins qui me feront faire tout ce qu'il » faudra pour bien mourir «. Il conſacra ſes dernieres heures à prier & à s'entretenir avec des Eccléſiaſtiques, qui dans ces momens ſont les amis les plus conſolans. Le Curé de Fontainebleau frappé de tant de ferveur & d'humilité, lui dit : » Vous nous apprenez des choſes que nous ſçaurons bien placer en » leur temps. Elles nous ſeront d'un » grand ſecours pour inſtruire les peuples de quelque qualité qu'ils puiſſent » être «. Le Prince auſſi humble que l'autre étoit adulateur, lui répondit : » Je » ne fais pas cela pour les hommes, mais » pour Dieu & pour mon ſalut «. Un Jéſuite lui ayant repréſenté qu'après avoir vécu en grand homme, il devoit mourir de même. » Ah mon pere ! lui dit-il, » vous me louez, & je ſçai que je ne le » mérite pas.

Je pourrois rapporter une infinité de traits qui feroient connoître que ſa raiſon fut pure & tranquille juſqu'à ſon dernier moment, qu'il vit approcher la mort avec une conſtance ſtoique ; mais je crois en avoir aſſez dit pour montrer que ſa derniere heure ne dé-

mentit pas le cours brillant de ſa vie, & qu'il fut auſſi grand dans le lit de la mort que dans un jour de bataille. 1686

Enfin, après bien des ſouffrances, il mourut le 11 Décembre 1686, ſans effort & ſans douleur. Un de ceux qui le virent expirer, s'écria, ah ! c'en eſt fait, il n'eſt plus. Le Duc d'Enguien immobile dans ſa chambre, entend ce cri, il ſort de ſon abbatement, il s'avance pour contempler les triſtes reſtes de ſon pere ; on s'oppoſe à ſa réſolution, & l'on eſt forcé de lui faire violence pour l'empêcher d'entrer. La Ducheſſe d'Enguien & le Prince de Conti auſſi affligés que lui, confondoient leurs larmes & leurs ſanglots ; ils ſe parloient ſans s'entendre, ils s'interrogeoient ſans ſe répondre. Il meurt.

Le Duc d'Enguien, toujours rempli de l'image de ſon pere, vouloit aller jetter de l'eau bénite ſur ſon corps, on eut beaucoup de peine à le réſoudre à différer ce lugubre devoir juſqu'au lendemain. Il vit, en entrant dans la chambre, le corps étendu ſur un lit. Le viſage étoit couvert d'un linge. Il s'écria, ah que vois-je ! eſt-ce là mon pere ? Quoi ! voilà ce grand homme ! il ne put en dire davantage, il tomba par terre ſans connoiſſance, & quand Douleur du Duc d'Enguien.

1686. il fut revenu il s'approcha du lit, il arrosa de ſes larmes les pieds de ſon pere ; ſes yeux étonnés, immobiles ne pouvoient ſe laſſer de contempler ce triſte ſpectacle. On crut que le meilleur moyen de le conſoler étoit de le laiſſer à ſa douleur, qui en effet ne s'épuiſe jamais plus promptement que par ſa propre activité.

Son corps fut porté à S. Valeri parmi ceux de ſes ancêtres. Son fils crut pouvoir prolonger ſon exiſtence, en ordonnant une pompe funébre, dont la magnificence a ſervi de modele à tout ce qu'on a vu exécuter depuis. Son mauſolée offroit tout ce que l'art pouvoit enfanter de plus riche & de plus majeſtueux. Cette funebre décoration coûta plus de cent mille francs. *Perrault*, ce ſerviteur fidele, immortaliſa ſa reconnoiſſance par les dépenſes qu'il fit pour perpétuer la mémoire de ſon bienfaiteur. L'oraiſon funebre fut prononcée par le ſublime Boſſuet, ſeul capable de louer un ſi grand Prince. Bourdaloue plus propre à inſtruire des ſages qu'à parler à la multitude, déploya ſur le même ſujet toutes les richeſſes de ſon éloquence. Les Poëtes jetterent auſſi beaucoup de fleurs ſur ſon tombeau. Mais leurs couronnes fanées laiſſerent

Son Oraiſon funébre.

aux Orateurs la gloire d'avoir dignement loué l'Héroïsme. Son cœur, conformément à ſes dernieres volontés, fut porté dans l'Egliſe des Jéſuites. Il avoit pendant ſa vie, témoigné aux Membres de cette Compagnie, les mêmes égards que Turenne avoit marqués pour Meſſieurs de l'Oratoire. 1686.

Voici le portrait que Madame de Maintenon en a tracé.

Portrait de Condé par Madame de Maintenon.

Le Prince de Condé ſe trouva mêlé dans les guerres civiles, ordinaires dans les minorités. Alors le Roi ne peut gouverner par lui-même, il faut que ſa volonté ſoit repréſentée par quelqu'un qui regle tout ſelon les Loix. Il lui faut un Conſeil, des Miniſtres, tous les Grands veulent en être; de l'ambition viennent les intrigues; des intrigues, les partis, & des partis, les guerres, les Princes ſe partagent: ils déclarent leur ſoumiſſion & leur attachement au Roi, dans le temps qu'ils attaquent ceux qui regnent ſous ſon nom. Tel fut le cas de M. le Prince de Condé, à l'égard d'Anne d'Autriche & du Cardinal Mazarin. Il étoit bien fait de ſa perſonne, d'une taille médiocre; il avoit le regard d'un aigle & la phiſionomie haute: il avoit beaucoup d'eſprit & de ſçavoir; il vécut fort retiré à Chantilly,

qu'il embellit beaucoup. Il venoit de
686. temps en temps voir le Roi, dont il fut toujours bien traité. Il ſe convertit de bonne-foi, & fut ſincérement regretté. Pendant les guerres civiles, il fut preſque toujours oppoſé à M. de Turenne: on les comparoît ſouvent; mais perſonne n'oſoit décider entr'eux. Le Prince paroiſſoit avoir une valeur plus brillante, & l'autre une valeur plus ſage.

Voici le parallele que Boſſuet a fait de ces deux grands hommes.

allelle de
idé & de
nne par
uet.

» Vit-on jamais en deux hommes, les » mêmes vertus avec des caracteres ſi » divers, pour ne pas dire ſi contraires. » L'un paroît agir par des réflexions » profondes, & l'autre par de ſoudaines » illuminations. Celui-ci, par conſé- » quent plus vif, mais ſans que ſon » feu eût rien de précipité. Celui-là, » d'un air plus froid, ſans avoir jamais » rien de lent, plus hardi à faire qu'à » parler, réſolu & déterminé au dedans, » lors même qu'il paroiſſoit embarraſſé » au dehors. L'un, dès qu'il parut dans » les armées, donne une haute idée » de ſa valeur, & fait attendre quelque » choſe d'extraordinaire, mais toutes- » fois s'avance par ordre, & vient comme » par degrés aux prodiges qui ont fini » le cours de ſa vie. L'autre, comme un

» homme inſpiré dès ſa premiere ba-
» taille, s'égale aux Maîtres les plus 1686.
» conſommés ; l'un, par de continuels
» & vifs efforts, emporte l'admiration
» du genre humain, & fait taire l'envie;
» l'autre, jette d'abord une ſi vive lu-
» miere qu'elle n'oſoit l'attaquer. L'un
» enfin, par la profondeur de ſon génie,
» & les incroyables reſſources de ſon
» courage, s'éleve au-deſſus des plus
» grands périls, & ſçait même profiter
» de toutes les infidélités de la fortune ;
» l'autre, & par l'avantage d'une ſi
» haute naiſſance, & par ces grandes
» penſées que le Ciel envoie, & par
» une eſpèce d'inſtinct admirable dont
» les hommes ne connoiſſent point le
» ſecret, ſembloit né pour entraîner la
» fortune dans ſes deſſeins, & forcer
» leur deſtinée, & afin qu'on vît tou-
» jours dans ces deux hommes de grands
» caractères mais divers, l'un, emporté
» d'un coup ſoudain, meurt pour ſon
» pays, comme un Judas Macchabée ;
» l'armée le pleure comme ſon pere; la
» Cour & tout le peuple gémit ; ſa piété
» eſt louée comme ſon courage, & ſa
» mémoire ne ſe flétrit point par le
» temps. L'autre, élevé par les armes
» au comble de la gloire, comme un
» David, comme lui meurt dans ſon

» lit, en publiant les louanges de Dieu, » & en inſtruiſant ſa famille, & laiſſe » tous les cœurs remplis, tant de l'é- » clat de ſa gloire, que de la douceur » de ſa mort «.

J'ajouterai à ce morceau ſublime, le portrait que la Bruiere en a tracé ſous le nom d'Emile.

» Emile étoit né ce que les plus grands » hommes ne deviennent qu'à force de » régles, de méditations & d'exercices. » Il n'a eu, dans ſes premieres années, » qu'à remplir des talens qui étoient » naturels, & qu'à ſe livrer à ſon génie. » Il a fait, il a agi avant de ſçavoir, ou » plutôt il a ſçu ce qu'il n'avoit jamais » appris. Dirai-je que les jeux de ſon » enfance, ont été pluſieurs victoires? » Une vie accompagnée d'un extrême » bonheur joint à une longue expérience » ſeroit illuſtrée par les ſeules actions » qu'il avoit achevées dans ſa jeuneſſe. » Toutes les occaſions de vaincre qui ſe » ſont offertes, il les a embraſſées; & » celles qui n'étoient pas, ſa vertu, & » ſon étoile, les ont fait naître: admira- » ble même & par les choſes qu'il a » faites, & par celles qu'il auroit pu faire. » On l'a regardé comme un homme in- » capable de ceder à l'ennemi, de plier » ſo[illegible]re ou ſous les obſtacles,

» comme une ame du premier ordre,
» pleine de reſſources & de lumieres, 168
» qui voyoit encore où perſonne ne
» voyoit plus ; comme celui qui, à la
» tête des Légions, étoit pour elles un
» préſage de victoire, & qui valoit ſeul
» pluſieurs Légions ; qui étoit grand
» dans la fortune, & plus grand quand
» la proſpérité lui étoit contraire. La
» levée d'un ſiége, une retraite l'ont
» plus annobli que ſes triomphes ; il
» étoit rempli de gloire & de modeſtie.
» On lui a entendu dire : Je fuyois,
» avec la même grace, qu'il diſoit, nous
» les battimes. Un homme dévoué à
» l'Etat, à ſa famille, au Chef de ſa
» famille, ſincere à Dieu, & pour les
» hommes. Autant admirateur du mé-
» rite, que s'il lui eût été moins pro-
» pre & moins familier, un homme
» vrai, ſimple & magnanime à qui il
» n'a manqué que les ſimples vertus.

FIN.

SUPPLEMENT.

ON a toujours regardé le Prince de Condé, comme une intelligence ſupérieure aux autres hommes, les jours de batailles. On croit qu'entraîné par le feu de ſon courage, il ne conſulta pas toujours les loix de la prudence. On convient qu'il fut ſoldat comme Alexandre, mais on lui conteſte d'avoir été Capitaine comme Céſar. Cette opinion, qui affoiblit ſa gloire, eſt une erreur facile à diſſiper. Pour bien apprécier ſes ſuccès, il faut connoître les moyens qui les ont préparés. Jamais projets ne furent mieux *concertés* & plus réfléchis. Les opérations d'une campagne étoient arrangées avant de ſe mettre à la tête d'une armée; toutes les difficultés étoient prévenues & applanies avant de tirer l'épée. Ses lettres au Roi & au Miniſtre décelent la ſublimité de ſes vues & la trempe d'un génie fécond en reſſource, & ſur-tout un coup d'œil ſûr & perçant qui ſaiſit la réalité & qui ne ſe laiſſe tromper ni par l'éclat ni par les ombres.

Je n'ai point voulu inſérer ſes Let-

tres dans le corps de l'Hiſtoire. Je craignois de ralentir la vivacité de l'action, en repréſentant Condé calculant & réfléchiſſant dans le calme du cabinet. Ce motif m'a déterminé à donner un ſupplément qui pourra plaire à ceux qui liſent pour s'inſtruire & pour apprécier le mérite des grands Capitaines. C'eſt dans ſes lettres que l'homme dévoile ſes penchans, ſon caractère & ſes vues : c'eſt-là qu'il eſt lui-même, & qu'il agit ſans le ſecours d'autrui. J'aurois pu former un volume de ces lettres; mais j'ai choiſi celles qui portent l'empreinte de ſon génie, & qui ont une relation avec l'Hiſtoire de ſes Campagnes. Ce Supplément eſt fait pour les hommes de guerre. On n'y trouvera aucunes anecdotes galantes ou ſatyriques, ainſi les hommes oiſifs & frivoles ſont diſpenſés de les lire ; je crains peu la ſévérité de leurs jugemens.

Le premier Mémoire fut envoyé au Miniſtre Louvois, lorſque le Prince de Condé rentra en France pour ſe faire guérir de la bleſſure qu'il avoit reçue après le paſſage du Rhin. Le temps de ſes voyages étoit pour lui un temps d'étude & de méditation. Il rend compte au Miniſtre de tout ce qu'il a vu & de tout ce qu'il a deviné. Tout annonce

un obſervateur attentif, dont les regards percent le voile dont la politique aime à ſe couvrir.

PREMIERE LETTRE

A M. de Louvois.

» J'Ai cru, en arrivant en cette Ville, » devoir vous rendre compte de ce qui » s'eſt paſſé dans mon paſſage par les » terres des Eſpagnols, & de ce que » j'ai pu apprendre dans les converſa- » tions que j'ai eues avec eux «.

» Le Marquis de Vargines, avec une » partie des Gardes du Comte de Mon- » terey & deux Compagnies du Ré- » giment de Holſtein, vinrent au-de- » vant de moi à une lieue de *Diſt*, » m'offrir de la part du Comte de Mon- » terey, tout ce qui dépendoit de lui » dans ſon Gouvernement. Je renvoyai » de-là l'eſcorte que m'avoit donnée » M. de Turenne. Cette même Cava- » lerie m'accompagna le lendemain » juſqu'à moitié chemin de Louvain où » Dom Diego d'Averto me vint rece- » voir avec deux Compagnies de Dra- » gons & quatre de Cavalerie, & me » conduiſit à Louvain. J'y ſejournai un » jour, tant pour faire quelques reme-

» des, que pour laiſſer un peu repoſer
» mes équipages qui étoient fatigués;
» on m'y fit toutes ſortes d'honneurs,
» & M. de Marcin m'y vint viſiter avec
» le Marquis de Morbec, pluſieurs
» Bourgeois de Bruxelles y vinrent
» auſſi, & il m'a paru que dans les peu-
» ples de ce pays-là, je n'y étois pas
» trop mal. Le lendemain, je vins cou-
» cher à Nivelle, où le même Dom
» Diego, avec la même Cavalerie, me
» vint conduire juſqu'à Elpe. Je n'y fus
» pas plutôt arrivé que M. le Comte de
» Monterey y arriva, ſuivi de Meſſieurs
» de Marcin, Comte de Salazar, Comte
» d'Egmont, Duc de Montalte, Duc
» de Bournonville, & Prince d'Arem-
» berg, du fils du Marquis de Morta-
» re & de quantité d'autres perſonnes
» de qualité du Pays. Il fut une demie-
» heure avec moi, & puis s'en retour-
» na «.

» De Nivelle, je ſuis venu à Binche
» où cinquante chevaux des Gardes de
» M. de Monterey, & Maſſiette avec ſa
» compagnie, m'ont conduit. Je les ai
» renvoyés de-là, & de Binche ici, je me
» ſuis ſervi de la compagnie de Char-
» leroi & de celle de Binche. Je vins
» dîner hier à Bavay où je trouvai M. le
» Duc d'Arſcot qui m'attendoit avec

» ſix compagnies de Dragons, & le » Régiment de cavalerie de Dienne- » tiers, & beaucoup de Nobleſſe du » Pays de Hainault; je lui donnai à » dîner, après quoi, il s'en retourna » à Mons, & moi, je m'en vins cou- » cher ici. Je trouvai les hommes des » Dragons extrêmement bons, & les » chevaux médiocres, deux Compa- » gnies du Régiment d'Holſtein, & » celle de Diennetiers excellentes, le » reſte aſſez bon & bien vêtu. Je n'ai » point vu d'autres troupes meilleures » que celles-là «.

» Diſt n'a aucunes fortifications, & » ſe peut prendre ſans aucune peine; » ils ont fait un chemin couvert paliſ- » ſadé autour de Louvain, & aux deux » portes par où je ſuis *entré & ſorti*, » quelques demi-lunes, mais tout cela » ne vaut pas grande choſe «.

» Dans la converſation que j'eus à » Louvain avec M. de Marcin, après » les premiers complimens, il eut une » grande affectation à me vouloir per- » ſuader qu'ils avoient quarante mille » hommes effectifs; que M. de Mon- » terey faiſoit tout ce qu'il pouvoit pour » engager la Reine d'Eſpagne à con- » ſentir qu'on nous déclarât la guerre; » que juſqu'à cette heure, elle n'y étoit

» pas réſolue, mais qu'il croyoit que » cela dépendoit de la maniere dont » ſe conduiroient l'Empereur & l'Elec- » teur de Brandebourg; que leurs trou- » pes ſeroient bientôt ſur le Rhin, au » nombre de plus de trente mille hom- » mes, & me fit le terme ſi proche, » qu'il ne me donnoit pas un mois pour » les y avoir ".

» Comme je répliquai à cela que j'a- » vois peine à le croire, & qu'au pis » aller, ſi cela étoit, M. de Turenne » ne leur donneroit pas la peine de » venir ſi avant, il me fit les ſermens » les plus grands du monde, que cela » ſeroit. Enſuite il me queſtionna aſſez » adroitement ſur l'état de nos forces, » & particulierement ſur celui de nos » magaſins de bouche; & je jugeai, par » ſes diſcours, que leur deſſein n'étoit » pas tant de nous attaquer, que de ſe » mettre en quelque lieu ſur le Rhin, » pour empêcher qu'il ne nous deſcen- » de des vivres, croyant que nous en » manquerions en Hollande. Je lui dis » que nous avions des magaſins de » farine faits pour toute l'armée pour » plus d'un an, il eut quelque peine à » le croire, mais je crois pourtant que » je l'en perſuadai ".

» Enſuite il me dit que les Eſpagnols

» n'avoient que quatre partis à pren-
» dre : celui de demeurer comme ils
» étoient, en aſſiſtant auxiliairement les
» Hollandois, & que c'étoit le pire de
» tout : & celui qui indubitablement
» les feroit périr ; celui de nous décla-
» rer la guerre conjointement avec l'E-
» lecteur de Brandebourg & les autres
» Princes ſes Alliés, & les ſecours
» qu'on pourroit tirer de l'Empereur,
» que c'étoit le plus sûr, au moins le
» plus honnête ; je tombai d'accord
» de l'honnêteté ; mais non pas de la
» sûreté. Il me témoigna n'appréhender
» point les Suédois, & qu'il croyoit
» que l'Electeur de Brandebourg avoit
» quelqu'aſſurance de leur pays, qu'ils
» ne l'attaqueroient point. Les deux
» autres partis qu'il me propoſa, furent
» de s'accommoder avec la France, en
» partageant la Hollande : il vouloit
» donner la Zélande au Roi d'Angle-
» terre, garder pour l'Eſpagne, toutes
» les places du Brabant & de Flandre,
» conquiſes par les Hollandois, faire
» le Prince d'Orange Souverain d'Hol-
» lande, & des Pays conquis par le
» Roi ; rendre à l'Electeur de Brande-
» bourg, les places que le Roi a priſes
» ſur le Rhin, & laiſſer quelque choſe
» à Meſſieurs de Cologne & de Munſ-

» ter pour les ſatisfaire, doner au Roi » la Franché Comté, Aire, Saint Omer » & Cambrai ".

„ Je ne convins pas trop de ce par- » tage, mais comme il me déclara qu'il » me parloit ſans pouvoir, & que ce » n'étoient que des viſions qui lui paſ- » ſoient par la tête, je le laiſſai diſcou- » rir tant qu'il voulut ".

„ L'autre parti qu'il me propoſa, fut » que l'Eſpagne donnât au Roi tout ce » qu'elle tient des Pays-Bas, qu'on » abandonnât auſſi au Roi les places » que les Hollandois tiennent en Bra- » bant & en Flandre; qu'on donnât » au Roi d'Angleterre la Zélande; que » le Prince d'Orange eût la Souverai- » neté du reſte de la Hollande, en fai- » ſant une part à M. de Brandebourg; » à l'Evêque de Munſter & à celui de » Cologne qui les ſatisfît; que le Roi » rendît l'Alſace, Briſack & Philiſ- » bourg, la Lorraine, le Rouſſillon, » la Baſſe-Navarre juſqu'à la riviere » de Bayonne; & promît de donner » vingt-quatre mille hommes au Roi » d'Eſpagne, pour lui aider à repren- » dre le Portugal; il ajouta qu'il falloit » que ce fût moi qui les commandât, » parce qu'ils pourroient prendre en » moi plus de confiance, qu'en nul

» autre François. Je le laiſſai diſcourir » à ſon aiſe ſur tout cela, & il me pria » fort de n'en point parler en France; » me diſant qu'on croiroit qu'il ne » m'auroit point dit tout ce qu'il me » diſoit ſans quelque commiſſion. Il me » dit pourtant que dans un mois ou » deux, il me feroit ſçavoir ſi je pou- » vois en parler ou non. Je lui dis que » je ferois ſur cela ce qu'il ſouhaiteroit, » que je n'avois garde de lui rien ré- » pondre là-deſſus, parce que le Roi » ne m'en avoit jamais parlé ".

„ La converſation que j'eus avec M. » de Monterey, commença d'abord par » de grandes honnêtetés de part & d'au- » tre; & peu de temps après, il ſe mit ſur » ſes propres louanges, en me voulant » faire admirer la conduite qu'il avoit » tenue depuis qu'il étoit Gouverneur » des Pays-Bas, m'exagérant le mauvais » état où il avoit trouvé les affaires, » & le bon ordre auquel il les avoit » miſes. Je lui en donnai là-deſſus tant » qu'il voulut, & il me ſemble qu'il y » prit un fort grand plaiſir. Il me lâcha » même que, ſi on avoit ſuivi ſes con- » ſeils en Eſpagne, cette campagne n'au- » roit pas été ſi glorieuſe pour le Roi » qu'elle avoit été, & me fit entendre, » ſans pourtant me le dire, que ſon

» ſentiment étoit d'aſſiſter plus ouver-
» tement les Hollandois, & qu'il n'avoit
» tenu qu'à cela que l'Empereur & l'E-
» lecteur de Brandebourg, n'euſſent fait
» dès le commencement de la campa-
» gne, ce qu'ils veulent faire à cette
» heure. Il ſe mit enſuite ſur les grandes
» fortifications qu'il avoit faites dans
» ſes places, & ſur le bon état où elles
» étoient préſentement, même me fit
» voir un plan de Bruxelles, qu'il avoit
» fait apporter tout exprès pour me
» montrer. Il tâcha de me faire voir
» qu'il entendoit fort bien les fortifi-
» cations, & effectivement il m'en parla
» aſſez bien".

„ Nous parlames fort de M. Dom
» Louis: enſuite, & ſe levant pour me
» dire adieu, il me dit qu'il ne doutoit
» pas que je ne fiſſe toujours tout ce
» que je devois pour ſervir fidélement
» le Roi, mais qu'il croyoit pouvoir
» me prier, vu la maniere dont M. Dom
» Louis, ſon pere & lui, avoient vécu
» avec moi, de ne pas contribuer à
» l'échauffer contre l'Eſpagne; je lui
» répondis qu'il ne connoiſſoit pas le
» Roi, s'il croyoit que des particu-
» liers puſſent l'échauffer ou le refroi-
» dir, & moi moins que perſonne; que
» c'étoit leur conduite envers Sa Ma-

» elle qui le pourroit faire, & que le » Roi ne réglât jamais ſa conduite & » ſes actions, que par la raiſon & par » les véritables interêts qu'il connoît » mieux que perſonne. Il ſe mit ſur cela » à parler des louanges du Roi, & com- » me il accorda qu'il y avoit bien des » choſes qu'on avoit vu, non pas ſeule- » ment en France, mais en toute l'Eu- » rope, un Roi ſi digne d'eſtime: ſur » cela il s'en alla".

" J'ai appris, en paſſant auprès de » Mons, qu'il avoit continué l'étang » qui étoit auprès de la porte de Mi- » mes qu'il fera faire paſſer pardevant » celui des ouvrages à corne qui ne » valoient rien, qu'ils ont revêtu, & que » l'étang communique préſentement » avec le marais".

..Le cas arrivé que le gariſon d'Arn- » heim, M. de Montbart y arriva de » Calais, qui venoit de ſe ſauver de » priſon. Il me fit dire qu'il avoit des » choſes importantes à me dire pour le » ſervice du Roi: je crus que ne com- » mandant plus l'armée, & m'en retour- » nant en France, je pouvois le voir » ſi j'avois vu de la ſa vaille lors que per- » ſonne ne l'oſoit. Il me conta toute ſon » affaire qui ſeroit trop longue à vous » écrire, & dont je vous entretiendrai,

» quand je vous verrai ; mais ce qu'il
» me dit de plus important ; c'eſt qu'il
» croit qu'on peut chaſſer les ennemis
» des poſtes qu'ils tiennent ſur les di-
» gues avec aſſez de facilité, qu'il s'eſt
» ſauvé à pied à travers toutes ces eaux-
» là, & fort près de leur camp, que le
» fond en eſt dur ; qu'en pluſieurs en-
» droits, il n'y a de l'eau que juſqu'aux
» genoux, & en fort peu juſqu'à la
» ceinture ; qu'il y a pluſieurs petits
» canaux qui ſéparent les champs, où il
» y en a davantage, mais qu'ils ſont ſi
» étroits, qu'il les a tous ſautés avec
» un brin d'eſt[illegible], hors trois ou qua-
» tre, où il faudroit faire quelques
» ponts ; ce qu'on peut faire, dit-il, fort
» aiſément ; qu'il s'offre, ſi le Roi veut
» bien lui pardonner, d'aller à la tête
» de ceux qui ſeront deſtinés pour cela ;
» qu'il ſe retiroit à Cologne, en attendant
» les ordres du Roi ; & que cependant
» il enverra pluſieurs perſonnes recon-
» noître tout cela encore plus particu-
» liérement, pour en rendre un meil-
» leur compte, s'il plaît au Roi de
» ſe ſervir de lui en cette rencontre. Il
» ajouta qu'il a beaucoup de crédit par-
» mi les reſtes de la faction de Meſſieurs
» de Witt & de Groot ſon beau-frere,
» & qu'il croit pouvoir être fort utile

» au Roi, en les ménageant; je lui ai » promis d'en rendre compte à Sa Ma- » jeſté, & de lui faire ſçavoir ſes in- » tentions là-deſſus «.

" Je pars demain d'ici pour m'en » aller à Chantilly, où j'eſpere arriver » Mardi prochain; je crois que je pour- » rai y ſéjourner quatre ou cinq jours » pour y prendre quelques remedes. » J'irai après cela recevoir les com- » mandemens de Sa Majeſté, ayant la » plus grande impatience du monde, » d'avoir l'honneur de la voir, après » quoi, je reviendrai à Chantilly, ſi Sa » Majeſté le trouve bon, pour achever » de me guérir. Ma bleſſure eſt en très- » bon état, la ſortie de ma playe, & » l'inciſion qu'on m'a *faite*, *ſont* cica- » triſées, l'entrée ne l'eſt pas encore, » mais j'eſpere qu'elle le ſera dans quel- » ques jours, & je n'y ai plus aucune » douleur. La goutte m'a laiſſé quelque » foibleſſe aux genoux, mais je crois » qu'un peu de repos me rétablira bien- » tôt. J'appréhende de demeurer eſtro- » pié de quelqu'uns de mes doigts; les » Chirurgiens pourtant ne le croyent » pas. Le temps me fera connoître ce » qui en ſera. J'ai bien de l'impatience, » Monſieur, d'avoir le plaiſir de vous » voir, de vous embraſſer & de vous

» aſſurer de bouche, comme je fais, » par cette lettre, que perſonne n'eſt » plus à vous que moi. Je vous prie » d'aſſurer M. votre Pere de mon ſer- » vice.

Du 12 Août 1672 au Queſnoi.

SECONDE LETTRE

A M. DE LOUVOIS.

En réponſe à une Lettre du Miniſtre qui l'avoit conſulté ſur l'état des Alliés.

LE Prince de Condé connoiſſoit les forces des ennemis comme eux-mêmes. Il ſçavoit le nombre & la qualité de leurs troupes; & du milieu de ſon camp, ſon génie ſe tranſporta dans les Conſeils de Vienne, Bruxelles & de Madrid. Il avoit étudié le caractère & la capacité des Généraux & des Miniſtres.

Louis XIV convaincu que perſonne ne pouvoit lui donner des lumieres plus ſures ſur l'état des forces du Corps Germanique, lui demanda ſon ſentiment ſur ce qu'il y avoit à craindre ou à eſpérer de cette Puiſſance. Dans la campagne de 1673, le Prince en-

voya au Miniſtre Louvois, le Mémoire ſuivant.

» J'Ai reçu votre lettre du 26 No-
» vembre, par laquelle Sa Majeſté
» m'ordonne de lui dire mes ſentimens
» ſur ce qui ſe peut faire la campagne
» prochaine ".

„ J'avois toujours cru que l'on pou-
» voit par le moyen des Suédois & de
» quelques Provinces d'Allemagne, di-
» viſer l'Empire & l'empêcher de tom-
» ber ſur nous avec toutes ſes forces,
» & je ſuis encore perſuadé qu'il ne faut
» oublier aucun moyen pour en venir à
» bout ".

„ La puiſſance de l'Empire eſt terri-
» ble, quand elle eſt vive, & que ſes
» armées peuvent prendre des quartiers
» à leur aiſe, y faire leurs levées, leurs
» marches, leurs ſejours, & avoir leurs
» paſſages libres par-tout, ſans être trou-
» blés de perſonnes. Auſſi vous me man-
» dez que l'on doit compter que les Al-
» lemands ſeront forts de quarante-cinq
» mille hommes, & comme vous dites
» très-bien, que le plus fort y donne la
» loi, il eſt à craindre que leur armée ne
» groſſiſſe par les Princes qui en auront
» peur, & qui ſeront bien aiſes de ſe
» ſauver du pillage, en donnant de leurs
» troupes ".

„ Il

„ Il eſt difficile de s'empêcher d'en » avoir une à peu près égale à celle là » pour s'y oppoſer, & ſi elle doit être » compoſée des ſeules troupes du Roi, » vous voyez bien quelle diminution » cela apporteroit à celles de Sa Ma- » jeſté qui ſeroient deſtinées pour ſervir » contre la Hollande & contre l'Eſ- » pagne ".

„ Ainſi, je reviens encore à vous » dire qu'il eſt de la derniere néceſſité » de divertir une partie de leurs forces » par les Suédois, la Maiſon de Brunſ- » wick, ou quelqu'autres Princes qui » puiſſent retirer par une grande diver- » ſion dans les Etats de Brandebourg, » une grande partie des troupes de l'E- » lecteur, & qu'il ſeroit même néceſ- » ſaire d'avoir l'Electeur Palatin ou ce- » lui de Mayence pour nous, afin d'avoir » les paſſages du Rhin, du Neker, & du » Mein, & pouvoir par-là choiſir ceux » qui voudroient s'établir entre ces trois » rivieres. Je ne vous parle pas du Duc » de Baviere, ni du Duc de Virtemberg, » parce que je ne doute pas que vous » ne faſſiez toutes ſortes de diligence » pour les avoir ".

» Mais, pour répondre nettement » ſur ce que vous me dites, qu'il ne » faut point s'attendre à tout cela. Je

» vous fais un petit Mémoire des forces » des ennemis & des nôtres, par lequel » vous verrez que ſi le Roi ne peut par- » tager l'Allemagne, ou qu'il ne faſſe » d'extraordinaires levées, au-delà » de ce que vous me mandez, il ne » ſera pas peu difficile d'entreprendre » quelque choſe conſidérable contr'elle, » & on ſera quaſi obligé d'en demeurer » à une défenſive qui même ne ſeroit » pas ſans quelque difficulté, & qui » dépendroit des ennemis ".

„ Je compte donc leurs forces "

L'Allemagne,	30000 hom.
La Hollande,	30000 hom.
de pied & à cheval,	7000
L'Eſpagne en Flandre,	30000 hom.
Total.	112000 hom.

» Je ne ſçai ſi ces deux derniers ar- » ticles ſont bien juſtes, vous le ſçavez » mieux que moi. Vous me mandez » qu'on peut sûrement compter celles » du Roi 124000 hommes, deſquels il » faudroit en ôter huit pour le Rouſ- » ſillon, mille pour Pignerol, comme » vous me le mandez, & pour la Lor- » raine je crois qu'il ſuffira d'un corps de 4000 hommes de pied, & mille

» chevaux, y ayant une armée oppoſée » à celle d'Allemagne, & n'ayant qu'à » garnir Nancy, Toul, Marſal, Moyen- » nic & Metz. Il faudroit avoir quel- » ques troupes en Bourgogne, pour » Auxone, Châlons & Dijon, environ » deux mille hommes de pied & qua- » tre mille chevaux ".

Total des garniſons ci-deſſus . . . . . 16400 hommes.

„ Leſquels ôtés de quatre-vingt- » quatre mille hommes, reſte ſoixante- » ſept mille ſix cens, qui ſeroit tout ce » qu'on pourroit oppoſer aux Hollan- » dois & aux Eſpagnols qui n'en auront » pas moins enſemble, & qui par deſſus » ont l'avantage d'avoir leur pays uni; » de ſe pouvoir joindre & ſéparer en » peu de temps, au lieu que ce que nous » avons contr'eux, ſeroit ſéparé partout » leur Pays ".

„ Il eſt difficile que je puiſſe dire bien » exactement ce qu'il faudroit pour les » garniſons des Places d'Hollande, » pour la conſervation d'Utrecht & de » la tête de Bétau, pour Vezel, Rimberg, » Rées, Schnink, Arnheim, Nimegue » & Graves. N'ayant rien vu de tout » cela, & ne ſçachant point au vrai » l'effet des inondations, ni ce qu'on

» a fait aux Places avancées où l'on a
» mis des troupes en hyver. Ainſi ne
» pouvant pas dire abſolument celles
» qu'il faudroit razer, & celles qu'il
» faudroit garder, parce qu'il ſeroit bon
» de prendre ſur cela les avis de M. de
» Luxembourg, & quand on les aura,
» on pourra après parler plus juſte;
» cependant, je crois qu'il ne faudroit
» gueres moins de trente mille hom-
» mes, tant pour garder les Places, que
» pour s'oppoſer aux Hollandois, & je
» compte qu'il faudroit dans

Rhimberg,	800 hommes.
Vezel,	1200
Reés,	800
Schinck,	600
Nimegue & ſon Fort,	1500
Graves,	1000
Arnhem,	1000 hommes.
Total	6900 hommes.

„ Je ne connois point Doeſbourg,
» Zuplen, Zuol, Camphen, Arder-
» vick, encore moins aucuns Forts,
» Utrecht, Naerden, Vœerden & toutes
» les Places que l'on a occupées dans
» le Betau. Ainſi, ſur le nombre de trente
» mille l'on pourroit ajouter ou dimi-

» nuer, ſuivant les avis de M. de Lu-
» xembourg. Il y a encore Saint Tron
» & Maſieck, où l'on ne peut mettre
» moins de trois mille hommes de pied
» & de ſix cens chevaux ".

„ Vous verrez par-là qu'il pourroit
» reſter contre l'Eſpagne trente-quatre
» mille hommes, mais, comme vous
» me mandez, que l'on croit que les
» troupes ne ſeront pas ſi complettes
» cette année que l'année précédente,
» & que je le vois étant ſur les lieux,
» je crois qu'il y aura beaucoup à ra-
» battre ſur ce nombre là ".

„ Et comme je ſuis perſuadé que la
» Flandre eſt le ſeul endroit où l'on
» puiſſe encore prendre quelque choſe
» de bien conſidérable, & qui coupe-
» roit par-là racine à toute guerre, je
» voudrois qu'on pût avoir juſqu'à cin-
» quante mille hommes pour l'attaquer.
» Quand on ſera fort ſur la frontiere
» des Eſpagnols, ils ſeront obligés de
» mettre une infinité de garniſons dans
» toutes leurs places, & d'occuper par
» leurs gardes au moins toute leur in-
» fanterie ".

„ Je ſuis perſuadé qu'ayant de grands
» magaſins de vivres & de munitions de
» guerre à Ath, Charleroy, à Maſ-
» trick, & une armée de cinqmille hom-

» mes, il y auroit de fort belles choſes
» à faire dans ce Pays-là. C'eſt donc
» au Roi à ſonger de bonne heure à
» affoiblir les Allemands par des diver-
» ſions pour n'être pas obligé de leur
» oppoſer une ſi groſſe armée, & de
» ſe pouvoir ſervir d'une partie des
» quarante mille hommes deſtinés con-
» tr'eux, ou de lever des troupes aſſez
» conſidérables pour faire des entrepri-
» ſes contre les Eſpagnols qui ſeront
» aſſurément ſoutenus d'une grande
» partie de la cavalerie d'Hollande qui
» n'eſt pas néceſſaire pour conſerver
» la tête des digues „.

„ Il eſt abſolument néceſſaire d'éta-
» blir de grands magaſins tout le long
» du Rhin juſqu'à Andernack, pour la
» ſubſiſtance de l'armée d'Allemagne;
» en Hollande, pour celle d'Hollande,
» & à Metz pour ſubvenir aux néceſſi-
» tés, & en cas que la guerre ſe
» portât du côté de la Lorraine & de la
» Hollande ".

„ Je ne compte point ſur les forces
» de Cologne & de Munſter, puiſque
» vous me mandez qu'elles auront aſſez
» de peine à ſe conſerver. Je crois qu'il
» ſeroit aſſez utile d'avoir Neubourg
» déclaré pour ſe pouvoir ſervir de
» Juliers qui eſt fort conſidérable pour

» ſoutenir Marieck, & pour avoir des
» quartiers ".

„ Voilà tout ce que je puis préſente-
» ment dire ſur l'état des choſes, qui
» conſiſte en peu de mots à diviſer l'Al-
» lemagne, ou à faire beaucoup de trou-
» pes pour pouvoir attaquer l'Eſpagne;
» le premier parti me paroît le meil-
» leur, parce que les nouvelles levées
» ſont pour l'ordinaire très-mauvaiſes,
» & qu'outre cela il ſeroit à craindre
» que les forces d'Allemagne ne groſ-
» ſiſſent toujours, en ne mettant dans
» nos intérêts que des Princes, que la
» force des ennemis obligera à ſe dé-
» clarer pour eux ".

„ On peut dès à cette heure agir
» ſur ces fondemens, faire des négocia-
» tions, des troupes & des magaſins,
» avoir les avis de M. de Luxembourg,
» voir ce que deviendra cette année
» l'Allemagne qui eſt ſur les bords du
» Rhin, & des établiſſemens que nous
» pourrons prendre pour nos quartiers
» d'hyver, & attendre à ſe réſoudre
» pour le détail des opérations de la
» campagne prochaine, que l'on ait vu
» un peu plus clair dans les Traités que
» Sa Majeſté peut faire ".

„ Je ſçai que pour tout cela, il faut
» beaucoup d'argent, mais il n'y a pas

» de remede, & quand on eſt dans une » affaire, il en faut ſortir ".

Du 12 Décembre 1672.

TROISIÉME LETTRE

En réponſe à celle du Roi qui lui avoit demandé ſon avis ſur la conquête de la Franche-Comté qu'il méditoit.

LORSQUE le Roi conquit la Franche-Comté, il ne tenta rien avant d'avoir pris les avis du Prince de Condé; & ce grand Capitaine eut part à la gloire de cette conquête par les moyens qu'il indiqua pour réuſſir; & ce fut par ſes conſeils que le Monarque retarda d'une année l'exécution de ſon deſſein.

SIRE,

„ Depuis que j'ai reçu par Briord les » ordres de Votre Majeſté ſur les affaires » de la Franche-Comté, j'ai dépêché » les ſieurs de Ricous & de Riviere » pour reconnoître les Places, & me » rendre un compte exact des forces » qui ſont dans le pays, & ayant fort » penſé à tout ce qui ſeroit néceſſaire.

» pour cette entrepriſe, je crois en de-
» voir rendre compte à Votre Majeſté,
» & même avant leur retour. Je ne ſçai
» pas de quelles troupes Votre Majeſté
» voudra ſe ſervir pour cela; mais ſi
» elle veut entreprendre ſur Beſançon,
» il faut aſſurément en avoir de bonnes
» & en nombre aſſez conſidérable. La
» place eſt, à ce qu'on dit, preſqu'ache-
» vée & en défenſe. Elle eſt ſituée dans
» un pays, où il y a peu de fourages, &
» point du tout de couvert aux envi-
» rons. Le Doux y paſſe, & la com-
» munication des quartiers eſt difficile
» à cauſe des rochers qui régnent le
» long de cette riviere, où il n'y a d'a-
» vance qu'aſſez loin de la place à un
» Château que prit M. de Gadagne,
» qui s'appelle Aigue, & que Votre
» Majeſté a fait démolir. Je ne ſçai s'ils
» l'ont rétabli; mais ſi cela étoit, ce
» ne ſeroit pas un petit embarras. Ils
» ont des troupes réglées dans la Pro-
» vince, qui ſe jetteront aſſurément de-
» dans, & qui pourront faire tirer le
» ſiége en longueur, pour donner lieu
» aux Suiſſes de ſe remuer. Votre Ma-
» jeſté ſçait mieux que moi dans quelles
» diſpoſitions ils ſont; ainſi elle en fera
» le jugement bien mieux que je ne le
» ſçaurois faire ".

„ Les Impériaux ont envoyé le Régiment de Scheneidan en quartier » dans le Briſgaw : il peut avoir ſept » ou huit cens chevaux ; il n'aura pas » une longue marche à faire pour aller » en Franche-Comté. Je ne ſçai s'ils » ont d'autres troupes en ce pays-là ; » mais je m'en vais envoyer à Brizack » pour en être bien informé ".

„ Il eſt difficile, ſi Votre Majeſté » veut entreprendre ſur cette Place cet » hyver, qu'on puiſſe ſe ſervir des » troupes de M. de Turenne, car ou- » tre qu'elles ſeront vraiſemblablement » occupées à obſerver les ennemis, & » à garantir les Alliés de Votre Majeſté, » c'eſt qu'il y a une prodigieuſe quan- » tité de malades. J'en fais venir près » de douze cens ici, & je les enverrai » à Metz pour les faire guérir. Il en eſt » reſté auſſi beaucoup près d'Ander- » nack ; & pour ne pas flatter Votre » Majeſté, ces troupes-là ont beſoin de » repos & d'être racommodées. Je ne » doute pas que M. de Turenne n'en » rende compte à Votre Majeſté, mais » je crois qu'il eſt de mon devoir de le » faire ".

„ La cavalerie a auſſi beaucoup de » malades, elle eſt preſque toute nue ; » les armes ſont en méchant état, &

» assurément il y a beaucoup à racom-
» moder, & une grande fatigue les rui-
» nera absolument ".

„ Pour Gray, je le crois insultable,
» ayant oui-dire qu'ils y ont peu tra-
» vaillé ".

„ Pour Dole, je le croirois assez,
» mais je n'oserois en répondre que
» ceux que j'ai envoyé ne soient reve-
» nus. La Ville de Salins ne vaut rien,
» mais les forts ne sont pas mauvais. Je
» ne sçai s'ils y ont travaillé. On en sera
» pleinement instruit ".

„ Je ne sçai si Votre Majesté voudroit
» se contenter de Dole & de Gray, &
» peut-être de Salins, & laisser Besançon
» Jouxte & Sainte-Anne aux ennemis,
» les deux dernieres étant, comme Vo-
» tre Majesté sçait, très-difficiles à pren-
» dre, si on n'avoit pas Besançon aupa-
» ravant. C'est à elle à considérer si elle
» voudroit pour cela faire déclarer les
» Suisses contr'elle, & attirer dans ces
» pays-là une guerre qui occuperoit cet
» été une partie de ses troupes. Votre
» Majesté, qui est plus éclairée que per-
» sonne, y fera les réflexions qu'elle
» jugera à propos ".

„ Il n'y a dans la Province de Bour-
» gogne ni munitions, ni caissons, ni
» provisions, ni vivres. Je ne crois pas

» qu'on puiſſe les aſſembler avec le même
» ſecret qu'on fit autrefois, parce qu'ils
» ſont plus ſur leur garde, & ſi elle ſonge
» au ſiége de Beſançon, il faudra abon-
» damment de tout cela ".

" J'ai cru, Sire, devoir repréſenter
» tout ceci de bonne heure à Votre
» Majeſté, afin qu'elle pût ordonner à
» temps tout ce qu'elle jugeroit utile à
» ſon ſervice, & cependant me tenir
» prêt à exécuter tout ce qu'il lui plai-
» roit m'ordonner ".

„ J'ai reçu hier la lettre que Votre
» Majeſté m'a fait l'honneur de m'écrire
» du 22 de ce mois de Yerbery. Ce ne
» m'eſt pas une petite joie d'apprendre
» par elle-même, qu'elle approuve ce
» que nous avons concerté M. de Tu-
» renne & moi pour la ſéparation des
» troupes ".

„ Auſſi-tôt que l'Officier que j'ai en-
» voyé en Lorraine m'aura fait ſçavoir
» de ſes nouvelles, les ordres de Votre
» Majeſté ſeront exécutés, & M. de
» Fourille & moi nous choiſirons les Of-
» ficiers qui ſont les meilleurs pour leur
» donner des compagnies. Je lui ai dit
» les intentions de Votre Majeſté tou-
» chant ceux qu'il deſtinoit pour être
» Colonels, & l'on en uſera à leur égard,
» comme Votre Majeſté le commande «.

„Le peu de tems que j'ai été avec » les troupes, ne m'a pas permis de » faire tout ce que j'aurois ſouhaité pour » leur conſervation. Tout ce que j'ai » pu a été de raſſembler la plûpart des » malades qui étoient épars en beau- » coup de villages, d'en faire un hôpital » où j'ai eu tous les ſoins qu'il m'a été » poſſible de les bien faire panſer".

„Il y en a bien près de douze cens. » Comme j'ai eu les ordres de revenir » ici, & que j'ai appréhendé que M. de » Turenne ne fût obligé de faire quel- » que marche, & par conſéquent de » faire périr tous ces miſérables, je les » ai fait mettre ſur mon pont de bâ- » teaux, & les fait amener ici, d'où » je les enverrai à Metz, où je prendrai » un ſoin particulier de les faire guérir. » Si Votre Majeſté agrée, quand ils » ſeront guéris, qu'on leur donne quel- » que quartier, cela ſauvera un grand » nombre de ſoldats qui vaudront mieux » que ceux des recrues qu'on pourra » faire. Il y a des Officiers qui ſont ma- » lades auſſi, qui pourroient en pren- » dre ſoin dans les quartiers qu'on leur » donnera".

„J'ai appris par Treves, par Luxem- » bourg, & par un lettre de Sedan, » que M. de Termes m'a envoyé du

„ Chevalier de la Hilliere, que les en-
„ nemis avoient levé le ſiége de Char-
„ leroy le 22 de ce mois. Votre Ma-
„ jeſté connoît aſſez les ſentimens de
„ mon cœur pour ne pas douter de l'ex-
„ trême joie que j'en ai reçue. J'en at-
„ tends la confirmation avec la derniere
„ impatience ".

„ J'eſpere que M. de Chazeron aura
„ fait toute la diligence poſſible pour
„ arriver où Votre Majeſté l'a ordonné,
„ & ce ne m'eſt pas une petite joie d'a-
„ voir prévenu les intentions de Votre
„ Majeſté, en l'envoyant avec ſa bri-
„ gade, & de ce que Votre Majeſté ſoit
„ contente de ce qu'on envoye auſſi M.
„ de la Feuillade avec la ſienne, joindre
„ M. de Duras ".

„ Je crois que M. de Turenne aura
„ rendu compte à Votre Majeſté des
„ raiſons qui l'ont empêché de paſſer le
„ Rhin. Celles qu'il m'a dites ſont que
„ le pays de-là étoit abſolument ruiné;
„ que ſes troupes y ſeroient dépéries,
„ qu'il croit que ceux de Cologne de-
„ meureront dans la neutralité, & qu'il
„ eſpere par Vezel faire le même effet
„ qu'il auroit fait par Andernack; que
„ ſon infanterie pourra y aller par eau
„ & ſa cavalerie par terre, par un pays
„ qui n'eſt pas mangé. Mais il m'a man-

„ dé depuis une raiſon encore plus forte „ que toutes celles-là, qui eſt que les „ glaces ont rompu ſon pont “.

„ Les Allemands continuent leur mar- „ che vers la Weſtphalie. Les dernieres „ lettres que j'ai reçues de Mayence aſ- „ ſuroient qu'ils étoient auprès de Mar- „ bourg, & dans le Comté de Valdeck, „ j'y ai encore envoyé un courier : dès „ qu'il ſera de retour, je ne manquerai „ pas de mander à Votre Majeſté, ce „ qu'il aura appris d'eux “.

„ M. de Turenne a fait marcher ſon „ infanterie auprès d'Andernack, prêt „ à l'embarquer dès qu'il jugera à pro- „ pos, & il m'a mandé qu'il avoit „ douze ou quinze cens chevaux ſous „ Vezel. Il eſt cependant demeuré près „ d'Andernack avec le reſte de ſa cava- „ lerie. Je ne ſçai pas encore quels „ ordres il aura envoyé à M. de Choi- „ ſeuil, à qui j'ai laiſſé toutes les trou- „ pes, tant cavalerie qu'infanterie que „ M. de Turenne m'avoit données. Je „ ſuis revenu ici avec les dix compa- „ gnies des Gardes Françoiſes, & les „ quatre de Suiſſes, que j'avois menées „ avec moi, & la brigade de Coulan- „ ges “.

„ M. de Turenne m'a prié de faire „ faire ici ou à Thionville le pont de

„ bateaux, croyant que cela pourroit „ lui être utile pour ſa communication „ en France. Auſſi-tôt que le pont de „ bateaux ſera arrivé ; je le ferai refaire „ en un des deux endroits. Cependant „ j'ai logé la Cavalerie depuis ici juſ- „ qu'à Conſarbrick, pour faciliter le „ paſſage de la voiture d'argent & celle „ du pont de bateaux qui remonte. J'a- „ vois envoyé ordre à Metz pour la „ faire revenir ici aujourd'hui; elle n'eſt „ pas pourtant encore arrivée, mais je „ l'attends demain. Dès qu'elle le ſera, „ je ferai embarquer trois cens hommes „ des Gardes deſſus pour la conduire „ juſqu'à Andernack, où M. de Turenne „ m'aſſure qu'il la fera recevoir ".

„ Comme M. de Charenzon eſt parti „ avec la Maiſon de Votre *Majeſté*, je „ n'ai pu lui dire ce qu'elle m'ordon- „ noit de lui faire ſçavoir ſur le ſujet de „ M. Fouille ".

„ M. le Comte de Marſan eſt arrivé „ ici hier avec cent trente Mouſque- „ taires, qui avoient été détachés pour „ le pont d'Andernack ; & M. de la „ Fitte eſt revenu ici avec les cent Maî- „ tres qui avoient été détachés de la „ brigade de M. de Chazeron. Ils vou- „ loient l'un & l'autre avec beaucoup „ d'empreſſement ſuivre les troupes que

„ j'ai envoyées à Avesnes : mais je les „ ai retenues sur les nouvelles de la „ levée du siége de Charleroy, & pour „ l'escorte de la voiture, en cas qu'on „ eût été obligé de l'envoyer par terre. „ Si elle va par eau, quand elles auront „ été reposées quatre ou cinq jours, je „ les enverrai à petites journées joindre „ leurs brigades ".

„ M. le Comte de Marsan est tombé „ malade hier d'une fievre assez forte ; „ & M. de la Fitte a bien reconnu tous „ les travaux que les ennemis avoient „ fait à Vessenau, dont il rendra compte „ à Votre Majesté quand il aura l'hon- „ neur de la voir ".

„ Je suis bien honteux de faire une „ si longue lettre à Votre Majesté pleine „ de tant de bagatelles ; mais comme „ elle veut tout savoir, j'ai cru qu'elle „ ne trouveroit pas mauvais que je lui „ rendisse un compte exact de toutes „ choses ".

„ M. de Cologne vient de m'envoyer „ un ordre que j'envoye à Votre Ma- „ jesté ; c'est M. de Strasbourg qui me „ l'a adressé sans que je l'eusse demandé. „ Il me mande qu'il en envoye un à M. „ de Turenne tout pareil. Il l'envoye à „ Votre Majesté, croyant qu'il pourra „ lui être utile ".

„ J'avois envoyé Tort ſe jetter dans „ Charleroy avec un Officier aux „ Gardes, que M. de la Feuillade en- „ voyoit pour dire à ceux de dedans, „ qu'on aſſembloit de tous côtés pour „ les ſecourir, & que j'avois détaché „ quatre mille chevaux pour cela, & „ qu'ils ſouffriſſent la derniere extrémi- „ té avant que de ſe rendre. Je ne ſçai „ s'il aura entré ou s'il aura été pris, & „ il s'offrit de fort bonne grace pour „ cela. Je ſupplie très-humblement „ Votre Majeſté de croire que perſonne „ au monde n'eſt avec tant de paſſion „ & de reſpect que moi, &c. "

Du 27 Décembre 1672, à CIRCK.

QUATRIÉME LETTRE

De M. le Prince au Roi.

SIRE,

„ Encore que j'euſſe appris de tous „ les côtés la levée du ſiége de Charle- „ roy, je n'ai pas laiſſé de recevoir la „ joie la plus ſenſible du monde, en „ l'apprenant par la lettre que Votre „ Majeſté m'a fait l'honneur de m'écrire „ du 25 Décembre. Les Eſpagnols ont „ fait voir dans cette rencontre à toute

„ l'Europe leur mauvaiſe volonté, leur „ méchante foi & leur foibleſſe, & ont „ mis Votre Majeſté en droit de faire „ tout ce qui vous plaira contr'eux".

„ Votre Majeſté verra par la lettre de „ l'Abbé de Granel que je lui envoie, „ la maniere dont l'Electeur de Mayence a répondu ſur les propoſitions que „ je lui ai fait faire, de raſer Veſſenau „ & Guſtavebourg. Il me ſemble que ſi „ Votre Majeſté en parloit à ſon neveu, & l'en faiſoit preſſer par le Miniſtre qu'elle a auprès de lui, il auroit „ de la peine à s'en pouvoir défendre, „ & qu'il ne pourroit s'empêcher de le „ raſer, ou de permettre à Votre Majeſté de le défendre contre ceux qui „ voudroient s'y loger. J'envoye à Votre „ Majeſté le plan de leurs deux ponts, „ celui de Guſtavebourg, & les retranchemens qu'ils avoient faits au bout „ du pont".

„ M. de la Fitte eſt de retour, & n'a „ pu exécuter l'ordre que je lui avois „ donné de brûler les bateaux, parce „ qu'ils étoient retirés à Mayence deux „ jours avant qu'il fût arrivé ſur les „ bords du Rhin".

„ Si Votre Majeſté juge à propos de „ les faire acheter, pour empêcher que „ les ennemis ne s'en ſervent une ſe-

„ conde fois, il faudra, s'il lui plaît, „ qu'elle en envoie l'ordre & l'argent à „ M. l'Abbé de Gravel : elle verra par „ ſa lettre ce qu'ils peuvent coûter ".

„ Je mandai avant-hier à Votre Ma- „ jeſté les raiſons que M. de Turenne „ m'avoit dites pour ne pas paſſer le „ Rhin, & que j'avois laiſſé à M. de „ Choiſeuil toutes les troupes généra- „ lement que M. de Turenne m'avoit „ données. J'envoye à Votre Majeſté „ une lettre que j'ai reçue de lui aujour- „ d'hui. "

„ Je ne doute point que le deſſein de „ M. de Brandebourg ne ſoit d'inquié- „ ter M. de Munſter, & de favoriſer „ les Hollandois du côté de Friſe. Il me „ ſemble que M. de Turenne peut l'aſ- „ ſiſter dans cette rencontre. Je n'ai „ rien à ajouter aux lettres que j'ai „ écrites à Votre Majeſté ſur ce que „ M. de Briord m'a dit de ſa part ".

„ J'attends avec impatience que les „ bateaux ſur leſquels j'ai fait charger „ tous les malades, ſoient arrivés pour „ en prendre un ſoin particulier. J'ai „ laiſſé M. l'Intendant à Treves pour en „ avoir ſoin pendant leur marche. Il „ n'eſt pas ſi néceſſaire que je comman- „ de à M. de la Feuillade d'avoir ſoin „ de ceux du Régiment des Gardes ;

„ marck, que Votre Majeſté chaſſa au-
„ près de Liége, qu'il lui a dit de me
„ dire qu'il vouloit faire ſa paix, en
„ amenant un Régiment au ſervice de
„ Votre Majeſté, de gens qu'il débau-
„ chera de ces armées, & que ce ſera
„ bientôt. Votre Majeſté m'ordonnera,
„ s'il lui plaît, s'il vient, ce que je
„ ferai “.

Du 29 Décembre 1672, à CIRCK.

CINQUIÉME LETTRE

Du Roi à M. le Prince.

„ J'AI reçu ce matin, en partant
„ de Compiegne, la lettre que vous m'a-
„ vez écrite de Circk, en date du 27,
„ par où je vois les conſidérations que
„ vous faites ſur l'entrepriſe de Bour-
„ gogne qui ſont toutes très-juſtes, &
„ auxquelles on ne peut rien ajouter;
„ mais ſur quoi on doit faire de ſérieu-
„ ſes réflexions “.

„ Vous aurez vu par une de mes let-
„ tres, que je ne crois pas pratiquable
„ d'attaquer Beſançon en cette ſaiſon, &
„ en l'état où je croyois mes troupes qui
„ n'étoient pas tout-à-fait ſi mauvaiſes
„ que vous me le mandez “.

„ J'ai toujours cru que c'étoit une » choſe importante, & qui me vengeroit bien du tour que les Eſpagnols » m'ont fait, ſi je pouvois me mettre » dans Dole, & dans Gray. Je crois » que le nom de cette derniere ville, » m'échappa l'autre jour, & que je ne » vous en ai rien mandé ; mais il n'importe, puiſque vous y avez penſé, » comme j'avois fait, ſans en parler, ces » places & Salins, qu'il ſeroit bon d'avoir, étant ſituées de maniere que » ſans le reſte de la Province, ma frontiere ſeroit couverte ".

„ Les autres choſes que vous me marquez ſur les Suiſſes, & ſur la guerre » que cela attireroit de ce côté là, méritent d'être conſidérées. Et quoique » j'ai ſans ceſſe repaſſé dans ma tête » tout le pour & le contre, j'ai tant » trouvé de raiſons de part & d'autre, » que je ne ſuis pas encore déterminé. » En arrivant à Saint Germain, je travaillerai à vous faire ſçavoir mes intentions, après avoir vu le Marquis » de Louvois, qui me rendra encore » un compte plus exact de l'état où il a » laiſſé toutes choſes en Flandre, qu'il » n'a pu le faire par ſes lettres ".

» Il me marque par ſa derniere, qu'il » eſt bien fâché que vous ayez envoyé la Gendarmerie

» Gendarmerie, parce qu'il ne ſçait où
» la loger à cauſe de leurs équipages.
» Je ne ſuis pas de ſon avis ; car ſi
» on eût été obligé d'aller aux enne-
» mis, qui étoit notre deſſein quand
» vous l'avez envoyé, on en auroit été
» très-aiſe. Le malheur eſt aiſé à rac-
» commoder, ſi l'on envoye des ordres
» pour retourner en Lorraine, c'eſt-à-
» dire, mes gardes & le reſte de la Gen-
» darmerie ; car pour mes Gendarmes,
» Chevaux-Légers & Mouſquetaires,
» je leur enverrai ordre de marcher
» vers Paris..... Je voudrois bien que
» mon couſin le Vicomte de Turenne
» fût plus avancé ; car la marche des
» Allemands me donne de la peine
» pour mes Alliés, & ſurtout pour
» l'Evêque de Munſter. Je vois par des
» lettres que Verjus m'a écrites, qu'il a
» reçu la déclaration de guerre de l'E-
» lecteur de Brandebourg avec hauteur,
» & qu'il s'en eſt ſervi ſans perdre de
» temps pour lui emporter quelques
» petites villes ; mais s'il n'y a de mes
» troupes qui s'approchent de lui, il
» aura fort à ſouffrir «.

» La réponſe de l'Electeur de Mayen-
» ce, ſur les bâteaux du pont, n'eſt
» pas fort obligeante. Je ne ſçai pas
» comment il l'entend, mais il lui ſeroit

» avantageux que cela fût déja fait. Je
» manderai à l'Abbé Gravel de lui en
» parler de ma part «.

» Je ne doute nullement que vous
» n'ayez eu bien de la joie de la levée
» du ſiége de Charleroy. Je crois que
» nous ſommes de maniere enſemble,
» que tout ce qui nous arrive nous tou-
» che également ; je parle auſſi pour
» votre fils, & cela ſervira de réponſe
» à la lettre que j'ai reçue de lui ſur
» ſujet-là «.

» Je n'ai pas encore eu de nouvelles
» de Duras depuis ſa marche, dont je
» m'étonne fort ; mais la retraite des
» ennemis m'ôte l'inquiétude que me
» cauſeroit un auſſi long ſilence. «

» La meilleure raiſon de mon couſin
» le Vicomte de Turenne pour ne pas
» paſſer le Rhin, eſt l'impoſſibilité dont
» il parle dans toutes ſes lettres «.

» Je ne vous dis rien du pont de
» Thionville ; c'eſt à vous à faire ce
» que vous croirez pour le mieux «.

» Vous ne ſçauriez m'écrire trop de
» détail de toutes choſes. Ce que M. de
» Cologne a fait, eſt très-obligeant ; je
» l'en ferai remercier.

» Je ſuis bien aiſe que Torff & cet
» Officier des Gardes, ayent fait de
» bonne grace ce qu'on leur a ordonné.

» Ce qui me plaît fort, eſt le concert » entre tous ceux qui commandent mes » troupes, & l'envie que tout le monde » a que tout réuſſiſſe. Je vous aſſure » qu'il ne tiendra pas à moi que tout » n'aille bien de tout côté «.

» Je viens de recevoir des nouvelles » d'Angleterre qui ſont très-bonnes : » car on y a appris le ſiége de Charle- » roy, comme je le pouvois deſirer ; & » le Roi a dépêché auſſi-tôt un courier » en Eſpagne pour parler plus haut que » je ne l'aurois pu demander «.

» Luxembourg commençoit à eſpérer » de faire quelque choſe, la glace deve- » nant tous les jours plus forte. J'ai » grand peur que le dégel ne l'empêche » de faire ce qu'il avoit réſolu. Je ne » ſçai ce que c'eſt ; mais je lui ai fort » recommandé de ne rien entreprendre » ſans apparence de ſuccès «.

» Vous pouvez compter que mon » amitié vous eſt aſſurée, & dites à vo- » tre fils que je n'en ai pas moins pour » lui que pour vous. Je ſuis perſuadé » que cette égalité ne vous déplaira » pas «.

Du 31 Décembre 1672, à Senlis.

SIXIÉME LETTRE

De M. le Prince au Roi.

SIRE,

» J'ai reçu la lettre dont Votre Ma-
» jeſté m'a honoré, du 28 Décembre,
» de Compiegne. Je lui avoue que j'ai
» été étonné des grandes choſes qu'elle
» veut entreprendre, & l'on ne peut
» aſſez admirer la grandeur de ſes pen-
» ſées & ſon courage. Il en faut autant
» que Votre Majeſté en a pour ſoutenir
» tout ce qu'elle a fait, & tout ce qu'elle
» veut faire. «

» Je ne puis rien dire à Votre Ma-
» jeſté ſur l'affaire de la Franche-Com-
» té, que ce que je me ſuis donné l'hon-
» neur de lui écrire, juſqu'à ce que je
» ſois plus inſtruit que je ne ſuis de l'é-
» tat des places & des troupes qui ſont
» dans la Province, & qu'il ait plu à
» Votre Majeſté de voir de quelles
» troupes on pourra ſe ſervir «.

» Je lui envoie l'état de celles qui ſont
» en ce pays-ci, & je ne crois pas qu'on
» puiſſe compter ſur celles de M. de Tu-
» renne : car outre qu'il n'en a pas trop
» pour s'oppoſer aux Allemands qui

» ne prennent pas tous leurs quartiers
» d'hyver loin du Rhin, & qui même
» ont laiſſé des troupes qui en ſont
» aſſez proches, c'eſt qu'il a mandé à
» Choiſeul de lui envoyer ſa cavalerie,
» & de ſe rapprocher de lui avec les
» cinq bataillons & les deux Régimens
» de cavalerie qu'il lui a laiſſés, comme
» je me donnai l'honneur de le mander
» hier à Votre Majeſté. Outre cela ſes
» troupes ſont dans l'état que je l'ai
» mandé à Votre Majeſté, & je doute
» fort qu'elles ſoient en état de faire
» une grande marche & d'agir ſans
» achever abſolument de ſe ruiner. Je
» ne ſçai pas de nouvelles de celles de
» M. de Duras; mais je crois qu'elles
» ne ſont guères en meilleur état que
» celles de M. de Turenne «.

» Ce que j'ai des Gardes Françoiſes
» & Suiſſes, eſt en état d'agir, auſſi bien
» que la brigade de Coulange. Le reſte
» de l'infanterie que j'ai mis dans les
» places eſt nouveau & aſſez méchant;
» & je ne ſçai ſi Votre Majeſté voudra
» en dégarnir la Lorraine, & tout ab-
» ſolument: le bataillon Suiſſe, & ce-
» lui d'Artois ſont aſſez paſſables. D'ar-
» tillerie, je n'en ai point, M. de Tu-
» renne l'ayant toute gardée «.

» J'ai trois cens ſoixante chevaux,

» des vivres, mais au plus méchant état
» du monde. Il ne reſte pas plus de
» trente caiſſons en état de ſervir, les
» autres ayant été rompus ou abandon-
» nés dans la marche que nous avons
» faite : je n'en avois que cinquante
» au plus.

» J'ai mandé à Biſſy de m'envoyer
» l'état au vrai des troupes qui ſont en
» Lorraine & à Toul, du Régiment
» de Montferrier, de celui des Anglois
» & de celui de Vivans : car il ſe peut
» faire que depuis que je ne les ai vu,
» ils ſoient amendés ou empirés. Je
» l'enverrai auſſi-tôt à Votre Majeſté,
» celui que je lui envoie étant l'état où
» elles étoient en paſſant à Metz.

» Je ne ſçai auſſi de quelles trou-
» pes Votre Majeſté doit ſe ſervir en
» Flandre ; les places y ſont aſſez bon-
» nes ; elles ſeront bien garnies de mon-
» de. Les troupes ennemies ſont frai-
» ches ; & il me ſemble que Votre Ma-
» jeſté n'y a que de nouvelle infante-
» rie, toute la vieille étant avec M. de
» Turenne & M. de Luxembourg. La
» ſaiſon eſt mauvaiſe : ainſi juſqu'à ce
» que je ſois plus éclairé des troupes
» ſur leſquelles Votre Majeſté compte
» pour compoſer ces deux corps d'ar-
» mée, je n'oſerois rien lui dire.

» Je ne lui dis rien non plus ſur l'hon-
» neur qu'elle nous a fait à mon fils & à
» moi, de nous aſſurer de ſes bonnes
» graces. Nous tâcherons tous deux de
» ne nous en pas rendre indignes.
» J'en uſerai à l'égard de ces étran-
» gers qui ſe ſont offert à faire des Ré-
» gimens Allemands, comme Votre
» Majeſté me l'ordonne. Il n'y a que
» pour M. d'Haraucourt ſur lequel
» j'attendrai les ordres de Votre Ma-
» jeſté, parce que c'eſt un homme de
» mérite, & qui attirera après lui beau-
» coup de Lorrains.

Du premier Janvier 1673, à Circk.

SEPTIÉME LETTRE

De M. le Prince au Roi.

SIRE,

» Je ſuis trop heureux que Votre
» Majeſté ait approuvé ce que je me
» ſuis donné l'honneur de lui écrire ſur
» la Franche-Comté. Votre Majeſté eſt
» ſi clairvoyante, qu'elle prendra ſur
» cela le bon parti, comme elle le fait
» en toutes choſes. Ainſi il ne me reſte
» qu'à lui faire à ſçavoir tout ce qui

» viendra à ma connoiſſance, ce que
» je ferai fort exactement.
» J'ai mandé à Votre Majeſté les
» raiſons qui m'ont obligé d'envoyer
» toute la Gendarmerie : aſſurément les
» autres troupes qui reſtoient, n'étoient
» pas en état de faire la marche qu'il
» falloit faire, & d'agir enſuite, comme
» je croyois qu'on y ſeroit obligé, ſi le
» ſiége de Charleroy eût continué : j'ai
» bien de la joie que Votre Majeſté l'ait
» approuvé.
» La Fitte vient de me mander de
» Metz qu'il a reçu les ordres pour y
» demeurer, & les Mouſquetaires ceux
» d'aller à Paris, & qu'il les alloit exé-
» cuter.
» J'ai cru ne devoir pas céler à Votre
» Majeſté l'état où ſont ſes troupes, &
» qu'il valoit mieux lui donner ce petit
» chagrin, que de manquer à ce que je
» lui devois, cela même donnant plus de
» temps à Votre Majeſté de les racom-
» moder. Cette maudite maladie com-
» mence à prendre dans les Gardes «.
» Depuis deux ou trois jours, il leur
» eſt tombé aſſez de malades ; mais ils
» ne meurent pas extrêmement pour
» peu qu'on en ait de ſoin. Les maladies
» ſont très-violentes, mais elles ne du-
» rent gueres.

» La riviere a tellement crû, que les
» bateaux de notre pont & les malades
» ne ſont pas encore arrivés. Ils ſont
» entre ci & Treves, & j'eſpére qu'ils
» ſeront ici après demain. Il n'y a qu'un
» train de ſix bateaux, dont la corde
» eſt rompue, & qui ont été obligés de
» reculer à quatre lieues au-deſſous de
» Treves. Je leur ai envoyé de l'eſcorte,
» des cordes & des chevaux frais, &
» j'eſpére qu'ils arriveront un jour ou
» deux après les autres. J'ai laiſſé M.
» l'Intendant à Treves pour en avoir
» ſoin; il m'aſſure que rien ne leur man-
» que. Je puis aſſurer Votre Majeſté qu'on
» en prend beaucoup. Je donnerai auſſi
» ordre à Metz pour qu'on ait tout le
» ſoin qui ſe pourra. Mais il faudra, s'il
» plaît à Votre Majeſté, qu'elle envoye
» des ordres pour les convaleſcens; au-
» trement j'ai peur qu'ils ne déſertent.

» J'ai mandé à Votre Majeſté ce que
» je ſçavois de l'armée de M. de Turen-
» ne. J'en ai reçu une lettre que j'envoie
» à Votre Majeſté, où il ne me mande
» pas grand choſe.

» Je crois la voiture arrivée à An-
» dernack: je n'en ai pourtant pas en-
» core de nouvelles. Il y a trois cens
» hommes des Gardes qui auront un
» grand chemin à faire pour revenir.

» Je ne les attends que Dimanche ou » Lundi «.

» Votre Majeſté aura la bonté d'en- » voyer les ordres à l'Abbé de Gravel » ſur la démolition de Vaiſſenau & de » Guſtavebourg, & ſur le pont de ba- » teaux; mais ſi elle veut qu'on les » achete, elle ſe ſouviendra de lui faire » envoyer de l'argent.

» J'ai reçu une lettre par laquelle on » me mande que M. de Duras étoit à » deux lieues de Liége.

» Je ne doute pas que ce que le *Roi* » d'Eſpagne mande en Angleterre, ne » faſſe un très-bon effet.

» Le dégel empêche M. de Luxem- » bourg de faire ce qu'il avoit projetté; » & je ne ſçai s'il ſera en état de le faire » à la premiere gelée, le *Prince* d'O- » range étant retourné avec ſes troupes » dans le pays: cela eût été bien avan- » tageux dans cette conjoncture «.

Du 3 Janvier 1673.

HUITIÉME LETTRE

Du Prince à M. de Louvois.

» J E reçus hier votre lettre du 7 de » ce mois «.

» J'ai une extrême joie de votre re-

» tour à la Cour, puiſque cela me don-
» nera lieu de continuer mon commerce
» avec vous. J'avois déja appris aupa-
» ravant que Pacolet arrivât, le bruit de
» l'action qu'a fait M. le Duc de Luxem-
» bourg; mais j'ai eu bien de la joie d'en
» apprendre les particularités par votre
» lettre. J'eſpère en apprendre encore
» de plus grandes par la premiere que
» vous me ferez la faveur de m'écrire.
» Il me ſemble qu'il s'acquitte aſſez bien
» de ſon devoir; & j'eſpere que le Roi
» ne me reprochera point le bien que
» j'ai eu l'honneur de lui en dire.

» Je ne doute point que les Eſpa-
» gnols ne ſoient bien honteux de leur
» belle levée de bouclier, & que vous
» ne profitiez de la méſintelligence qui
» eſt entr'eux.

» Je ne vous dis rien ſur ce que vous
» me mandez des bateaux de Mayence,
» ni des retranchemens de Veſſenau, ne
» doutant point que vous n'ayez en-
» voyé tous les ordres néceſſaires à M.
» de Gravel ſur cela.

» Tous les ſoins qu'on peut apporter
» pour les malades, je crois les avoir
» apportés juſqu'ici; & malgré les dé-
» bordemens de la Mozelle, qui ont
» été extrêmement grands, & tous les
» malheurs qui ſont arrivés à nos cordes

» & à nos ancres, les derniers paſſerent
» enfin hier par ici, & les premiers ar-
» riverent auſſi hier à Thionville, & j'eſ-
» pére qu'ils ſeront bientôt à Metz. Les
» eaux commencent à ſe retirer. Le
» bonheur a voulu qu'il en eſt mort
» aſſez peu, le nombre n'allant pas à
» plus de trente. Je crois qu'il n'en
» ſeroit gueres moins mort à l'hôpital.
» Ils n'ont manqué ni de pain, ni de
» viande, ni de bouillon. J'avois fait
» mettre des Chirurgiens ſur tous les
» différens trains, & on les a aſſiſtés de
» médicamens tout autant qu'on a pu.
» M. l'Intendant eſt à Metz depuis
» trois jours, pour faire préparer toutes
» les choſes néceſſaires pour les bien
» recevoir; & l'on n'épargnera aucun
» ſoin pour les mettre bientôt en état
» de retourner à leurs régimens.

» Je me ſuis obligé de vous dire que
» Meſſieurs d'Houdetot & de Tragny,
» qui étoient chargés de cette conduite
» là, s'y ſont appliqués avec tout le
» ſoin qui étoit poſſible, auſſi bien que
» Meſſieurs Boiſſelot & d'Artagnan,
» qui avoient été détachés des Gardes
» de l'armée de M. de Turenne pour la
» même choſe, & qui en ſont tous deux
» tombés malades. Il commence à nous
» en tomber beaucoup, & même d'Of-

» ficiers, & la plûpart de nos valets.
» M. de la Feuillade l'eſt aſſez conſidé-
» rablement. Je ne crois pas qu'il en
» meure «.

» Quand j'aurai demeuré un jour ou
» deux à Metz, pour ajuſter toutes
» choſes avec M. l'Intendant, je parti-
» rai pour mon voyage d'Alſace, puiſ-
» que le Roi me l'ordonne. Ainſi je
» verrai auſſi en paſſant Moyenvick &
» Marſal, & reviendrai par Xancy. Je
» voudrois bien que M. de Vauban pût
» s'y trouver dans le temps que j'y ſe-
» rai, parce que nous reſoudrions plus
» aiſément toutes choſes enſemble. S'il
» ſe pouvoit qu'il pût venir juſqu'à Bri-
» ſack & Philiſbourg, cela ſeroit bien
» avantageux pour le ſervice du Roi.
» Je rendrai de toutes choſes un com-
» pte au Roi le plus exact & le plus
» ſolide qu'il me ſera poſſible, après
» quoi, puiſque Sa Majeſté le trouve
» bon, nous retournerons mon fils &
» moi à la Cour «.

» J'attendrai à donner mes avis au
» Roi ſur le château d'Alſace, que je
» ſois à Briſack, parce que je pourrai
» le faire avec plus de connoiſſance «.

» Cependant je ne doute pas que ce
» ne ſoit fort bien fait de raſer Lin-
» champ, Donchery, Mouzon, Ja-

» metz & Marville, jugeant ces places-
» là abſolument inutiles «.

» Circk eſt aſſez utile ſi cette guerre-
» ci continue, étant un poſte aſſez avan-
» cé ſur la Mozelle, & qui ne mange
» pas une grande garniſon; ainſi je ne
» voudrois pas le faire raſer, que le
» pont qu'on fait à Thionville ne fût
» tout-à-fait achevé, & un bon ouvrage
» à la tête du pont.

» Pour Damvilliers, il ne paroît pas
» d'une grande utilité, que pour cou-
» vrir un peu la frontiere contre les
» courſes.

» Pour Guiſe, comme il tient la tête
» de la riviere d'Oiſe, tant que Cam-
» brai ſera aux Eſpagnols, je ne voudrois
» pas le raſer. Il me ſemble au contraire
» qu'il ſeroit aſſez *important de l'ac-*
» commoder. Ce que j'ajouterai à tout
» cela, que ſi Sa Majeſté prend la réſo-
» lution de raſer toutes ces places-là,
» il les faut bien raſer pour ne pas don-
» ner lieu aux ennemis de les fortifier;
» & c'eſt une choſe très-importante «

» J'ai dit à M. de Fourille ce que Sa
» Majeſté m'ordonne ſur le ſujet de M.
» d'Haraucourt à Metz, où je lui ai
» donné rendez-vous, & vous man-
» derai la réſolution qu'il aura priſe.
» Cependant, comme c'eſt un vieil

» Officier, & qui certainement a du
» mérite & eſt de qualité, j'appréhende
» qu'il ne lui ſoit bien dur de ſe voir à
» la queue de tous les jeunes Colonels
» de France; & ce ne ſeroit peut-être
» pas trop mal fait de le faire Brigadier.
» L'on ne lui ſera pourtant rien eſpé-
» rer qu'on ait de vos nouvelles. Vous
» les adreſſerez à M. de Fourille, parce
» que je ne ſerai peut-être pas à Metz
» quand je recevrai votre réponſe. «.

» Ricour & Riviere continueront
» leur voyage, & je rendrai compte
» bien particulierement au Roi & à
» vous de tout ce qu'ils me rapporte-
» ront «.

» Je crois que M. l'Intendant n'aura
» pas peu de peine d'amaſſer ce qu'il
» faudra de bateaux & de bateliers pour
» porter les quinze mille hommes en
» Hollande, dont vous lui avez écrit,
» à moins qu'on n'en faſſe de bonne
» heure acheter à Treves, à Coblents
» & tout le long des villes de la Mo-
» zelle, pour les faire remonter petit
» à petit à Metz «.

» J'oubliois de vous dire que j'ai
» envoyé aux Gouverneurs de Stenay,
» &c. de l'avis qu'on m'a donné de l'en-
» trepriſe que M. de Lorraine a deſſein
» de faire ſur leurs places; & j'ai en-

voyé un eſpion à Saint Mihel, pour tâcher d'arrêter l'eſpion de M. de Lorraine «.

Du 11 Janvier 1673, à CIRCK.

NEUVIÉME LETTRE

A M. de Louvois.

» J'AI vu par votre lettre du 10 de ce » mois, ce que M. de Macline mande » de l'affaire de M. de Luxembourg. » C'eſt un grand malheur que le dégel » ſoit venu ſitôt; il auroit ſans doute, » ſans cela, pouſſé l'affaire fort avant. » Ce qu'il a fait ne laiſſe pas d'appor- » ter une grande épouvante dans le » pays & dans l'armée des ennemis. Il » faut eſpérer ſi les glaces recommen- » cent, qu'il pourra remporter d'autres » avantages ſur eux. Il court un bruit » qu'ils ont repris Courden; ce ſeroit » une choſe bien fâcheuſe «.

» Je partis avant-hier de Circk, & » vins coucher ici. La plus grande par- » tie de mes malades eſt arrivée, & le » reſte arrivera aujourd'hui. Ils ſont » tous bien logés, & ils auront tous des » lits fort bons, & ſeront fort bien aſ- » ſiſtés, & j'eſpére que la plus grande » partie guérira. M. l'Intendant que j'ai

» ai chargé & qui y travaille avec ſoin,
» vous en rendra compte de temps en
» temps «.

» Les convaleſcens ſeront logés dans
» la ville, & on leur payera leur ſolde ;
» &quand ils ſeront guéris parfaitement
» & qu'on ſçaura les lieux de leurs quar-
» tiers d'hyver, M. l'Intendant prendra
» ſoin de les envoyer à leurs Régimens.
» Il y avoit auſſi beaucoup de cavaliers
» malades qui n'avoient point d'Offi-
» ciers avec eux. M. de Fourille a don-
» né ordre à un Officier d'en prendre
» ſoin. On les renverra auſſi aux Régi-
» mens quand on ſçaura leurs quarriers.

» M. de la Feuillade a nommé Croi-
» ſil, Catinat, Longliere & Nave pour
» demeurer ici pour la conduite des
» voitures. Vous enverrez les ordres de
» ce que vous voudrez qu'ils faſſent,
» parce que je ne ſerai plus ici «.

» J'ai chargé M. l'Intendant de faire
» le compte de la dépenſe depuis que
» je ſuis par deçà ; il me l'apportera à
» Nanci quand je repaſſerai ; je le ſigne-
» rai, & vous en enverrai copie. Ce-
» pendant ſi vous envoyez les cent
» mille livres dont vous parlez, ce ſera
» à M. l'Intendant à en diſpoſer, car
» je ne ſerai plus ici quand elles arri-
» veront «.

» Je vous envoie l'état de la garniſon de la Citadelle, & la revue que » je fis hier avec M. de Fourille de cinq » compagnies qui ſont ici «.

» Je vous envoye auſſi l'état des magaſins de Metz, Thionville & Circk. » Il me ſemble qu'il faudroit faire ici » un magaſin mieux fourni ; car ſi la » guerre continue en ces quartiers, on » en tireroit toujours quelque choſe » pour les armées, & elles ſont toujours » portées ici pour aller en Hollande, » & pour être menées à Briſack & Philiſbourg «.

» Si vous ne prenez pas la réſolution de raſer Circk ſitôt, il me » ſemble qu'il ſeroit bon d'élargir un » peu & paliſſader un bout du chemin » couvert qui couvre l'endroit où je fis » bréche quand la place fut priſe. Cela » ne coûtera quaſi rien, & c'eſt l'endroit » le plus mauvais de la place. Vous » pourrez en envoyer l'ordre à M. l'Intendant «.

» Je vous envoye auſſi l'état de la » garniſon de Thionville ; je ne l'ai pas » vue, mais c'eſt comme le Chevalier » du Heron me l'a aſſuré être. Je crois » qu'il eſt fort important de faire le pont » qu'on a projetté à Thionville, & un » ouvrage revêtu à la tête «.

» Ricour & Riviere viennent d'arri-
» ver. Ils m'aſſurent que la citadelle de
» Beſançon eſt achevée, & que le Régi-
» ment du Baron de Foye y eſt fort de
» ſept à huit cens hommes. Ils diſent
» que les forts de Salins ſont en bon
» état; qu'il y a trois cens hommes dans
» la Ville du Régiment de Staremberg,
» & dans les forts chacun une compa-
» gnie franche : à Courtaon & à Joux
» chacun une compagnie franche ; à
» Ornans & à Villafons le Régiment de
» Grammont de quatre cens hommes;
» aux environs de Vezoul, trois cens ;
» à Gray, le Régiment de Maraſſe, trois
» cens ; à Dole quatre compagnies de
» dragons à pied de trois cens, & le
» Régiment de Rimberg de trois cens «.

» Ils diſent que Gray eſt en méchant
» état ; qu'on y a peu travaillé, & que
» le peu qu'on y a fait eſt éboulé. Qu'à
» Dole il y a beaucoup d'ouvrage fort
» avancé, & beaucoup fort imparfait ;
» qu'ils ne l'ont pourtant vu que par
» dehors, n'ayant oſé entrer dedans,
» à cauſe qu'on y eſt fort régulier à n'y
» point laiſſer entrer d'étrangers, de-
» puis qu'ils ont ſçu que vous y aviez
» envoyé deux hommes. Ils vouloient
» y retourner, mais M. Bouchu les en
» a empêché «.

» La cavalerie qui eſt dans le pays, » qu'ils n'ont pourtant pas vue, conſiſte » au Régiment de Maſſiette de trois » cens chevaux, celui d'Erbay de cinq » cens, & une compagnie de dragons » de cent «.

» Bouchu me mande la même choſe. » Voilà tout ce qu'ils ont pu apprendre » & reconnoître dans leur voyage «.

» J'irai demain coucher à Moyen- » vick, & le lendemain à Marſal. Je » verrai ce deux places, & vous man- » derai l'état où elles ſeront. De-là » j'irai droit à Philiſbourg, puis à Bri- » ſack, de-là à Nanci, & enſuite à la » Cour «.

» Comme j'allois fermer cette lettre, » un courier de Bouchu eſt arrivé, qui » m'a apporté une de ſes lettres, par la- » quelle il me mande que depuis l'affaire » de Charleroy, la défiance a beau- » coup augmenté au Comté de Bour- » gogne; qu'ils ont mis dans Dole une » grande partie de leurs troupes, & » qu'il y a bien à préſent dix-ſept cens » hommes; qu'ils levent leurs milices, » & vont encore lever deux Régimens » d'Infanterie. Je ne vous envoie point » la lettre ni la précédente, parce qu'il » me mande qu'il vous en a envoyé co- » pies. J'ai cru pourtant devoir ajouter » ceci à ma dépêche «.

» Meſſieurs de la Feuillade & Marſan ſe portent beaucoup mieux, la » fiévre les a quittés «.

» Je m'étonne que depuis que cette » place-ci eſt à la France, on n'ait pas » ſongé à l'accommoder : il n'y a guères » de poſtes plus conſidérables & plus » importants. Cependant on peut dire » que c'eſt une fort méchante place, & » qui n'eſt bonne que par ſa grandeur, » par ſes rivieres & par Thionville qui » l'aſſure en quelque façon : la citadelle » même eſt en déſordre. Cela mériteroit bien que M. de Vauban, » allant ou revenant de Nanci, y paſſât, » qu'il la vît, vous en rapportât l'état » & ſon avis. Si on ne vouloit pas entreprendre de la fortifier toute entiere » au moins devroit-on mettre la citadelle en meilleure défenſe qu'elle n'eſt, » il peut arriver des temps où cela ſeroit néceſſaire «.

Du 14 Janvier 1673, à Metz.

DIXIÉME LETTRE

A M. de Louvois.

» JE viens de recevoir votre lettre du » 12 : c'eſt la ſeule que j'aie reçue de-

» puis mon départ de Paris, & comme » elle ne contient rien autre choſe que » le retardement de la venue du Régi- » ment du Commiſſaire Général, je n'ai » rien à y répondre «.

» Je travaille à faire entrer tous les » Régimens qui doivent être en garniſon » dans les lieux où le Roi les a deſtinés, » & à faire marcher les troupes qui doi- » vent ſervir dans l'armée de M. de Tu- » renne. Je n'ai pas peu d'embarras à » cela ; car il faut quaſi faire remuer » toutes les troupes : & comme il y en a » dans des poſtes avancés qui doivent » ſortir pour aller en d'autres poſtes » avancés, & qu'on ne peut pas les dé- » garnir tous en même-temps, il faut » attendre qu'il en ſoit arrivé d'autres » avant que de les faire ſortir «.

» Il y en a qui doivent venir de » Metz, qui ne ſont point encore arri- » vés. Cela incommode les troupes & » les habitans, parce que dans la plû- » part des lieux, ces troupes avoient fait » leurs proviſions de fourage, qui eſt » très-rare en ce pays ci «.

» Je ne laiſſerai pas pourtant de faire » ces changemens le mieux qu'il me ſera » poſſible, & je logerai l'infanterie dont » l'armée doit être compoſée, dans Til, » Culembourg, Amersfort & autres

» lieux qu'on doit abandonner, afin de
» pouvoir les mettre enſemble quand
» le Roi l'ordonnera.

» Pour la cavalerie qui doit ſervir
» en campagne, je la laiſſerai dans le
» Comté de Zutphen & dans le pays de
» Cleves, qui ſont les ſeuls lieux où il
» reſte un peu de paille, n'y en ayant
» point du tout ailleurs, & ne paroiſ-
» ſant point encore d'herbe du tout «.

» Il commence à arriver quelque
» recrue pour l'infanterie, ce qui en ce
» pays-ci eſt très-bon; mais juſqu'à ce
» que les recrues ſoient venues, je ne
» crois pas qu'on doive compter les
» compagnies françoiſes à plus de trente
» hommes l'une portant l'autre. Je n'ai
» vu encore que ce qui eſt à Nimégue
» & ici; quand j'aurai tout vu, je vous
» en manderai la force au vrai «.

» Ce que j'ai vu de cavalerie eſt fort
» bon, mais comme je n'ai vu que des
» détachés, je ne ſçaurois encore vous
» mander la force «.

» J'ai vu ce qu'on a fait à Nimegue
» & ici pour les fortifications que j'ai
» trouvé bien; mais cela n'eſt pas en-
» core fort avancé «.

» Les démolitions de Voorn & de
» Doeſbourg ſont fort avancées, & on
» m'a aſſuré qu'elles pourront être

» achevées au 10 de Mai : celles d'Ar-
» devick ne le ſont pas tant. On n'a
» point encore travaillé aux autres «.
» Je fais état d'aller faire un tour à
» Bonne, Saint André & Crevecœur,
» pour voir ces poſtes là, & les mettre
» en état de ne rien craindre, ſi j'étois
» obligé de m'en éloigner. Je verrai en
» chemin faiſant de donner les ordres
» que je jugerai néceſſaires pour Til &
» Culembourg «.
» J'irai après à Utrecht, Vorden &
» Naerden pour la même choſe; & je
» verrai auſſi ce qu'il faudra faire d'A-
» mesfort, Til & Culembourg, Vick,
» Durſtede & Wagueningen. Il eût été
» à ſouhaiter que j'euſſe trouvé ces der-
» nieres places raſées; mais comme on
» n'a pas commencé à y travailler, je
» verrai ce qu'il y aura à faire «.
» M. de Bethune retournant hier de
» Nimegue à Cléves où eſt ſon quartier,
» fut attaqué par un parti d'infanterie;
» il n'étoit que lui troiſiéme. Ils tuerent
» ſon cheval, & le prirent priſonnier,
» & tuerent l'Officier qui étoit avec lui;
» & comme ils vouloient l'amener à
» Boſleduc, & qu'ils paſſoient la riviere
[illegible]tre Mok & Cug dans des bateaux
[illegible]ſans leur avoient préparés,
[illegible]vec eux, & leur promit
» cinq

» cinq cens écus ; qu'il leur a payé ; &
» ils l'ont renvoyé. J'ai ordonné à ces
» deux villages-là de lui rendre les
» quinze cens livres pour les punir &
» les déſaccoutumer de ne plus fournir
» de bateaux aux ennemis ».

» Je vis hier M. de Luxembourg ;
» je l'ai fait venir juſqu'ici pour m'inſ-
» truire de l'état de toutes les affaires.
» Il s'en retourne aujourd'hui à Utrecht
» où je ne ſerai que dans huit jours, à
» cauſe qu'il me faut tout ce temps-là
» pour faire mon tour du Betau, & al-
» ler enſuite à Utrecht. Dans ce temps-
» là toutes les troupes marcheront à
» leur garniſon, & celles d'armée dans
» les Villes que je leur ai deſtinées. El-
» les ſeront là toutes portées à tourner
du côté qu'on voudra. Cependant je
» vais faire avancer les munitions de
» vivres & de guerre deſtinées pour la
» campagne à Utrecht, Nimegue, Grave
» & Zulphen, afin d'en avoir pour la
» Hollande, le Brabant & la Friſe, &
» ainſi être en état d'entreprendre du
» côté que le Roi l'ordonnera. J'en
» ferai mettre auſſi à Worden, Naerden,
» Campen, Bomel, Crevecœur & Saint
» André, plus qu'il n'y en a. Ce ſont
» les places ſur leſquelles les ennemis
» pourroient entreprendre, ſi l'armée

» s'éloignoit, ou ſi elle étoit occupée » à un ſiége «.

» Quand j'aurai vu la tête du Beau, » celle de Worden & de Naerden, je » vous manderai ce que je crois qu'on » pourra faire «.

» En attendant, je ne ſçaurois m'em- » pêcher de vous dire que je trouve » les eſprits de ces peuples ici tout au- » tres que l'année paſſée, ils ſont tous » au déſeſpoir, à cauſe des taxes in- » ſupportables qu'on leur fait tous les » jours. Il me ſemble que le profit » qu'on en a tiré au-de-là de ce qu'on » auroit pu en tirer par la douceur, » eſt bien médiocre, & qu'il ne valoit » pas l'averſion cruelle qu'on s'eſt atti- » rée. Je ne ſçai s'il eſt de l'intérêt du » Roi de continuer. Vous me fe- » ſçavoir là-deſſus ſes volontés «.

» Cependant vous avez oublié de » me donner un ordre pour faire ſortir » les troupes des garniſons quand le » beſoin y ſera, & les mettre dans d'au- » tres: cela n'eſt pas porté auſſi dans » ma commiſſion. Je crois que vous me » l'enverrez, autrement je ne les pour- » rois faire remuer «.

» J'ai vu les Régimens de Montai- » gu : celui de Vendôme, celui de Conti, d'Enguien, de la Marine,

» Royal, quelques Compagnies de » Douglas & des Italiens : celui de » Montaigu eſt le meilleur, & il y a » de fort bons hommes «.

» M. de Vendôme eſt au déſeſpoir „ de ne point ſervir en campagne : ſon „ Régiment a plus de 600 hommes. Il „ m'a prié de vous écrire, pour eſſayer „ d'obtenir du Roi qu'il puiſſe ſervir en „ campagne avec ſon Régiment «.

» Je n'ai pas trouvé le Régiment „ d'Enguien ſi mauvais qu'on l'avoit „ dit à Sa Majeſté ; quand les recrues „ ſeront arrivées, il ne ſera pas un des „ moindres. Le Régiment de Conti eſt „ en mauvais état ; les Officiers m'ont „ promis de faire bien des efforts pour „ le remettre «.

» Meſſieurs de Luxembourg & de „ Magalotty m'ont fait voir deux let- „ tres que vous leur avez écrites, par „ leſquelles vous leur mandez de ren- „ voyer tous les Officiers d'Artillerie „ qui ſont ici, hors ceux qui ſont ſur „ l'état de l'armée, à cauſe qu'ils ſont „ du Régiment des Fuſilliers. Je leur ai „ dit de les renvoyer, à la réſerve des „ Canoniers qui ſont à Bomel, Creve- „ cœur, Saint André, le Vaart, Wor- „ den, Naerden & Campen, deſquels „ on ne ſe peut paſſer, n'y en ayant

„ point du tout d'autres dans ces places.
„ Je crois que le Roi ne désapprouvera
„ pas qu'on les ait retenus «.

» On a destiné le sieur de la Forest,
„ Commissaire Provincial, pour aller
„ servir dans l'armée de M. de Turen-
„ ne. Je voudrois bien que vous vou-
„ lussiez nous le laisser : on pourroit
„ en sa place y envoyer le sieur de
„ Tron. Ce la Forest est un bon Offi-
„ cier, & nous n'en avons ici point de
„ bons «.

» M. l'Intendant n'a point d'ordre,
„ à ce qu'il m'a dit, pour quand le
„ payement des troupes doit commen-
„ cer sur le pied de la campagne : je
„ crois qu'elles auroient besoin de
„ n'être pas mises sitôt sur ce pied-là.
„ Vous le manderez, & quand on
„ devra commencer à payer les Offi-
„ ciers Généraux, & si les mois seront
„ de trente jours ou de quarante-cinq.
„ Ils ne sont pas plus à leur aise qu'il
„ ne faut. Vous manderez aussi si les
„ troupes des garnisons seront payées
„ sur le pied de campagne ou non «.

» M. de Lavardin n'est pas fort aise
„ de servir de Colonel d'un nouveau
„ Régiment en garnison, après l'avoir
été en campagne de celui de Navarre.
'est venu proposer de vous écrire,

„ pour obtenir de Sa Majeſté de ſervir „ de Major général dans cette armée. „ Je lui ai dit que M. de Tracy étoit ſur „ l'état du Roi, & que je doutois qu'on „ voulût l'en ôter: il m'a répondu qu'ils „ pourroient bien ſervir tous deux. Je „ lui ai dit qu'il n'y avoit point encore „ d'exemple; il n'a pas laiſſé que de „ vouloir que je vous en écriviſſe. Vous „ me manderez s'il y a quelque réponſe: „ mais ce n'eſt pas à moi à la faire ſans „ ordre «.

„ Le Roi m'avoit fait l'honneur de „ me dire de choiſir quelqu'un dans „ Condé ou Enguien pour faire la char- „ ge de Major de Brigade dans la Bri- „ gade de la Motte; j'ai été bien aiſe „ d'en parler à la Motte auparavant que „ d'en propoſer. Je crois que la Citardie, „ Capitaine dans Enguien, eſt le plus „ propre: ſi Sa Majeſté le trouve bon, „ on l'en fera ſervir «.

Du 25 Avril 1673, à Arnhem.

ONZIÉME LETTRE

A M. de Louvois.

„ DEpuis la lettre que je vous écrivis „ de Crevecœur, j'ai vu le fort Saint „ André, qui m'a paru le plus beau

„ reste du monde, le plus aisé à forti-
„ fier, & le plus considérable : il domine
„ parfaitement les rivieres de Meuse &
„ du Vaal. Du côté qui regarde l'isle
„ de Bomel, il en est séparé par un
„ très-grand canal, & très-profond,
„ qui fait la communication des deux
„ rivieres, & lui sert de fossé. J'ai cru
„ qu'en en faisant un autre du même
„ côté qui regarde l'isle de Worn, & ac-
„ commodant raisonnablement le che-
„ min couvert où il y a quelque chose
„ à refaire, cela le rendroit une très-
„ bonne place : & si jamais quelque jour
„ on la revétissoit, je ne crois pas qu'on
„ pût en trouver une meilleure, ni qui
„ se pût garder avec moins de monde «.

» J'ai passé ensuite à Worn; je ne
„ trouvai pas la démolition fort avan-
„ cée. J'ai ordonné qu'on y travaillât
„ avec plus de soin & plus de monde,
„ & pour cela j'ai ordonné qu'on y fît
„ venir davantage de paysans : cela re-
„ tarde un peu la marche du Régiment
„ de Montpeyroux qui doit relever la
„ Fere, & par conséquent celle de la
„ Fere, qui doit relever à Worden le
„ second bataillon de Picardie «.

» J'ai donné ordre que l'on portât à
„ Saint André tous les bois & autres
„ matéraux qui étoient aux magasins,

» baraques & ponts, & généralement » tout ce qui peut être bon à quelque » choſe, les magaſins de Saint André » ayant beſoin d'être raccommodés, & » n'étant pas en bon état «.

» Le régiment de la Fere eſt aſſez » bon, mais un peu foible, les recrues » n'étant pas encore arrivées : celui de » Montpeyroux eſt fort bon, mais un » peu foible, & les recrues ne ſont pas » arrivées. Les compagnies Suiſſes de » Saint André & de Worn ſont excel- » lentes, & il n'y a rien de meilleur. » J'ai repaſſé enſuite par Til & par Bu- » ren, & ſuis venu à Luxembourg, » où j'ai vu le régiment de la Ferté qui » eſt quaſi complet, & le plus beau ré- » giment du monde : je l'ai fait partir » pour aller joindre M. de Turenne » avec le régiment Dupleſſis. Les com- » pagnies de Bourgogne qui étoient à » Tiel, & celles de Culembourg ſont » bonnes, mais non pas à beaucoup » près de celles de Tiel «.

» Le Château de Buren eſt très-bon, » & pour peu de choſe on le rendroit » meilleur. Culembourg ne vaut rien » du tout ; le château eſt paſſable, mais » en tout c'eſt un méchant poſte «.

» Je paſſai hier au Vaar, qui eſt aſ- » ſurément le trou le plus méchant du

» monde ; c'eſt un lieu à être emporté » en quatre heures. C'eſt pourtant un » poſte très-conſidérable, puiſque ſi les » ennemis le prenoient, ils nous ôte- » roient la communication d'Utrecht. » Je crois qu'il faut l'accommoder ; j'ai » envoyé un Ingénieur pour en tirer le » plan & en faire un deſſin : on le fera » petit, mais aſſez bon ; & ſi vous le » trouvez bon, on y fera travailler ».

» Je ne vous dis rien de Vianne, » parce qu'il n'eſt plus temps de l'ac- » commoder : mais c'étoit un poſte à » fortifier, très-conſidérable, & peut- » être ne ſeroit-il pas mal-à-propos de » le faire l'hyver qui vient «.

» J'arrivai ici après dîner, & vis la » garniſon, conſiſtant en deux batail- » lons de Navarre, deux de Champa- » gne, deux de Piémont, un de Nor- » mandie, trois de Stouppe, un d'Au- » vergne & un de Languedoc. Je n'eus » pas le loiſir de les voir compagnie » par compagnie, je les fis ſeulement » défiler devant moi ; ils ne ſont pas » forts, mais c'eſt la plus belle infan- » terie du monde. Je vous en mande- » rai la force au premier jour «.

» J'irai dans deux ou trois jours vi- » ſiter les poſtes de Worden, Naerden » & Campen, & verrai en paſſant com-

„ment ira la démolition d'Ardevick.
„Le retardement de ces démolitions-
„là m'empêche de pouvoir ſitôt en-
„voyer à M. de Turenne les régi-
„mens de Turenne & de Bourgogne,
„parce qu'on ne peut les faire ſortir
„que les armes ne ſoient arrivées. Lyon-
„nois eſt parti, Hamilton & Douglas
„auſſi. Champagne partira au premier
„jour. Les nouvelles que nous avons,
„ſont que la flotte des ennemis n'avoit
„encore pu ſortir de Pampus, Samedi
„dernier: je ne ſçai ſi Dimanche ou
„hier elle aura pu ſortir: ſi cela man-
„que, elle ne pourra pas ſortir ſitôt. Ils
„diſent qu'elle ſera belle, & compoſée
„de quatre-vingt vaiſſeaux".

» M. le Prince Maurice & Coniſ-
„marcq vont commander en Friſe, M.
» de Rabenhart en Groninghen, & ils
» y ont fait paſſer quelques troupes. M.
» Wurtz va commander du côté de la
» Flandre & du Brabant, & M. le Prin-
» ce d'Orange, les Comtes de Waldecq
» & de Horne, demeureront en deça.
» On aſſure que tout le monde com-
» mence à fort ſouhaiter la paix. Ils
» travaillent à couper leurs grandes di-
» gues, & à les mettre en état de les
» couper entierement en peu de temps,
» dès qu'ils en auront beſoin: ils reſorti-

» ſient Nieubracq, & travaillent fort » à toutes leurs places & à tous leurs » poſtes «.

» Les eaux ſont encore extrêmement » hautes. Je fus hier à la coupure de » Vort, le Licq entre encore avec gran- » de force dans le pays : vous jugez » bien par-là que les eaux n'ont garde » de s'en aller tant que cela ſera. Il me » ſemble que cette coupure nous a bien » plus nui qu'à eux «.

» Il eſt venu ici un Major Hollan- » dois pour traiter l'échange des pri- » ſonniers, & le cartel à l'avenir; mais » comme je n'ai reçu aucun ordre pour » cela, j'ai dit à M. de Luxembourg » de continuer & achever la négocia- » tion conformément aux ordres qu'il » en a reçus. Je lui *dirai auſſi de voir* » ce qu'il y aura à faire pour la neutra- » lité de Buren & de Culembourg, » pourvu qu'ils conſentent que nous » mettions du monde dans ces deux » châteaux, cela nous étant néceſſaire » pour nos communications, autrement » on ne pourroit plus venir d'Utrecht » à Tiel, ni communiquer ſûrement à » Bomel. J'attends de vos nouvelles ſur » la fortification de Tiel «.

» M. de Choiſeul eſt arrivé de l'ar- » mée de M. de Turenne ; il eſt venu

„ encore des Officiers d'artillerie de cet „ équipage ici ; il demeure dans le plus „ méchant état du monde ; s'il y a quel- „ que choſe à faire, notre artillerie ſera „ mal ſervie «.

» Le ſieur de Ligny, Major d'Ar- „ tois, qui fait la charge de Major à „ Crevecœur, ſouhaiteroit d'avoir une „ commiſſion pour commander à Cre- „ vecœur en l'abſence de M. de la Leu- „ retiere ; c'eſt un vieux & bon Offi- „ cier, mandez-moi ce que je lui dirai „ là deſſus «.

„ J'oublios de vous dire qu'en cas „ que le Roi reſolût de garder Tiel, il „ eſt à propos d'y mettre un Comman- „ dant qui ſoit galant homme : je vous „ prie d'en nommer un en ce cas au „ plutôt, afin qu'on l'établiſſe de bonne „ heure, & qu'il ait ſoin du travail „ qu'il y faudra faire «.

Du 2 Mai 1673, à Utrecht.

DOUZIÉME LETTRE

A M. de Louvois.

„ LA maladie de M. de Gourville me „ faiſant appréhender qu'il ne puiſſe „ pas être ſitôt auprès de vous, & „ voyant par votre lettre que je reçus

„ hier, la priere que vous me faites „ de vous envoyer mes avis ſur ce „ qu'il ma propoſé de votre part, je „ vous dirai que je trouve mille diffi- „ cultés dans la réſolution qu'il faut „ prendre, qu'il eſt mal-aiſé d'éclaircir „ de loin, ç'a été un malheur de ne pas „ venir ici pendant que vous étiez ſur „ la frontiere, ou de ne me pas faire „ approcher, parce qu'une converſa- „ tion eût ſuffi «.

» La place d'Utrecht me paroît ſi „ importante pour conſerver les autres „ places conquiſes, pour aſſurer nos „ Alliés & pour faire peur aux Hollan- „ dois, qu'il ne faudroit ſe réſoudre à „ l'abandonner que dans une derniere „ extrémité. Auſſi-tôt qu'on l'abandon- „ nera, le Wart, Rhevert, &c. ne va- „ lant rien, on eſt d'abord réduit à „ Arnhem: & comme Thil, qui eſt la „ ſeule place que nous tenons dans le „ Betau ne vaut rien non plus, on eſt „ auſſi réduit de ce côté-là à Nime- „ gue. Rien n'empêchera les ennemis „ de ſe rendre maîtres de la petite iſle „ de Worn, & d'y fortifier un poſte; „ & ainſi Bomel, Crevecœur & Saint „ André ſe trouvent entierement cou- „ pés, ne pouvant ſe ſoutenir que par „ de groſſes garniſons, qui faute de

„vivres tomberoient bientôt aux mains „des ennemis «.

» La ville de Campen ne vaut rien „non plus, & il ne leur ſera pas dif„ficile de s'en rendre maîtres : & leurs „troupes de Friſe ſe ſaiſiſſant de Swart, „ils établiront une communication par „terre d'Hollande en Friſe, d'où il „leur ſera aiſé d'accabler M. de Munſ„ter «.

„Je ne ſçai même de quoi pourra „ſubſiſter le corps que vous voudrez „laiſſer en Hollande, puiſque le pays „depuis Arnhem juſqu'à Tiſſel ne vaut „rien du tout ; que celui qui reſte en„tre Nimegue, Arnhem & le fort de „Schinck, eſt extraordinairement pe„tit ; que celui qui eſt entre Nimegue „& Vezel eſt tout entier à M. de Bran„debourg, où l'on ne ſçauroit foura„ger, & qu'il ne reſte qu'un peu de la „Comté de Zutphen, & un peu de „Mazwal pour pouvoir vivre «.

» Les places d'Arnhem & de Nime„gue, celles qui nous reſtent ſur l'Iſſel „& ſur le Rhin & Grave, n'étant que „de terre, ne ſe pourroient maintenir „que par de groſſes garniſons ; & je „crois qu'il ne faudra guères moins „d'infanterie pour garder ce qui nous „reſtera que pour conſerver Utrecht «.

» J'avoue que le Roi y aura moins
„ de cavalerie, puiſqu'auſſi bien quand
„ on voudroit, on ne pourroit pas l'y
„ faire vivre «.

» Je ne ſçai ſi M. de Cologne & M.
„ de Munſter, verront volontiers leurs
„ pays expoſé, & s'il ne faudroit point
„ quelque concert avec eux avant de
„ prendre cette réſolution «.

» Les Hollandois ne craignant plus
„ rien de ce côté-là, choiſiront ou d'aſ-
„ ſiſter les Eſpagnols avec toutes leurs
„ forces, ou de ruiner les Alliés, ou de
„ prendre les places qui nous reſteront.

» Je ne dis rien du tort que cela fera
„ aux affaires du Roi dans toute l'Eu-
„ rope. Je ne laiſſe pas cependant de
„ voir de l'autre côté la néceſſité que
„ le Roi a d'avoir *plus de troupes ici*,
„ & de meilleure nature que celles qui
„ y ſont : & quoique M. de Gourville
„ m'ait dit de votre part que vous ne
„ croyez pas qu'on puiſſe faire davan-
„ tage de levées, je ne ſçai ſi on ne
„ pourroit pas faire un effort en Suiſſe,
„ en Angleterre & même en France
„ pour en avoir : ſi on ne pourroit pas
„ traiter avec les Princes alliés d'Alle-
„ magne qui y ſont intéreſſés, pour faire
„ retirer d'Hollande ce que le Roi juge-
„ roit à propos de ſes vieux corps, y

„ mettre de nouvelles troupes à la pla-
„ ce, y laiſſer quelques-uns des vieux
„ régimens pour conſerver la tête d'U-
„ trecht, Bomel, Saint André & Cre-
„ vecœur, & raſer Worden «.

„ Je ne puis point décider de tout
„ cela, ne ſçachant point les affaires
„ de Sa Majeſté du dedans ni du dehors
„ du Royaume, dont il faudroit être
„ mieux informé pour donner un avis
„ déciſif : c'eſt ce qui fait que j'aurois
„ fort voulu vous pouvoir entretenir,
„ & ſur quoi M. de Gourville ne m'a
„ pas pu éclaircir. Je dis ſeulement mes
„ difficultés, & les ſoumets aux grandes
„ lumieres que le Roi a. Je crois que
„ M. de Luxembourg peut auſſi lui en
„ donner de grandes ſur cela «.

Du 22 Octobre 1673, au camp de Warcoin.

Fin du Supplément.

TABLE
DES MATIERES
Contenues dans le premier Volume.

A

AFRANIUS, Général Romain, Page 161
Agen, Ville de Catalogne, 163
Agen (Siége d'), 363
Aimeries prise, 58
Aire, (Siége d') 21
Aix, 12 & 226
Albret, Duc de, fils du Duc d'Enguien, 155
Alorgue, Marquis d' 111
Alos, Comte d', Gouverneur de Provence, detesté dans son Gouvernement, 226
Amiens, 38
Anne, (Maréchal d') 253
Angely, (Saint-Jean d') 4
— (Réduction d') 388, 392

Angerville veut aſſaſſiner le Coadjuteur, 435
Angleterre, (état de l') 33
Angleterre, (la Reine d') inſultée par les Pariſiens, 441
Angleterre, (Charles II Roi d') négocie avec le Duc de Lorraine, 440
Angoulême, (Duc d') prend le commandement de l'armée, 161
Angoulême, (ville d') 413
Anabaptiſtes, 116
Annibal, 143
Antoine, (bataille de Saint) 449 & ſuivantes.
Archiduc (l') commande dans les Pays-Bas, 170. Prend Furnes, ibid. Se retranche, 175. Perd la bataille de Lens, 177 & ſuivantes.
Arnaut, brave Officier, 137, 144, 163, 179, 308, 317.
Andilli, (Arnaud d') 326
Aubeterre, (Chevalier d') 405
Aumont, (d') 60. Sa mort, 96
Aumont, (le Maréchal d') 197, 311
Aurelien, 174
Autriche, (état de la Maiſon d') 27, 103
Autriche, (Marie-Anne d') Reine de France, négligée du vivant de ſon mari, 62. Eſt déclarée Régente, ibid. Subſtitue Mazarin à l'Evêque de

Beauvais dans le Miniſtere, 63. Mécontentement de la Maiſon de Condé, 146. Sort de Paris, 202. Attaquée dans des libelles, 221. Fait des offres à Condé, 231. Fait arrêter les Princes, 250. Eſt ſollicité par Chriſtine, 258. Preſſée de rendre la liberté aux Princes, 304. Eſt forcée de leur rendre la liberté, 308. Leur réception, 311. Cherche à les tromper, 336. Deſtitue les Miniſtres, 337. Ménage le Coadjuteur, 340. Recherche Condé, 342. Sa réponſe aux plaintes de Condé, 348. Rétablit les Miniſtres, 350. Déclare Condé innocent, 348

B

Bacon, 440
Bachaumont, 190
Bailleul, (le Préſident) 435
Bale, 98
Baltazar, fameux Colonel, 370, 405
Banier, Général Suédois, 36
Sa mort, 66
Bar, homme dur prépoſé à la garde des Princes, 252
Barcelone, 159, 162
, Officier Suiſſe. Sa fin tragique, 400
(la) 170

Batteville, commande la flotte Eſpagnole, 396
Béarn, 2
Beaufort. (le Duc) eſt mis à Vincennes, 65. Fait vendre ſa vaiſſelle, 203. Son caractère, 206, 208, 209, 217, 220, 230, 240, 293, 301, 303, 307, 311. Sa paſſion pour Madame de Montbazon, 325. Eſt recherché par la Palatine, 334, 338, 365. Général des troupes du Duc d'Orléans, 387. Marche au ſecours d'Angers, 388. Manque l'occaſion de battre d'Hoquincourt, 392. Sa querelle indécente avec le Duc de Nemours, 417 & ſuivantes, 429. Emporte les baricades, 450. Appaiſe la ſédition de l'Hôtel de Ville, 462. Eſt Gouverneur de Paris, 464. Eſt appellé en duel par le Duc de Nemours qu'il tue, 466. Il ſauve Vallon de la colère de Condé, 468. Perd la faveur du Peuple, 472
Beck, Général Eſpagnol, 146, 54, 56, 58, 59, 170, 183. Sa mort, 184
Bellegarde, 270, 297, 377
Bergerac, 406
Bergue, 128
Beſançon, 294
Bignon, 385
Binche, 58

Bitaut, Conſeiller au Parlement, 38
Blois & *Blaiſois* ravagés, 388
Blenau (combat de) 429
Bloc, bel Eſprit & ſatyrique, 323
Bohéme, 27
Boſſuet, 161
Boſſu, (Comte de) 497
Bouteville ami du Prince. Son caractére, 71. Veut exciter une ſédition dans Paris, 252. Se retire en Bourgogne, 261. Se jette dans Stenay, 297, 419
Bouſſiere, (la) choiſi pour être Gouverneur du Duc d'Enguien, 9
Boulaye, (Marquis de la) Général de la Cavalerie de la Fronde, 204, 240
Bouillon, (Duc de) 269, 270. Son éloge, 374. S'attache à la Cour, 376
Boulogne, (l'armée de Condé traverſe le bois de) 448
Bourg, 289, 395, 404
Brancas, 176
Brillet, 466
Brit défend Lérida, 162
Broglie, 162, 197
Brouſſel, Conſeiller au Parlement, 193, 194, 302, 464
Breauté, (Comteſſe de) 390
Briſſac, (Duc de) 219, 363
Briſack, 85
Bruges, (priſe de) 127

Buquoy, (Comte de) 182

C

Caen se déclare pour les Princes, 212
Calvin, 4
Campan, 466
Candale, (Duc de) suit Condé, 220
Canole, sa mort tragique, 288
Catalogne, (revolte de la) 156, 369
Celtique, 160
Cerisole, (bataille de) 7
César, 7, 160, 186, 441
Chabot, 101, 109. Meurt en Philosophe, 141
Champlatreux, (Molé de) 147
Chaise, (le Marquis de) 466
Chamilli, (Comte de) 399
Chantilli, 265, 277, 366
Charpentier, sieur de Marigny, fameux satyrique, 223
Charenton, (prise de) 310
Chatillon, (Elisabeth de Montmorenci, Ducheſſe de) Son caractère, 36, Aimée de Condé, de Nemours, 323, 327
Chatillon, (Cardinal de) 384
Chatillon, petit-fils de l'Amiral, 16
Chatillon, fils du Maréchal, ami du Prince, 25, 70, 137, 191.

Chateauneuf privé des Sceaux. 336
Chavagnac, 441
Chaulnes, (Maréchal de) aſſiége Arras, 16
Chavigny, 337
Chevreuſe, (Ducheſſe de) recherchée par les Frondeurs. Son caractère, 137, 144, 148, 149. S'intéreſſe pour les Princes, 294. Se brouille avec Condé, 333, 338
Chriſtine, Reine de Suede, 112. Ecrit en faveur des Princes, 256
Cirq, (Priſe de) 160
Clanleu, défend Charenton & ſe fait tuer, 210
Clinchant, Officier Allemand, 420, 429, 455
Cœur, (Jacques) 8
Coligni, 261, 270, 417, 419
Coudrai (du) Conſeiller au Parlement, 382
Cognac, 396
Comine, (priſe de) 170
Cologne, 98, 330
Condé, (Maiſon de) Son origine, 1
Condé, (Louis de Bourbon, Prince de Condé, Premier du nom.) Son portrait, 2 & ſuivantes
Condé, (Henri de Bourbon, Prince de) I. du nom. Son caractère, 3 & 4
Condé, (Henri de Bourbon, Second

du nom, Prince de, Ses malheurs, 5. Préſide à l'éducation de ſon fils, 9 & ſuivantes, Redoute Richelieu, 19 & 20. Son pouvoir pendant la minorité, 27. Recherché du Miniſtre & de la Régente, 62. Se plaint de la Régente, 146. Sa mort, 153
Condé, (Louis de Bourbon, Prince de) commande en Catalogne. 156. Sa jeuneſſe déplaît aux Catalans, 159. Etudie la conduite que Céſar avoit tenue dans ce pays, 160. Son armée mal ſervie par le Miniſtre, 161. Aſſiége Lerida, 162. Leve le ſiége, 164. Rigide dans la diſcipline militaire, 167. Quitte la Catalogne mécontent, 168. Recherché par le Miniſtre, 169. Commande en Flandre, 170. Prend Ypres, 172. Bataille de Lens, 180. Charge le premier, 181. S'expoſe en Soldat, 183. Eſt vainqueur, 184. Prend Lens, 185. Rappellé en France avec ſon armée, 186. Ses défauts dans la Société, 187. Les mécontens le recherchent, 197. S'établit Médiateur entre la Cour & les Mécontens, 198. S'attache à la Régente, 200. Raſſure la Cour alarmée, 201. Suit la Cour à Saint Germain, 202. Aſſiége Paris, 208 & ſuivantes. Prend Charen-

ton, 210. Honteux d'être chargé de cette Guerre, 214. Sa fierté envers les Députés, 215. La paix faite il ſe lie avec Turenne, Candale & Nemours, 220. Se montre dans Paris, 220. Le Parlement lui fait une députation, 220. Outragé dans les Libelles, 223. Ses prétentions outrées, 224. Son mépris pour Mazarin 225. Son raccommodement avec ſa ſœur, 226. Prend la défenſe du Comte d'Alais, 226. S'oppoſe au mariage du Duc de Mercœur avec la niéce de Mazarin, 228. Demande le Gouvernement du Pont-de-l'Arche pour le Duc de Longueville, 229. Se retire mécontent & revient à la priere de Mazarin, 229. Se raccommode avec ce Miniſtre, 234. *Il continue* ſes railleries & ſes mépris, 235. néglige les Frondeurs, 236. Perd ſes amis, 239. Hait les railleurs, 240. Le Cardinal le brouille avec les Frondeurs, 241. Accuſe les Chefs de la Fronde d'avoir attenté contre ſes jours, 242. Eſt haï du Peuple, 243. Ses hauteurs & ſes prétentions, 247. Projet de l'arrêter, 248. Donne lui-même ſes ordres pour être arrêté, 249. Conduit au Château de Vincennes, 250. *Sa*

gayeté pendant ſa priſon, 252, Effet que produit ſa détention, 253, Tentatives de ſes amis, 255. Chriſtine écrit pour ſa liberté, 256. La Maiſon de Bouillon ſe déclare pour lui, 260. Confédération en ſa faveur, 263. Transféré à Marcouſſi, 298. Conduit au Havre-de-Grace, 299. Le Duc d'Orléans demande ſa liberté, 304. Lettre de cachet expédiée pour ouvrir ſa priſon, 308. Rentre dans Paris aux acclamations du Peuple, 309. Sa modération, 310. Comme il eſt reçu par la Reine, 312. Va remercier le Parlement, 313. Etablit des Gouverneurs dans ſes Places, 317. Son averſion pour la guerre civile, 319. Néglige de ſe faire des amis, 321. Sa paſſion pour Madame de Chatillon, 327. Se réfroidit pour le Coadjuteur, 331. S'oppoſe au mariage de ſon frere avec Mademoiſelle de Chevreuſe, 332. Eſt abandonné des Chefs de la Fronde, 334. La Régente l'amuſe par des promeſſes, 335. On lui impute la deſtitution des Miniſtres, 337. En danger d'être arrêté dans une aſſemblée du Luxembourg 338. Sa modération, 339. D'Hoquincourt s'offre de ſe battre avec lui & de

le tuer, 341. Sa retraite à S. Maur, 342. Ne veut recevoir le Maréchal de Grammont qu'en public, 342. Envoye ſon frere pour juſtifier ſa retraite, 344. Demande la deſtitution des nouveaux Miniſtres, 349. Va au Parlement, 351. Rencontre le Roi dans le Cours, 352. Ecoute avec tranquillité les reproches de Molé, 353. Va ſaluer le Roi, 354. Se décide pour la guerre, 354. Ses négociations avec l'Eſpagne ſont découvertes, 355. Sa réponſe aux accuſations portées contre lui, 356 & ſuivantes. Le Parlement médiateur entre la Cour & Condé, 360. Se rend aux aſſemblées du Parlement, 361. Obtient une déclaration d'innocence, 364. Sa ſœur & ſes amis l'exhortent à prendre les armes, 365. Refuſe d'aſſiſter à la cérémonie du jour de la majorité du Roi, 366. Son irréſolution entre la paix & la guerre, 367. Envoye de Montrond Lennet pour traiter avec l'Eſpagne, 368. Sa réception dans Bordeaux, 369. Leve des troupes, ſaiſit les recettes, 371. A pour partiſans Doignon, la Force, la Tremouille, Monteſpan, la Rochefoucault, Nemours, Luſignan, 373. Le Duc de

Longueville refuſe de ſe déclarer, 374. Abandonné de Bouillon & de Turenne, 375. Donne le commandement de ſes troupes à Nemours, 377. Eſt déclaré, avec ſes partiſans, criminel de leze-Majeſté, 378. Le Duc d'Orléans ſe déclare pour lui, 383. Conſent à l'enlevement du Coadjuteur, 393. Guerre qu'il fait en Guienne avec de mauvaiſes troupes, 396 & ſuivantes. Diviſion dans ſa famille, 408. Le Languedoc penche en ſa faveur, 412. Appaiſe la ſédition d'Agen, 414. Décadence de ſon parti dans la Saintonge, 415. Haine entre les Ducs de Beaufort & de Nemours nuiſible à ſes affaires, 417. Il quitte la Guienne, 420. Dangers qu'il eſſuye en traverſant la France, 421 & ſuivantes. Priſe de Montargis, 427. Eſt vainqueur à Bleneau, 428. Quitte ſon armée pour aller à Paris, 433. Se rend au Parlement, 434. Sa modération envers le Cardinal de Retz, 435. Rejoint ſon armée qu'il conduit à Saint Cloud, 442. Terreur panique de ſes troupes à l'attaque de S. Denis, dont il ſe rend maître, 444. Amuſé par les artifices de Mazarin, 445. Cherche un poſte auprès de Cha-

chelle, de Brouage, ſe déclare pour Condé, 373, 399, 405. Laiſſe prendre ſes places, 415
Dole, 19
Dordogne, (paſſage de la) 279
Dunkeſpiel, (priſe de) 414
Dunkerque bloqué par Tromp, 132. Deſcription de cette Ville, 133. Eſt aſſiégée, 134 & ſuivantes.
Dupré, Chevau-Leger; ſa fermeté courageuſe, 164
Duras, 270, 297
Dutlingen, (bataille de) 84

E

EDOUARD, Prince Palatin, 295
Eliſabeth, Reine d'Angleterre, 32
Emeri, (d') Surintendant des Finances, 189
Enguien, (Marie de Luxembourg, Dame d') 1
Enguien, (Louis de Bourbon, ſecond du nom, Duc d') Sa naiſſance, 7. Inclination de ſon enfance, 8. Choix de ſes Maîtres, 9. Ses progrès dans l'étude, 11. Se propoſe Alexandre pour modèle, 13. Son adreſſe dans les exercices du corps, 14. Ses premieres campagnes, 15. S'expoſe aux périls, 16. Son penchant à la

ſon frere, 343. Se retire à Montrond & leve des troupes, 366. Se rend en Guienne, 371. Déclaré criminel de leze-Majeſté, 378. Se rend à Agen, 404. Gouverné par Sarrazin, 407. Prend pluſieurs places, 408
Corbeil, (priſe de) 208
Corinthe, (Régiment de) 209
Creſſi, Enſeigne des Chevaux-Legers, arrête le Duc de Longueville, 250
Cromwel, 303
Cuniac, ſon avanture après la priſe de Charenton, 210

D

D'Alence', Chirurgien de Condé, 289
Dammartin, 298
Decius, 286
Delliponty, défend Courtray, 122
Rethel, 300
Deſcartes, 11
Deſcoutures ſoupçonné d'avoir voulu aſſaſſiner Condé, 449
Deſlandes, Conſeiller au Parlement, 302
Dieppe, 212, 259
Dixmude, (priſe de) 145, 170
Doignon, (Foucault, Comte d') Gouverneur de Ré, d'Oléron, de la Ro-

Suites de ſa victoire, 96. Prend Philiſbourg, 98. Revient en France, 98. Veut rompre ſon mariage pour épouſer Mademoiſelle du Vigean, 99. Se brouille avec ſa ſœur, 101. Vivacité qui met la diviſion entre le Duc d'Orléans & lui, 102. Marche en Allemagne au ſecours de Turenne, 104. Empêche le Duc de Lorraine de rentrer dans ſes Etats, 105. Indocilité des Suédois & des Heſſois, 107. Pourſuit Merci, 108. Bataille de Norlingue, 110 & ſuivantes. La Reine Chriſtine le félicite ſur ſa victoire, 112. La maladie l'oblige de quitter l'armée, 114. Oublie entierement Mademoiſelle du Vigean, 115. Se livre à l'étude, 117. Préfére Petrone & Quinte-Curce à Rabelais, 118. Deſiré par l'Académie Françoiſe pour Protecteur, 119. Dégouté de commander en Allemagne, 120. Préfere un commandement ſubalterne en Flandre, 121. Prend Courtrai, 121. Vit dans une grande union avec le Duc d'Orléans, 122. A lieu de ſe plaindre de la Régente, 123. S'expoſe en ſoldat, 126. Priſe de Bergues, 127. Son intrépidité au ſiége de Mardick, 129. Commande en chef, 130. Prend Furnes,

131. Fait consentir la Cour au siége de Dunkerque, 132 & suivantes. Honneurs qu'il rend au Baron de Lede, après la restitution de Dunkerque, 143. Dangers qu'il court à ce siége, 144. Marche hardie & fin de la campagne, 145. Est mécontent de la Régente, 146. Differe de se rendre à la Cour, 147. Son attachement pour Ninon l'Enclos, 153. A la mort du Prince son pere, prend le nom de Condé, 153. *Voyez Condé.*
Epernon, (le Duc d') detesté par sa hauteur, 227, 280, 285, 369.
Epernonistes, 278
Escars, (le Comte d') 439
Eschelle, (l') Maréchal de Camp, tué à Fribourg, 90
Espenan se distingue à Rocroy, 42
S'engage trop avant à Fribourg, 90
Estissac, (d') 398
Etampes, (Maréchal d') 477
Etampes (siége d') 436
Evremont, (Saint) 16, 17, 73, 79.
Est disgracié, 131

F

FAIRFAX, 303
Febvre, (le) Conseiller au Parlement, tué dans une émeute, 461

Ferrand, Conſeiller au Parlement, tué dans une émeute, 461
Ferdinand I, Empereur, 26
Ferdinand II, Empereur, 27 & ſuivantes.
Ferté-Senneterre, (la) expoſe l'armée à Rocroy, 42, 45. Répare ſa faute, 45. Aſſocié à Turenne à la bataille de S. Antoine. 446
Flammarin tué à la bataille de Saint Antoine, 457
Force (Maiſon de la) veut ſe déclarer pour les Princes, 276. Manque d'argent, 284
Feuilloux tué à la bataille de Saint Antoine, 458
Franche-Comté, 224
Frederic, Electeur Palatin, élu Roi de Bohême, 27
Fribourg, pris par Merci. 77. Sa ſituation, 85 Bataille de ce nom, 86 & ſuivantes.
Fronde, *Frondeurs*. cabale de Mécontens. Origine de ce nom, 195. Guerre de la Fronde. 206 & ſuivantes. Scandale des Chefs 232. Négligés par Condé, 236 S'uniſſent à la Ducheſſe de Chevreuſe, 237. Accuſés d'avoir voulu aſſaſſiner Condé, 241. Suites de cette accuſation, 242 & ſuivantes. Demandent

la liberté des Princes, 290. Se déclarent contre la Cour, 292. Forcent la Régente à rendre la liberté aux Princes, 301
Fuentes, Général de l'Infanterie Espagnole, sa bravoure, 51. Sa mort, 53
Fuensaldaigne, Général Espagnol, 56
Furnes, (prise de) 172, 186

G

GASSION jette du secours dans Rocroy, 39. Est d'avis de combattre, 42. Engage l'action, 44 & suivantes. Attaque Courtrai, 122. Se distingue au siége de Dunkerque, 133 & suivantes. Sa mort & son éloge, 170
Geis, Général des Hessois, 104, 106, 108
Gléen, Général des Impériaux, 104
Genier, Conseiller au Parlement, 382
Gerbier. (Mademoiselle) rôle qu'elle joue à Chantilly, 268
Gironne, (l'Evêque de) excite les Peuple à la révolte, 30
Gonzague, (Anne de) épouse du Prince Palatin. Son portrait, 294. Intéresse les Frondeurs pour les Princes, 301. Sa capacité dans les affai-

res, 324. Se plaint de Condé, 335
Gourville, ſon caractère, 264. Tente la délivrance des Princes, 297. Eſt député à M. le Duc de Bouillon, 375. Veut enlever le Coadjuteur, 393. Trait de courage, 445
Grancei, (le Comte de) 59 & 60
Grammont, (le Chevalier de) 297
Grammont, (le Maréchal de) eſt aimé de Condé, 72. Commande ſous lui à Fribourg, 86. A Norlingue, 108. Prend Heilbron, 114. Mene un renfort aux Hollandois, 126. Commande l'aîle gauche à Lens, 179. Suit le parti de la Cour, 198. Commande au ſiége de Paris, 208. Chargé de faire ſortir les Princes du Havre, 305. Député à S. Maur vers Condé, 342.
Gras, (le) Intendant d'Orléans, maltraité par le Peuple, 389.
Gras, (le) Maître des Requêtes, tué dans une émeute, 461
Grandpré diſgracié de Condé, 323. Reprend S. Denis, 445
Guebriant, (le Maréchal de) ſon éloge, 66, 67, 68. Sa mort, 76.
Guimené, (la Princeſſe de) ſon portrait, 325.
Guiche, (le Comte de) battu à Honnecourt, 28

Guiſe, (Maiſon de) 93
Guiſe, (le Cardinal de) 294
Guſtave-Adolphe, Roi de Suede, ſes conquêtes, 28, 36, 60, 71, 419, 427
Guienne, (guerre de) 404 & ſuivantes.

H

HABERT, Evêque de Vabre, 316
Harcourt, (Maiſon d') 112
Harcourt, (le Comte d') commande en Catalogne, 156, 197. Leve le ſiége de Cambrai, 229. Conduit les Princes au Havre, 299. Son éloge, 372. 383. Oppoſé à Condé dans la guerre de Guienne, 398 & ſuivantes.
Harro, (Dom Louis de) 330
Helvetius, 168
Henri IV. 2, 306
Herlac, Officier Allemand, 182
Hermolaus, 13
Heſſe, (la Landegrave de) ſon éloge, 103
Hobbes, 13
Hollande, (état de la) 31, 33, 38, 54
Hongrie révoltée, 27
Honnecourt, (bataille de) 38
Hoſpital, (le Maréchal de l') ſon ca-

ractère, 41. Commande l'aîle gauche à Rocroy, 43 & ſuivantes. En danger d'être tué par le Peuple 463. Se démet de ſon Gouvernement de Paris, 464
Hocquincourt, (le Maréchal d') s'offre pour tuer Condé, 341. Ramene Mazarin en France, 381. Arrêt lancé contre lui, 389. Ravage le Blaiſois, 392. Eſt battu à Blenau, 428
Horn, Général Suédois, 36
Huns, 15

I

IBAL, (Saint) ſon caractere ſéditieux, 192. Traite avec l'Eſpagne, 196
Importans, (cabale des) 65
Infant (le Cardinal) 27
Italie, 22, 36

J

JACQUES *I.* Roi d'Angleterre, 32
Jarnac, (bataille de) 3, 368
Jeoffreville défend Rocroy, 39
Jerſé, (Marquis de) 246
Jonſac, (Comte de) 397

K

Konismarck, Général Suédois, 104, 106
Kirkem, assiégé par Merci, 104

L

Lagny, (prise de) 208
Laigues, (Marquis de) Officier aux Gardes, grand Frondeur, 192. Sa mort, 457
Lamboi, Général Espagnol, 21
Landau, (prise de) 96
Landreci, 38 & 39
Laval, sa mort, 141
Lavie, Procureur Général du Parlement de Bordeaux, sa fermeté. 283
Lede, (Baron de) défend Dunkerque, 134 & suivantes. Sa valeur honorée par Condé, 143
Leganés bat les François en Catalogne, 158
Leibnitz, 14
Leipsick, (bataille de) 28
Lens, (bataille de) 177 & suivantes.
Lennet, son éloge. 264. Regle les démarches de la Princesse de Condé, 265. Va en Espagne, 368. Est considéré dans Bordeaux, 407.

Lerida, (ſiége de levé par le Comte d'Harcourt, 158. Par Condé, 165
Leopold, (l'Archiduc) 170 & ſuivantes.
Libourne, (priſe de) 406
Ligneville, Général, 183
Lillebonne, 183
Lion, 38
Lionne, 335, 336. Eloigné de la Cour, 343
Longueville, (Duc de) s'enferme dans Paris, 205. Souleve la Normandie, 212. Obtient le Gouvernement du Pont-de-l'Arche, 234. Priſonnier à Vincennes, 250. Abandonne Condé, 374
Longueville, (Anne-Geneviéve de Bourbon, Ducheſſe de) traverſe l'amour de Condé pour *Mademoiſelle* du Vigean, 100. Son portrait, 154 Mal reçue de la Régente, 226. S'oppoſe au mariage du Duc de Mercœur, 228. Se retire en Normandie, 258. Va par la Hollande à Stenay, 259. Aimée de Turenne, 296. Raille l'amour de ce grand Homme, 321 Ses alarmes ſur le mariage du Prince de Conti, 333. Se retire à Bourges, 354. Déclarée criminelle de lèze-Majeſté, 378. Se brouille avec le Duc de la Roche-

foucault, 407
Lorraine, (le Duc de) ſes artifices, 438. Vient au ſecours d'Etampes, 439. Singularité de ſa conduite, 440. Sort de France & y rentre à la faveur d'une équivoque, 471
Louvois, 167
Luſace, 27
Lutzen, (bataille de) 28
Luſignan, (Maiſon de) 263
Luxembourg, (Pierre de) 1
Luxembourg, (le Maréchal de) *Voyez Boutteville.*

M

Maillé, (Brezé-Claire-Clemence de) épouſe du Duc d'Enguien, 20. Exilée à Chantilly, 265. Sa fermeté, 266 & ſuivantes.
Maillé, (Brezé Duc de) ſa mort & ſon éloge, 146
Mailly, 297
Maillard, 378
Mancini, tué à la bataille Saint Antoine, 458
Manheim, ſe rend aux François, 98
Mansfeld, 27
Mans (le) ſe révolte, 212
Marchainville, 122
Marſin, commande au ſiége de Leri-

da, 165. Enveloppé dans la diſgrace des Princes, 254. Son origine, 255. Gouverneur de Stenay, 317. Abandonne la Catalogne, 369. Commande dans Bordeaux, 421 & ſuivantes,
Maré, (Marquis de) 383
Mardick, (ſiége de) 128 & ſuivantes.
Mariandal, (bataille de) 103
Marcouſſi, (les Princes transferés à) 298
Marcouſſe (la) 370
Marigny, 223
Marſillac. Voyez *la Rochefoucault.*
Marlot, Imprimeur, délivré par le Peuple, 221
Mathias, Empereur, 26
Matignon, (Maiſon de) 212
Maubeuge, (priſe de) 58
Maure, (Sainte) 397. 424
Mazarin, ſucceſſeur de Richelieu, 24 Recherche l'appui de la Maiſon de Condé, 25. Son portrait, 34. Adopte le ſyſtême de Richelieu, 35. Il fait donner le commandement de l'armée au Duc d'Enguien, 37. Néglige la Marine, 56. Sa feinte modération en impoſe au Peuple. Il trompe le Parlement & le Duc d'Orléans, 63. Fait arrêter le Duc de Beaufort & rejette l'odieux de ce coup ſur la

Maiſon de Condé, il craint le Prince de Condé, 156. Il le détermine à aller en Catalogne pour l'éloigner, 156. Projette la paix, 157. Sert mal l'armée de Catalogne & mécontente le Prince, 168. Les Députés du Parlement refuſent de conférer avec lui, 199. Conſeille à la Cour de ſortir de Paris, 201. Eſt proſcrit, 203. Hai du Peuple, 217. Il n'oſe ſe montrer dans Paris, 220. Son ingratitude, 224. Veut marier ſa niéce au Duc de Mercœur, 228. Abandonné du Prince de Condé, 229. Il ſe reconcilie, 230. Son retour à Paris, 231. Se fait des partiſans, 233. Eſt traité avec hauteur, 236. Il s'unit aux Frondeurs, 240. Néglige les Chefs de la Fronde, 299. Forcé de ſortir de Paris, 303. Il s'humilie auprès des Princes, 308. Il ſe retire ſur les terres de l'Electeur de Cologne, 320. Du lieu de ſon exil il gouverne la France; Conſeil qu'il donne à la Régente, 363. Il rentre en France avec une armée, 381. Arrêts lancés contre lui, 382. Sa tête miſe à prix, 384. La Cour conſent à ſon éloignement, 473

Maximilien, Empereur, 26

dité, 379. Sa modération, 385. On lui refuſe l'entrée d'Orléans, 390
Moravie, 27
Morangé, 390
Montargis, (priſe de) 427
Montauban, 413
Montbazon, (Ducheſſe de) favorable aux Frondeurs. Son caractère, 325 Trompée par la Palatine, 334. 339
Monteſpan, 373
Mothe-Houdancourt, (le Maréchal de la) 212, 271
Montmorenci, (Duc de) 337
Montmorenci, (Eliſabeth-*Angélique* de) Ducheſſe de Chatillon. *Voyez Chatillon.*
Montpenſier, (Mademoiſelle de) ſe rend à Orléans, 390 & ſuivantes. Réconcilie Nemours avec Beaufort, 417. Louée par Condé, 426. Lettre que lui écrit Condé, 431. Sauve l'armée du Prince, 452. Son entrevue avec Condé, 455. Appaiſe une ſédition, 462. Calme le reſſentiment de Vallon, 469
Monpouillan, 370
Montrond. 7, 262, 265, 304
Mouſſaye, (Marquis de la) 138, 144, 166. 181, 261.
Montreuil, Secrétaire du Prince de Conti. Son zèle pour les Princes, 393 & ſuivantes.

Merci, (Baron de) frere du Général, 93
Mercœur, (Duc de) fils du Duc de Vendôme, 228, 235. Epouſe la niéce du Cardinal, 348. Mandé au Parlement, 353
Merille, Docteur en Droit, 12
Merlin, ſédition excitée en ſa faveur, 150
Meſme, (le Préſident de) 219
Mexique, 31, 276
Mezerai écrit des libelles, 222
Mielle, 261, 297, 317
Migene, (Baron de) 467
Milanois, 29
Mioſſens, connu ſous le nom du Maréchal d'Albret, 72, 117, 236, 240, 250, 443.
Miron tué dans une émeute, 461
Molé, (Mathieu) Premier Préſident, 147. Son éloge, 190. Maltraité par les mutins, 196. Refuſe d'aller à Montargis, 203. Odieux aux Rebelles, 217. Son intrépidité, 218. Parle avec force contre le Cardinal, 305. On lui confie les Sceaux, 337; il les remet, 340. Mécontent de Condé, 348. Inſenſible aux menaces, 349. Sa conduite envers Condé, 351 & ſuivantes. Reprend les Sceaux, 365. Trait d'intrépi-

vantes. Ouvre ſes portes à Condé, 113

O

OLIMPE, (Mont) 224
Olivarès, Premier Miniſtre d'Eſpagne, 29
Orange. (Prince d') 125
Orbitello, combat naval, 146
Orléans, (Gaſton Duc d') prétend à la Régence, 24. La Reine lui préfere le Duc d'Enguien, 25. Eſt Lieutenant Général du Royaume, 62. Trompé par Mazarin, ſe brouille & ſe raccommode avec le Duc d'Enguien. Commande en Flandre, 121 & ſuivantes. Envoye un renfort au Prince d'Orange, 126. Prend Mardick. 129. Revient à la Cour, 132. Calme les troubles, 199. Traite les Députés avec douceur, 215. Trahi par la Riviere, 233. S'unit aux Frondeurs. 245. Conſent à la priſon des Princes, 248. Se plaint du Miniſtre, 291. Tranſfere les Princes à Marcouſſi, 298. Exige la liberté des Princes, 304. Va à leur rencontre, 309. Les conduit au Parlement, 312. Murmure du changement des Miniſtres, 337. Aſſemble ſes amis, 339. Médiateur entre

entre le Prince & la Cour, 350. Il le juſtifie par écrit, 363. Irréſolu dans ſa conduite, 376. S'oppoſe à la Déclaration donnée contre Condé, 378. Envoye ſa fille pour s'emparer d'Orléans, 391. Gouverné par le Cardinal de Retz, 434. Appelle l'étranger à ſon ſecours, 437. Supplié de prendre le titre de Lieutenant Général du Royaume, 465.
Ormée, *Ormiſtes*, troupe de factieux, 416 & ſuiv.

P

PAYS-BAS, 29, 440.
Palatin, (Frédéric, Electeur,) élu Roi de Bohême, 27.
Palluau, connu ſous le nom de Clairambaut, 72, 142, 144, 171, 187, 208.
Parabere, 436.
Perpignan, 23.
Perou, 31, 276.
Perault, Intendant du Prince, 223. Son zèle indiſcret, 241. Mis en priſon, 254.
Perſan, habile Officier d'Infanterie, 42, 47, 271, 371.
Petreius, 160.
Pichon, Magiſtrat guerrier, 286.

Picolomini, 36, 139, 140, 142, 145.
Plutarque, 12.
Polonois. Leur ſituation devant Dunkerque, 134.
Pompée, 421.
Poncet, nommé Curé de Saint Euſtache, 150.
Pont, (Madame de) épouſe le Duc de Richelieu, 248.
Portugal, (révolution du) 30.
Pontoiſe, 309.
Poitiers révolté, 212.
Praſlin, (le Maréchal du Pleſſis) 208. Prend Rethel & bat Turenne, 300.
Prevôt, (l'Abbé) excite une révolte, 476.

Q

Quinte-Curce, 12 & 13.

R

Rantzeau, (le Maréchal de) 69. Son caractère, 76. Commande l'attaque de Courtrai, 121. Fait Maréchal de France, 130. Chargé d'une attaque au ſiége de Dunkerque, 137. En eſt fait Gouverneur, 144. S'empare de Lens, 171. Echoue dans ſon projet ſur Oſtende, 173.

Aſſiége Furnes, 186.
Renneville, 445.
Retz, (Jean-François-Paul de Gondi, Cardinal de) Son portrait, 191. S'unit aux Mécontens, 193. Recherche Condé, 198. Leve un Régiment de Cavalerie, 204. Met Molé à couvert des inſultes du Peuple, 219. Ne veut point aller à la Cour après la paix, 220. Offre ſes amis à Condé, 231. S'unit à la Ducheſſe de Chevreuſe, 237. Accuſé d'avoir voulu aſſaſſiner Condé, 241. Sa conduite dans ce Procès, 242 & ſuivantes. Contribue à la priſon des Princes, 245. Travaille enſuite pour leur liberté, 301. Va à leur rencontre, 309. Mécontent du Prince, 333. Eſt fait Cardinal, 392. Gouverne le Duc d'Orléans, 434. Traverſe les deſſeins de Condé, 435. Raillé par le Duc de Lorraine, 439. Perd ſon crédit, 472. Oſe ſe préſenter à la Cour, 475.
Richon, Gouverneur de Vaire, eſt pendu, 287.
Rieux, (le Comte de) Son avanture, 467.
Ris (de) 467.
Riviere, (l'Abbé de la) Son portrait, 233. Diſgracié, 249.
Richelieu, (Armand du Pleſſis Cardi-

nal de) conçoit une haute idée du Duc d'Enguien, 18. Il lui fait épouſer ſa niéce, 19. Exige une grande ſoumiſſion des Princes, 23. Sa mort, 24. Regne après ſa mort, *ibid.* Son portrait, 32. Joie des Eſpagnols, à la nouvelle de ſa mort, 35
Richelieu, (le Duc de) s'empare du Havre-de-Grace, 248. Se déclare pour Condé, 333
Roche-Courbon, 394
Rochefoucault, (Marſillac, Duc de la) 25. A la confiance de Condé, 71. Accompagne la Ducheſſe de Longueville en Normandie. 259. Se retire en Poitou, 260. Chef d'une Confédération, 263. Son portrait, 264. Joint le Duc de Bouillon, 270, 274, 275, 293. Gouverne l'eſprit de la Ducheſſe de Longueville, 328, 338, 361, 364. Déclaré criminel de lèze-Majeſté, 378. Envoyé pour calmer Bordeaux, 407. Accompagne Condé, 421, 425, 429, 453
Roche-Gaillard, 454.
Rocroi, (bataille de) 39 & ſuivantes.
Rohan, (le Duc de) rend Angers, 388.
Roſe, (belle action de) 94
Rothuel, (bataille de) 76

S

Salms, (Prince de) 180
Sarmates, 136
Saumeri, 440
Sauvebœuf, Chef des Rebelles en Guienne, 227. Trait de ſa généroſité, 383
Scipion, 124, 143, 170, 305
Seguier, 120, 137, 194, 465
Semiramis, 114
Seſter, 383, 457
Servien, 335, 336, 343
Sillery, envoyé par Condé pour négocier avec l'Eſpagne, 354
Sirot, grand Officier, 42, 50, 135. Tué à l'attaque du Pont de Gerveau. Son éloge, 418
Sociniens, 116
Spinoſa, 116
Staffort, 408

T

Tabarin, 168
Tallemont, 387
Talon, (Omer) Avocat Général, 331
Tartares, 136
Tarragone, 158, 166
Tarente, (le Prince de) 397, 405

Tavanes, (le Marquis de) battu par ſon oncle, 261
Tavanes, (le Comte de) grand partiſan de Condé, 72. Le ſuit en Catalogne, 162. Se jette dans Bellegarde, 261. Capitule, 262. Oublié par le Prince, 317, 419, 429. Défend Etampes, 436. Sa valeur à la Bataille S. Antoine, 452, 472
Tellier (le) 102, 308
Thionville, (ſiége de) 57
Tilly, 36, 152
Tortenſon, 36. Ses Conquêtes, 67
Tortoſe, 177
Tremouille, (Charlotte de la) épouſe d'Henri Bourbon de Condé, 4
Tremouille (la Maiſon de la) offre huit mille hommes aux Mécontens, 212
Tromps, Amiral Hollandois, 132, 140
Tubal, Général des Veimariens, 96
Turenne, 45. Son eſtime pour Veimar, 67. Confiance du Duc d'Enguien dans ſes conſeils, 74. Eſt fait Maréchal de France, 76. Commande en Alſace, 77. Parallele de Condé & de Turenne, 79. Commandent enſemble pendant la campagne de Fribourg, 88 & ſuiv. Prend Mayence, 96. Inveſtit Philiſbourg, 97. Son union avec Condé, 98. Battu à

Mariandal, 103, 108. Commande l'aîle gauche à Nortlingue, 108 & ſuivantes. Aſſiége Hebron, 114. Abandonné par ſon armée, 213. Sa retraite à Stenay, 261. Veut enlever les Princes de Vincennes, 297. Prend Mouzon, 300. Eſt défait par du Pleſſis-Praſlin, 300. Son amour pour la Ducheſſe de Longueville, 321. Négligé par Condé, 322. Se déclare pour la Cour, 376. Sauve l'Armée Royale à Blenau, 429. Raſſure la Cour, 433. Aſſiége Etampes, 436. S'approche de Paris, 442. Veut débuſquer Condé du poſte de S. Cloud, 446. Attaque ſon arriere-garde, 448. Engage l'action de Saint Antoine, 449. Eloge qu'il donne à Condé, 458. Son adreſſe à éviter le combat, 471

V

Vallon, 432. Refuſe d'obéir aux ordres de Condé, 468. Se raccommode avec le Prince, 469
Valſtein, 36
Vaubecourt, (Marquis de) 392
Vauban, 97
Veimar, 36. Sa mort & ſon éloge, 67

Veimariens, Troupe belliqueuſe formée par Veimar, 92
Vendôme, (la Maiſon de) 65, Recherchée par Mazarin, 228
Vert, (Jean de) fameux Général, 109 & ſuivantes.
Vieuville, (la) Surintendant des Finances, 336
Vieuville, (la) fils du Surintendant, eſt tué, 466
Vigean, (Mademoiſelle du) eſt aimée de Condé, 21. Il veut l'épouſer, 99. Brouillerie que cet amour excite dans la Maiſon de Condé, 100. Se fait Carmelite, 115
Villars, 466
Villequier, 181
Virtemberg, 383
Vrangel, 36

Y

YPRES, 145

Z

ZENPEN, (bataille de) 67

Fin de la Table du Tome XXIV.

TABLE
DES MATIERES
Contenues dans le XXVe Volume.

A

ALEXANDRE, Pag. 165, 171
Amour, (Marquis de S.) 128, 134
Annibal, 191 & 192
Ardres, 71, 73
Ariſtides, 169
Arnauld, 272
Artagnan ſert d'eſpion dans Bordeaux, 16
Aſſentar, (le Marquis d') Général des Eſpagnols, 226. Eſt tué à Senef, 230
Athanaſe, 275
Autriche, (Marie-Anne d') Reine de France. Sa mort & ſon portrait, 122

B

BAYLE, 272
Bar, (priſe de) 6
Baudits, 5
Beaufort, (le Duc de) ſe démet de ſon Gouvernement de la Baſtille, 2 & 3
Boileau, 120, 159

Boſſuet, 272, 292
Boulaye, (le Marquis de la) exilé de Paris, 3
Bordeaux, (troubles de) 15 & ſuivantes. Fait ſa paix, 21
Bourbon, (le Connétable de) 38
Bourbon, (le Duc de) ſon mariage, 268
Bourdaloue, 292
Bourdelot, Gouverneur du Duc de Bourbon, 271
Bourg, (le Marquis du) 76
Boutteville fait priſonnier, 80. Revient en France, 103, 115. Prend le nom de Duc de Luxembourg, 132, 173, 209, 227, 232, 243. Remplace Condé, 255
Brandebourg, (l'Electeur de) 195
Brouſſel, 2
Brun, (le) 259

C

CALAIS, 71
Candale, (le Duc de) ſon éloge, 17
Caracene, Général Eſpagnol, 58
Cordonniere, (la) 228
Catelet pris d'aſſaut, 53
Catalogne, (révolution en) 10
Catinat, 219, 272
Caſimir, Roi de Pologne, 136, 151
Ceſar, 163, 189, 262

Chamilli, (le Comte de) défend Stenay, 42, 173, 225
Charles-Quint, 257
Charles ſecond, Roi d'Angleterre, 159, 170
Chatillon, (Ducheſſe de) 56 & 57
Chavagnac, 103
Choiſeuil, (le Comte de) 236. Fait une irruption dans le Luxembourg, 243
Chriſtine, Reine de Suede, 48, 49, 138, 152, 157.
Clement IX, Pape, 137, 155
Colbert, (portrait de) 113, 220
Coligni, 79. Revient en France, 103. Mécontent de Condé, 115 & ſuiv.
Comire, 120
Condé, (la Princeſſe de) va joindre ſon mari en Flandre, 32. Releguée en Berri, 163
Condé, (le Prince de) ſe joint aux Eſpagnols, 1. Prend Sainte-Menehoult, 3. Eſt Généraliſſime des troupes Eſpagnoles, 6. Mécontente Tavannes, 7 & ſuivantes. Sa maladie, 11. Sa fierté envers l'Archiduc, 12, Ses égards pour les Princes d'Angleterre, 12. Trop foible pour agir, 23. Entre en France, 27. Fait murmurer la Nation, 28. Manque d'argent, 29. On lui fait préſent de Rocroy, 31. Indifférent pour ſa

ſemme, 32. Sa tendreſſe pour ſon fils, 32. Se plaint du Prince de Conti, 34. Honneurs qu'il exige & qu'on lui rend à Bruxelles, 35. Déclaré criminel de lèze-Majeſté, 37. Refuſe l'égalité au Duc de Lorraine, 41. Aſſiege Arras, 42. Forcé dans ſes lignes, 46. Fait une belle retraite, 47. Chicane que lui fait Chriſtine, 49. Sa frugalité, 51. Leve le ſiége du Queſnoi, 53. Se plaint de Turenne, 54. A des intelligences avec d'Hoquincourt, 55. Traverſé par les Généraux Eſpagnols, 57. Délivre Valenciennes, 59 & ſuivantes. Prend Saint Guillain, 63. Recherche l'alliance de Cromwel, 65. Délivre Cambray, 67. Veut en vain ſurprendre Ardres & Calais, 71. Marche au ſecours de Dunkerque, 75. Forcé de combattre à la journée des Dunes, 76 & ſuiv. Son retour en France ménagé par le Traité de paix, 84 & ſuiv. Obtient le retour de Marſin, 104. Quitte les Pays-Bas, 105. Refuſe les honneurs qu'on veut lui rendre ſur ſon paſſage, 107. Sa réception à la Cour, 108. Gagne un Procès contre le Duc de Lorraine, 111. Recherché par Fouquet, 112. Mazarin ſe ſouvient de lui dans ſon teſta-
13. Eſt fait Chevalier de

l'Ordre du S. Eſprit, 115. Mécontente Coligni, 116. Commande un des Quadrilles du Carrouſel, 118. Sa retraite à Chantilli, 119. Reſte ſans emploi, 125. Médite la conquête de la Franche-Comté, 126. Eſt chargé de faire la conquête de la Franche-Comté, 131. Rapidité de ſes conquêtes, 132. Sa conduite envers le Roi, 135. Appellé au Trône de Pologne, 150 & ſuivantes. Son excluſion, 154. Eſt chargé de dettes, 157. Ne peut ſupporter la vue d'un créancier, 158. Reçoit le Roi à Chantilli, 159. Ses chagrins domeſtiques, 163. Remis à la tête des armées, 173. Prend Vezel, 179. Vées, 181. Emmeric, 182. Propoſe le paſſage du Rhin, 183. Eſt chargé de l'exécution, 183 & ſuivantes. Sa bleſſure l'oblige de quitter l'armée, 191. Conſeils qu'il donne pour la campagne, 192. Commande ſur la Meuſe, 195. Ravage l'Electorat de Treves, 196. Son humanité envers le Soldat, 197. Prend Maſtricht, 203. Senſible aux malheurs des Peuples, 205. Son déſintéreſſement, 208. Obligé de quitter l'armée, 211. Sa décence dans le culte, 214. Va en Bourgogne, 218. Préparatifs contre la

Franche-Comté, 218. Commande en Flandre, 221. Son habileté à ſe retrancher, 224. Livre la bataille de Senef. 226 & ſuiv. Eloge qu'il donne au Prince d'Orange, 237. Fait lever le ſiége d'Oudenarde, 240. Accueil que lui fait le Roi, 241. Eſt envié de Louvois, 242. Commande en Flandre, 243. Va remplacer Turenne, 246. Sa circonſpection, 248. Fait lever les ſiéges de Saverne & de Haguenau, 249. Ceſſe de commander, 252. Dégoûts qu'il eſſuie, 256. Se retire à Chantilli, 257. Amuſement de ſa ſolitude, 259. Son mépris pour les richeſſes, 260. Aime les arts & ceux qui les cultivent, 261. Sa modeſtie, 262. Son amour pour la vérité, 263. Réponſe à un Flateur, 264. Sa généroſité pour ſes amis, 265. Son dévouement aux volontés du Roi, 268. Il devient dévôt, 275. Sa maladie & ſa mort. 280 & ſuivantes.

Conti, le Prince de eſt jaloux de Marſin, 14. Ménage les Ormiſtes, 15. En eſt mécontent, 19. Fait ſa paix, 21. Epouſe la niéce de Mazarin 33. Se brouille avec ſon frere, 34, 38, 107, 276, *lig.* 28, Condé, *liſ.* Conti.

Conti, (le Prince de) neveu de Condé, eſt diſgracié, 269. Son éloge, 270,

Corneille, (le Poëte) 257, 266
Coulon, Conſeiller, eſt exilé, 3
Crémone, 196
Crequi, (le Maréchal de) 243. Eſt battu, 246
Croiſſi, Conſeiller, eſt exilé, 3
Cromwel, 10, 12, 15, 23, 62, 65, 74. 165, 177.
Czar, 137

D

DESCHAMPS, Gouverneur du Duc de Bourbon, 271
Diocletien, 257
Doignon, (le Comte de) fait ſon traité avec la Cour, 18
Dureteſte, Chef des Ormiſtes, 14, 22, *lig.* 17, Lorteſte, *liſ.* Dureteſte.
Dunkerque, 10, 159

E

ENGUIEN, (le Duc d') va joindre ſon pere en Flandre, 32. Revient en France, 107, 118, 125, 132, 137, 156, 160, 162. Sauve la vie à ſon pere à Senef, 236. Aſſiege Limbourg, 244. Soins qu'il rend à ſon pere pendant ſa maladie, 286 & ſuivantes.
Enguien, (la Ducheſſe d') 279, 287, 288, 291.
Eſcart, (le Comte d') 5
Eſtrade, (le Maréchal d') aſſiége Bourg, 19

Everzen, Amiral Hollandois, 215

F

Fabert, 40
Fariau, 203
Ferdinand de Solis, 44
Ferté, (le Maréchal de la) 23, 24, 31, 40, 43. Sa préſomption, 59. Eſt fait priſonnier, 61. Aſſiége Montmedi, 70
Flechier, 247
Fleuri, Conſeiller, eſt exilé, 3
Fontaine, (la) 120
Fontrailles, exilé de Paris, 3
Fouquet, Surintendant des Finances. Son portrait, 111 & ſuivantes.
Fouille défend Clermont, 47. Se diſtingue à Senef, 228. Eſt tué, 230
Franche-Comté, 122, 126, 200, 218
François I. Roi de France, 260
Frederic, Roi de Pruſſe, 195, 260
Fuenſaldaigne, (le Comte de) 31, 42, 52, 58.

G

Gedouin envoyé à Condé par le Duc d'Orléans, 4
Gerlis, 236
Gaillonet, Conſeiller, fait la paix de Guienne 21
Glocester, (le Duc de) 12
Gonzague, (Marie de) Reine de Polo-

Gourville, 20, 40, 157, 162, 180, 191, 282, 286.
Grammont, (le Maréchal de) 265
Graveline, (prise de) 10
Guebriant, (la Maréchale de) se saisit de Brissac, 10
Guiche, (le Comte de) 184, 187, 188
Guise, 273
Guittaut, 68, 115
Guienne, (troubles de) 13 & suivantes.

H

HARRO, (Dom Louis de) 84. Conclut le Traité des Pyrennées, 85 & suivantes.
Henriette d'Angleterre, épouse du Duc d'Orléans, 159, 164
Henri IV, Roi de France, 199
Hocquincourt, (le Maréchal d') veut livrer ses places à Condé, 55. Oublié de la Cour, 56. Se retire à Bruxelles, 57. Est tué, 76
Humiere, (le Maréchal d') introduit le luxe dans le camp, 50. Est fait prisonnier, 76. Se joint à Condé, 239

I

INDUS, fleuve, *lig.* 3, *lis.* l'Indus, 165
Islan, Officier Irlandois, 18

J

JUAN, (Dom) d'Autriche, commande en Flandre, 58, 59, 74, 81, 165.

Juſt, (Saint) 72

L

Las Floridès, Chef des Ormiſtes, 15, 22.
Lennet, fait la paix de Bordeaux, 20, 21
Leon X. Pape, 260
Léopold, Empereur, 167, 196, 247
Ligne, (le Prince de) battu par Turenne, 81
Ligny (priſe de) 6
Lionne, 82. Son portrait, 114
Liſtenay, 128
Lockart, Général Anglois, 76
Longueville, (Ducheſſe de) 19, 20, 22, 107. Sa mort, 276
Longueville, (le jeune Duc de) tué au paſſage du Rhin, 188. *Son éloge*, 190
Lorraine, (le Duc Charles de) ſe joint à Condé, 24. Eſt arrêté priſonnier, 35
Lorraine, (François de) prend le commandement des troupes de ſon frere, 36. Se retire en France, 55
Lorraine, (Charles Prince de) prétend au Trône de Pologne, 138, 153
Lorges, (le Comte de) 245
Louvois, 129, 171, 181, 182, 202, 204, 206, 207, 210, 217, 242, 246, 256.

Louis XIV. Son autorité rétablie, 3. Leve de nombreuſes armées, 25, 53. Preſſe le ſiége d'Arras, 42. S'unit avec Cromwel, 65. Son mariage avec l'Infante, 83. Accueil qu'il fait à Condé, 108 & 109. Gouverne lui-même, 113. Rend ſon éclat à l'Ordre du S. Eſprit, 115. Sa magnificence, 118. Deſire avoir Chantilli, 119. Demande la Franche-Comté, 122. Conſulte ſes droits, 125. Attaque la Franche-Comté, 131. Sa clemence, 132. Jaloux de ſon pouvoir, 135. Ne veut pas que Condé ſoit Roi de Pologne, 151. S'empare de Marſal, 158. Viſite Condé à Chantilli, 160. Mécontent des Hollandois, 164. Se prépare à la guerre, 168. Se fait des Alliés, 169. Commande une armée, 171. Reproche qu'il fait à Condé, 172. Ses conquêtes en Hollande, 174 & ſuivantes. Uſe de rigueur envers l'Electeur de Treves, 196. Lettre à Condé, 201. Souleve l'Europe contre lui, 215. Se repent de n'avoir pas démoli les places, 217. Compliment qu'il fait à Condé, 241. Commande en Flandre, 243. Revient à Paris, 244. Rend viſite à Condé, 267.

Trône de Pologne, 137
Nitard, (le Jeſuite) Confeſſeur & Miniſtre de la Reine d'Eſpagne, 165

O

ORANGE, (le Prince d') 169; 179, 184, 185, 210, 221. Son portrait, 222. Se diſtingue à Senef, 226 & ſuiv. Loué par Condé, 237. Voudroit être ſon diſciple, 238. Eſt mécontent des Alliés, 241
Orléans, (Gaſton Duc d') ne ſçait faire ni la paix ni la guerre, 3. Retire ſes troupes de l'armée de Condé 4
Orléans, (le Duc d') frere de Louis XIV. 159. Prend Orſoy, 180. Son mécontentement. 243
Ormiſtes, troupe de factieux. Son origine, 14, 20, 22.

P

PALATINE, (*la*) 118, 276
Pas (du) brave Officier, puni pour avoir rendu ſa place, 216
Paſcal, 257, 272.
Pereſixe, (l'Abbé de Beaumont,) envoyé à Bordeaux, 16
Perſan défend Rethel, 24
Peterski, 153 & 154
Philippe, 195
Phocion, 169
Pimentel, ébauche le Traité de Paix, 83
Pleſſis-Praſlin, (le Maréchal du) prend

Sainte-Menehoult,
Poltrot, 31
Pompée, 273
Portail, Conſeiller au Parlement, exilé de Paris, 259
Pradon, 3
259

Q

QUESNOY, (ſiége du) 53; 63.

R

RABENHAULT, 225
Racine, 120, 259
Radzivil, 153
Rambure, 71
Rapin, 120
Retz, (le Cardinal de) arrêté priſonnier, 9 & 10
Richelieu, 16 & 105
Rochefoucault (le Duc de la) exilé de Paris, 3. Fait ſa paix, 9
Rochefort, 227, 236. Prend Hui, 243
Rohan, (le Duc de) exilé de Paris, 3 Fait ſa paix, 9
Rouville, 41 & ſuivantes.
Ruiter, 215

S

SANTEUIL, 259
Schomberg, 121
Scipion, (bataille de) 226 & ſuivantes.
me de) 259
240

Sobieski, 150
Souche, (le Comte de) Général des Impériaux, 224 & ſuivantes. Sa belle retraite, 240
Spinoſa, 213, 214, 272
Sporck, Général des Impériaux, 223
Stoupe, Officier Suiſſe, 176

T

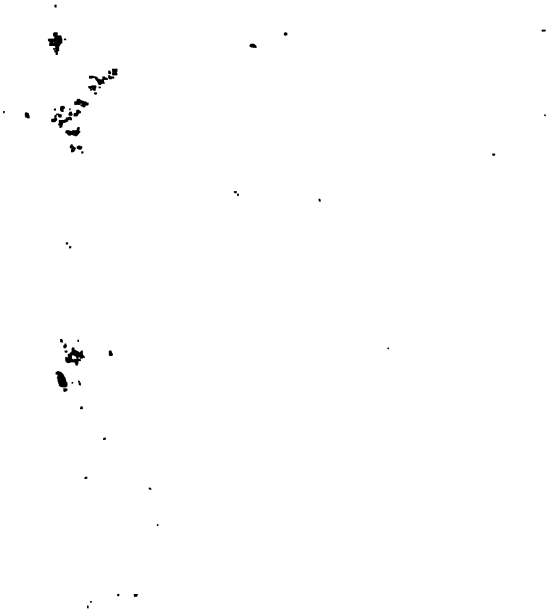
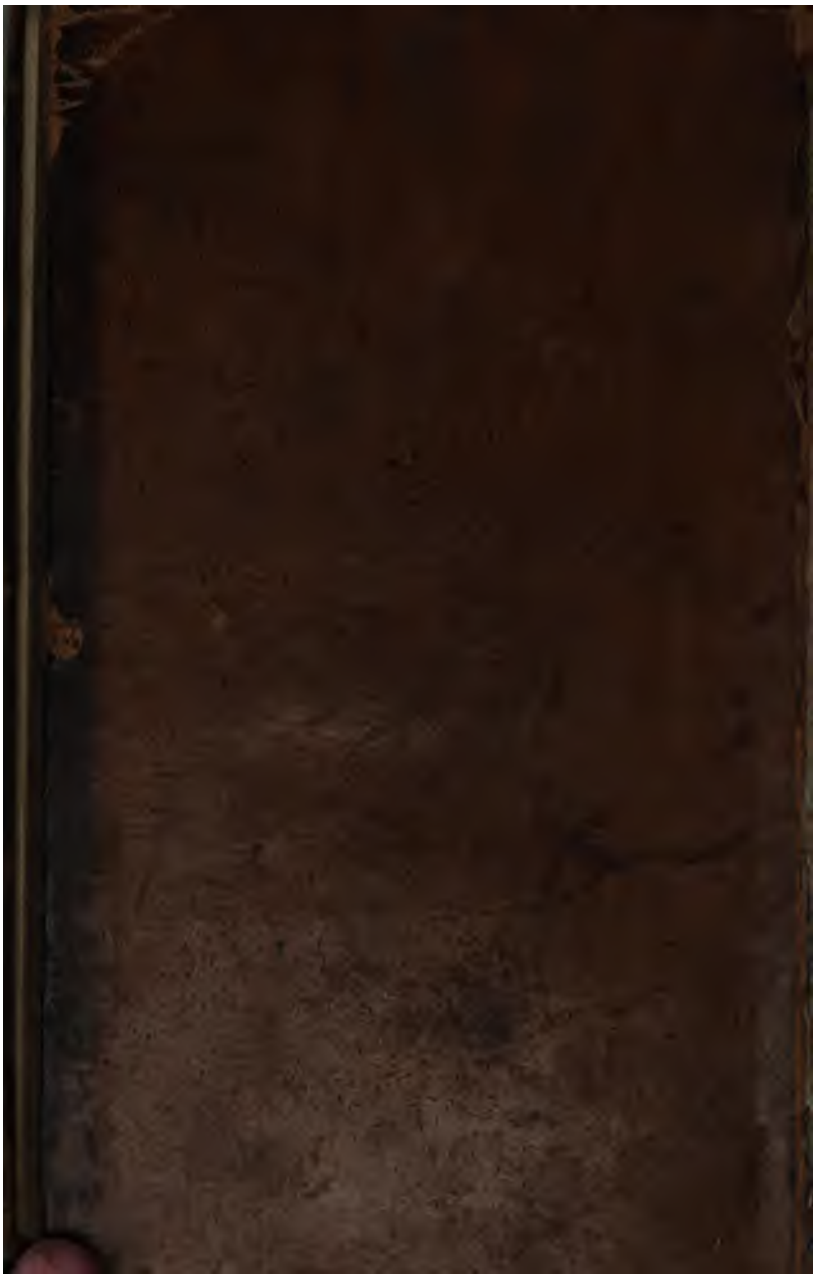
TALON, 111
Tarente, (le Prince de) vient au ſecours de Condé, 6. Commande ſous lui, 7
Tavannes mécontent quitte Condé, 7 & ſuivantes.
Tellier, (le) ſon portrait, 114
Tremouille, (Maiſon de la) 6
Treves, (l'Electeur de) 197
Tromps, (l'Amiral) 215
Turenne, (le Maréchal de) veut ſurprendre Condé, 5 & 6. Prend Réthel & Chaumont, 24. Marche contre Condé, 28 & ſuivantes. Aſſiége Sainte-Menehoult, 40. Marche au ſecours d'Arras, 42 & ſuivantes. Prend Maubeuge & Landrecy, 53. Aigrit Condé contre lui, 54, 56. Leve le ſiége de Valenciennes, 58 & ſuiv. Prend la Capelle, 62. Echoue devant Cambray, 69. Prend Montmedi, 71. Aſſiege Dunkerque, 74. Bataille des Dunes, 75 & ſuivantes. Suite de ſa victoire, 81. Commande

ſous le Roi, 125. Envié par Louvois, 130. Commande dans la guerre de Hollande, 171. Ses conſeils ſont ſuivis, 176. Prend Berrick, 180. Opine pour paſſer le Rhin, 183. Commande l'armée de Condé, 191. Refuſe de marcher vers Amſterdam, 192. Eſt d'avis de démolir les places, 193. Commande en Weſtphalie, 196. Ne peut arrêter Montecuculli, 215. Sa mort, 245

Luxembourg. Voyez *Bouteville.*

V

VALDECK, 23
Vatel, 161
Vatteville, (l'Abbé de) 129
Vauban, 171
Vaubrun, 245
Vaudemont, 226
Vendôme, (le Duc de) commande la Flotte, 17
Vendôme, petit fils du premier, haï de Louis XIV. 199, 200
Viſnowiſki, élu Roi de Pologne, 155
Villequier, 236
Viole, (le Préſident) exilé de Paris, 3
Vit, grand Penſionnaire d'Hollande, 168
Vurtz, 184, 187

Y

YENNE, (Maquis d') 127 129
Yorck, (Duc) 12